

THÉÂTRE
DE
MEILHAC ET HALÉVY
VIII

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

45131

THÉÂTRE

DE

MEILHAC ET HALÉVY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VIII

TRICOCHÉ ET CACOLET
LA BOULANGÈRE A DES ÉCUS
TOUT POUR LES DAMES!
BRIGITTE
LE PHOTOGRAPHE



62467
24 | 6 | 04

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3



PQ

2359

M3

t.8

cop. 2

TRICOCHE ET CACOLET

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL,
le 6 décembre 1871.

PERSONNAGES

TRICOCHÉ.....	MM. BRASSEUR.
CACOLET.....	GIL PÉREZ.
LE DUC ÉMILE.....	HYACINTHE.
LE BARON VAN DER POUF.....	LHÉRITIER.
OSCAR PACHA.....	LESSOUCHE.
BRELOQUE.....	BUCAILLE.
DES ESCOPETTES.....	DERVAL.
HIPPOLYTE.....	VILLEMER.
JUSTIN.....	FERDINAND.
UN HOMME.....	DUFLOST.
UN DOMESTIQUE.....	MAILLARD.
UN FAUX CLERC D'HUISSIER.....	RHÉAL.
BERNARDINE.....	M ^{mes} VALÉRIE.
FANNY BOMBANCE.....	JULIA BARON.
MADAME BOQUET.....	DELILLE.
GEORGETTE.....	BRETON.
VIRGINIE.....	JULIETTE.
UNE BONNE.....	BILHAUT.

A Paris, de nos jours.

TRICOCHÉ ET CACOLET

ACTE PREMIER

Un salon chez Van der Pouf. — Porte d'entrée au fond ; à gauche, porte de la chambre de madame Van der Pouf ; à droite, la porte du cabinet de M. Van der Pouf. — Guéridon au milieu du salon. — Piano à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

BERNARDINE, GEORGETTE,
UN DOMESTIQUE.

Au lever du rideau, Bernardine est au piano.

GEORGETTE, entrant par le fond, un paquet d'affiches à la main.

Ce sont les affiches, madame.

Un domestique entre en même temps que Georgette et attend au fond.

BERNARDINE, se levant.

Voyons un peu...

GEORGETTE, lisant.

« Cinq cents francs de récompense... Il a été perdu, dans les environs du Palais-Royal, une petite chienne blanche, havanaise, répondant au nom de Mirza. »

BERNARDINE.

C'est très bien. (Georgette remet le paquet d'affiches au domestique.) Faites poser ces affiches le plus vite pos-

sible et recommandez que l'on en mette partout, partout...

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame.

Il sort par le fond.

BERNARDINE.

Pauvre Mirza! Croyez-vous que je la retrouverai, Georgette?

GEORGETTE.

Je l'espère, madame.

BERNARDINE.

C'est une bête assez ordinaire, mais j'y tiens parce qu'elle m'a été donnée par... la personne que j'estime le plus au monde...

GEORGETTE.

Le duc Émile...

BERNARDINE.

Chut!

GEORGETTE, regardant la porte de gauche.

On a frappé, madame...

BERNARDINE.

Qu'est-ce? Voyez...

VAN DER POUF, montrant sa tête.

Peut-on entrer?

GEORGETTE.

Madame, c'est monsieur Van der Pouf... votre mari...

BERNARDINE, à part.

Ah! quel ennui!

Entre Van der Pouf par la droite. — Georgette sort par la gauche.

SCÈNE II

BERNARDINE, VAN DER POUF,
puis BRELOQUE.

BERNARDINE.

Vous avez à me parler?

VAN DER POUF.

Oui, madame. et de choses assez importantes.

BERNARDINE.

Ah bien! alors. plus tard, n'est-ce pas? plus tard...

VAN DER POUF.

Non, madame, tout de suite.

BERNARDINE.

En ce moment, monsieur, je n'ai pas la tête à moi... Mirza n'est pas retrouvée : il me sera impossible tant que cette bête ne sera pas rendue à mon affection...

VAN DER POUF.

Je vous répète, madame, qu'il s'agit de choses importantes, et je pense que vous me ferez l'honneur de m'écouter. Je ne suis pas content...

BERNARDINE.

En vérité?...

VAN DER POUF.

Non, madame, non. Vous ne vous conduisez pas comme devrait se conduire la femme d'un banquier tel que moi...

BERNARDINE.

Monsieur...

VAN DER POUF.

Je connais l'austérité de vos principes... A Dieu ne

plaise que je songe à vous en faire un crime!... mais enfin la vertu, chez une femme, ne doit pas aller jusqu'à empêcher son mari de gagner de l'argent.

Entre Breloque par la droite.

BRELOQUE.

Une dépêche de Vienne...

VAN DER POUF, après avoir lu la dépêche.

N'exécutez pas la première partie... exécutez la seconde... Vendez ferme... achetez le double à prime. (Mouvement de Breloque.) Peu importe l'écart!... Télégraphiez aussitôt fait. (Breloque sort.) Je vous disais, madame, qu'il faut, en toutes choses, garder une juste mesure. Une parole prononcée d'une voix douce, un regard jeté à propos n'empêchent pas une femme d'être vertueuse, et cela attire les clients : une fois les clients attirés, le reste me regarde ; c'est moi qui me charge de faire leur affaire... de faire leurs affaires, veux-je dire...

BERNARDINE.

Oh! monsieur!...

VAN DER POUF.

Ce sont là des libertés permises, et vous-même, dans les premiers temps, ne songiez pas du tout à vous en effaroucher. Je me rappelle encore ce pauvre baron de Gourdakirsch... ce malheureux Autrichien qui m'a fait obtenir ma grosse affaire de la canalisation du Danube... Il faisait d'abord mine de regimber, il discutait, exigeait des garanties... mais vous le regardâtes d'une certaine façon, vous lui sourîtes d'une certaine manière, et, un soir, pendant que, de la main gauche, il vous serrait furtivement le bout des doigts... il signa, de la main droite, un joli petit acte que j'avais rédigé moi-même et avec soin! Vous ne vous souvenez pas?

BERNARDINE.

Si fait, monsieur, et j'en rougis.

VAN DER POUF.

Il ne faut pas rougir pour ça. Fasciné par vous, enfoncé par moi, et le lendemain mis à la porte... voilà comment je comprends la vertu! Ce qui m'étonne, c'est que vous ne vouliez pas jouer avec Oscar Pacha l'innocente comédie que vous avez si bien jouée avec le baron de Gourdakirsch... Aurai-je l'emprunt turc, ou ne l'aurai-je pas? Cela dépend absolument d'Oscar Pacha, et vraiment, là, vous n'avez pas été gentille avec Oscar Pacha.

BERNARDINE.

J'ai refusé de le recevoir.

VAN DER POUF.

C'est ce dont il se plaint, c'est ce dont nous nous plaignons. Trois fois il a demandé à être reçu, et trois fois l'on a répondu que vous n'étiez pas visible.

BERNARDINE.

Oh! pardon, la troisième fois...

VAN DER POUF.

C'est vrai... la troisième fois, vous lui avez fait dire que, s'il tenait absolument à vous voir, il n'avait qu'à monter par un escalier dérobé que votre femme de chambre lui indiqua. Égaré par les renseignements de cette impertinente camériste, Oscar Pacha prit un escalier, suivit un long corridor et tomba sur une queue de deux cents personnes... L'espoir lui fit prendre patience; il resta là trois heures, attendant son tour... Au bout de ces trois heures, il arriva en face d'un guichet. Là, on lui déclara qu'il ne restait plus d'actions de la Loterie néerlandaise, mais que s'il avait bien envie d'en avoir, il en trouverait chez le concierge, en les payant un peu plus cher...

BERNARDINE.

C'était drôle!...

VAN DER POUF.

Je ne dis pas le contraire... d'autant plus qu'il en a pris des actions, et beaucoup... Mais en voilà assez : Oscar Pacha finirait par s'apercevoir qu'on se moque de lui, et je n'aurais pas l'emprunt turc.

BERNARDINE.

Que m'importe!...

VAN DER POUF.

Il m'importe beaucoup, à moi. Oscar Pacha ne vous a jamais vue, il a envie de vous voir, vous ne pouvez lui refuser cette satisfaction... Je l'ai invité de votre part à venir dîner, ce soir, avec nous, à notre ermitage de Ville-d'Avray; il a accepté avec transport, et il espère que vous voudrez bien lui permettre de vous remercier de vive voix. Tout à l'heure il viendra ici pour cela, vous le recevrez...

BERNARDINE.

Je ne le recevrai pas.

VAN DER POUF.

Madame!...

BERNARDINE.

Je ne le recevrai pas...

VAN DER POUF, sur le point de se fâcher, se contenant.

Mais enfin, voyons, pourquoi?... Une pareille obstination quand il s'agit d'une chose aussi simple, c'est incompréhensible!... Qu'est-ce qu'Oscar vous a fait?... Pourquoi refusez-vous?...

BERNARDINE, se levant, un peu agitée.

Pourquoi?...

VAN DER POUF.

Oui.

BERNARDINE, à part.

Je ne peux pourtant pas lui dire que depuis que j'ai rencontré le duc Émile...

VAN DER POUF.

Eh bien, dites!...

BERNARDINE

A quoi bon? vous ne comprendriez pas...

VAN DER POUF.

Dites toujours...

BERNARDINE.

Je n'ai rien à vous dire... Je refuse... voilà tout...

VAN DER POUF.

Eh bien, moi, madame, j'exige que vous le receviez.

BERNARDINE.

Vous exigez?...

VAN DER POUF.

Oui, madame. et je trouverai bien moyen de vous y forcer.

BERNARDINE.

Ah! tenez, monsieur, je ne cherchais pas cette conversation, mais puisque vous avez voulu qu'elle eût lieu... puisque vous me menacez...

Breloque est entré; entendant que l'on se dispute, il s'arrête discrètement au fond, à droite.

VAN DER POUF, bas.

C'est bon: laissons cela...

BERNARDINE.

Je vous dirai, moi...

VAN DER POUF, bas.

Plus tard, madame.

BERNARDINE.

Non, monsieur, tout de suite... (Van der Pouf lui fait des signes.) Quoi?...

VAN DER POUF, à demi-voix.

Breloque!... il est là... n'ayons pas l'air...

BERNARDINE, avec éclat.

Eh ! je m'en moque pas mal que Breloque soit là... au contraire, j'en suis ravie. Écoutez, monsieur Breloque... (Breloque salue et s'approche.. — Reprenant, à Van der Pouf.) Je suis enchantée qu'il y ait là quelqu'un pour entendre ce que j'ai à vous dire. Oui, cela est vrai, je vous ai secondé dans vos manœuvres, j'ai souri à vos actionnaires afin de les distraire et de les empêcher de voir ce que vos mains faisaient dans leurs poches. (Breloque sourit.) Je ne savais pas alors que cela était mal... (Signe de dénégation de Breloque.) J'ignorais certaines délicatesses. Mais, à la suite d'un événement... sur lequel je glisse... ces délicatesses m'ont été révélées... Ce que j'ai fait, je ne le ferai plus... je ne recevrai pas Oscar Pacha, tenez-vous-le pour dit, et désormais ne comptez plus sur moi pour vous aider dans vos tripotages.

VAN DER POUF.

Tripotages!...

BERNARDINE, avec force.

Tripotages!

Elle sort, par la gauche, en fermant violemment la porte.

SCÈNE III

VAN DER POUF, BRELOQUE.

VAN DER POUF.

Tripotages!...

BRELOQUE, lui donnant une lettre.

Personnelle... envoyée par le président du conseil de surveillance du Chemin de fer interlope.

VAN DER POUF.

Voilà assez longtemps que je lui fais des rentes, à

celui-là, afin de savoir à l'avance quelque nouvelle importante. (Se tournant vers la porte.) Tripotages!... (Il lit la lettre et sourit.) Eh! eh!

BRELOQUE.

Bon?...

VAN DER POUF.

Très bon!... Il m'annonce que, dans le rapport qui sera lu à l'assemblée générale, on proposera de fixer à 63 francs le dividende des actions. L'affaire est magnifique... Vite un mot à notre journal!

BRELOQUE, se préparant à prendre des notes.

Compris!

VAN DER POUF.

Imaginons un bon petit déraillement...

BRELOQUE, écrivant.

Quinze tués...

VAN DER POUF.

Trente-cinq blessés...

BRELOQUE.

Grièvement...

VAN DER POUF.

Très grièvement... Supposons une somme énorme à donner comme indemnités...

BRELOQUE.

Si nous faisons entendre que l'accident est dû au mauvais état de la voie?...

VAN DER POUF.

Et qu'une réparation de tous les travaux de la ligne est indispensable...

BRELOQUE.

Ainsi que le renouvellement complet du matériel...

VAN DER POUF, regardant la porte par où est sortie Bernardine.

Tripotages!... (A Breloque.) Ce sera bien le diable si les actions ne baissent pas de 40 ou 50 francs.

BRELOQUE.

Nous achetons tout ce qu'on offre, à Francfort, à Vienne, à Londres...

VAN DER POUF.

Le lendemain, ici, je rectifie...

BRELOQUE.

Les nouvelles de l'assemblée arrivent par là-dessus... la hausse se produit...

VAN DER POUF, se frottant les mains.

Et je revends tout ce que j'ai acheté. (Se tournant vers la porte.) Tripotages!...

BRELOQUE, riant.

Mais la compagnie se plaindra sans doute... La nouvelle du déraillement étant reconnue fausse, on sera obligé de payer cinq cents francs de dommages-intérêts.

VAN DER POUF, riant.

Il faut savoir faire des sacrifices! Nous rattrapons ça.

BRELOQUE, tendant une autre lettre.

Une autre lettre.

Il la lui donne.

VAN DER POUF. Il ouvre la lettre et lit tout en fredonnant.

Nous rattrapons ça... nous rattrapons... Ah! non... Il ne s'agit pas d'argent à rattraper... (Sa figure s'épanouit.) Au contraire!...

BRELOQUE.

Une femme?...

VAN DER POUF.

Oui, Breloque, une femme... Fanny Bombance... Elle arrive de La Haye, s'en va à Pétersbourg et ne compte rester ici que vingt-quatre heures. (Avec fatuité.) Elle m'en prévient.

BRELOQUE.

Une ancienne connaissance?...

VAN DER POUF.

Je ne sais pas... Cependant, dit-elle, elle habitait Paris, il y a cinq ou six ans... et pour me faire voir que, depuis ce temps-là, elle a beaucoup gagné...

BRELOQUE.

Elle vous envoie des fonds?...

VAN DER POUF.

Non... elle m'envoie sa photographie.

BRELOQUE.

Irez-vous, monsieur?... ou irai-je à la place de monsieur?...

VAN DER POUF.

J'irai moi-même, Breloque, j'irai moi-même. (Il met la photographie dans sa poche.) Est-ce tout?...

BRELOQUE.

Non, il y a encore ceci...

VAN DER POUF. Il ouvre l'enveloppe et parcourt le papier qu'elle contenait. Après avoir lu, très ému.

Qui est-ce qui vous a remis ce papier?

BRELOQUE.

Un homme d'assez méchante mine.

VAN DER POUF.

Où est-il?

BRELOQUE.

En bas... il attend...

VAN DER POUF.

Faites-le venir... amenez-le par le petit escalier... faites-le venir tout de suite.

BRELOQUE.

C'est bien, monsieur.

SCÈNE IV

VAN DER POUF, relisant le papier.

Qu'est-ce que c'est que ça ? un prospectus !...
« Agence Tricoche et Cacolet. Maison de confiance. Recherches dans l'intérêt des familles. Placement de domestiques des deux sexes. Fonds de commerce à vendre dans et hors Paris. Associations diverses, mariages et autres. Spécialité pour les maris inquiets : surveillance de leurs dames, avant pendant et après, — avec la réciproque, — et, généralement, opérations de toute nature. » Et là, écrit au crayon : « Communication relative à ce qui est souligné. » Qu'est-ce qui est souligné ? « Spécialité pour les maris inquiets : surveillance de leurs dames. »

Paraît le père Isaac (Tricoche), amené par Breloque.
Breloque et le père Isaac entrent par la droite.

SCÈNE V

VAN DER POUF, TRICOCHE, en père Isaac.

VAN DER POUF.

C'est vous qui m'avez envoyé?...

Il montre le prospectus.

TRICOCHE, avec l'accent hollandais.

Oui, c'est moi... le père Isaac, c'est moi...

VAN DER POUF.

Et vous avez une communication à me faire?...

TRICOCHE.

Oui...

VAN DER POUF.

Une communication relative à?...

TRICOCHE.

A ce qui est souligné, oui.

VAN DER POUF.

C'est bien... Breloque, laissez-nous!... (Breloque sort.
Eh bien, voyons, parlez...

TRICOCHE.

Je n'ai rien à vous dire... j'ai seulement à vous remettre... Il montre une lettre : Van der Pouf avance la main, Tricoche retire la lettre... à vous remettre contre un peu d'argent...

VAN DER POUF.

A me vendre, alors?...

TRICOCHE.

Pas à vous vendre... à vous remettre contre un peu d'argent...

VAN DER POUF.

De qui, cette lettre?

TRICOCHE.

Ça, je veux bien vous le dire... elle est de votre dame.

VAN DER POUF.

De ma?...

TRICOCHE.

Oui!

VAN DER POUF, à part.

Comment!... malgré l'austérité de ses principes, elle aurait?... C'est impossible... (Haut. Adressée à qui, cette lettre?

TRICOCHE.

Au duc Émile.

VAN DER POUF, vivement.

Donnez, monsieur, donnez...

TRICOCHE, retirant la lettre.

Mais non... Je vous ai dit...

VAN DER POUF.

Eh bien, voyons, finissons-en!... Qu'est-ce que vous en voulez, de votre lettre? Dites votre prix...

TRICOCHE.

Non... dites, vous, ce que vous voulez donner...

VAN DER POUF.

Non... vous d'abord.

TRICOCHE.

Moi, je ne dirai rien.

VAN DER POUF.

Moi non plus...

TRICOCHE.

Alors je m'en vais.

Fausse sortie.

VAN DER POUF.

Eh! que diable, restez donc!...

TRICOCHE.

Alors dites, vous, ce que vous voulez donner!

VAN DER POUF.

Eh! mon Dieu, votre lettre... ne dirait-on pas?... vous faites bien le fier, avec votre lettre... voulez-vous que je vous dise?... c'est une lettre qui vaut...

TRICOCHE.

C'est une lettre... qui vaut de l'argent.

VAN DER POUF.

Oh! oh! de l'argent!

TRICOCHE.

Oui, c'est une lettre qui vaut...

VAN DER POUF.

C'est une lettre qui vaut cent sous...

TRICOCHÉ, furieux.

Cent sous?...

VAN DER POUF.

Cent sous.

TRICOCHÉ.

Je m'en vais!

Fausse sortie.

VAN DER POUF, retenant Tricoche.

Mais tenez-vous donc tranquille!... vous n'avez pas du tout envie de vous en aller... Je vous dis, moi, que c'est une lettre qui vaut...

TRICOCHÉ.

C'est une lettre qui vaut mille francs.

VAN DER POUF.

Cent sous.

TRICOCHÉ.

Mille francs... Si vous trouvez que c'est trop cher, je peux vous vendre quelque chose de meilleur marché. Voulez-vous une bonne lorgnette?

VAN DER POUF.

Allons, vous n'êtes pas raisonnable; moi, je veux l'être... je mets cinq francs.

TRICOCHÉ.

Moi aussi.

VAN DER POUF.

Ça fait dix!

TRICOCHÉ.

Ça fait neuf cent quatre-vingt-quinze...

VAN DER POUF.

Nous n'en finirons pas!...

TRICOCHE.

Cinq cents francs... C'est mon dernier mot... Si vous ne voulez pas, je m'en vais pour tout de bon...

VAN DER POUF.

Allons, donnez.

TRICOCHE.

Et si je vous la passe à ce prix-là, c'est bien pour obliger un confrère.

VAN DER POUF, scandalisé.

Un confrère!...

TRICOCHE.

Oui... Moi aussi, je suis banquier... Vous, vous êtes un gros banquier; moi, je suis un petit banquier... mais la taille n'y fait rien, nous sommes confrères.

VAN DER POUF.

La lettre?...

TRICOCHE.

Les cinq cents francs?...

VAN DER POUF.

Voici.

TRICOCHE.

Voilà.

Ils font l'échange.

VAN DER POUF, après avoir lu la lettre.

Ah! mais, dites donc, vous êtes un farceur!

TRICOCHE.

Comment?...

VAN DER POUF.

Cette lettre... vous m'avez attrapé... cette lettre prouve que ma femme a été coquette, inconséquente,

mais elle ne prouve pas du tout... elle n'en prouve pas pour cinq cents francs !

TRICOCHE.

Vous vous en plaignez?...

VAN DER POUF.

Non, évidemment, je ne m'en plains pas... au contraire... mais, enfin, étant donné le prix, je pouvais espérer...

TRICOCHE.

Il y a la dernière phrase...

VAN DER POUF.

La dernière phrase?...

TRICOCHE.

Oui...

VAN DER POUF.

En effet, la dernière phrase, je ne dis pas...

TRICOCHE.

Et puis, il faut tenir compte du mal que j'ai eu à prendre cette lettre au duc Émile... Il la portait là.
(Il montre son cœur , enfermée dans un médaillon.

VAN DER POUF.

Comment avez-vous pu, alors?...

TRICOCHE.

De la façon la plus simple. Le duc Émile dînait au cercle : j'avais là un ami qui est domestique et qui servait à table.... Je lui avais donné mes instructions : au milieu du dîner, mon ami fait envoler un hanneton...

VAN DER POUF.

Un hanneton?...

TRICOCHE.

Oui... Tout le monde lève le nez... le duc Émile comme

les autres... alors mon ami, qui ne sort jamais sans avoir un narcotique dans sa poche...

VAN DER POUF.

Je vois ça d'ici : votre ami profite du moment où tout le monde a le nez en l'air pour verser le narcotique dans le verre du duc.

TRICOCHE.

Oui... Il boit... il s'endort... on l'emporte, et mon ami, sous prétexte de lui porter secours, déboutonne le gilet du duc, ouvre le médaillon et s'empare de la lettre.

VAN DER POUF.

Mais savez-vous bien, père Isaac, que vous me faites l'effet d'un crâne homme?... très spirituel!

TRICOCHE.

Oh! mon Dieu...

VAN DER POUF.

Et si, par hasard... on ne sait pas ce qui peut arriver... si, par hasard, on avait besoin de vous, où pourrait-on vous retrouver?

TRICOCHE, avec éclat.

Retrouver le père Isaac?...

VAN DER POUF.

Oui.

TRICOCHE, avec ampleur.

On ne le retrouverait pas, le père Isaac!... Il va s'en aller, il va s'en aller, le père Isaac, et, à partir du moment où il sera parti, il n'y aura plus de père Isaac. (Changeant de ton.) Mais si jamais vous vous trouvez dans un des cas indiqués par le prospectus... si jamais vous avez besoin d'un homme actif, intelligent et discret, voici des cartes, adressez-vous à la maison Tricoche et Cacolet, et demandez Tricoche, car, dans le fond,

Cacolet n'est qu'un imbécile... Vous entendez bien, Cacolet n'est qu'un imbécile!...

Il sort par la droite.

SCÈNE VI

VAN DER POUF, puis GEORGETTE.

VAN DER POUF, regardant la lettre.

Le duc Émile... le plus élégant gentilhomme de la saison... Heureusement, cette lettre prouve que le mal n'est pas bien grand encore : de la coquetterie... beaucoup de coquetterie... énormément de coquetterie... mais voilà tout... Telle qu'elle est, cette lettre n'en est pas moins une arme dont je pourrai me servir pour combattre l'insubordination de madame Van der Pouf. (Il sonne.) Allons, allons, les cinq cents francs que j'ai donnés tout à l'heure ne sont peut-être pas de l'argent mal placé.

GEORGETTE, entrant.

C'est vous qui avez sonné, monsieur?

VAN DER POUF.

Oui, c'est moi. Approchez, Georgette. Vous savez que j'ai de l'affection pour vous... Tenez, Georgette, voilà un louis...

GEORGETTE.

Merci, monsieur.

VAN DER POUF.

Encore un... tenez... A quelle heure viendra le duc Émile aujourd'hui?

GEORGETTE.

A la même heure qu'hier, monsieur.

VAN DER POUF.

Ah! très bien... Un autre louis, Georgette... A quelle heure le duc Émile est-il venu hier?

GEORGETTE.

A la même heure que les autres jours, monsieur.

VAN DER POUF.

A la même heure que les... Parfait! Tenez, Georgette. (Il donne encore un louis.) A quelle heure le duc Émile est-il venu les autres jours?

GEORGETTE.

A une heure, monsieur.

VAN DER POUF.

A une heure? (Il regarde sa montre.) Dans dix minutes, alors... c'est bon! Merci, Georgette... Combien vous ai-je donné de louis?

GEORGETTE.

Quatre, monsieur.

VAN DER POUF.

Et vous avez de l'argent sur vous?

GEORGETTE.

Oui, monsieur.

VAN DER POUF.

Ajoutez un louis à ces quatre-là. (Georgette l'ajoute.) C'est très bien! Cela fait cent francs... Je les prends, je les ai pris... Tu vois, Georgette, je les prends, et je te donnerai en échange une jolie action de ma Loterie néerlandaise... Ah! ne me remercie pas... Te voilà actionnaire!... Non, ne me remercie pas! (A part, en s'en allant.) Tripotages!

Il sort à droite.

GEORGETTE, regardant la porte par laquelle est sorti

Van der Pouf.

Vous savez, monsieur, vous ne me la ferez pas deux fois, celle-là!

Entre un domestique.

SCÈNE VII

GEORGETTE, UN DOMESTIQUE, puis CACOLET,
en musicien ambulant.

GEORGETTE.

Qu'est-ce que c'est?...

LE DOMESTIQUE, au fond.

C'est un musicien ambulant, mademoiselle; il rap-
porte Mirza.

GEORGETTE.

Mirza!... Ah! que madame va être contente!...
Faites-le entrer vite, vite...

LE DOMESTIQUE.

Entrez, l'homme.

Entre Cacolet, en musicien ambulant, avec une guitare en bandoulière
et portant Mirza dans ses bras. Le domestique sort.

GEORGETTE.

Mirza! c'est bien elle...

Elle veut la prendre.

CACOLET, avec l'accent italien.

Doucement, mademoiselle, doucement.

GEORGETTE.

Comment?...

CACOLET.

Allez dire à votre maitresse que je suis ici avec le
chien qu'elle a perdu... et que je lui rendrai, à elle...
mais à elle seulement... allez...

GEORGETTE.

J'y vais...

Elle entre chez Bernardine, à gauche.

SCÈNE VIII

CACOLET, seul, reprenant sa voix naturelle.

Mon accent n'est pas mon accent, mon visage n'est pas mon visage; personne ne le connaît, mon visage, personne ne le connaîtra!... Et maintenant, Cacolet, attention, mon garçon! jamais plus belle occasion ne se présentera... Si tu ne poses pas aujourd'hui la première pierre de ta fortune, cette pierre, jamais tu ne la poseras.

Entre Bernardine par la gauche.

SCÈNE IX

BERNARDINE, CACOLET, GEORGETTE.

BERNARDINE.

Où est-elle?

CACOLET, reprenant l'accent italien.

La voici, madame.

BERNARDINE.

Ah!

CACOLET.

Prenez-la, madame. Vous pouvez la prendre.

BERNARDINE.

Tenez, monsieur, voici la récompense promise.

CACOLET, prenant le billet de cinq cents francs.

Merci, madame.

BERNARDINE.

Chère petite bête!... Prenez-la, Georgette, prenez-la... (Georgette sort, emportant Mirza.) Dites-moi, comment vous est-elle tombée dans les mains?

CACOLET.

Tout naturellement, madame : je l'ai volée.

BERNARDINE.

Voilà de la franchise...

CACOLET.

Nous autres enfants de la montagne...

BERNARDINE.

C'était pour avoir les cinq cents francs.

CACOLET, indigné.

Par exemple!...

BERNARDINE.

Pourquoi donc, alors?

CACOLET.

Parce que je tenais absolument à me rapprocher de madame : j'avais à lui dire des choses que je crois intéressantes.

BERNARDINE.

Je ne comprends pas...

CACOLET.

Je vais me faire comprendre... Vous souvenez-vous, madame : qu'un soir, il y a six mois environ, vous étiez à l'Opéra?... Moi aussi, j'y étais...

BERNARDINE.

Vous!

CACOLET.

Oui, madame.

BERNARDINE, montrant la guitare.

A l'orchestre, où vous jouez de?...

CACOLET.

Non, madame; ce soir-là, je n'en jouais pas.

GEORGETTE, entrant.

Madame, le duc Émile...

Mouvement de Cacolet.

BERNARDINE.

Dites-lui... dites-lui que je le recevrai dans quelques instants... qu'il attende... Ah! portez-lui Mirza... ça lui fera plaisir de la revoir. (A Cacolet.) Je vous écoute... soyez bref.

CACOLET.

Oui, je sais, il est là...

BERNARDINE.

Que voulez-vous dire?...

CACOLET.

Moi? rien... rien du tout... Le jour où vous et moi étions à l'Opéra... il y était aussi, lui...

BERNARDINE.

Qui ça, « lui »?...

CACOLET.

Eh bien, mais... celui que votre femme de chambre vient de vous annoncer... celui qui en ce moment est là avec Mirza, le duc Émile, enfin!

BERNARDINE.

Plaît-il?...

CACOLET.

Ce soir-là, le duc et vous n'eûtes pas l'air de vous connaître; mais, un peu avant la fin de la représentation, au moment où vous alliez partir, une ouvreuse s'approcha de vous et vous remit un billet, en vous disant tout bas : « C'est de sa part... »

BERNARDINE.

Vous savez?...

CACOLET.

C'était moi, l'ouvreuse.

BERNARDINE.

Vous avez dit?...

CACOLET.

Je vous préviens, madame, que si vous vous étonnez en détail de tout ce que j'ai à vous dire d'étonnant, nous n'en finirons pas : vous ferez mieux d'attendre, et alors vous vous étonnerez à la fin, en bloc...

BERNARDINE, à part.

Qu'est-ce que c'est que cet homme?

CACOLET.

Oh! cela vous surprend que je sache tant de choses... J'en sais bien d'autres, allez, madame, je sais que vous lui avez écrit une lettre.

BERNARDINE.

Ciel!

CACOLET.

Une lettre commençant par ces mots : « Mon joli duc... »

BERNARDINE.

Oh!

CACOLET.

Et finissant par ceux-ci : « Ta petite femme du monde qui t'aime bien... »

BERNARDINE, à part.

C'est bien cela... (Se remettant.) Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

CACOLET.

Bien, madame, très bien... vous hésitez à vous confier à moi... je n'ai pas le droit de m'en plaindre... vous ne me connaissez que pour vous avoir volé un chien, ça ne suffit pas pour mériter votre confiance...

BERNARDINE.

Encore une fois...

CACOLET.

Encore une fois, madame, je ne vous demande rien ; seulement, écoutez-moi : pour des raisons à moi connues, il me paraît impossible que d'ici à peu de temps une scène violente n'ait pas lieu entre vous et monsieur Van der Pouf.

BERNARDINE, à part.

Que veut-il dire?... Est-ce que mon mari saurait?...

CACOLET.

Il me paraît impossible qu'à la suite de cette scène la guerre n'éclate pas dans le ménage. Eh bien ! madame, dans cette guerre vous aurez besoin de soutien, et quel meilleur soutien pouvez-vous trouver que la maison Tricoche et Cacolet?... Voulez-vous surprendre une correspondance?... Tricoche et Cacolet!... Faire surveiller votre mari afin d'avoir des armes contre lui?... Tricoche et Cacolet!... Avez-vous besoin d'un fiacre conduit par un cocher dévoué?... Eh ! mon Dieu, madame, il y a des moments où l'on peut avoir besoin d'un fiacre conduit par un... Tricoche et Cacolet!... Cacolet et Tricoche!.. Prenez des adresses, madame, prenez des adresses, et venez nous voir, si vous avez besoin de nous ; mais ayez bien soin de demander Cacolet, car au fond Tricoche n'est qu'une bête... Adieu, madame.

Il dépose des adresses sur la table et sort par le fond.

SCÈNE X

BERNARDINE. Elle sonne.

Les paroles de cet homme m'ont troublée. (Entre Georgette.) Faites venir le duc Émile. (Georgette sort.) Ainsi

mon secret court les rues!... Et cette lettre, surtout, cette lettre... En parlerai-je au duc?... ce serait l'affliger inutilement, peut-être; d'un autre côté, pourtant... la prudence... Que faire? mon Dieu! que faire?

GEORGETTE, annonçant.

Le duc Émile...

Entre le duc Émile.

SCÈNE XI

BERNARDINE, LE DUC.

LE DUC.

Bernardine!...

BERNARDINE.

Mon ami!...

LE DUC.

Qu'avez-vous? On dirait que vous avez quelque chose.

BERNARDINE.

Je n'ai rien, je vous assure... Dites-moi, duc... on s'occupe de nous dans Paris, n'est-ce pas?

LE DUC.

Si on s'occupe de nous?...

BERNARDINE.

Oui...

LE DUC.

Ah bien! par exemple... en voilà une bonne! Et de qui s'occuperait-on si on ne s'occupait pas?... Deux personnalités aussi en évidence... car nous sommes en évidence... ma Didine... il n'y a pas plus en évidence que nous dans Paris...

BERNARDINE.

Et que dit-on de nous?...

LE DUC.

Des bêtises.

BERNARDINE.

On nous calomnie peut-être?...

LE DUC.

Décidément, vous avez quelque chose...

Ils vont s'asseoir.

BERNARDINE.

Ils disent que je vous aime?

LE DUC.

Oh! avec les initiales seulement, n'ayez pas peur.

BERNARDINE.

Mais disent-ils aussi que ce qui me charme surtout dans cet amour, c'est le plaisir que je trouve à y résister...

LE DUC.

Ils ne donnent pas de détails.

BERNARDINE.

Nous deux, qui sommes là, nous savons bien que je ne fus qu'imprudente et que nous n'avons pas ça à nous reprocher...

LE DUC.

Ça, c'est vrai... vous surtout, parce que moi, encore, il y a des moments où, en vous regardant, je me reproche de ne rien avoir à me repr...

BERNARDINE, se levant.

Braver le monde, s'exposer de gaieté de cœur aux rigueurs de l'opinion, sans rien faire pour les mériter... cela est beau!

LE DUC.

Cela est beau, si on veut!... parce que, moi, du moment qu'on fait tant que de s'exposer aux rigueurs de l'opinion, je trouve que l'on ferait tout aussi bien de...

BERNARDINE.

Duc!

LE DUC, modestement.

Mettons que je n'ai rien dit...

BERNARDINE.

J'adorais la musique... vous vous en occupiez...

LE DUC, modestement.

Un talent d'amateur sur le panio mécanique...

BERNARDINE.

Où est le mal?...

LE DUC.

Il n'y en a pas.

BERNARDINE.

Je le sais bien, qu'il n'y en a pas... et vous aussi, vous le savez... mais les autres?...

LE DUC.

Je parie cent louis que vous avez quelque chose!...

BERNARDINE.

Eh bien, oui, là!...

LE DUC.

Quoi donc?

BERNARDINE.

Cette lettre que je vous ai écrite...

LE DUC.

Elle est là, sur mon cœur, dans un médaillon... Vous allez voir... (Après avoir ouvert le médaillon.) La voilà... tenez... la voilà... (Examinant un papier qu'il a trouvé dans le médaillon.) « Agence Tricoche et Cacolet, maison de confiance... » Non, ce n'est pas ça... Qu'est-ce que cela veut dire?

BERNARDINE.

Cela veut dire que je suis perdue, probablement du

moins... (La porte s'ouvre et Van der Pouf paraît. Il s'avance.)
Mon mari!... n'ayons pas l'air... Au piano, duc... au piano, et faites-moi entendre une de ces rêveries que vous jouez si bien.

Le duc se met au piano et exécute un brillant prélude. — Van der Pouf s'approche lentement du duc.

SCÈNE XII

LES MÊMES, VAN DER POUF, puis BRELOQUE
et GEORGETTE.

VAN DER POUF, applaudissant.

Bravo, duc!... Ne vous dérangez pas : un peu de musique ne fera pas mal comme accompagnement aux paroles que j'ai à dire à madame.

LE DUC.

Alors, je continue.

VAN DER POUF.

Oui, continuez. (Le duc, pendant toute la scène, joue la *Réverie* de Rosellen. Van der Pouf s'approche de sa femme. — A Bernardine.) Qu'est-ce que c'est que ça?

BERNARDINE, à part, en reconnaissant la lettre.

Ça y est!...

VAN DER POUF.

Eh bien, madame?...

BERNARDINE.

Eh bien, c'est une lettre...

VAN DER POUF.

De qui, cette lettre?

BERNARDINE.

De moi.

VAN DER POUF.

Adressée à qui?

BERNARDINE.

Au duc Émile.

VAN DER POUF.

Très bien.

Entre Breloque.

BRELOQUE.

Une dépêche de Londres.

VAN DER POUF.

Je vous demande pardon, madame... nous reprendrons tout à l'heure...

Il prend la dépêche et lit.

BERNARDINE, pendant que son mari lit la dépêche.

Pas une minute à perdre, il faut prendre un parti.

Elle s'assied à la table, écrit fiévreusement et sonne.

VAN DER POUF, à Breloque.

C'est sérieux... très sérieux... Je vais répondre moi-même.

Il s'assied à la table et commence à écrire. Entre Georgette, par la gauche.

BERNARDINE, bas, à Georgette, pendant que Van der Pouf écrit.

Tenez, Georgette, vous allez sortir, et puis vous rentrerez et vous remettrez cette lettre au duc comme si elle venait du dehors. Il y a une réponse.

Elle s'assied sur le canapé.

GEORGETTE.

Bien, madame.

Elle sort par le fond.

VAN DER POUF, se levant.

J'ai besoin, pour répondre, d'avoir les cours d'hier... Allez me les chercher, Breloque.

BRELOQUE.

Oui, monsieur.

Il sort.

VAN DER POUF.

Continuez, duc, continuez. (Il se rapproche de Bernardine et s'assied près d'elle.) Je connais l'austérité de vos principes et je suis tout à fait sûr, en dépit des apparences, que vous n'avez rien à vous reprocher... mais cette lettre n'en est pas moins une arme dont je pourrais me servir si j'étais méchant.

BERNARDINE, se levant.

A votre aise, monsieur!

VAN DER POUF.

Vous me défiez?...

BERNARDINE.

Faites ce qu'il vous plaira.

VAN DER POUF.

Madame...

BERNARDINE.

Eh bien ! monsieur, après?...

VAN DER POUF.

J'attendais de vous de meilleures paroles. J'espère encore que vous réfléchirez...

Entre Breloque.

BRELOQUE.

Voici, monsieur.

VAN DER POUF.

Pardon, madame. (Il se remet à écrire.) Attendez, Breloque.

Entre Georgette, avec la lettre.

GEORGETTE, du fond.

On apporte cette lettre pour monsieur le duc.

LE DUC. Il cesse brusquement de jouer du piano et se lève.

Une lettre pour moi?... ici!...

GEORGETTE.

Oui, monsieur le duc.

LE DUC, ouvrant la lettre et lisant.

« Mon mari sait tout. Que faire? »

GEORGETTE.

La réponse, monsieur...

LE DUC.

Je vais vous la donner.

Il s'approche de la table sur laquelle Van der Pouf continue d'écrire.

VAN DER POUF.

Qu'est-ce que vous voulez, duc?

LE DUC.

Un mot à écrire... mais j'attendrai...

VAN DER POUF.

Ah!... tenez... j'ai fini... ou, pour mieux dire, il m'est impossible de terminer ma réponse sans avoir aussi les cours d'avant-hier... Allez me les chercher, Breloque.

BRELOQUE.

Oui, monsieur.

Il sort. — Le duc s'installe et se met à écrire, Georgette attendant près de lui. — Van der Pouf se rapproche de sa femme.

VAN DER POUF, venant s'asseoir près de sa femme.

Je menaçais tout à l'heure, j'avais tort; je ne veux plus menacer... je veux être tout à fait bon enfant... Cette lettre, que j'ai dans les mains, je vous la rendrai... J'oublierai que vous avez été imprudente... et vous, de votre côté...

BERNARDINE.

De mon côté?...

VAN DER POUF.

Eh bien! vous, vous serez touchée de ma générosité, naturellement... et alors, pour me prouver que la paix est faite...

BERNARDINE, souriant.

Je recevrai Oscar Pacha...

VAN DER POUF.

Est-ce dit?...

Bernardine ne répond pas. — Le duc, après avoir fait deux ou trois brouillons, donne la lettre à Georgette.

LE DUC.

Voici la réponse...

Georgette sort.

VAN DER POUF, à Bernardine.

Vous ne dites rien?... allons, laissez-moi espérer que ce silence est au moins la moitié d'un consentement... Nous finirons par nous entendre, et j'en suis charmé. (Entre Breloque.) Mais, pardon!... (Il regarde les cours que lui apporte Breloque.) Oui, c'est cela qu'il me fallait.

Il se remet à écrire. — Entre Georgette.

BERNARDINE.

C'est la réponse, Georgette?...

GEORGETTE.

Oui, madame.

Elle sort.

BERNARDINE.

Ah! (Elle lit.) « Fuyons ensemble, puisqu'il sait tout. Voulez-vous que je vous enlève? Répondez-moi tout de suite... » Oh! oui, je vais répondre.

Elle s'assied à la table où est son mari: après avoir échangé des signes avec le duc, elle écrit de nouveau.

LE DUC.

Ah! j'ai oublié de lui dire...

Il vient, lui aussi, s'asseoir à la table. Ils écrivent tous les trois, avec des plumes d'oie qui crient très fort. Van der Pouf a fini le premier, se lève et donne sa lettre à Breloque.

VAN DER POUF.

Tenez, faites porter cela tout de suite... Ah! Breloque, écoutez un peu...

Il le conduit jusqu'à la porte en lui disant quelques mots; pendant ce temps-là, le duc et Bernardine ont achevé leurs lettres et les échangent.

BERNARDINE, au duc.

Prenez et lisez...

LE DUC, à Bernardine.

Vous aussi, lisez... j'avais oublié dans ma première lettre...

BERNARDINE, lisant.

« Si nous partons, autant vaut partir tout de suite. »

LE DUC, lisant.

« Partons, je le veux bien. »

Ils se font des signes et cachent leurs lettres.

BRELOQUE, répondant à Van der Pouf.

C'est très bien, monsieur, j'ai compris.

Il sort.

VAN DER POUF, à Bernardine.

Eh bien, madame?

BERNARDINE.

Eh bien, monsieur, je ferai tout ce qu'il vous plaira...

VAN DER POUF.

A la bonne heure !... alors, ce pauvre Oscar...

BERNARDINE.

Amenez-le-moi quand vous voudrez.

VAN DER POUF.

Je vous l'enverrai tout à l'heure... il est chez moi.

BERNARDINE.

Tout à l'heure, c'est entendu.

VAN DER POUF.

Vous êtes un ange... Adieu, duc...

LE DUC.

Adieu...

Van der Pouf sort.

SCÈNE XIII

LE DUC, BERNARDINE, puis GEORGETTE.

BERNARDINE. Elle sonne : entre Georgette.

Un chapeau, Georgette, et faites avancer un fiacre.

GEORGETTE.

Oui, madamè.

Elle sort.

LE DUC, avec passion.

Oh ! Bernardine !...

BERNARDINE.

Un mot encore, duc...

LE DUC.

Parlez.

BERNARDINE, très grave.

Jurez-moi, dans quelque situation que nous puisse jeter cette aventure, jurez-moi que je serai pour vous une sœur... que vous serez pour moi un frère.

LE DUC, après une pause.

Vous tenez à ce serment ?

BERNARDINE.

J'y tiens.

LE DUC, tendant le bras.

Eh bien, je le fais, en rechignant, mais je le fais.

BERNARDINE.

Merci, duc !... Maintenant nous pouvons partir.

LE DUC.

Un mot, à mon tour... Vous savez que je m'expose à deux ans de prison...

BERNARDINE.

Vous avez peur?...

LE DUC.

Non... mais enfin je ne suis pas fâché de vous faire remarquer...

Entre Georgette, par la gauche.

GEORGETTE.

Voici le chapeau, madame, et le fiacre est en bas.

BERNARDINE.

C'est bien! Elle met son chapeau.) Entrez dans ma chambre, duc, et prenez le portrait de ma mère... Je ne veux pas partir sans emporter le portrait de ma mère...

LE DUC.

Je vais le chercher.

Il entre dans la chambre à gauche.

GEORGETTE.

J'entends votre mari, madame.

BERNARDINE.

Vite, Georgette, un tour de clef...

VAN DER POUF, du dehors.

C'est moi, ma chère.

BERNARDINE.

Tenez bon, Georgette... Eh bien, ce portrait?...

LE DUC, reparaisant avec un énorme portrait sous le bras.

Je ne trouve que ça...

BERNARDINE.

C'est cela même... Tenez bon, Georgette...

VAN DER POUF, du dehors.

C'est moi, avec Oscar Pacha: je vous l'amène comme c'était convenu...

GEORGETTE.

Madame, la porte va céder...

Van der Pouf et Oscar Pacha poussent la porte; Georgette résiste.

Par la porte entr'ouverte, on aperçoit le fez d'Oscar Pacha.

BERNARDINE, au duc.

Vite, vite, partons!...

LE DUC, montrant le portrait.

Mais, ma chère... ça va bien nous gêner... est-ce que vous ne craignez pas?...

BERNARDINE.

Je ne craindrai rien tant que ce portrait sera entre vous et moi... Allons!...

Elle fait passer le duc devant elle.

GEORGETTE.

Y êtes-vous, madame?

BERNARDINE.

Nous y sommes.

GEORGETTE.

Alors je peux lâcher...

La porte s'ouvre violemment : Van der Pouf et Oscar Pacha sont précipités en avant et vont rouler par terre, chacun d'un côté de la scène.

SCÈNE XIV

VAN DER POUF, OSCAR PACHA, assis par terre en face l'un de l'autre.

OSCAR PACHA.

Si vous croyez que c'est en vous y prenant de cette façon-là que vous aurez l'emprunt turc!...

ACTE DEUXIÈME

L'agence Tricoche et Cacolet. — Intérieur médiocrement meublé. — Bureau avec tiroirs; casiers numérotés. — Trois portes : une au fond, avec un petit guichet, une à droite, une à gauche; — celle de droite, cachée dans la muraille. — Une fenêtre au fond, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

TRICOCHÉ, UNE BONNE, puis VAN DER POUF.

Tricoche, en père Isaac, entre par le fond, verrouille la porte, prend dans son portefeuille un billet de banque qu'il met dans un tiroir du bureau. — On sonne. La bonne entre.

LA BONNE.

On y va, mon Dieu, on y va!... (Tricoche lui parle bas à l'oreille. La bonne ouvre le guichet.) Qui est-ce qui est là?

VAN DER POUF, montrant sa tête par le guichet.
C'est moi.

LA BONNE.

Et qu'est-ce que vous voulez, vous?

VAN DER POUF.

D'abord, je voudrais entrer.

LA BONNE.

C'est bon! attendez... (Elle ôte les verrous, tourne la clef, etc. — Grand bruit de ferraille.) Eh ben, vous v'là entré : à c't'heure, qu'est-ce que vous voulez encore?

VAN DER POUF.

M. Tricoche...

LA BONNE.

M. Tricoche?...

VAN DER POUF.

Est-ce qu'il n'y est pas?

LA BONNE.

Y est p't'être ben, ou ben y est pas... Et s'il y est, qu'est-ce qu'i faut y dire?

VAN DER POUF.

Il faut lui dire que monsieur... que M. Benoît veut lui parler.

LA BONNE.

C'est bon, on va y dire, monsieur Van der Pouf.

VAN DER POUF.

Mais non... Benoît!...

LA BONNE.

Et moi je vous dis : « monsieur Van der Pouf », gros malin!

Elle sort par la gauche.

SCÈNE II

VAN DER POUF, seul.

Elle sait qui je suis... c'est prodigieux!... Si la servante est ainsi, comment doit être le patron?... J'ai bien fait de venir ici : le temps presse... Oscar Pacha est furieux... Il faut que j'aie l'emprunt turc : par conséquent, il faut, quitte à me séparer le lendemain, bien entendu, il faut absolument que je rattrape madame Van der Pouf... J'ai retrouvé, par hasard, une des cartes de ce M. Tricoche : « Voilà mon affaire! me suis-je dit; il me rendra ma femme; cela doit rentrer dans sa spécialité... » et je suis venu. . Mais, avant, j'avais déjà pris

quelques précautions : j'avais envoyé une circulaire dans toutes les gares, une circulaire qui dit tout et qui ne dit rien... Il y a une demi-heure, j'ai eu une émotion... Je vois arriver un employé de Paris-Lyon-Méditerranée : « M. Van der Pouf ! M. Van der Pouf ! — Eh bien ? — Eh bien, nous les tenons. — Vrai ? — Parole... nous les tenons, ils sont à la gare... » Je cours, j'arrive, je trouve une femme voilée. . je lève le voile... Ce n'était pas ma femme ! c'était celle d'un de mes confrères!... Elle partait avec un jeune étranger... fort aimable... Je leur ai fait mes excuses, et je les ai mis en wagon : en les quittant, j'étais un peu remonté... Ah ! La Rochefoucauld a bien raison : il y a toujours dans le malheur d'un ami quelque chose qui nous fait plaisir.

Entre Tricoche : — costume et tenue de chef de bureau, lunettes sur le nez, dossier sous le bras ; — il entre d'un air affairé.

SCÈNE III

TRICOCHÉ, VAN DER POUF.

TRICOCHÉ.

Ce cher monsieur Van der Pouf!... enchanté de vous voir!... et cependant je ne suis pas content...

VAN DER POUF.

Comment, monsieur?

TRICOCHÉ.

Non, monsieur, je ne suis pas content : vous avez essayé d'en imposer à une femme qui est à mon service.

VAN DER POUF.

Monsieur, je suis incapable...

TRICOCHÉ.

Vous lui avez donné un faux nom... comme s'il était possible de tromper les personnes que j'emploie!

VAN DER POUF.

Je sais, monsieur, que vous êtes un malin.

TRICOCHE.

C'est mon état.

VAN DER POUF.

J'ai reçu la visite d'un certain père Isaac.

TRICOCHE.

Le père Isaac?... qu'est-ce que c'est que ça, le père Isaac?

VAN DER POUF.

Un de vos agents, je suppose.

TRICOCHE.

Le père Isaac?... ah! oui, un agent subalterne, tout à fait subalterne... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir... (Il va au bureau, à gauche.) Et qu'est-ce qu'il est allé faire chez vous, le père Isaac?

Il s'assied.

VAN DER POUF, s'asseyant près du bureau.

Il m'a apporté une lettre qu'il m'a vendue assez cher.

TRICOCHE.

Jamais assez... jamais assez...

VAN DER POUF.

En même temps, il m'a parlé de vous; il m'a dit que si je me trouvais jamais dans un des cas indiqués par le prospectus, je n'aurais qu'à m'adresser...

TRICOCHE.

Et vous vous trouvez dans un des cas?...

VAN DER POUF.

Oui, monsieur.

TRICOCHE, lui tendant un prospectus.

Quel article?...

VAN DER POUF. consultant le prospectus.

Là, monsieur : « Maris inquiets... surveillance de leurs dames... »

TRICOCHÉ.

Monsieur, vous me croirez si vous voulez, mais, sur dix personnes qui viennent ici, il y en a neuf pour cet article-là...

VAN DER POUF.

C'est un bon article...

TRICOCHÉ.

Excellent, monsieur. excellent... Nous disons donc : surveillance de votre dame... Avant, pendant, ou après?...

VAN DER POUF.

Vous dites?...

TRICOCHÉ.

L'article se subdivise... Je vous demande dans quelle subdivision : avant, pendant, ou après?

VAN DER POUF.

Ah!... (Vivement.) Avant, monsieur, avant...

TRICOCHÉ.

A la bonne heure!... Et n'en êtes-vous encore qu'aux soupçons, ou bien avez-vous un commencement de preuve?

VAN DER POUF.

Un commencement de preuve?...

TRICOCHÉ.

Oui...

VAN DER POUF.

Mon Dieu! je ne sais pas si on peut appeler... Ma femme a quitté la maison... (Mouvement de Tricoche.) Elle est partie avec un ami ..

TRICOCHE.

Avec un ami... J'adore ces affaires-là!... mais alors... pourquoi tout à l'heure m'avez-vous dit : « avant?... »

VAN DER POUF.

Pourquoi je vous ai dit?...

TRICOCHE.

Oui... Il me semble que cela peut tout aussi bien être...

VAN DER POUF, avec force.

Non, monsieur, non... je sens là quelque chose qui me dit... Je connais Bernardine : elle est vive, emportée, capable d'un coup de tête... mais de là à...

TRICOCHE.

Soit... Et vous venez me demander de la retrouver, de vous la rendre...

VAN DER POUF.

Oui... Est-ce que vous vous chargeriez?...

TRICOCHE.

C'est mon état, et j'adore ces affaires-là... je les adore!...

VAN DER POUF.

Alors?...

TRICOCHE.

Mais je n'ai pas le plaisir de connaître madame Van der Pouf... il me faudrait quelques renseignements...

VAN DER POUF.

Je vous ai apporté une photographie.

TRICOCHE.

Bonne idée... très bien... (Regardant la photographie.) Oh ! oh !

VAN DER POUF.

Qu'est-ce que vous avez?

Il se lève.

TRICOCHÉ.

Mes compliments... elle est jolie, très jolie...

Il se lève.

VAN DER POUF.

Naturellement!... Si elle n'avait pas été jolie...

TRICOCHÉ, riant.

On ne l'aurait pas enlevée... c'est parfaitement juste... Maintenant, parlons un peu de celui qui... Avez-vous une photographie de lui?...

VAN DER POUF, choqué.

Non, monsieur, non.

TRICOCHÉ.

Tant pis... tant pis... tant pis...

VAN DER POUF.

Mais vous le connaissez peut-être?... C'est le duc Émile.

TRICOCHÉ.

Le duc Émile!...

VAN DER POUF.

En personne...

TRICOCHÉ.

Mes compliments!

VAN DER POUF.

Vous le connaissez?

TRICOCHÉ.

De réputation, seulement...

VAN DER POUF.

Vous me la rendrez, n'est-ce pas?...

TRICOCHÉ.

Certainement, certainement!... Ils sont partis ensemble?

VAN DER POUF.

Oui.

TRICOCHE.

De chez vous?...

VAN DER POUF.

De chez moi.

TRICOCHE.

La première chose que nous ayons à faire est de passer à votre hôtel, et de bien examiner l'appartement : nous aurons bien du malheur si nous ne trouvons pas là quelque chose...

VAN DER POUF.

Je vais rentrer et vous attendre.

Fausse sortie.

TRICOCHE, ramenant Van der Pouf.

Oh ! ce n'est pas moi qui irai.

VAN DER POUF.

Ce n'est pas vous?...

TRICOCHE.

Non... Vous recevrez la visite de sir Richard Burlington, banquier anglais, qui désire étudier l'organisation de vos bureaux...

VAN DER POUF.

Très bien... je comprends.

TRICOCHE,

Après avoir vu tout ce qu'il a besoin de voir, sir Richard Burlington, banquier anglais, se présentera à votre caisse.

VAN DER POUF.

Pourquoi faire?

TRICOCHE.

Mais pour toucher...

VAN DER POUF.

Ah! très bien... je continue à comprendre...

TRICOCHÉ.

Moitié d'avance, le reste après livraison.

VAN DER POUF, à part.

Après livraison!... (Haut.) Et, dites-moi, pendant que nous sommes là, tous les deux, dites-moi... cela me coûtera cher, hé?...

TRICOCHÉ.

Vous causerez de cela avec sir Richard Burlington, banquier anglais.

VAN DER POUF.

Ah! très bien... Et il sera chez moi?...

TRICOCHÉ, regardant sa montre.

Avant une demi-heure.

VAN DER POUF.

Adieu, alors...

TRICOCHÉ.

Serviteur... Ah! pardon, un mot encore... Quand désirez-vous la ravoir, votre dame?...

VAN DER POUF.

Comment, quand je désire?...

TRICOCHÉ.

En êtes-vous bien pressé?

VAN DER POUF, avec force.

Mais certainement, je suis pressé!... je désirerais la ravoir le plus tôt possible.

TRICOCHÉ.

Je comprends... mais vous, de votre côté, vous devez comprendre que, sans doute, il faudra du temps... Combien de temps pouvez-vous nous donner?

VAN DER POUF, réfléchissant.

Combien de temps?...

TRICOCHE.

Oui.

VAN DER POUF.

Je vais vous dire... J'aimerais mieux, bien entendu, la ravoïr tout de suite, mais enfin, à la rigueur, je n'en aurai absolument besoin que demain matin à huit heures...

TRICOCHE.

Hé!...

VAN DER POUF, se reprenant, très vivement.

Non, non... je confondais avec autre chose... à huit heures... je la veux, ce soir, à huit heures.

TRICOCHE.

Donnez-vous jusqu'à neuf? ..

VAN DER POUF.

Neuf heures, soit, mais neuf heures bien précises... Et n'est-ce pas? c'est bien entendu, je m'appelle M. Benoît...

TRICOCHE, le reconduisant.

Oui, monsieur Van der Pouf.

VAN DER POUF.

Mais non... Benoît!...

TRICOCHE.

Parfaitement, cher monsieur... au revoir, au revoir... et en vous remerciant... J'adore ces affaires-là!...

VAN DER POUF.

Je suis fâché de ne pas avoir eu à vous en apporter plus tôt.

Il sort.

SCÈNE IV

TRICOCHÉ, seul.

Et je partagerais une pareille aubaine avec Cacolet!... jamais de la vie!... je ne lui en dirai pas un mot. Seul je chercherai la femme. seul je la trouverai, et seul je palperai la somme rondelette que cette affaire-là doit rapporter... Allons, allons... pas une minute à perdre, redevenons sir Richard Burlington... Il ouvre une armoire et on aperçoit une vingtaine de costumes civils et militaires : vieilles redingotes, vieux chapeaux, blouses, livrées... Tricoché cherche parmi ces costumes en disant : Où est-il, sir Richard Burlington? On frappe fortement au dehors : la porte s'ouvre avec violence : entre Cacolet, une grosse canne à la main. — Costume de vieux soldat en bourgeois : grande houppelande boutonnée, chapeau gris à larges bords, etc. ; un Charlet.

SCÈNE V

TRICOCHÉ, CACOLET.

CACOLET, arpentant le théâtre et déguisant sa voix.

Monsieur Tricoché, s'il vous plaît?... où est-il, ce monsieur Tricoché?... C'est à monsieur Tricoché que j'ai l'honneur de parler?

TRICOCHÉ.

Mais, monsieur...

CACOLET, saisissant Tricoché et le secouant fortement.

Il n'y a pas de « mais, monsieur... » Monsieur Tricoché, est-ce vous? alors, vous allez me suivre...

TRICOCHÉ.

Où ça?

CACOLET.

Dans un endroit où l'on vous apprendra ce qu'il en coûte pour se déguiser en temps prohibé. (Il ôte d'un seul coup sa perruque, son faux nez et ses moustaches. — Changeant de ton.) Hé! hé! il paraît que je ne suis pas trop mal déguisé, puisque tu ne me reconnais pas...

TRICOCHÉ.

Cacolet!... J'y ai été presque pincé.

CACOLET.

Tu peux bien dire que tu y as été pincé tout à fait!... Je viens de faire rentrer la créance Capuron. En me voyant arriver avec cette tête-là... (Il fait le moulinet avec sa canne.) Capuron a payé tout de suite. Et toi, qu'est-ce que tu fais? tu t'habilles?

TRICOCHÉ.

Oui, j'ai à sortir.

CACOLET.

En quoi te mets-tu?

TRICOCHÉ.

En Anglais.

CACOLET.

Peuh! c'est bien usé...

TRICOCHÉ.

Pour ce que j'ai à faire, c'est ce qu'il y a de mieux. (Jusque vers la fin de la scène, Tricoche et Cacolet, tout en parlant, se maquillent. — Tricoche se met en Anglais : gros ventre, perruque rousse, longs favoris roux, visage fortement coloré. — Cacolet change également de costume et se transforme en un petit vieux : ni moustache ni favoris, perruque ébouriffée, gilet à fleurs, etc.; — un Daumier.) Tu es allé chez cette Fanny Bombance?

CACOLET.

Je viens de chez elle.

TRICOCHÉ.

Est-elle jolie?

CACOLET.

Elle est splendide!

TRICOCHÉ.

Et qu'est-ce qu'elle nous voulait?

CACOLET.

Elle part, ce soir même, pour Pétersbourg. Elle voudrait emmener deux domestiques : un valet de chambre et une femme de chambre.

TRICOCHÉ.

As-tu quelqu'un?

CACOLET.

Oui, j'attends deux personnes. Voici leur lettre de recommandation.

TRICOCHÉ.

Et pourquoi diable est-elle si pressée de quitter Paris, mademoiselle Bombance?

CACOLET.

De vieilles dettes, beaucoup de vieilles dettes... et si ses créanciers se doutaient qu'elle est ici... Il y a surtout une marchande à la toilette, madame Nourrisson, qui la poursuit à outrance.

TRICOCHÉ.

Y a-t-il autre chose?

CACOLET.

Oui, une certaine madame Boquet : elle tient un petit café à Montparnasse, près du théâtre... le café du *Monstre vert*... elle voudrait le céder.

TRICOCHÉ.

Nous avons un acquéreur?

CACOLET.

Non... mais nous en trouverons un.

TRICOCHÉ.

Eh bien?... tu vois, les affaires ne manquent pas, nous n'avons pas à nous plaindre... Cinq cents francs de récompense pour le chien, et cette lettre de madame Van der Pouf que j'ai vendue cent francs.

CACOLET.

Dis donc, Tricoché?...

TRICOCHÉ.

Quoi?...

CACOLET.

Là, vraiment... cette lettre de madame Van der Pouf, est-ce que tu ne l'as pas vendue plus de cent francs?

TRICOCHÉ, menaçant.

Qu'est-ce que ça signifie, ça?...

CACOLET, très doux.

Rien...

TRICOCHÉ.

Si tu te méfies, il faut le dire...

CACOLET.

Je ne me méfie pas... seulement, je trouve que tu aurais pu la vendre plus de cent francs.

TRICOCHÉ.

Si j'avais essayé de la vendre plus de cent francs, on ne me l'aurait pas achetée.

CACOLET.

C'est possible... Et où vas-tu aller comme ça en Anglais?...

TRICOCHÉ.

Moi? je m'en vais... je m'en vais chez ce monsieur qui n'est pas content parce qu'on lui boit tout son vin, et qui nous a chargés de découvrir...

CACOLET.

Tu vas chez Bidart?...

TRICOCHE.

Oui, chez Bidart... Et j'espère, en me cachant dans la cave... Tu restes là, toi?

CACOLET.

Oui..., j'attends ces deux personnes que je dois envoyer à mademoiselle Fanny Bombance...

TRICOCHE.

Allons, me voilà prêt... suis-je bien?... regarde un peu... (Avec l'accent anglais.) Dites-moa, est-ce que je ne avais pas bienne la figuioure d'un Anglais? dites-moa...

CACOLET.

C'est bien... seulement, il y a encore le regard... il faut soigner le regard... tu n'as pas l'air assez fier d'être Anglais...

TRICOCHE.

Ah! je n'ai pas... Tiens, maintenant!... (Avec l'accent anglais.) Est-ce que je n'ai pas tout à fait l'air d'un Anglais véritable, d'un citoyen de l'Angleterre?...

CACOLET.

Très bien... très bien...

TRICOCHE, avec l'accent anglais.

N'est-ce pas que j'ai bien tout à fait l'air?... (De sa voix naturelle.) Je vais chez Bidart.

Il sort.

CACOLET.

Oui, mon ami, va chez Bidart, va dans la cave à Bidart... mais prends garde d'attraper des fraîcheurs... A tout à l'heure!...

SCÈNE VI

CACOLET, seul.

Il se moque de moi, et je n'ose rien dire... Ah! si la démarche que j'ai tentée il y a deux heures pouvait avoir un résultat!... si la fringante madame Van der Pouf consentait à me charger de ses intérêts!... (On frappe.) Entrez!...

Entrent Virginie et Hippolyte en livrée.

SCÈNE VII

CACOLET, VIRGINIE, HIPPOLYTE.

CACOLET.

Ah! les domestiques : à ta besogne, vieux placeur, à ta besogne!... et n'oublie pas de demander quarante sous d'avance... Allons, approchez.

HIPPOLYTE.

Vous nous avez écrit de venir...

CACOLET.

Donnez-moi quarante sous chacun...

VIRGINIE.

Allons, donnez quatre francs, Hippolyte.

HIPPOLYTE.

Oui, mademoiselle.

Il donne les quatre francs.

CACOLET.

Vous savez de quoi il s'agit. Vous entreriez chez mademoiselle Fanny Bombance. Vos gages seraient considérables.

VIRGINIE.

Ça, ça nous va...

CACOLET.

Et vous partiriez, ce soir même, pour Pétersbourg.

VIRGINIE.

Ça, ça ne nous va plus...

CACOLET.

Comment?...

VIRGINIE.

Nous voulons bien avoir des gages considérables, mais nous ne voulons pas nous éloigner de Paris.

CACOLET.

Eh bien, alors, si vous ne voulez pas... qu'est-ce que vous venez faire ici?

VIRGINIE.

Nous venons vous demander si vous ne pourriez pas nous placer chez une autre personne...

HIPPOLYTE.

Qui donnerait les mêmes gages...

VIRGINIE.

Et qui ne nous forcerait pas à quitter Paris.

CACOLET.

Ah! mais, dame! ça, vous savez, c'est une seconde affaire... Redonnez-moi quarante sous chacun.

VIRGINIE.

Hippolyte, donnez quatre francs.

HIPPOLYTE.

Oui, mademoiselle.

Il donne les quatre francs.

CACOLET, les prenant.

Quelle misère!...

Entre le duc Émile, agité, effaré, portant toujours le portrait.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE DUC ÉMILE.

LE DUC, entrant par le fond.

Monsieur Cacolet, s'il vous plaît?

CACOLET, se levant

C'est moi, monsieur le duc...

LE DUC

Vous me connaissez?...

CACOLET.

Parbleu!

LE DUC.

Chut! alors...

CACOLET.

C'est convenu...

LE DUC, montrant les domestiques.

Éloignez ces gens-là... Dans l'escalier, il y a une personne...

CACOLET, très ému.

Une dame?...

LE DUC.

Oui, une dame.

CACOLET, de plus en plus ému.

Elle, peut-être?

LE DUC, après un moment d'hésitation.

Eh bien, oui... l'on m'a dit que je pouvais avoir confiance en vous... eh bien, oui, c'est elle...

CACOLET.

Vrai, bien vrai? vous ne me trompez pas?...

LE DUC, avec noblesse.

Foi de gentilhomme !

CACOLET.

Oh ! alors... (Poussant Hyppolyte et Virginie vers la porte de gauche.) Entrez là tous les deux... tout à l'heure, dans un instant, je m'occuperai de vous... entrez là...

HIPPOLYTE.

Une bonne petite place sans quitter Paris... n'est-ce pas ?

Hippolyte et Virginie sortent par la gauche.

LE DUC.

Maintenant elle peut entrer...

CACOLET.

Oui ! (Le duc sort par le fond.) Madame Van der Pouf ici !... madame Van der Pouf, c'est-à-dire la fortune... (Bernardine paraît au fond soutenue par le duc.) Je vous en prie, madame, donnez-vous la peine d'entrer...

SCÈNE IX

LE DUC, BERNARDINE, CACOLET.

LE DUC.

Venez, madame.

BERNARDINE, se laissant tomber sur une chaise.

Ah !... Où est le portrait de ma mère ?

LE DUC.

Il est là.

Il reprend le portrait, qu'il avait déposé contre le bureau de Cacolet.

BERNARDINE.

Le cadre est abîmé, il me semble.

LE DUC.

Oui... c'est en le décrochant,... j'ai légèrement écorné... mais j'en ferai faire un autre...

Tout en parlant, il détache un petit morceau du cadre et le jette par terre.

BERNARDINE.

Mettez ce portrait devant moi...

LE DUC.

Le voici...

Le duc est à genoux, tenant le portrait devant lui.

BERNARDINE.

Ma mère!... elle paraît irritée...

LE DUC, se penchant par-dessus le portrait pour voir.

Mais non... (A Cacolet.) Est-ce que vous trouvez, vous?

CACOLET.

Moi? pas du tout... et même, si vous voulez que je vous dise, je trouve que la mère de madame a l'air enchanté.

LE DUC.

Vous entendez, mon amour!...

BERNARDINE.

Oui, j'entends... (Montrant Cacolet.) Mais qui est ce monsieur?

LE DUC.

C'est vrai, vous ne le connaissez pas... Monsieur Cacolet. Maintenant nous pouvons causer.

CACOLET, saluant.

Causons... Il est nécessaire que je sache...

LE DUC.

Je vous dirai tout. Madame m'avait prié de la conduire chez une parente, et elle avait ordonné à sa femme de chambre d'aller chercher un fiacre... Le fiacre arrive, nous montons dedans... et nous disons

au cocher : « Gare d'Orléans... » Mais en route une idée me vient : il nous faudrait de l'argent, sans doute... en avons-nous ? Nous n'en avons pas. Je dis au cocher de passer par l'avenue d'Eylau... C'était encore un retard, mais il était nécessaire... Nous arrivons ; je laisse Bernardine dans la voiture, et je monte chez moi prendre une forte somme...

CACOLET.

Bonne idée.

LE DUC.

Bonne dans un sens, pas bonne dans un autre... Car, en redescendant, je trouvai devant ma porte deux escogriffes qui semblaient guetter, et qui, lorsque notre fiacre repartit, se mirent à le suivre.

CACOLET.

Vous êtes sûr?...

LE DUC.

Parfaitement sûr. Bernardine les a remarqués comme moi...

BERNARDINE, impatientée, se levant, bas au duc.

Ne m'appellez donc pas Bernardine... c'était bon chez mon mari, ces familiarités-là : mais vous devriez comprendre que maintenant ..

LE DUC, à Bernardine.

C'est vrai, j'ai manqué de tact. (A Cacolet.) Enfin nous apercevons la gare ; nous descendons : nos escogriffes étaient encore là... Voyant cela, madame Van der Pouf a peur, elle veut remonter dans le fiacre...

BERNARDINE, à Cacolet.

Mais le fiacre n'était plus là, monsieur...

LE DUC.

Alors, chère amie, vous devenez folle, vous vous mettez à courir...

BERNARDINE.

Nous traversons le Jardin des Plantes.

LE DUC.

Nous prenons à droite, à gauche, en avant, en arrière, sans savoir où nous allons... enfin le hasard nous conduit dans cette rue...

BERNARDINE.

Rue de la Vieille-Estrapade... j'avais lu ce nom sur les prospectus, sur les cartes que le musicien ambulant m'avait laissées... nous cherchons le numéro, nous le trouvons, et, ne sachant que devenir, nous nous jetons dans votre escalier.

LE DUC.

Mais je crois bien que nos deux escogriffes n'ont pas perdu la piste et que nous avons été suivis...

CACOLET.

Nous allons voir ça. (Il se lève et va à la fenêtre.) Parfaitement!... j'aperçois Fil-de-Soie et Haricot Vert... vous avez été filés.

LE DUC, à Bernardine.

Ah! voilà! nous avons été filés...

BERNARDINE.

Nous avons été filés... Enfin, monsieur Cacolet, puisque c'est vous qui êtes monsieur Cacolet, on nous a dit que vous étiez un habile homme, pouvez-vous nous le prouver?...

CACOLET.

Comment cela, madame?

BERNARDINE.

Pouvez-vous nous mettre à l'abri des recherches?

LE DUC.

Pouvez-vous nous donner le moyen de quitter Paris le plus vite possible sans être reconnus?

CACOLET.

Hum!

BERNARDINE.

Ah! vous ne pouvez pas...

CACOLET.

J'étais sûr que vous alliez dire ça... Parce qu'on hésite un instant... « Ah! vous ne pouvez pas... » Eh! que diable, donnez-moi le temps...

LE DUC.

Donnons-lui le temps, ma chère...

CACOLET, réfléchissant.

Au fait, pourquoi pas?... J'ai trouvé, madame, j'ai trouvé!

LE DUC, à Bernardine.

Eh bien, vous voyez, il a été raisonnable... il aurait pu nous tenir là une heure ou deux.

CACOLET, ouvrant la porte de droite.

Revenez tous les deux. Rentrent Hippolyte et Virginie. — A Bernardine. Vite, madame, il faut, s'il vous plaît, que vous entriez là et que vous changiez de toilette avec mademoiselle. (A Virginie.) Vous serez bien payée...

BERNARDINE.

Mais, monsieur...

CACOLET.

Ah! madame, il faut faire ce que je dis.

BERNARDINE.

C'est bien, monsieur, j'obéis.

Elle entre à gauche, avec Virginie.

SCÈNE X

CACOLET, LE DUC, HIPPOLYTE.

CACOLET.

Allons, duc, ne perdons pas de temps, prenez la livrée de ce garçon.

LE DUC.

Ah ! il faut que moi aussi...

CACOLET, à Hippolyte.

Ote ta livrée... (Au duc.) Sans doute, la livrée... et le chapeau... (A Hippolyte.) Vous, mon brave, endossez-moi les habits de monsieur le duc. (Au duc.) Eh bien, est-ce fait ?

LE DUC.

Voilà.

Il a mis la livrée et le chapeau.

CACOLET.

Marchez un peu, tâchez de vous donner la tournure...

LE DUC.

Vous allez voir.

Il marche lourdement.

CACOLET.

C'est prodigieux.

LE DUC.

N'est-ce pas, j'ai tout à fait l'air?... C'est que j'ai déjà... joué le rôle d'un domestique... imaginez-vous... c'était dans une représentation... une représentation donnée par des gens du monde... j'ai eu un succès!... il faut que je vous conte ça...

CACOLET.

Ça ne peut pas faire de mal, pendant que madame s'habille...

LE DUC.

Imaginez-vous que dans cette pièce... je ne vais pas vous raconter la pièce. je vais seulement vous raconter ma scène... mon maître... j'avais un maître dans la pièce, parce que j'étais domestique... mon maître m'avait donné deux lettres à porter... l'une pour la marquise et l'autre pour la baronne... Moi, j'avais remis à la baronne la lettre de la marquise et à la marquise la lettre de la baronne... et alors mon maître me demandait : « Jean, pourquoi as-tu remis à la baronne la lettre de la marquise?... » et alors, moi, je répondais : « Monsieur, c'est parce que je suis une bête. »

CACOLET.

Oh!

LE DUC.

J'ai eu un succès!

CACOLET.

Oui, quand vous avez dit : « C'est parce que je suis une bête! » tout le monde s'est écrié : « Oh! comme c'est bien ça! »

LE DUC.

On a crié *bis*!

CACOLET.

Et vous avez redit la phrase?...

LE DUC.

Si je n'avais pas redit la phrase, on n'aurait pas pu continuer la pièce... Et plusieurs personnes m'ont assuré que c'était très flatteur, parce que d'ordinaire on ne crie jamais *bis* aux choses qui ne sont pas en musique.

SCÈNE XI

LES MÊMES, BERNARDINE, VIRGINIE.

Il est absolument nécessaire que les deux femmes aient entièrement changé de toilette.

BERNARDINE, entrant.

Me voilà prête!

CACOLET.

Ah! très bien... Et maintenant, monsieur le duc Hippolyte et mademoiselle la baronne Virginie, voulez-vous gagner cinq cents francs?

VIRGINIE.

Nous voulons bien.

CACOLET.

Duc, donnez-moi cinq cents francs.

LE DUC.

Vous voyez comme j'ai bien fait de passer chez moi et de prendre une forte somme!

Le duc tire de sa poche un gros portefeuille bondé de billets de banque; il donne cinq cents francs à Cacolet, qui les remet à Virginie.

VIRGINIE.

Et qu'est-ce qu'il y aura à faire?

CACOLET.

Presque rien... Vous vous promènerez dans les divers quartiers de Paris, à pied ou en voiture, pendant deux ou trois petites heures.

HIPPOLYTE.

Voilà tout?

CACOLET.

Voilà tout... ah! cependant attendez... (Il prend le portrait et le met sous le bras d'Hippolyte.) Mettez ça sous votre

bras, et, tant que durera la promenade, ne le quittez pas...

BERNARDINE.

Le portrait de maman!

CACOLET.

Je vous jure, madame, que dans deux heures ce portrait vous sera rendu. (A Hippolyte) Dans deux heures, vous entendez, vous le ferez porter par n'importe quel commissionnaire à cette adresse : « Mademoiselle Fanny Bombance, rue, etc. » (Il lui remet l'adresse.) Vous comprenez, madame, le duc a été vu avec ce portrait : il est donc nécessaire pour compléter la ressemblance. (A Hippolyte et à Virginie.) Maintenant... partez, vous autres, promenez-vous comme je vous ai dit; et si vous vous apercevez qu'on vous file, laissez-vous filer...

VIRGINIE.

N'ayez pas peur... venez-vous, duc?...

HIPPOLYTE.

Me voici, me voici... baronne...

Ils sortent par le fond.

SCÈNE XII

CACOLET, LE DUC, BERNARDINE.

CACOLET, à la fenêtre.

Et voilà ce que j'attendais... Fil-de-Soie et Haricot Vert prennent la fausse piste...

LE DUC.

Alors nous pouvons respirer?

CACOLET.

Oui...

LE DUC.

Ah!

BERNARDINE.

Qu'est-ce que vous allez faire de nous, à présent?

CACOLET.

Je vais vous envoyer avec une lettre de recommandation chez mademoiselle Fanny Bombance, qui a besoin d'une femme de chambre et d'un domestique mâle.

LE DUC.

Comment?...

CACOLET.

Vous passerez l'après-midi chez elle en cette qualité ; ce soir, elle partira pour Pétersbourg et vous emmènera.

BERNARDINE.

Ah! très bien...

CACOLET.

Une fois à la frontière, vous ferez ce qu'il vous plaira.

LE DUC.

J'ai compris... c'est superbe!... Donnez-nous vite cette lettre.

CACOLET.

Ah! vous devez comprendre qu'une pareille lettre... on ne la donne pas...

LE DUC.

On la vend, vous voulez dire...

CACOLET.

Dame!

LE DUC, avec dignité.

Je m'appelle le duc Émile.

CACOLET.

Je le sais, monseigneur, et je ne fixerai pas de prix : j'ai confiance.

LE DUC.

Et vous avez raison.

CACOLET.

Voici votre lettre... Soyez là dans une heure, vous m'y trouverez...

LE DUC.

C'est bien... Venez-vous, madame?

CACOLET.

Imprudent !

LE DUC.

C'est juste, il faut dissimuler... Viens-tu?... Verginie...

BERNARDINE.

Oui, Polyte!...

Ils sortent par le fond.

SCÈNE XIII

CACOLET. puis TRICOCHÉ.

CACOLET.

Et je donnerais la moitié d'une pareille affaire à mon associé! jamais de la vie... au diable l'association! il faut absolument que je me fâche avec Tricoche...

Entre Tricoche, toujours dans le costume de l'Anglais. Il ôte seulement ses favoris, pour jouer la fin de l'acte avec sa figure naturelle.

TRICOCHÉ, à part.

Touché moitié à présentation : il faut absolument que je me fâche avec Cacolet.

CACOLET.

Ah! déjà revenu...

TRICOCHE.

Oui, je suis revenu parce que j'ai à te parler...

CACOLET.

Eh bien?... voyons, j'attends...

TRICOCHE.

Qu'est-ce que c'est que ce ton-là, d'abord?...

CACOLET.

C'est le ton qu'il me convient d'avoir... Parleras-tu?

TRICOCHE.

Je vais parler... Il y a une demi-heure, dans la conversation que nous avons eue ensemble, tu as prononcé une phrase que j'ai eu tort de laisser passer...

CACOLET.

Voyez-vous ça!...

TRICOCHE.

Tu m'as demandé si vraiment je n'avais pas vendu plus de cent francs la lettre... il y a là un doute qui m'offense...

CACOLET.

N'est-ce que cela?... je retire le doute... oui, je le retire et je le remplace par une certitude absolue... cette lettre, je suis sûr que tu l'as vendue plus de cent francs.

TRICOCHE.

Tu m'insultes.

CACOLET.

Tu n'es pas fort... oh! non, tu n'es pas fort... mais enfin tu n'es pas assez bête non plus pour t'être contenté de cinq malheureux louis.

TRICOCHE.

Monsieur Cacolet!...

CACOLET.

Eh bien, quoi, monsieur Tricoche?... Tu t'es moqué de moi dans l'affaire de la lettre; tu t'es moqué de moi en me disant que tu te déguisais en Anglais pour aller surveiller la cave à Bidart... tu as dû bien rire... mais j'en ai assez, tu ne te moqueras plus...

TRICOCHE.

Ah ça! mais c'est une rupture que tu veux?...

CACOLET.

Oui... et toi?...

TRICOCHE.

Moi aussi...

CACOLET.

Eh bien, alors?...

TRICOCHE, passant à droite.

Une rupture!... (Pendant un instant, il semble chercher à comprendre... tout à coup, il se met à rire en regardant Cacolet.) Ah! malin, va!... malin!...

CACOLET.

Qu'est-ce qu'il a?... Qu'est-ce que tu as?...

TRICOCHE, ramassant le petit morceau de cadre qui a été jeté à terre par le duc.

J'ai que j'étais en train de faire une réflexion... si tu m'envoies promener, c'est que tu as une affaire que tu désires garder pour toi tout seul... je cherchais quelle pouvait être cette affaire...

CACOLET.

Eh bien?...

TRICOCHE.

Eh bien, j'ai trouvé.

CACOLET.

Tu as trouvé?

TRICOCHE.

Oui, j'ai trouvé en apercevant ce petit fragment de plâtre doré... ce fragment de cadre... qui ressemble beaucoup... oh! mais, là, beaucoup... à un autre fragment (Il le tire de sa poche.) que j'ai trouvé tout à l'heure dans la chambre de madame Van der Pouf.

CACOLET, vivement.

Tu viens de chez elle?...

TRICOCHE.

Oui, je viens de chez elle...

CACOLET.

Et tu as promis de la trouver, peut-être?

TRICOCHE.

Tout comme toi tu as promis de la cacher, sans doute... puisqu'elle est venue ici en sortant de chez son mari.

CACOLET.

Monsieur Tricoche...

TRICOCHE.

Eh bien, quoi, monsieur Cacolet?

CACOLET.

Et alors, tu crois que tu la trouveras?

TRICOCHE.

Je l'espère... Nous autres, tu sais... quand nous tenons un bout du fil, nous tenons tout l'écheveau... et tu m'avoueras que je tiens un bout du fil, puisque je te tiens.

CACOLET.

Oui, mais tu ne me tiendras pas longtemps.

TRICOCHE.

Ah! que si!... je ne te quitte plus...

CACOLET.

Tu me filerais?... toi?...

TRICOCHE.

Oui, je te filerai, moi...

CACOLET.

Toi?...

TRICOCHE.

Moi.

CACOLET.

Je t'en défie!

TRICOCHE.

Nous verrons ça...

CACOLET.

Tu veux voir ça?...

TRICOCHE.

Je n'en serais pas fâché...

CACOLET.

Eh bien! voyons-le tout de suite...

Il lui jette sa perruque à la figure et se sauve par le fond en fermant la porte à double tour du dehors.

TRICOCHE.

Ah! brigand! (Il court jusqu'au fond et se heurte à la porte fermée.) Imbécile! il n'avait pas deviné que je sauterais par la fenêtre.

Il saute par la fenêtre. A peine a-t-il disparu, la porte du fond s'ouvre de nouveau : Cacolet reparait.

CACOLET, revenant tranquillement.

L'imbécile!... il n'a pas deviné que je devinerais qu'il sauterait par la fenêtre...

Cacolet ôte rapidement sa redingote et son gilet. Le rideau tombe.

ACTE TROISIÈME

Un salon chez Fanny Bombance. — A droite, la porte d'entrée. — A gauche la porte de la chambre à coucher. — Autre porte au fond, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

BOMBANCE, UN PORTIER.

BOMBANCE.

Voyons un peu quelles sont les personnes que j'attends... le vicomte de Gardefeu... le prince Yermontof, le petit Bob et le baron Van der Pouf.

LE PORTIER.

Madame, il y là un vieil invalide...

BOMBANCE.

Un invalide!... je n'en attends pas...

LE PORTIER.

Madame, il vient de la part de M. Cacolet.

BOMBANCE.

Ah! c'est bien, faites entrer...

Le portier sort, entre Cacolet : il est en invalide, vieux et cassé.

SCÈNE II

CACOLET, BOMBANCE.

CACOLET s'arrête, lève son chapeau, agite sa canne.

Vive l'amour!... Mademoiselle Bombance, s'il vous plaît?

BOMBANCE.

C'est moi.

CACOLET.

C'est vous?... Oh! la belle personne!...

BOMBANCE.

Vous dites?...

CACOLET.

Je dis : « Oh! la belle personne!... » M. Cacolet ne m'avait pas trompé, il m'avait dit : « Je vous envoie chez une belle personne... »

BOMBANCE.

Ah! vous venez de chez M. Cacolet?

CACOLET.

Pardon... je n'ai pas entendu... j'ai l'oreille un peu dure...

BOMBANCE.

Ah! vous avez...

CACOLET.

Oui...

BOMBANCE, criant.

Eh bien, je vous demande ce que vous avez à me dire de la part de M. Cacolet.

CACOLET.

Très bien, très bien... j'ai entendu... Oh! la belle personne! (Bombance passe à gauche.) Oui, je viens de la part de M. Cacolet; je suis attaché à ses bureaux... c'est moi qui fais les courses pressées, les courses qui demandent de l'activité et de l'intelligence, et j'ai à vous dire de la part de M. Cacolet que les deux domestiques que vous attendez vont arriver.

BOMBANCE.

Ah! c'est bien...

CACOLET.

En attendant qu'ils soient arrivés, M. Cacolet m'a prié... (Avec une espèce de rugissement.) Oh! oh! la belle personne!... Voyons, madame, voulez-vous finir! Voulez-vous bien ne pas être belle comme ça!... Oh! la belle personne!

Il donne, à tour de bras, de grands coups de canne sur les meubles et sur le parquet.

BOMBANCE.

Allons, monsieur l'invalidé... vous disiez que M. Cacolet vous a prié...

CACOLET.

M. Cacolet m'a prié de vous rendre tous les petits services... et je suis venu... un peu en retard peut-être... mais si je suis venu en retard, c'est que...

BOMBANCE.

C'est que?...

CACOLET.

C'est que... (Étalant un grand mouchoir à carreaux.) c'est que j'avais un rendez-vous d'amour...

LE PORTIER.

Madame, voici les domestiques que vous attendez.

BOMBANCE.

Faites entrer...

Entrent le duc et Bernardine.

SCÈNE III

BOMBANCE, CACOLET, LE DUC,
BERNARDINE.

LE DUC, en domestique.

Mademoiselle Fanny Bombance?...

BOMBANCE.

C'est moi.

LE DUC, s'oubliant.

Par exemple, voilà un nom qui est bien porté!...
(A Bernardine.) Voyez donc, ma chère, comme voilà un
nom qui est bien porté.

CACOLET, au duc.

Taisez-vous donc!

BOMBANCE.

Ils sont familiers.

Cacolet donne un petit coup sec, avec sa canne d'invalides,
dans les jambes du duc.

LE DUC.

Qu'est-ce que c'est?...

CACOLET, bas.

C'est moi... Cacolet... Mais si vous ne jouez pas
mieux que ça votre rôle de domestique, je ne réponds
de rien.

Il remonte.

LE DUC, bas.

Vous allez voir... (A Bombance, en lui donnant une lettre.)
Tenez, madame, voilà une lettre pour vous...

BOMBANCE, après avoir parcouru la lettre.

C'est très bien... nous allons causer un brin, et, si
mes conditions vous conviennent, comme je l'espère...

Bombance passe à droite et s'assied sur le canapé.

BERNARDINE.

Oh! quant aux conditions!...

LE DUC.

Ça nous est bien égal, les conditions. Madame part
ce soir?...

BOMBANCE.

Oui, pour Saint-Pétersbourg.

LE DUC.

Et madame nous emmène?...

BOMBANCE.

Naturellement.

LE DUC.

C'est tout ce qu'il nous faut, nous ne demandons pas autre chose.

BOMBANCE.

Vous avez donc des raisons pour quitter Paris?

Nouveau coup de canne, donné violemment dans les jambes du duc.

LE DUC.

Non, pas du tout... au contraire!...

Coup de sonnette.

BOMBANCE.

On vient de sonner...

CACOLET, au duc.

Ne vous dérangez pas... je vais ouvrir... continuez à causer. (A Bombance.) Ils sont très bien, n'est-ce pas?...

Il sort à droite.

BOMBANCE, assise.

Nous ne partons que ce soir à huit heures moins le quart; je passerai l'après-midi chez moi, et, sans aucun doute, il me viendra des visites... j'ai écrit à quelques amis... peut-être viendra-t-il aussi des créanciers... je n'ai pas besoin de vous dire qu'il ne faudra pas confondre... vous recevrez les uns et vous ne recevrez pas les autres... je suppose que vous savez votre métier...

LE DUC.

Certainement, nous le savons...

BOMBANCE.

Vous avez déjà servi chez?...

LE DUC.

Chez?...

BOMBANCE.

Eh bien, mais chez quelques-unes de ces dames...

LE DUC.

Si j'ai servi?... (A Bernardine.) Vous entendez, Virginie, madame me demande si j'ai servi chez quelques-unes de ces dames.

BERNARDINE.

Est-ce que je sais?

LE DUC, avec fatuité.

Je crois bien que j'ai servi, et chez pas mal encore!

BOMBANCE.

Chez lesquelles?

LE DUC.

Chez lesquelles?... alors, comme ça, c'est la liste de mes maîtresses que madame...

BOMBANCE.

Justement.

LE DUC.

Hélène Clou... j'avais seize ans alors... Nina Castrucci, Bébé Patapouf, Adélaïde de Valgeneuse... et puis Blanche Taupier. Cora Bourguignon, Boule-de-Gomme et Juliette Brumaire... en même temps, ces deux-là, en même temps...

BOMBANCE.

Vous dites?...

LE DUC, à Bernardine.

Mais oui, ma chère, figurez-vous...

Rentre Cacolet.

CACOLET, à Bombance.

C'est une petite boîte que l'on apporte pour madame.

BOMBANCE.

Ah! oui, des cartes pour faire des patiences pendant le voyage... C'est combien?...

CACOLET.

Dix-huit francs...

BOMBANCE, cherchant dans son porte-monnaie.

Je n'ai que des billets... demandez à la personne si elle a...

LE DUC.

Ah! madame, je vous en prie, ne vous occupez pas... c'est une bagatelle... (A Cacolet.) dix-huit francs, n'est-ce pas?...

BOMBANCE.

Ah! il paraît que dans les maisons où vous avez servi?...

LE DUC, remettant l'argent à Cacolet.

Oui, madame, dans les maisons où j'ai servi, j'avais l'habitude de faire des avances.

CACOLET, lui donnant un coup de canne dans les jambes.

Farceur!...

Il sort.

BOMBANCE, à Bernardine.

Et vous, chez qui avez-vous été femme de chambre?

BERNARDINE, souriant.

Chez qui... j'ai été?...

BOMBANCE.

Oui...

BERNARDINE.

Mais chez... chez plusieurs des personnes qu'Hippolyte a nommées à madame.

BOMBANCE.

Ah! ah! dans les mêmes maisons. (Elle les regarde en riant.) Approchez donc!... Savez-vous que vous êtes très jolie?...

LE DUC, avec élan.

N'est-ce pas, madame, n'est-ce pas?...

BERNARDINE.

Vraiment, madame, vous trouvez?...

BOMBANCE.

Et vous êtes toujours restée femme de chambre?...
Jamais l'idée ne vous est venue de monter en grade?...
Ces messieurs cependant ont dû vous le proposer bien
souvent... Ils sont si canailles, ces messieurs!

BERNARDINE, jetant un regard au duc.

En effet, ces messieurs m'ont proposé quelquefois...

BOMBANCE.

Et vous n'avez pas voulu?...

BERNARDINE.

Non, madame.

BOMBANCE.

Pourquoi ça?...

BERNARDINE.

Ah! vous savez, quand on voit ces choses-là de tout
près, comme nous autres...

BOMBANCE, se levant vivement.

Ah! comme tu as raison!... tu me plais beaucoup.
sais-tu bien...

LE DUC.

Et à moi, donc! et à moi!...

BOMBANCE, à Bernardine.

Tu t'exprimes en termes choisis, j'adore ça... Si tu
veux, quand il n'y aura personne, tu ne seras plus ma
femme de chambre, tu seras mon amie.

BERNARDINE.

Oh! madame!...

BOMBANCE.

Tu veux bien, n'est-ce pas?... Joues-tu le grabuge?...

BERNARDINE.

Non, madame.

BOMBANCE.

Je te l'apprendrai.

BERNARDINE.

Merci, madame.

Rentre Cacolet, avec une facture.

CACOLET.

Des livres, maintenant... des livres que madame a fait prendre à la Librairie Nouvelle... *Le Chien perdu et la Femme fusillée... Histoire du Consulat* (Se découvrant avec émotion.) *et de l'Empire... etc., etc...* en tout, cent cinquante-trois francs cinquante...

BOMBANCE, voulant payer.

Tenez, le commis aura de la monnaie, sans doute.

LE DUC, l'arrêtant.

Oh! encore?...

BOMBANCE.

Comment?...

LE DUC.

Je vous ai déjà déclaré que je ne souffrirais pas...
(A Cacolet.) Qu'est-ce que vous avez dit?...

Tirant son portefeuille.

CACOLET.

J'ai dit cent cinquante-trois francs cinquante.

LE DUC.

Voilà...

CACOLET, sortant, à Bombance.

Il est bien, n'est-ce pas?...

BOMBANCE.

Je crois bien qu'il est bien!... (D'une voix douce.) Hippolyte... (Redescendant.) Je suis contente de vous... très contente...

LE DUC.

Madame est bien bonne...

BOMBANCE.

Et je vous garde... (Montrant Bernardine.) avec elle, bien entendu... (Avec intention.) Je vous garde tous les deux... Et, vous savez, pour ce qui est du sentiment, il ne faut pas vous gêner, avec moi...

BERNARDINE.

Comment?...

BOMBANCE.

Je suis une bonne fille... et ça m'est tout à fait égal à moi, ces choses-là...

BERNARDINE.

Mais, madame, qu'entendez-vous par?...

BOMBANCE, riant.

Eh! pardieu, j'entends... je ne vous en fais pas un crime, au moins... quand on a servi dans les mêmes maisons, il est tout naturel...

BERNARDINE, très vivement.

Mais non, madame, mais non... vous vous trompez!

BOMBANCE.

Allons donc!

BERNARDINE.

Je vous assure!...

BOMBANCE. Elle se tourne vers le duc, le regarde; il prend un air piteux.

Là... vraiment... non?...

LE DUC.

Ce n'est pas l'envie qui m'en manque, mais je suis obligé d'avouer que jusqu'à présent...

BOMBANCE.

C'est elle qui ne veut pas, alors?

LE DUC.

Juste!...

BOMBANCE.

Ah! ce n'est pas gentil... elle a tort...

LE DUC.

N'est-ce pas?

BOMBANCE.

Certainement, elle a tort...

LE DUC, avec éclat.

Vous entendez, Virginie!

CACOLET, entrant, avec une troisième facture.

Cette fois-ci, madame, cette fois-ci, c'est de la parfumerie.

BOMBANCE, remontant un peu.

Ah! donnez... que je voie si l'on a bien apporté tout ce dont j'ai besoin... (Examinant la note.) Oui, c'est bien, c'est très bien... Total : deux mille quatre cent soixante-dix francs. (Moment de silence. — Elle regarde le duc; celui-ci, sans s'occuper de Bombance, fait des signes à Bernardine qui est de l'autre côté de la scène.) Eh bien?...

Le duc regarde Bombance sans avoir l'air de comprendre.

CACOLET, au duc.

Eh bien?...

LE DUC.

Eh bien, quoi?...

CACOLET.

Deux mille quatre cent soixante-dix francs, on vous dit...

LE DUC.

Deux mille?...

BOMBANCE.

Oui... une note de parfumerie...

LE DUC, très simplement, tirant son portefeuille.

Ah! pardon... je pensais à autre chose... Deux mille...

CACOLET.

Deux mille quatre cent soixante-dix francs.

LE DUC.

Voici... (A part.) J'ai bien fait de prendre une forte somme.

CACOLET, à Bombance, en sortant.

Qu'est-ce que vous en dites?...

BOMBANCE, qui est remontée avec Cacolet.

C'est un trésor que ce garçon-là... Hippolyte!

LE DUC.

Madame?

BOMBANCE, redescendant.

Je suis contente de vous... de plus en plus contente!

LE DUC s'approche de Bombance et va lui prendre la main.

Cela n'est rien...

BERNARDINE, vivement.

Eh bien!... qu'est-ce que vous faites?...

LE DUC, à Bernardine.

Oh! pardon...

BOMBANCE.

Hippolyte...

LE DUC.

Madame?...

BOMBANCE.

Si vous voulez, pour ne pas embrouiller nos comptes, vous continuerez pendant le voyage à vous charger de toutes les dépenses... nous réglerons là-bas, à Pétersbourg.

LE DUC.

Sur les bords de la Néva...

BOMBANCE.

Oui, mon ami. (Rentre Cacolet.) Encore une facture?...

CACOLET.

Non, madame, c'est un commissionnaire qui apporte un portrait...

BOMBANCE.

Un portrait!... quel portrait?... je n'attends pas de portrait...

BERNARDINE, avec élan.

Celui de ma...

CACOLET, bas.

N'ayez pas l'air de le reconnaître : je me méfie de ce commissionnaire...

BOMBANCE.

Eh bien, voyons... qu'est-ce que cela signifie? Faites entrer cet homme...

TRICOCHE, entrant.

Me voici, madame.

Il entre brusquement et s'arrête, regardant autour de lui. — Il est déguisé en commissionnaire ; jeune, blond, l'air absolument stupide, avec des habits trop courts ; il a un cadre sous le bras.

CACOLET, bas, à Bernardine.

Attention!

Il passe devant le duc et Bernardine et rejoint Tricoche. Tous deux s'examinent, puis font quelques pas ensemble, toujours en s'observant.

SCÈNE IV

BOMBANCE, CACOLET, LE DUC,
BERNARDINE, TRICOCHE.

BOMBANCE.

Eh bien ! parlerez-vous ?

TRICOCHE, souriant.

Que je parle?...

BOMBANCE.

Qu'est-ce que vous venez faire ici?

TRICOCHÉ.

J'apporte quelque chose qu'on m'a dit d'apporter.

BOMBANCE.

Eh! quoi?...

TRICOCHÉ.

J'apporte ça.

Il soulève le cadre et montre le portrait; la tête de Tricoche est cachée par le tableau.

BERNARDINE, d'une voix étouffée.

Ma mère!...

BOMBANCE, presque en même temps.

Qu'est-ce que c'est que ça?

Cacolet tousse bruyamment.

TRICOCHÉ, passant la tête, vivement.

Qu'est-ce qui a dit : « Ma mère!... »

LE DUC.

Ce n'est pas Virginie... Virginie n'a rien dit... elle n'a rien dit du tout, Virginie...

TRICOCHÉ, en riant, à Bombance.

Alors c'est vous qui avez?...

BOMBANCE.

Qu'est-ce que j'ai fait?...

TRICOCHÉ.

Vous avez poussé un cri.

BOMBANCE.

Moi?

TRICOCHÉ.

Oui, vous avez poussé un cri... j'ai bien entendu... vous avez dit : « Ma mère!... »

BOMBANCE.

Il est idiot... Qui est-ce qui vous a dit d'apporter ça?

TRICOCHE.

Qui est-ce qui m'a dit?...

BOMBANCE.

Vous ne savez pas quelle est la personne?...

TRICOCHE.

Ça n'est pas une personne.

BOMBANCE.

Comment?...

TRICOCHE.

C'est deux personnes... deux personnes très bien, qui se promenaient avec ça sous le bras... Alors il y a une de ces deux personnes qui m'a dit : « Mon garçon, qu'elle m'a dit, ça nous embête de nous trimballer avec cette enseigne. (Indignation de Bernardine.) Tu vas porter ça à cette adresse-là. »

BOMBANCE.

Et l'on vous a donné l'adresse?...

TRICOCHE.

Oui, l'on m'a donné... Attendez, je vais vous montrer... Voulez-vous tenir, monsieur l'invalidé? (Il remet le portrait à l'invalidé. — A part.) On se méfie, mais c'est égal, je la tiens... (Il tire plusieurs papiers de sa poche.) Non, c'est pas ça. (En riant.) Ça, c'est une lettre que je dois porter depuis huit jours et que je ne porte pas parce que je l'oublie... c'est-il farce! c'est-il farce! (Il rit bruyamment, se tourne du côté de Cacolet qui lui aussi se met à rire; puis tous deux brusquement, en même temps, cessent de rire et se regardent longuement.) La voilà... l'adresse... regardez, c'est bien ici...

Il donne un papier à Bombance.

BOMBANCE.

Oui, c'est bien ici.

TRICOCHE.

Eh bien! alors... c'est-il farce! c'est-il farce!

Même jeu de scène entre Tricoche et Cacolet.

BOMBANCE.

On se sera trompé, voilà tout.

TRICOCHÉ.

Eh bien! alors, si ce portrait n'est pas pour vous
(Bombance fait signe que non.), ni pour vous...

Il regarde Bernardine.

LE DUC, répondant pour Bernardine.

Non, non...

TRICOCHÉ, au duc.

Ni pour vous...

LE DUC.

Pas pour moi non plus...

TRICOCHÉ.

Ni pour monsieur l'invalidé... (A part.) Qu'est-ce que
c'est que cet invalide-là?... (Haut.) Je vais le remporter,
ce portrait.

BERNARDINE, bas.

Oh! non, je ne souffrirai pas...

CACOLET, bas.

Taisez-vous.

TRICOCHÉ.

Hein!... (Personne ne bouge. — A part.) Maintenant il me
faudrait un fiacre et quelques amis pour me prêter
main-forte... (Haut.) Je vais le remporter et tâcher de
retrouver les deux personnes qui m'ont dit... je vais
tâcher de les retrouver...

CACOLET.

Vous aurez de la peine...

TRICOCHÉ.

P'têtre bien, p'têtre bien... mais ça ne fait rien, je
les retrouverai. Quand je veux trouver, moi, je trouve...
(Il regarde dans les yeux Cacolet, qui se tient courbé en deux,

appuyé sur sa béquille d'invalidé. Avec le cadre du portrait, il donne un coup sur la béquille : Cacolet tombe par terre, le nez en avant. Tricoche aussitôt se sauve en courant, après avoir dit à part :) C'est Cacolet.

CACOLET, accroupi par terre, à part.

De l'amour-propre... c'est Tricoche... (Il se lève, regarde autour de lui, et, ne voyant plus Tricoche :) Eh bien ! il est parti?... Attends, attends !

Il sort en courant à toutes jambes et en se jetant avec un grand bond sur la porte du fond.

SCÈNE V

BOMBANCE, BERNARDINE, LE DUC.

BOMBANCE.

Il est idiot... mais un mot qu'il a dit me fait songer que j'en ai une, de mère, qui tient un petit café dans la banlieue, et que j'ai promis d'aller diner avec elle, ce soir, avant de partir... Hippolyte!...

LE DUC.

Madame?...

BOMBANCE.

Je vais écrire une lettre pour ma mère, vous la porterez... à moins que cela vous ennuie de la porter ; si cela vous ennuie, vous ne la porterez pas.

LE DUC.

Alors, puisque madame me laisse le choix, j'aime autant ne pas...

BOMBANCE.

C'est très bien, vous la ferez porter par le concierge... Vous comprenez bien que je ne veux pas tourmenter un domestique comme vous... Hippolyte !

LE DUC.

Madame?...

BOMBANCE, près de la porte.

Je suis contente de vous, très contente.

Elle entre dans sa chambre.

SCÈNE VI

LE DUC, BERNARDINE.

BERNARDINE.

Je vous défends de vous laisser regarder comme ça.

LE DUC.

Mais, Bernardine...

BERNARDINE.

Je vous le défends. Quand cette femme vous regarde, quand elle vous parle, elle a un air...

LE DUC.

Jalouse!...

BERNARDINE.

Eh bien! oui, je le suis.

LE DUC.

C'est bien fait... na!...

BERNARDINE.

Comment?...

LE DUC.

Ça vous apprendra!...

BERNARDINE.

Que voulez-vous dire?

LE DUC.

Si vous ne m'aviez pas refusé ce que je vous ai demandé dans le fiacre...

BERNARDINE.

Duc !

LE DUC.

Je vous ai demandé de me dégager de ce serment.

BERNARDINE.

Ah !

LE DUC.

De ce serment que vous avez exigé de moi avant de nous mettre en route... et que, moi, j'ai eu la bêtise...

BERNARDINE.

Si vous trouviez que c'était une bêtise, pourquoi l'avez-vous fait?...

LE DUC.

Mais, parce que j'espérais...

BERNARDINE.

Parce que vous espériez?...

LE DUC.

Eh ! oui, parce que j'espérais que, vous-même, vous comprendriez, et qu'alors...

BERNARDINE.

Vraiment, vous avez espéré ça ?

LE DUC.

In petto ! in petto !...

BERNARDINE, avec hauteur.

Eh bien, mon cher, vous vous êtes trompé.

LE DUC, furieux.

Bernardine !

BERNARDINE.

Des menaces?...

LE DUC.

Non, des plaintes.

BERNARDINE.

J'ai cru que vous alliez me battre.

LE DUC.

Je le devrais peut-être.

BERNARDINE.

Par exemple!...

LE DUC.

Qui sait?... si je vous battais, qui sait si ce ne serait pas vous qui-alors... à mes pieds...

BERNARDINE.

Mais quelle femme croyez-vous donc que je suis?

LE DUC.

Une franche coquette, à ne vous rien céler.

BERNARDINE.

Comment!... parce qu'il vous a plu de me trouver jolie, parce que j'ai eu la faiblesse de me laisser aimer, vous vous êtes figuré comme cela que tout de suite...

LE DUC.

Oh! non, non, pas tout de suite... Je savais très bien... Au cercle, on m'avait prévenu...

BERNARDINE.

On vous avait?...

LE DUC.

On m'avait dit qu'il me faudrait trois mois.

BERNARDINE, suffoquée.

En vérité, vous avez une singulière façon de me remercier de ce que j'ai fait pour vous...

LE DUC.

Eh! mon Dieu! qu'avez-vous donc fait?

BERNARDINE.

Comment! ce que j'ai fait? mais je me suis fait enlever!...

LE DUC.

A quoi cela me sert-il?

BERNARDINE.

Plaît-il?...

LE DUC.

Ah! ce serment!... ce serment!...

BERNARDINE, avec le dernier mépris.

C'est le costume que vous portez, sans doute, c'est ce costume qui vous inspire de pareils sentiments.

LE DUC.

Avec ça qu'elle est gaie, ma situation!... Tout à l'heure, quand madame, en nous interrogeant tous les deux, m'a fait l'honneur de croire que nous étions coupables...

BERNARDINE.

Eh bien?...

LE DUC.

Eh bien, si vous croyez que ça m'a amusé de lui dire que nous ne l'étions pas!... J'étais tout honteux, et je devais avoir un air bête en disant ça!...

BERNARDINE, indulgente.

Mais non... pas trop...

LE DUC.

Là, vraiment... pas trop?

BERNARDINE, gentiment.

Non, pas trop... (Éclatant de rire.) mais un peu.

LE DUC, exaspéré.

Ah! vous vous jouez trop de moi, Bernardine, en vérité, vous vous jouez trop de moi!...

Il va s'accouder à la cheminée, la tête dans ses mains. — Bernardine s'est assise sur le canapé.

BERNARDINE, d'une voix douce.

Émile!... (Le duc ne bouge pas.) Venez ici, Émile...

LE DUC.

Non!...

BERNARDINE.

Venez ici tout de suite. (Le duc se rapproche en rechignant comme un enfant qui boude.) Venez et ne soyez plus méchant... allons... allons donc... agenouillez-vous là, bien gentiment, devant moi...

LE DUC.

A quoi bon?

Il s'agenouille.

BERNARDINE, câlinement.

Grand enfant!... vous savez bien que je vous aime...

LE DUC.

Oui, je le sais.

BERNARDINE.

Cela devrait vous suffire.

LE DUC, avec éclat.

Eh bien, non, cela ne me suffit pas!

Entre Bombance, une lettre à la main; — elle voit le duc aux genoux de Bernardine.

SCÈNE VII

LES MÊMES, BOMBANCE.

BOMBANCE.

Hippolyte... je vous demande pardon. Hippolyte... j'aurais dû frapper, peut-être...

LE DUC, se relevant.

Non, non, c'est très bien.

Coup de sonnette au dehors.

BOMBANCE.

Il me semble qu'on a sonné, Hippolyte.

LE DUC.

Vous croyez?...

BOMBANCE.

J'en suis sûre... Cela vous ennuie-t-il d'aller ouvrir?... si cela vous ennuie, j'enverrai Virginie...

BERNARDINE, indignée.

Par exemple !...

LE DUC.

Non, non... j'y vais...

BOMBANCE.

Je vous ai dit que j'attendais quelques amis. C'est un de ces amis, sans doute... Vous me l'annoncerez, et après, si cela ne vous contrarie pas, vous irez dire au concierge de porter cette lettre.

LE DUC.

A madame votre mère?...

BOMBANCE.

Oui, Hippolyte.

LE DUC.

Donnez... je vais annoncer, et puis j'irai dire au concierge...

Il prend la lettre et sort par la gauche.

BOMBANCE.

Merci. (A Bernardine, pendant que le duc est sorti.) Comment pouvez-vous avoir le cœur de faire poser?... (Le duc rentre.) Eh bien ! qu'est-ce?...

LE DUC, très gaiement.

C'est un huissier...

BOMBANCE.

Un huissier ! comment diable a-t-il pu savoir que je serais à Paris aujourd'hui?...

L'HUISSIER, entrant.

C'est mon cœur qui me l'a dit, madame.

L'huissier, c'est Tricoche, tout en noir, avec une perruque et des favoris blonds. — enjoué, vif, remuant, doué d'une volubilité singulière. — Le duc sort après avoir introduit Tricoche.

SCÈNE VIII

BOMBANCE, BERNARDINE, TRICOCHÉ,
TROIS HOMMES.

BOMBANCE.

Qu'est-ce que c'est que ça?... vous êtes huissier?...

TRICOCHÉ.

Mignon, maître Mignon, pour vous servir!

BOMBANCE.

C'est singulier, je croyais connaître tous les huissiers de Paris, et, vous, je ne vous connais pas.

TRICOCHÉ, très gaiement.

Nous allons faire connaissance... (Il va à la porte.)
Entrez, vous autres.

Entrent trois faux clercs d'huissier. — Costumes de l'emploi.

* BOMBANCE.

Et vous venez de la part?...

TRICOCHÉ.

De madame Nourrisson.

BOMBANCE.

Vieille coquine!... Vous venez saisir?

TRICOCHÉ.

Si vous le permettez... (A Bernardine, qui fait un mouvement pour sortir.) Hé là! mademoiselle, ne bougez pas, s'il vous plait!

BERNARDINE, étonnée.

Pourquoi?

TRICOCHÉ.

Nous vous le dirons tout à l'heure.

BOMBANCE, à Bernardine.

Viens donc, va, et laisse-les faire. Nous allons rire un peu.

Elle s'étend sur le canapé, Bernardine vient se placer derrière elle. — Deux des hommes de Tricoché se sont installés à la table et préparent leur papier timbré. Tricoché et un des hommes sont debout sur le devant de la scène.

L'HOMME, bas.

Eh bien! et Cacolet?..

TRICOCHÉ, bas.

Rien à craindre : mes hommes l'ont empaqueté, ficelé et jeté dans le fiacre de Pitanchard... Pitanchard est en train de lui faire faire, au pas et à l'heure, une promenade qui durera jusqu'à minuit. Nous pouvons marcher. (Haut.) Attention! je procède... (Tricoché commence à dicter.) *En vertu d'un jugement rendu par le tribunal de commerce, en date du...* Vous avez la date?... *à la requête de madame Nourrisson, marchande à la toilette, j'ai, moi, Mignon, huissier, demeurant rue Tirechape, n° 199, fait commandement itératif à mademoiselle Fanny Bombance, parlant à sa personne, ainsi déclarée, de, sur-le-champ, payer la somme de trois cents francs en capital, plus les intérêts et les frais, le tout au total montant à la somme de onze mille deux cent cinquante-sept francs vingt-cinq centimes, lui déclarant que, faute par elle de ce faire, je vais procéder à la saisie, ce à quoi la dite demoiselle Fanny Bombance ayant répondu...* (A Bombance.) Qu'est-ce que vous répondez?

BOMBANCE.

Flûte!...

TRICOCHE, continuant à dicter, du même ton.

Ayant répondu : « Flûte ! » nous avons immédiatement procédé à la saisie : 1° dans une pièce de l'entre-sol, servant de petit salon, une riche... Examinant la pendule et les flambeaux. OUI Reprenant, une riche garniture de cheminée...

BOMBANCE.

Dites donc, vous savez que je suis en garni!...

TRICOCHE, continuant.

Item : une superbe table... Examinant la table. en bois ordinaire.

BOMBANCE, haussant la voix.

En garni!

TRICOCHE, continuant, s'approche de Bombance.

Item : une superbe ottomane.

BOMBANCE, criant.

En garni!!!

TRICOCHE.

En garni?...

BOMBANCE.

Un peu!... Ne devant passer que vingt-quatre heures à Paris... vous supposez bien que je n'ai pas été assez bête...

TRICOCHE.

Alors, vous êtes nomade?

BOMBANCE, furieuse

Vous dites?...

TRICOCHE.

Vous êtes nomade...

BOMBANCE, se levant.

Pas d'insolence!... je suis polie avec vous, soyez poli... Il m'appelle nomade!

TRICOCHE.

Il n'y a pas d'insolence. Vous êtes nomade .. mais je puis au moins saisir vos objets mobiliers... Où sont vos malles?...

BOMBANCE, en riant.

Mes malles?

TRICOCHE.

Oui.

BOMBANCE, passant à gauche.

Cherche, mon bonhomme, cherche!... je n'ai ici que ce que j'ai sur moi, et ça... c'est insaisissable...

TRICOCHE, avec doute.

Oh! oh!...

BOMBANCE.

Mais oui, c'est insaisissable!...

TRICOCHE, galant.

Vous n'oseriez pas dire que cela n'a jamais été saisi...

BOMBANCE, avec hauteur.

Qu'est-ce que c'est?...

TRICOCHE, changeant de ton.

Je vous demande pardon, madame... je vous parle comme si vous étiez vraiment mademoiselle Fanny Bombance...

BOMBANCE, stupéfaite.

Comment, comme si j'étais?...

TRICOCHE, respectueux.

Je sais très bien que vous n'êtes pas...

BOMBANCE.

Voilà que je ne suis pas Fanny Bombance, à présent!...

TRICOCHE.

Et vous avez beau essayer de jouer ce rôle...

BOMBANCE.

Et qui est-ce donc, s'il vous plaît, si ce n'est pas moi?

TRICOCHE, montrant Bernardine.

C'est mademoiselle.

BERNARDINE

Moi!

BOMBANCE.

Ma femme de chambre!...

TRICOCHE, à Bernardine.

Quand on tient à passer pour une femme de chambre, on ne garde pas les boucles d'oreille que vous avez.

BERNARDINE.

Mais pas du tout, monsieur, pas du tout! je suis...

TRICOCHE.

Vous êtes?...

BERNARDINE, troublée.

Je suis... on vous a dit... Virginie, la femme de chambre...

TRICOCHE.

Je m'attendais à ces dénégations: mais, comme il y a doute, comme je suis porteur d'un jugement contre la demoiselle Fanny Bombance, comme je sais que la demoiselle Fanny Bombance est l'une de vous deux et que je ne sais pas laquelle, le plus simple me paraît être de vous emmener toutes les deux devant le juge...

BERNARDINE, avec effroi.

Devant le juge!...

TRICOCHE.

Et je vais vous emmener.

BOMBANCE.

Nous emmener?...

TRICOCHE.

Parfaitement!

BOMBANCE.

A moi! à moi!...

Rentre le duc.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC, entrant.

Qu'est-ce qui se passe?...

BOMBANCE.

Hippolyte!... et moi qui l'avais oublié!... (A Tricoche.)
Vous dites que je vous dois?...

TRICOCHE.

Mais, puisque vous ne pouvez pas...

BOMBANCE, avec autorité.

Je vous demande ce que je vous dois.

TRICOCHE.

Avec les intérêts et les frais?...

BOMBANCE.

Oui, oui, tout, dites tout...

TRICOCHE.

Onze mille deux cent cinquante-sept francs vingt-cinq centimes.

BOMBANCE, se rapprochant d'Hippolyte.

Onze mille deux cent cinquante-sept francs vingt-cinq centimes... Hippolyte!...

LE DUC, se grattant l'oreille.

J'entends. Mais, diable!... c'est un peu...

BERNARDINE, bas.

Il le faut : il veut nous emmener chez le juge.

LE DUC.

Oh! alors... Mais c'est égal, c'est un peu... (Il commence à payer, en comptant les billets.) Onze mille .. Certainement il m'est arrivé de donner autant que cela, et même plus. Chez Adélaïde de Valgeneuve, par exemple... j'ai souvent donné... mais alors, c'était...

Il rencontre un regard de Bernardine.

TRICOCHÉ, à Bombance.

Enfin, il est entendu que vous ne payez pas?...

LE DUC, allant à Tricoche.

Tenez, l'homme, voilà votre argent.

TRICOCHÉ, à part.

Il paye!... qu'est-ce que cela signifie?

LE DUC.

Vous êtes payé... sortez!...

TRICOCHÉ, à part.

Eh bien, c'est manqué... on trouvera autre chose.
(Haut, à Bombance.) Au plaisir de vous revoir, madame.
(A ses hommes.) Venez, vous autres.

Il sort avec ses hommes, par la gauche. — Bernardine et le duc s'assoient sur le canapé. Ils causent tous les deux à voix basse. Le duc montre à Bernardine les papiers que l'huissier lui a remis.

SCÈNE X

LE DUC, BERNARDINE, BOMBANCE.

BOMBANCE.

Hippolyte, ne vous dérangez pas. (Elle vient s'asseoir sur le canapé, près du duc, qui se trouve serré entre les deux femmes.)

Inquiétude de Bernardine : elle tire le duc de son côté. — Jeu de scène.) Je vous ai dit que nous partirions pour Pétersbourg, mais si vous aimez mieux ne pas quitter Paris. .

LE DUC.

Ne pas quitter Paris?...

BOMBANCE.

Oui... Si vous vous engagiez à rester à mon service, je consentirais volontiers...

LE DUC.

Mais pas du tout!... je tiens beaucoup, au contraire...

BOMBANCE.

Vous tenez à ce que nous partions?...

LE DUC.

Sans doute, puisque c'est pour cela...

BOMBANCE.

C'est très bien... c'est très bien. Nous partirons. (Elle va pour rentrer chez elle) Un mot encore, Hippolyte : je vous ai recommandé tout à l'heure de recevoir mes amis... et de ne pas recevoir les créanciers... C'est changé, maintenant... vous recevrez tout le monde... les créanciers comme les autres...

LE DUC.

Bien, madame.

BOMBANCE, s'arrêtant avant de sortir.

Seulement, ne vous éloignez pas... Décidément, Hippolyte, je suis contente, oh! mais, là, de plus en plus contente...

Elle rentre chez elle.

SCÈNE XI

LE DUC, BERNARDINE, puis BRELOQUE,
puis VAN DER POUF.

BERNARDINE.

Duc, partons d'ici.

LE DUC.

Nous ne pouvons pas, puisque l'invalidé... puisque M. Cacolet a promis de révenir...

BERNARDINE.

Mais puisqu'il ne revient pas!...

Coup de sonnette.

LE DUC.

On a sonné... C'est lui, peut-être. (En sortant.) Je vais ouvrir; mais, si c'est un créancier, je le flanque à la porte.

Il sort.

BERNARDINE.

Mais qu'est-ce qu'il peut faire, ce M. Cacolet, qu'est-ce qu'il peut faire? .. Il nous laisse là...

Rentre le duc, effaré.

LE DUC.

C'est M. Breloque, le caissier de votre mari!...

BERNARDINE, vivement.

Il vous a reconnu?

LE DUC.

Non, parce que je me suis sauvé. (Entre Breloque.) Prenez garde!

Il va à l'extrême gauche, et Bernardine à l'extrême droite. Tous les deux restent là, tournant le dos.

BRELOQUE, entrant à gauche.

Voilà une façon d'ouvrir la porte!... C'est moi... J'ai

supposé qu'après ce qui était arrivé, le patron ne viendrait pas... alors, je suis venu... Mademoiselle Bombance?

Il s'adresse d'abord à Bernardine, puis au duc.

LE DUC et BERNARDINE, le dos tourné et les bras étendus.
faisant des signes par derrière.

Là... elle est là...

BRELOQUE, surpris.

Ah ça! mais...

LE DUC, toujours sans se retourner.

Elle est là, on vous dit...

BRELOQUE.

Quels drôles de domestiques!...

Il entre chez Bombance.

BERNARDINE, revenant au duc.

Ah! mon ami...

Nouveau coup de sonnette.

LE DUC.

Parions que ça va encore être quelqu'un que je connaîtrai... Je suis sûr que je les connais tous!

BERNARDINE.

Restez, alors; moi qui n'en dois connaître que quelques-uns, je vais ouvrir.

Elle sort.

LE DUC.

Décidément, cette cachette n'est peut-être pas suffisamment sûre pour nous. (Rentre Bernardine, folle de terreur.)
Encore une connaissance?...

Bernardine n'a pas la force de répondre. Entre Van der Pouf. — Même jeu que tout à l'heure : Bernardine et le duc tournent le dos; Bernardine prend l'extrême gauche, le duc la droite.

VAN DER POUF.

J'ai de bonnes nouvelles, Tricoche est sur la piste : alors, je me suis dit : « Puisque tout va bien, je ne vois

pas pourquoi je n'irais pas », et je suis venu chez Fanny Bombance... Mademoiselle Fanny Bombance ? Le duc et Bernardine lui indiquent la porte sans parler.) Elle est là, elle m'attend... bien ! quelle discrétion !... De cette façon-là, les domestiques ne voient pas les personnes qui viennent.

Il sort.

BERNARDINE.

Partons d'ici, Émile... partons d'ici...

LE DUC.

Mais nous ne pouvons pas, puisque...

La porte au fond s'ouvre : paraît Cacolet en cocher de diacre : — grande houppelande, sabots, gants de tricot, un brûle-gueule à la bouche, un fouet à la main.

SCÈNE XII

LES MÊMES. CACOLET.

BERNARDINE.

Encore un !

Bernardine et le duc se retournent vivement. — Même jeu de scène qu'aux deux entrées précédentes.

CACOLET.

Qu'est-ce qu'ils ont?...

LE DUC, le dos tourné.

Madame est là, on vous dit... madame est là...

CACOLET.

Mais vous ne me reconnaissez donc pas?... c'est moi, Cacolet...

BERNARDINE.

Ah!... monsieur Cacolet!...

LE DUC.

Nous nous faisons un mauvais sang en vous attendant!

CACOLET.

J'ai été retenu, je vous conterai ça; je m'en suis tiré en achetant, pour votre compte, le fiacre, les chevaux et le carrick de Pitanchard! ça vous coûte trois mille francs. (Tendant un papier au duc.) Prenez ça.

LE DUC.

Un numéro de voiture?...

CACOLET.

C'est votre titre de propriété... Venez vite... Là où je vais vous cacher, Tricoche ne vous trouvera pas... Passez, madame.

LE DUC.

Pardon... je ne comprends pas bien...

CACOLET.

Vite, donc!

Il pousse le duc. Tous les trois sortent. A peine sont-ils sortis, rentre Van der Pouf furieux. Il tient Breloque par le collet et le secoue de toutes ses forces. Bombance, riant aux éclats, paraît sur le seuil de la porte, à gauche.

VAN DER POUF, furieux.

Allons vérifier votre caisse, monsieur Breloque, allons vérifier votre caisse!

ACTE QUATRIÈME

Le café du *Monstre vert*, à Montparnasse. — Porte d'entrée au fond. — Porte à gauche conduisant à l'arrière-boutique. — Autre porte intérieure à droite. — Le comptoir à gauche. — Un billard au milieu du café. — Tables tout autour de la salle. — Le gaz est allumé.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BOQUET, assise au comptoir; M. DES ESCOPETTES, assis à une table voisine du comptoir; UN CONSOMMATEUR; DEUX JOUEURS DE BILLARD, finissant une partie: au fond, DEUX JOUEURS DE PIQUET; à côté d'eux, UNE FEMME endormie, puis JUSTIN.

PREMIER JOUEUR, carambolant.

Et trente!... j'ai gagné...

DEUXIÈME JOUEUR.

J'ai perdu... Garçon, les frais!

MADAME BOQUET.

Tout de suite, monsieur.

LE CONSOMMATEUR, à gauche.

Garçon, un grog!...

PREMIER JOUEUR.

Garçon, il nous manque un sept de carreau.

MADAME BOQUET.

Voilà, messieurs, voilà...

DES ESCOPETTES.

Vous aurez beau dire, madame Boquet, vous ne vous

déciderez pas à vendre votre fonds, vous ne nous ferez pas ce chagrin.

MADAME BOQUET.

Mande pardon, monsieur des Escopettes... mande pardon... je vous quitterai dès que mon homme d'affaires m'aura trouvé un acquéreur; mais je vous regretterai, monsieur des Escopettes.

DES ESCOPETTES.

Comment l'appellez-vous, votre homme d'affaires?

MADAME BOQUET.

Je l'appelle Cacolet... C'est un futé...

LE CONSOMMATEUR.

Eh bien? et ce grog?...

MADAME BOQUET.

Tout de suite, monsieur.

DEUXIÈME JOUEUR.

Et ces frais?...

MADAME BOQUET.

Le garçon va venir, monsieur.

DEUXIÈME JOUEUR.

Pourquoi n'est-il pas ici, le garçon?...

MADAME BOQUET, avec dignité.

Vous voudrez bien, je suppose, lui laisser le temps de dresser mon couvert pour mon dîner...

DEUXIÈME JOUEUR.

Je m'en fiche pas mal, de votre dîner!.. tout ça c'est des frimes pour allonger les frais.

LE CONSOMMATEUR.

Et moi, j'attends mon grog...

MADAME BOQUET, à part.

Malhonnêtes! (A M. des Escopettes.) Et vous voulez que je continue à vivre au milieu de gens qui ont si peu

d'égards?... Non, monsieur des Escopettes... Dès que mon établissement sera vendu...

Entre Justin, par la droite.

DEUXIÈME JOUEUR.

Enfin!... ce n'est pas malheureux...

MADAME BOQUET.

Voyez billard, Justin.

JUSTIN.

Qu'est-ce que vous avez?

DEUXIÈME JOUEUR.

Un grog, deux tabacs et les frais.

JUSTIN.

Une heure quarante de frais.

DEUXIÈME JOUEUR.

Mais il y a un quart d'heure que nous ne jouons plus...

JUSTIN.

Pourquoi ne l'avez-vous pas annoncé?...

DEUXIÈME JOUEUR, frappant sur le comptoir.

Je l'ai dit au comptoir... pas vrai que je l'ai dit?...

JUSTIN.

Nous disons, 26 et 2 font 28 et 6 font 34... c'est 34 sous... (On le paie, il rend la monnaie.) 34 et 6 font 40... voilà, monsieur.

LE CONSOMMATEUR.

Et mon grog?... est-ce pour aujourd'hui, garçon?...

JUSTIN.

Voilà! voilà! le grog demandé... (Le verre du joueur de billard étant à demi plein, Justin verse de l'eau dans ce verre, fait ainsi un nouveau grog et va le porter au consommateur). Voilà, monsieur.

LE CONSOMMATEUR, buvant.

Il est léger, votre grog!...

JUSTIN.

C'est la spécialité de la maison, monsieur.

Le deuxième joueur, en sortant, envoie de la fumée dans le nez de madame Boquet, qui se met à tousser. Les deux joueurs sortent.

MADAME BOQUET.

Malhonnête ! (A Justin.) Vous avez mis deux couverts?...

JUSTIN.

Oui, madame.

DES ESCOPETTES. Il se lève.

Vous attendez quelqu'un?...

MADAME BOQUET. Elle quitte son comptoir et descend en scène.

J'attends ma fille Fanny. Avant de partir pour la Russie, elle vient manger un gigot avec sa mère. Voulez-vous dîner avec nous?

DES ESCOPETTES.

Avec plaisir...

MADAME BOQUET.

Justin, vous mettrez un troisième couvert.

Justin prend les billes, va les serrer dans le bas du comptoir, donne un coup de serviette sur les bandes, puis sort.

DES ESCOPETTES.

Vous la revoyez, votre fille?

MADAME BOQUET.

De temps à autre; il y a cinq ans que je ne l'ai vue.

DES ESCOPETTES.

Mais vous n'êtes plus mal ensemble?... enfin... vous avez pardonné?...

MADAME BOQUET.

Oui.

DES ESCOPETTES.

Ah!...

MADAME BOQUET.

Ai-je eu tort, monsieur des Escopettes?

DES ESCOPETTES.

Au contraire, madame Boquet... au contraire...

MADAME BOQUET.

Le jour où elle a filé d'ici avec ce mauvais petit cabotin des Batignolles, j'étais furieuse : mais qu'est-ce que vous voulez?... quand, six mois après, je l'ai vue revenir dans une grande voiture jaune qui a fait une émeute dans le quartier... ces choses-là, on a beau dire, ça fait toujours quelque chose sur une mère.

DES ESCOPETTES.

Ça la flatte...

MADAME BOQUET.

Naturellement!... Et puis je me suis laissé dire que de mal tourner ça n'avait plus l'importance que ça avait autrefois.

Elle va se remettre au comptoir.

DES ESCOPETTES.

En effet, madame Boquet, en effet!... les mœurs s'adoucissent de jour en jour.

Des Escopettes remonte s'asseoir à une table du fond, à droite.

Entre brusquement Cacolet, toujours en cocher.

SCÈNE II

MADAME BOQUET. DES ESCOPETTES.

CACOLET. puis LE DUC et BERNARDINE,
puis JUSTIN.

Il ne reste plus au fond de la scène, derrière le billard, que les deux joueurs de piquet et la femme endormie.

CACOLET fait entrer le duc et Bernardine et les traîne devant le billard; il va au comptoir.

Madame Boquet... (Madame Boquet le regarde sans le reconnaître.) Ne cherchez pas, je suis Cacolet... Vous voulez toujours vendre votre fonds?

MADAME BOQUET.

Plus que jamais.

CACOLET.

Combien ?

MADAME BOQUET.

Dix mille francs.

CACOLET, au duc.

Donnez dix mille francs.

LE DUC, abruti, épuisé.

Dix mille francs !

CACOLET.

Oui.

LE DUC, ouvrant son portefeuille.

Bien... bien... allez... je suis lancé...

CACOLET.

Allons, descendez de là, madame Boquet. (A Bernardine.) Et vous, madame, vite, vite, installez-vous...

Il installe Bernardine au comptoir, elle s'assied et reste là, jusqu'à la fin de la scène, silencieuse, immobile, atterrée, anéantie.

MADAME BOQUET, à Cacolet, après avoir pris l'argent.

Voici les clefs, monsieur, voici les titres.

Entre Justin.

CACOLET, sautant sur lui.

Au garçon, maintenant!... Vite, donne ta veste, donne ta serviette... donne ton tablier...

JUSTIN, se débattant.

Comment, comment?...

CACOLET.

On te les achète... avec ta situation de garçon de café... trois cents francs. (Au duc.) Duc, donnez trois cents francs.

LE DUC, donnant.

Allez... allez toujours...

JUSTIN.

Ah bien ! si on me donne trois cents francs...

Il ôte son tablier. — Le duc, aidé par Cacolet, a ôté sa livrée.

CACOLET, jetant cette livrée à Justin.

Prends cela par-dessus le marché et décampe...

Justin s'en va.) Vite, duc... vite... Il aide le duc à enfiler la veste, lui attache le tablier, lui met la serviette sous le bras. — A madame Boquet. Qu'est-ce que vous faites encore là, vous?...

MADAME BOQUET.

Un mot seulement, monsieur Cacolet... J'attends ma fille... elle doit venir dîner avec M. des Escopettes et moi, là... dans l'arrière-boutique : je vais l'attendre...

Au duc. Vous aurez la bonté de lui dire que je suis là, n'est-ce pas, et de me l'envoyer?

LE DUC.

Soyez tranquille...

MADAME BOQUET.

Venez-vous, monsieur des Escopettes?

DES ESCOPETTES, qui est resté au fond, faisant des saluts et envoyant des sourires à Bernardine.

Je viens... me voilà, madame Boquet... me voilà.

Ils sortent tous les deux par la gauche.

CACOLET.

Hein ! comme c'est enlevé !... Cette fois, vous voilà bien cachés.

Il se verse un petit verre et il boit.

LE DUC.

Et allons-nous être un peu tranquilles enfin?...

CACOLET.

Ça, je ne sais pas... ça dépendra des consommateurs qui viendront... mais n'ayez pas peur... avant une heure, vous aurez quitté Paris...

LE DUC, sans enthousiasme.

Nous aurons quitté Paris?...

CACOLET.

Sans doute... est-ce que ce n'est pas cela que vous voulez?...

Il boit un second petit verre.

LE DUC.

Si fait!

CACOLET, tirant de sa poche un vieux porte-monnaie délabré.

Eh bien, alors... Qu'est-ce que je vous dois?

LE DUC.

Pourquoi ça?

CACOLET.

Mon petit verre...

LE DUC.

Comment?... vous voulez?... par exemple!... je ne souffrirai pas... Monsieur Cacolet... je ne souffrirai pas... (A Bernardine.) Ne recevez pas...

CACOLET.

Toujours gentilhomme!

Il sort, au fond, à droite.

SCÈNE III

BERNARDINE au comptoir, LE DUC,
puis DES ESCOPETTES, puis BOMBANCE.

LE DUC.

Dites donc, Bernardine!...

BERNARDINE, comme sortant d'un rêve.

Eh bien... Quoi?...

LE DUC.

Est-ce que vous ne vous sentez pas un peu...? Toutes ces émotions, ces promenades en fiacre, ces perpétuels changements de position sociale... quant à moi, je suis claqué...

BERNARDINE.

Moi, je suis morte...

LE DUC.

Et il y a des moments, en vérité... il y a des moments où je ne puis m'empêcher de me dire que nous serions mieux chez votre mari.

BERNARDINE.

Ah!...

LE DUC.

N'est-ce pas?... Et puis enfin... cela ne vient assurément qu'en seconde ligne... et je suis loin de vous en faire un crime... mais enfin... savez-vous ce que j'ai dépensé depuis que je vous ai enlevée?

BERNARDINE, sèchement.

Non, je ne le sais pas...

LE DUC, assis sur le billard, en face du comptoir.

Eh bien, je vais vous le dire... 28 704 fr. 75 c.

BERNARDINE.

Eh bien?... ne dirait-on pas?...

DES ESCOPETTES, entrant à gauche et venant s'appuyer sur le billard, de l'autre côté.

Garçon, deux madères.

LE DUC.

Si c'étaient 28 704 fr. 75 c. une fois donnés, je ne dirais rien... mais supposons que nous nous aimions seulement pendant quinze jours... nous ne pouvons guère supposer que nos amours durent moins de quinze jours, n'est-ce pas?... multiplions donc 28 704 fr.

75 c par 15 .. je vais calculer. (Il se met à écrire avec de la craie sur le billard.) 5 fois 7 font 35.

DES ESCOPETTES.

Eh bien, garçon, et ce madère!...

LE DUC.

5 fois 7 font 35.

DES ESCOPETTES.

Je vous ai demandé un madère!...

LE DUC.

Voilà... voilà. (A Bernardine.) Où est le madère?...

BERNARDINE.

Est-ce que je sais? moi...

LE DUC.

Monsieur aurait-il l'extrême obligeance de me dire où est le madère?

DES ESCOPETTES, venant au comptoir.

Le voici... Mettez la bouteille sur un plateau avec deux verres et portez cela dans l'arrière-boutique.

LE DUC. Il prend la bouteille, les verres et le plateau. Il s'en va du côté de l'arrière-boutique et dit en traversant la scène :

Il est vrai que pour mes 28 704 fr. 75 c. je me trouve propriétaire d'un café, d'un fiacre, de deux petits chevaux, d'un fouet...

Il sort par la gauche.

DES ESCOPETTES, se rapprochant vivement.

Chut! prenez garde, ne faites pas de bruit, à cause de madame Boquet... C'est moi qui suis M. des Escopettes.

BERNARDINE, effrayée.

Monsieur...

DES ESCOPETTES.

Votre principal habitué... (Montrant la table voisine du comp-

toir. Cette place est ma place. . je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faudra me la garder...

BERNARDINE.

Bien, monsieur.

DES ESCOPETTES.

Tous les soirs, après mes journaux, j'ai l'habitude de causer avec la dame du comptoir...

BERNARDINE, se reculant.

Mais, monsieur...

DES ESCOPETTES, voulant escalader le comptoir.

Chut donc!... je vous dis... à cause de... Donnez-moi un baiser... mais ne faites pas de bruit.

Il saute sur le comptoir. — Entre le duc.

BERNARDINE.

Que je vous donne!... Eh bien, monsieur, eh bien?...

LE DUC, se jetant sur des Escopettes.

Attends, toi... attends!...

Il le tire par la jambe et le fait dégringoler.

DES ESCOPETTES, furieux.

Comment, drôle! vous vous permettez...

BOMBANCE, paraissant au fond.

Le café du *Monstre vert*, c'est bien ici?...

BERNARDINE, à part.

Ciel!

LE DUC, à part.

Ah! mon Dieu! Bombance...

Ils tournent le dos comme au troisième acte.

BOMBANCE.

Je viens dîner avec maman... Où est maman?

BERNARDINE, lui montrant l'arrière-boutique, sans se retourner.

Là! là! elle est là!

LÊ DUC, même jeu.

Là! là! elle est là!

BOMBANCE.

Qu'est-ce qu'ils ont?...

DES ESCOPETTES.

Madame votre mère est là, belle dame... voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras?

BOMBANCE.

Avec plaisir...

Ils sortent par la gauche.

LE DUC, se laissant tomber sur un tabouret.

Nous serions mieux chez votre mari; décidément, nous serions mieux chez votre mari...

SCÈNE IV

BERNARDINE, LE DUC, TRICOCHE, puis
DEUX HOMMES.

Paraît Tricoche en voyou, rôdeur de barrière; il s'arrête un instant sur le seuil de la porte, entre, descend en scène, regarde de tous les côtés, retire sa pipe de sa bouche et en secoue la cendre en tapant sur une table.

BERNARDINE.

Qu'est-ce que c'est encore que celui-là?

TRICOCHE.

Garçon! (Le duc ne bouge pas.) Garçon!

Bernardine se met à sonner pour prévenir le duc.

LE DUC.

Ah! oui... c'est vrai!...

TRICOCHE.

Garçon!

LE DUC.

Que désire monsieur?

TRICOCHÉ.

Un mélé.

LE DUC.

Vous dites ?

TRICOCHÉ.

Je dis un mélé... Est-ce que tu ne sais pas ce que c'est qu'un mélé ?

LE DUC, allant au comptoir.

Non... mais je vais m'informer au comptoir.

TRICOCHÉ, à part.

Cette fois-ci, elle ne m'échappera pas.

LE DUC, à Bernardine.

Ma chère, ce monsieur demande un mélé. Savez-vous ce que c'est ?

BERNARDINE.

Un mélé... ce doit être un mélange.

LE DUC.

Vous avez raison.

Entrent deux des hommes qui accompagnaient Tricoche dans la scène de l'huissier ; ils vont s'asseoir à la table de Tricoche.

TRICOCHÉ.

Pas un mélé, garçon, trois melés. (Aux deux hommes.)
La voiture?...

PREMIER HOMME, bas.

Dans deux minutes, elle sera là. (Montrant la gauche.)
Arrêtée ici, devant la petite porte de l'arrière-boutique.

TRICOCHÉ, bas.

Bien !

DEUXIÈME HOMME, bas.

Alors, c'est par là qu'on va emballer la dame?...

TRICOCHÉ, bas.

Oui... Et une fois que vous l'aurez portée dans la voiture, en route pour Ville-d'Avray, et promptement !

UN JOUEUR.

Quinte et quatorze.

PREMIER HOMME, bas.

Et ces gens-là?...

TRICOCHE, bas.

Des gêneurs... il faut attendre qu'ils soient partis.
(Haut.) Eh bien, garçon, tu les fais donc cuire, ces mêlés?

LE DUC, chargé de tous les carafons qu'il a trouvés sur le comptoir.

Voilà tout ce que j'ai trouvé; maintenant, si ça vous est égal, je vous prierai de mêler tout ça vous-mêmes.

TRICOCHE.

Ah ça! combien y a-t-il de temps que tu es garçon?...

LE DUC, avec finesse.

Pas mal de temps déjà.

TRICOCHE.

Eh bien, alors, comment se fait-il que tu ne sais pas?...

LE DUC.

Je vas vous dire,... il y a pas mal de temps que je suis garçon, mais il n'y a pas longtemps que je suis garçon... de café.

TRICOCHE, lui donnant une poussée.

Ah! farceur!...

LE DUC.

Monsieur!...

TRICOCHE, se levant.

Tu as de l'esprit...

LE DUC, modestement.

Mon Dieu, monsieur...

TRICOCHE.

Si fait... t'en as pas l'air, mais t'en as... Veux-tu prendre avec nous...?

LE DUC, regardant les carafons.

De ça?...

TRICOCHÉ.

Dame!...

LE DUC, avec dignité.

Je vous remercie.

TRICOCHÉ.

De la fierté?...

LE DUC.

Non, mais certaines habitudes d'élégance.

Il retourne au comptoir.

TRICOCHÉ.

Le fait est que t'as l'air maniéré...

LE DUC, à Bernardine, qui dévore des biscuits de Reims.

Tiens? qu'est-ce que vous faites donc là?...

BERNARDINE

Au milieu de tout ça, nous n'avons pas dîné... et je meurs de faim.

LE DUC.

Moi aussi.

Il se met à manger des biscuits.

PREMIER HOMME, bas, à Tricoche.

Et nous ne sommes que trois pour faire la chose?...

TRICOCHÉ, bas.

C'est pas assez?

PREMIER HOMME, bas.

C'est pas trop... Dans une affaire comme celle-là, un homme de plus, ça n'aurait pas été du luxe.

Les joueurs de piquet font un mouvement, la femme se réveille.

TRICOCHÉ, bas.

Un homme de plus, il n'y en a pas... Hein? ils

remuent là-bas... ils vont s'en aller... Attention! Toi, tu éteindras le gaz... et toi, tu te jetteras sur...

Les deux hommes ont retroussé leurs manches et se sont levés à demi.

PREMIER JOUEUR.

Encore une, monsieur Turlin, encore une...

DEUXIÈME JOUEUR.

Il est neuf heures, monsieur Coquart.

PREMIER JOUEUR.

La dernière...

DEUXIÈME JOUEUR.

Allons, soit!

Ils se remettent à jouer; la femme se rassied et se rendort.

PREMIER HOMME, se rasseyant, bas.

Pas de chance!... ils ne s'en vont pas...

TRICOCHE, bas.

Faisons quelque chose en attendant. (Haut.) Qu'est-ce qui veut faire un billard?

SCÈNE V

LES MÊMES, CACOLET, également déguisé en voyou et bossu.

CACOLET, paraissant brusquement.

Moi!...

TRICOCHE.

Qui qu'a dit ça?

CACOLET, descendant.

Moi!... Vous voulez faire un billard? faisons un billard... faisons deux billards... faisons trois billards... Je l'ai dit à Augustine... « Rentreras-tu de bonne heure? » qu'elle m'a dit. J'y ai dit : « Oui... j'entrerai de bonne heure, si je ne trouve pas à faire un billard... mais si je trouve à faire un billard... »

TRICOCHÉ.

Alors... ça va?...

CACOLET.

Ça va.

TRICOCHÉ.

Qué que nous jouons?...

Ils vont prendre des queues.

CACOLET.

Voulez-vous cinquante centimes?

TRICOCHÉ.

Et les frais?

CACOLET.

Et les frais... Garçon! les billes...

Il cogne par terre avec une queue; Tricoche, même jeu.

TRICOCHÉ.

Garçon! les billes...

LE DUC.

Mais voulez-vous bien vous taire? on se croirait à l'estaminet... Que désirent ces messieurs?

TRICOCHÉ.

Les billes, on vous dit.

LE DUC.

Les billes?

CACOLET.

Oui, les billes.

LE DUC.

Les billes... C'est que, je vais vous dire, messieurs, je suis nouveau dans la maison et je ne sais pas où elles sont, les billes...

LE PREMIER HOMME.

Dans le comptoir, en bas.

TRICOCHÉ.

Attends, je vas les prendre.

Il s'approche du comptoir, où est assise Bernardine.

BERNARDINE, épouvantée.

Émile! Émile!...

LE DUC, arrêtant Tricoche.

Non, non, c'est inutile, je vais moi-même...

Il cherche sous le comptoir.

BERNARDINE, se levant.

Mon Dieu! Émile, que vous êtes maladroit!

LE DUC.

Ah! les voilà! (Il met les billes sur le billard.) Les voilà, messieurs, les voilà...

Tricoche prend une queue et joue pour se faire la main.

CACOLET.

Garçon! une gomme...

LE DUC.

Une gomme?...

CACOLET.

Oui, une gomme.

LE DUC.

C'est que je ne sais pas ce que c'est qu'une gomme...

CACOLET, bas, avec sa voix naturelle.

Donnez-moi ce que vous voudrez et ouvrez l'œil...

LE DUC, le reconnaissant, bas.

Monsieur Cacolet!...

CACOLET, bas.

Chut!

LE DUC, à part.

Allons, bon! il va encore se passer quelque chose.

Il sert Cacolet sur une table éloignée de celle où il a servi Tricoche.

TRICOCHÉ.

Après vous...

CACOLET.

Plus souvent!...

TRICOCHÉ.

C'est donc par obéissance... Je commence.

Ils s'adressent une espèce de salut avec leurs queues et se mettent à jouer. Tricoche du premier coup fait un carambolage.

CACOLET, après le coup.

Ah! vous connaissez le billard?...

TRICOCHÉ.

Parole d'honneur, non...

LE DUC, accoudé sur le comptoir, à Bernardine.

Nous jouons mieux que cela au club... On a beau dire, il n'y a que les hautes classes...

CACOLET.

Les bandes ne rendent pas.

LE DUC, s'approchant du billard.

Moi, à votre place, je prendrais la bille à gauche, je décrirais un angle de quarante-cinq degrés, et je ramènerais la rouge...

TRICOCHÉ.

Dis donc, toi, à quelle heure qu'on te couche? Va donc voir là-bas si j'y suis!...

CACOLET.

Il est indiscret, ce garçon-là... ça n'a pas d'éducation...

TRICOCHÉ, cessant de jouer.

C'est drôle, plus je vous regarde, plus il me semble que je vous ai déjà vu.

CACOLET.

Dame, vous savez, il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas... vous me direz...

Il montre sa bosse.

TRICOCHÉ.

C'est à vous, ça?

CACOLET.

C'est pas à ma laitière, bien sûr.

TRICOCHE.

Certainement, je vous ai déjà vu quelque part.

CACOLET.

Ça ne m'étonnerait pas, parce que j'y vas quelquefois.

TRICOCHE.

Non, c'est pas là, mais où ça ?

CACOLET.

C'est peut-être au dernier bal des Tuileries.

Ils se séparent et vont chacun boire à sa table.

LE PREMIER HOMME, bas, à Tricoche.

Dis donc, il est bien, cet homme-là...

TRICOCHE, bas.

Il n'est pas mal...

LE PREMIER HOMME, bas.

Tu devrais lui proposer de nous donner un coup de main...

TRICOCHE, bas.

C'est une idée, je m'en vais le tâter. (Haut.) Dis donc, Lagardère... qu'est-ce que vous faites de votre état ?

CACOLET.

Moi, je fais rien.

TRICOCHE.

C'est un bon état ; ça vous rapporte-t-il d'quoi mettre quelque chose de côté ?

CACOLET.

Oh ! non... je joins les deux bouts... c'est pas que je sois dépensier... moi... à part ma toilette... je vivrais presque avec rien... mais il y a les femmes !

TRICOCHÉ.

Elles vous coûtent de l'argent?

CACOLET.

Ne m'en parlez pas!

TRICOCHÉ.

J' l'aurais pas cru.

CACOLET.

Ah! si je voulais!... mais non, je pourrais pas, non... je pourrais pas aimer une dame à qui je ne donnerais pas d'argent.

TRICOCHÉ.

Alors vous devez en avoir quelquefois besoin, d'argent?

CACOLET.

Ça m'arrive.

TRICOCHÉ.

Eh bien! si on vous proposait quelque chose où il y en aurait à gagner?...

CACOLET.

Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?... ça dépendrait de la proposition, et puis de ce qu'il y aurait à gagner.

TRICOCHÉ.

Eh bien! si, au lieu de jouer cinquante centimes, je vous proposais de jouer vingt francs?... (Au duc qui s'approche.) Veux-tu t'en aller voir là-bas si j'y suis, grand faignant!... ça se met garçon de café!...

CACOLET.

Au lieu de s'occuper d'agriculture... (A Tricoche.) Vingt francs, que vous dites?...

TRICOCHÉ.

Et j'promettrais bien volontiers de les perdre... j'ai pas d'amour-propre, moi... j'promettrais volontiers de les perdre si vous promettiez, vous, de me rendre un service.

CACOLET.

Qué service?

Le duc, s'étant approché pour écouter, reçoit de Tricoche
un grand coup de pied.

LE DUC, humilié.

Oh!... devant Bernardine!...

TRICOCHÉ.

Je ne l'ai pas raté. (A Cacolet.) Voilà ce que c'est : ces
bourgeois qui sont là...

CACOLET.

Les vieux?...

TRICOCHÉ.

Ils vont s'en aller... Quand ils seront partis... fau-
drait, toi... sauter sur le garçon, à seule fin de l'empê-
cher de bouger pendant que nous ferons...

CACOLET, vivement.

Pendant que vous ferez?...

TRICOCHÉ.

Ce que nous avons à faire... Ça va-t-il?

CACOLET.

Vingt francs, vous avez dit?...

TRICOCHÉ.

Oui, vingt francs.

CACOLET.

Faites-les voir...

TRICOCHÉ.

Les v'là... Ça va-t-il?

CACOLET.

Ça va.

Les deux joueurs de piquet et la femme se lèvent.

TRICOCHÉ, bas, à ses deux hommes.

Pour le coup, ils s'en vont. C'est le moment.

Il leur parle bas.

PREMIER JOUEUR.

J'ai perdu, c'est moi qui paye.

Les joueurs et la femme sortent du café. En même temps les deux
acolytes de Tricoche se glissent dans l'arrière-boutique, à gauche.

CACOLET, bas, au duc.

Empoignez-moi une queue de billard sans avoir l'air.

LE DUC.

Hein?...

CACOLET, bas.

Et tenez-vous près de madame pour la défendre... dans une minute, ça va chauffer...

Le duc prend une queue et se met à monter la garde devant le comptoir.

TRICOCHÉ.

Y sommes-nous?...

CACOLET.

J'y suis... A part. Tu vas voir comme j'y suis!...

Pendant que Tricoche éteint le bec de gaz placé au-dessus du billard, Cacolet saute sur lui. — Courte lutte. — Tricoche renverse Cacolet sur le bord du billard et lui enlève sa perruque.

TRICOCHÉ.

Eh bien. Cacolet, cette fois-ci, y es-tu?

PREMIER HOMME, entrant.

La femme est emballée.

Il sort.

TRICOCHÉ.

Je t'avais bien dit que je retrouverais madame Vander Pouf... Je la tiens, et je la ramène chez son mari. Bonsoir... Tiens, v'là les vingt francs : tu payeras les frais.

Il sort par la gauche.

LE DUC.

Monsieur Cacolet!...

CACOLET, au duc.

Taisez-vous donc, il se fiche dedans!... il enlève Bombance!

ACTE CINQUIÈME

A Ville-d'Avray, chez Van der Pouf. — Un salon. — Canapé à gauche.
Une table au milieu. — Les lampes sont allumées.

SCÈNE PREMIÈRE

TRICOCHÉ, en sir Richard Burlington, UN DOMESTIQUE.

TRICOCHÉ, entrant par le fond, avec l'accent anglais.
Monsieur Van der Pouf, s'il vous plaît?...

LE DOMESTIQUE.

Il est là, en train de dîner avec un Turc.
Éclats de rire.

TRICOCHÉ.

Ils étaient d'une grande gaieté, il me semble.

LE DOMESTIQUE.

Ils sont très gais...

TRICOCHÉ.

Voulez-vous avoir l'extrême obligeance de dire à monsieur Van der Pouf que sir Richard Burlington désire lui parler?

LE DOMESTIQUE.

Je vais lui dire.

SCÈNE II

TRICOCHÉ, VAN DER POUF.

TRICOCHÉ.

Cinq mille francs d'avance, cinq mille francs après livraison : j'ai encore cinq mille francs à toucher...

VAN DER POUF, sur la porte.

Oscar Pacha est enchanté : il dîne avec Bombance, et il se figure qu'il dîne avec ma femme. (Rires.) J'aurai l'emprunt turc... je l'aurai certainement... Ah! sir Richard Burlington...

TRICOCHÉ.

Monsieur Van der Pouf...

VAN DER POUF.

Je suis enchanté de vous voir...

TRICOCHÉ.

Et moi, je l'étais aussi... Savez-vous pourquoi je venais?...

VAN DER POUF.

Je m'en doute... Je vais vous chercher vos cinq mille francs ; cependant, si je voulais ne pas payer...

TRICOCHÉ.

Si vous vouliez ne pas payer?...

VAN DER POUF.

J'aurais un motif...

TRICOCHÉ.

Que voulez-vous dire?

VAN DER POUF.

Monsieur Tricoche s'était engagé à me ramener ma femme...

TRICOCHÉ.

Eh bien?... est-ce que, il y a une heure, des hommes à monsieur Tricoche ne vous ont pas...

VAN DER POUF.

Ces hommes m'ont ramené une femme... mais ce n'était pas ma femme...

TRICOCHÉ.

Ce n'était pas votre femme!...

VAN DER POUF.

Non... mais ça ne fait rien... je ne vous accuse pas... ce n'est pas votre faute... c'est la mienne... Imaginez-vous... c'est très drôle... c'est peut-être parce que j'ai bu du champagne que je trouve ça drôle... mais enfin, j'avais cru donner à monsieur Tricoche une photographie de ma femme, et je lui avais donné une photographie de mademoiselle Bombance.

TRICOCHE.

Comment! la photographie était celle de?...

VAN DER POUF.

Alors, vous m'avez ramené mademoiselle Bombance.

TRICOCHE.

On ne pouvait pas vous en ramener une autre...

VAN DER POUF.

Je n'ai rien à dire... et d'ailleurs, entre nous, ça a bien tourné...

TRICOCHE.

Comment?...

VAN DER POUF.

Oui, très bien... Vous ne pouvez pas comprendre; mais moi, je me comprends... Je vais vous chercher vos cinq mille francs...

Il sort.

SCÈNE III

TRICOCHE, seul.

Ainsi, c'est mademoiselle Bombance que j'ai ramenée!... Évidemment, il n'y a pas de ma faute... puisqu'il m'avait donné la photographie de... mais Cacolet doit bien rire et ça me vexe...

Entrée de Cacolet déguisé en domestique.

SCÈNE IV

TRICOCHÉ, CACOLET.

CACOLET.

Cacolet n'a pas le temps de rire.

TRICOCHÉ.

Toi ici!... Tu viens te ficher de moi...

CACOLET.

Pas du tout, je viens te proposer une nouvelle affaire.

TRICOCHÉ.

Une affaire avec toi!... jamais de la vie!... (Changeant de ton et se rapprochant.) Quelle affaire?...

CACOLET.

Madame Van der Pouf voudrait rentrer chez son mari.

TRICOCHÉ.

Eh bien, qu'elle y rentre...

CACOLET.

Oui, mais elle voudrait y rentrer, la tête haute...

TRICOCHÉ.

Ça, c'est difficile.

CACOLET.

Il faudrait prouver que madame Van der Pouf est tout à fait innocente...

TRICOCHÉ.

Hum!...

CACOLET.

La vérité, c'est qu'elle l'est.

TRICOCHÉ.

Allons donc!

CACOLET.

Parole ! Le duc Émile n'a pas obtenu ça...

TRICOCHE.

Un jocrisse, alors !...

CACOLET.

Je ne les ai pas quittés...

TRICOCHE.

C'est fort ! Mais jamais le mari ne voudra croire...

CACOLET.

Il croira si nous trouvons un moyen... Veux-tu chercher avec moi?...

TRICOCHE.

Jamais de la vie !... je te l'ai déjà dit...

CACOLET.

Le duc Émile donne vingt mille francs.

TRICOCHE, ébranlé.

Vingt mille francs ?

CACOLET.

Oui...

TRICOCHE.

Il faudrait trouver...

CACOLET.

Et si nous cherchons, tous les deux, nous trouverons...

TRICOCHE, ému.

Cacole !

CACOLET, ému.

Tricoche !

TRICOCHE.

Mon ami !

CACOLET.

Mon vieux camarade !...

TRICOCHE.

C'est bien, ce que tu fais là!... Où est-elle, madame Van der Pouf?...

CACOLET, remontant et passant à droite.

Elle est là, dans une voiture.

TRICOCHE.

As-tu un commencement d'idée, toi?

CACOLET, cherchant.

Le mari est là avec Fanny Bombance...

TRICOCHE.

Une maîtresse dans le domicile conjugal! .. On pourrait organiser un scandale...

CACOLET.

Va pour le scandale! nous verrons ce que cela amènera.

TRICOCHE.

Le mari!... chut!...

SCÈNE V

LES MÊMES, VAN DER POUF, puis BOMBANCE.

VAN DER POUF.

Qu'est-ce que ce domestique?

TRICOCHE, reprenant l'accent anglais.

C'est mon domestique...

VAN DER POUF.

Voilà vos cinq mille francs.

TRICOCHE.

Merci... mais M. Tricoche sera désolé de ne pas vous avoir ramené la vraie...

VAN DER POUF.

Je ne vous en veux pas... au contraire... il vaut mieux, pour moi, que vous vous soyez trompé... Allons, au revoir.

TRICOCHE.

Bonsoir, monsieur Van der Pouf... Allons, William, venez, venez tout de suite.

Ils sortent tous les deux.

VAN DER POUF.

Ça me coûte dix mille francs, mais je ne les regrette pas...

SCÈNE VI

VAN DER POUF, BOMBANCE,
OSCAR PACHA.

OSCAR PACHA et BOMBANCE paraissent à gauche, sur le seuil de la porte. Ils sont très gais.

OSCAR PACHA et BOMBANCE.

Eh! Vander!...

VAN DER POUF.

Eh bien! quoi?

OSCAR PACHA, très animé.

Vous aurez l'emprunt turc!

VAN DER POUF.

J'y compte bien!...

BOMBANCE, descendant en scène, à Van der Pouf.

Il est très gentil, votre Turc...

OSCAR PACHA.

Vous aurez l'emprunt turc!... seulement, écoutez un peu...

VAN DER POUF.

Je vous écoute...

OSCAR PACHA.

Non, pas ici... là-bas...

Il emmène Van der Pouf à droite.

VAN DER POUF.

Où vous voudrez...

OSCAR PACHA.

Votre femme est charmante...

VAN DER POUF.

N'est-ce pas?...

OSCAR PACHA.

Mais il y a une chose que je ne m'explique pas...

VAN DER POUF.

Laquelle?

OSCAR PACHA.

Pourquoi, pendant si longtemps, a-t-elle refusé de me recevoir?

VAN DER POUF.

La timidité!...

OSCAR PACHA.

Ah! elle est...

VAN DER POUF.

Horriblement!...

OSCAR PACHA.

Qu'est-ce que ce serait donc, bon Dieu! si elle ne l'était pas?...

VAN DER POUF.

Dites donc, Excellence, si nous signions ce petit traité?...

OSCAR PACHA s'approchant de la table.

Quand vous voudrez!... Où faut-il signer?...

VAN DER POUF.

Tenez, là... là... et puis là...

OSCAR PACHA.

Bien... bien... où vous voudrez, Vander, je signerai où vous voudrez...

Il s'assied et se met à signer et parapher le traité.

VAN DER POUF, à part.

Ce n'est peut-être pas très délicat de faire signer un homme qui est dans cet état-là... mais en affaires!...

BOMBANCE, venant à Van der Pouf.

Qu'est-ce que j'aurai sur l'emprunt turc, moi ?

VAN DER POUF, bas, à Bombance.

Je payerai tes dettes.

BOMBANCE, bas.

A la bonne heure!...

OSCAR PACHA, se levant.

C'est fait... j'ai signé partout...

VAN DER POUF.

Donnez, Excellence.

OSCAR PACHA.

Voici, voici... (Allant à Bombance.) Vous êtes un ange!

Il la fait asseoir près de lui, sur le canapé, et se met à lui
baiser éperdument les mains.

VAN DER POUF, examinant le traité.

Parfaitement en règle. (Les regardant.) Ça a très bien tourné... jamais madame Van der Pouf n'aurait pu en faire autant que ça, je ne l'aurais pas toléré... Excellence?...

OSCAR PACHA.

Plaît-il?...

VAN DER POUF.

A votre tour, écoutez-moi...

OSCAR PACHA.

Je vous écoute.

VAN DER POUF.

Non, pas ici... là-bas...

Il emmène Oscar Pacha à droite.

OSCAR PACHA.

Où vous voudrez.

VAN DER POUF.

Savez-vous ce que vous feriez, si vous étiez bien gentil?

OSCAR PACHA.

Non...

VAN DER POUF.

Ma femme a envie de retourner à Paris. N'est-ce pas, chère amie, que vous avez envie de retourner à Paris?

BOMBANCE.

Mais oui, je veux bien... A part.) Tout ce qu'on voudra, puisqu'on paye mes dettes!...

VAN DER POUF.

Et si vous étiez bien gentil, vous la reconduiriez.

OSCAR PACHA, stupéfait.

Hé?...

VAN DER POUF.

Vous la reconduiriez... j'ai bien dit...

OSCAR PACHA.

Je n'osais pas vous le demander.

VAN DER POUF.

Vous aviez tort.

OSCAR PACHA, à Bombance.

Quand vous voudrez, madame, nous partirons.

BOMBANCE, se levant.

Partons, mon Turc!...

UN DOMESTIQUE, entrant.

Il y a là une femme, madame Boquet, qui réclame sa fille...

BOMBANCE, très étonnée.

Maman!...

VAN DER POUF.

Faites entrer!...

SCÈNE VII

LES MÊMES. TRICOCHE, dans le costume de madame Boquet, puis CACOLET.

TRICOCHE, allant à Bombance.

Ma fille! ma fille! où est-elle?... (Prenant Bombance dans ses bras.) Ah! la voici... mon enfant! mon enfant!

Il l'embrasse avec frénésie.

BOMBANCE.

Eh bien!... qu'est-ce que c'est?...

TRICOCHE, bas.

Dites comme moi : Hippolyte rentrera à votre service.

BOMBANCE, bas.

Hippolyte! le domestique qui fait les avances?...

TRICOCHE.

Oui... (Haut.) Mon enfant!

Il recommence à l'embrasser.

BOMBANCE, bas.

Ah bien! alors, tout ce que vous voudrez. (Haut.) Ma mère! ma mère!...

TRICOCHE.

Mon enfant! mon enfant! (Allant à Van der Pouf.) C'est toi, brigand, qui l'as fait enlever.

VAN DER POUF.

Madame!...

TRICOCHÉ.

Mais il t'en cuira!... J'ai amené mon homme d'affaires... Où est-il, mon homme d'affaires?

CACOLET, entrant, redingote rapée, perruque, lunettes bleues.

Me voici! madame Boquet, me voici!

TRICOCHÉ, montrant Van der Pouf à Cacolet.

Le voilà, le brigand!... Tiens, regarde, comme il a une tête à ça... Et tu lui en fourreras, du papier timbré, n'est-ce pas, mon chéri?... tu lui en fourreras!...

CACOLET.

Vous pouvez être tranquille, madame Boquet, je lui en fourrerai...

VAN DER POUF.

Excellence, je vous demande pardon, vous ne devez pas comprendre...

OSCAR PACHA.

Si fait, si fait... je comprends très bien... c'est votre belle-mère... On m'a dit qu'à Paris elles étaient toutes comme ça...

CACOLET, à Tricoche.

Je lui en fourrerai, madame Boquet... De quoi vous plaignez-vous?

TRICOCHÉ.

Je l'accuse d'avoir fait enlever ma fille, mon enfant...

VAN DER POUF, entraînant Cacolet à droite.

Je voudrais vous dire deux mots en particulier.

TRICOCHÉ, s'élançant sur Cacolet et le prenant dans ses bras.

Je m'y oppose! je m'y oppose!... Je le connais : on va me le corrompre...

VAN DER POUF, à Cacolet.

Voyons, monsieur, vous ne me ferez pas croire que c'est sérieux!

TRICOCHE.

On veut me le corrompre!... on veut me le corrompre!... Je le connais... pour quarante sous, on en fera tout ce qu'on voudra...

Fanny Bombance emmène Tricoche et essaye de le calmer.

VAN DER POUF, à Cacolet.

C'est une comédie, tout cela!... il y a un dessous de cartes...

CACOLET.

Oui, il y en a un...

VAN DER POUF.

A la bonne heure!...

CACOLET.

J'agis au nom de madame Van der Pouf... elle tient à faire constater la présence de cette demoiselle dans le domicile conjugal.

TRICOCHE, à Oscar Pacha et à Bombance.

On va me le corrompre...

VAN DER POUF.

Et pourquoi cela?

CACOLET.

Afin de vous offrir un marché.

VAN DER POUF.

Lequel?

CACOLET.

Elle ne fera pas d'éclat, à la condition que vous la recevrez ici et que, de votre côté, vous ne lui reprocherez rien... D'abord, vous n'avez rien à lui reprocher...

VAN DER POUF.

Quant à ça, je le sais... et je vous dirai comment tout à l'heure...

CACOLET.

Alors, vous consentez à la recevoir?

VAN DER POUF.

Certainement!

TRICOCHÉ.

Ça y est! Il est corrompu!...

CACOLET, allant au fond.

Venez, madame, venez.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BERNARDINE, LE DUC, portant de nouveau le portrait.

BERNARDINE.

Mon ami!...

VAN DER POUF.

Entrez, entrez .. (Il voit le duc avec étonnement et dignité.)
Vous, monsieur, je ne m'attendais pas...

BERNARDINE.

C'est moi qui l'ai ramené, parce que je tenais à lui faire redire devant tous le serment que j'ai exigé de lui avant de partir...

LE DUC.

Allons, bon! il faut encore que je...

TOUS.

Dites!... dites!...

LE DUC, piteusement.

Eh bien! j'ai juré...

BERNARDINE.

Que, dans quelque situation que pût nous jeter cette aventure...

LE DUC.

Je serais pour vous un frère, vous seriez pour moi une sœur...

VAN DER POUF.

Et ce serment, vous l'avez tenu?

BERNARDINE.

Il l'a tenu...

VAN DER POUF, riant.

Pauvre duc!...

LE DUC, à part.

Jusqu'au mari qui se moque de moi!...

BERNARDINE.

Je puis vous prouver, mon ami...

VAN DER POUF.

C'est inutile, j'ai déjà une preuve.

BERNARDINE.

Laquelle?...

VAN DER POUF.

Tout à l'heure, j'ai entendu une certaine conversation entre sir Richard Burlington et son domestique.

TRICOCHE et CACOLET, à part.

Aïe!

VAN DER POUF.

Et ce sir Richard Burlington, par parenthèse, il n'est pas fort : car, au lieu de lui donner cinq billets de mille francs que je lui devais, je lui ai donné cinq chiffons de papier ; il ne s'en est pas aperçu.

TRICOCHE, relevant brusquement ses jupes et fouillant dans son pantalon.

Par exemple!...

VAN DER POUF, riant.

Eh bien, madame Boquet!... ce sont les culottes de M. Boquet que vous portez là?...

CACOLET, à part.

Nous sommes pris...

VAN DER POUF.

Votre serviteur, monsieur Cacolet. Vous aviez promis à monsieur le duc de prouver l'innocence de ma femme, et vous l'avez prouvée... Par conséquent, duc, donnez vingt mille francs.

TOUS.

Donnez vingt mille francs.

LE DUC.

Vingt mille francs? Ah! très bien... voilà!... voilà!...

Il donne les vingt mille francs et ensuite seconc le portefeuille, qui est entièrement vide.

OSCAR PACHA, à Van der Poul.

Ah ça! mais vous avez donc deux femmes?...

VAN DER POUF.

Oui, j'en ai une pour les emprunts... et une autre... Vous m'en voulez?...

OSCAR PACHA.

Pas du tout!... j'en serai quitte pour vous proposer une nouvelle affaire, voilà tout!

TRICOCHÉ, venant sur le devant de la scène avec Cacolet.
Cacolet!

CACOLET.

Tricoche!

TRICOCHÉ.

Nous voilà riches.

CACOLET.

Et nous ne nous séparerons plus, maintenant.

TRICOCHE.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter le bonsoir à la société... Mais... avant de partir... s'il y avait quelque personne qui se trouve dans un des cas indiqués par le prospectus...

CACOLET.

Venez rue de la Vieille-Estrapade...

TRICOCHE.

S'adresser à l'agence Tricoche et Cacolet...

CACOLET.

Et, s'il s'agit de quelque chose de délicat, demandez Tricoche...

TRICOCHE.

Non! non!... demandez Cacolet...

LA BOULANGÈRE

A DES ÉCUS

OPÉRA-BOUFFE EN TROIS ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
le 19 octobre 1875.

MUSIQUE DE JACQUES OFFENBACH.

PERSONNAGES

BERNADILLE.....	MM.	DUPUIS.
LE COMMISSAIRE.....		PRADEAU.
COQUEBERT.....		BARON.
FLAMMÈCHE.....		BERTHELIER.
DÉLICAT.....		LÉONCE.
UN SERGENT.....		GAUSSINS.
UN FINANCIER.....		BAC.
UN VOLEUR.....		BORDIER.
JACQUOT.....		NOIROT.
MARGOT.....	{ M ^{mes}	AIMÉE.
TOINON.....		THÉRÈSA.
UN CAPITAINE DES SUISSES.....		PAOLA MARIÉ.
MADAME DE PARABÈRE.....		GERMAIN.
MADAME DE SABRAN.....		ANGÈLE.
MADAME DE PHALARIS.....		EDMÉE.
RAVANNES, page du duc d'Orléans.....		KLEIN.
		HEUMANN.
		GHINASSI.
		LAVIGNE.
		STELLA.
		DAIX.
PAGES DU DUC D'ORLÉANS.....		VALPRÉ.
		DELORME.
		DIEULE.
		MARIA.
		CLERVILLE.
		GEFFROY.
		PÈRA.
BOULANGÈRES.....		JULIA.
		BILLY.
		LEFEBVRE.
		DEFLARS.
UNE GRISETTE.....		ESTRADÈRE.

VOLEURS, GRISETTES, ARCHERS DU GUET, EXEMPTS, ETC.

A Paris, en 1718.

LA BOULANGÈRE

A DES ÉCUS

ACTE PREMIER

Les piliers des Halles.

A gauche, le cabaret de Toinon. -- Au-dessus du cabaret, fenêtre et balcon praticable. — Au fond, les piliers des Halles.

SCÈNE PREMIÈRE

**VOLEURS, LE FINANCIER, RAVANNES,
LES PAGES DU RÉGENT.**

Au lever du rideau, le cabaret est fermé. — Il fait nuit. — Lentement, un à un, une dizaine de voleurs entrent en scène.

CHŒUR DES VOLEURS.

Sur cette place solitaire
Avançons-nous à pas de loup,
Et voyons si l'on ne peut faire
En cet endroit quelque bon coup...

Chut! chut! chut!

Halte-là!

Qui vient là?...

Un monsieur tout cousu d'or!

Un monдор

Cousu d'or,

Un traitant
 Bien portant...
 Cachons-nous ;
 Les bijoux,
 Les écus
 Du Crésus
 Vont bientôt
 Faire un saut,
 De sa poche dans notre poche.
 Il approche, il approche...
 Chut ! chut ! chut !

Ils se cachent derrière les piliers. — Arrive un gros financier fort bien mis et marchant d'un pas délibéré.

LE FINANCIER.

Après un bon diner, il n'est rien de plus sain
 Que de rentrer à pied, m'a dit mon médecin.

Cela dit, le financier va reprendre sa course interrompue ; mais, quand il se retourne, il voit une dizaine de pistolets braqués sur lui : il se met à trembler de tous ses membres. Les voleurs, avec beaucoup de douceur, lui enlèvent sa montre, ses bijoux, son argent, son chapeau, sa canne, son habit, son gilet, sa cravate. Ils font mine de commencer à lui enlever sa culotte : supplications du financier ; il gardera sa culotte. Les voleurs l'invitent à déguerpir : il se sauve en courant ; on lui enlève sa perruque. — Au moment où il détale, on entend le chœur suivant, chanté dans la coulisse par les pages du Régent : les voleurs immobiles écoutent.

CHŒUR DES PAGES, au dehors.

Nous avons chez la Cydalise
 Fait ce soir une chère exquise,
 Et maintenant,
 Riant,
 Chantant,
 Nous rentrons chez nous
 Bras dessus dessous.

UN VOLEUR.

Qui vient là ?

UN AUTRE VOLEUR.

Des enfants...
 Les pages du duc d'Orléans.

Les voleurs se cachent de nouveau derrière les piliers. Paraissent Ravannes et les autres pages. — Ils sont légèrement gris. — Ils reprennent le chœur.

LES PAGES.

Nous avons chez la Cydalise
Fait ce soir une chère exquise,
Et maintenant,
Riant,
Chantant,
Nous rentrons chez nous
Bras dessus dessous.

Les voleurs se sont approchés : le pistolet à la main, ils entourent les pages comme ils entouraient tout à l'heure le financier.

LES VOLEURS.

Cà, messieurs, la bourse ou la vie!
Allons, allons! la bourse ou la vie!

LES PAGES, éclatant de rire.

La bourse ou la vie?...
Ah! la bonne plaisanterie!

LES VOLEURS.

Non, ce n'est pas une plaisanterie :
Messieurs les pages du Régent,
Il faut nous donner votre argent.

LES PAGES.

Notre argent?...

LES VOLEURS.

Votre argent!

RAVANNES.

I

Si je comprends ce que parler,
Ce que parler veut dire,
Votre but est de nous voler :
C'est à pouffer de rire!
Dans nos poches, mes bons fripons,
Fouillez à votre guise :
Il n'y reste rien... nous sortons
De chez la Cydalise...
Pauvres maladroits!

Où la femme a passé, le voleur perd ses droits.

TOUS, VOLEURS et PAGES.

Pauvres maladroits!

Où la femme a passé, le voleur perd ses droits.

Sur la dernière note, les pages retournent leurs poches et montrent
aux voleurs qu'elles sont absolument vides.

RAVANNES.

II

Qu'on veuille piller un amant

Qui court chez sa maîtresse,

Très bien; mais après, c'est vraiment

Par trop de maladresse!

Sur l'honneur, messieurs les brigands,

Souffrez qu'on vous le dise,

Vous n'êtes que de vrais enfants

Près de la Cydalise...

Pauvres maladroits!

Où la femme a passé, le voleur perd ses droits.

TOUS.

Pauvres maladroits!

Où la femme a passé, le voleur perd ses droits.

Le jour a commencé pendant les couplets de Ravannes.

UN VOLEUR.

Cette maxime est des plus sages :

Au revoir donc, messieurs les pages!

LES PAGES.

Au revoir, messieurs les filous!...

Voici le jour, rentrons chez nous.

TOUS.

Voici le jour, rentrons chez nous.

LES PAGES.

Et, surtout, une autre fois,

N'oubliez pas, en gens adroits :

Où la femme a passé, le voleur perd ses droits.

LES VOLEURS.

Au revoir,

A ce soir.

Sortie des pages et des voleurs, — les pages se tenant par le bras, les
voleurs se dispersant un à un. — Un des voleurs, le plus petit, reste

en scène le dernier. Au moment de partir, il s'arrête, écoute, regarde. Il entend des pas, il voit venir quelqu'un : un bon coup à faire à lui tout seul !... Paraît Bernadille : il entre rapidement, inquiet, effaré, tenant son mouchoir à la main. Le petit voleur, qui est caché derrière un pilier, sort de sa cachette et s'élance sur Bernadille. Bernadille empoigne le petit voleur, lui arrache des mains son pistolet, puis, de la main gauche, le secoue violemment par le collet, tandis que, de la main droite, il s'évente tranquillement avec son mouchoir : après quoi il jette dehors le petit voleur avec un grand coup de pied. — Le petit voleur, en se sauvant, s'écrie : « Ça n'a pas réussi !... »

SCÈNE II

BERNADILLE, seul.

Il est bête, ce petit voleur... Il est bête de s'attaquer à moi qui suis plus fort que lui... Il est bête surtout de s'attaquer à moi dans un moment où je suis de mauvaise humeur... C'est épouvantable, ce qui m'arrive ! Je suis poursuivi, traqué, toute la police du Régent est sur pied à cause de moi... Et cependant je ne suis pas un tire-laine comme ces messieurs... Oh ! non, c'est politique, moi, c'est purement politique... mais on ne m'en poursuit qu'avec plus d'activité... J'ai pu échapper à ces deux escogriffes qui me serraient de près... mais ils me rattraperont, ces deux escogriffes... avec ces deux-là il en reviendra d'autres, et je finirai par être pris... c'est inévitable. Certainement, si ma petite Toinon, la cabaretière qui demeure là, si ma petite Toinon que j'adore ne consent pas à me donner asile, je suis perdu. Et ce sera ma faute ! Je vous demande un peu ce que j'allais faire, moi, un perruquier, dans la conspiration de M. de Cellamare ! Il appelle tout doucement, tout en regardant autour de lui.) Hum ! Toinon ! Toinon !... Elle ne m'entend pas... ou bien elle ne veut pas m'entendre... Elle doit être furieuse... il

y a huit jours qu'elle ne m'a vu... Elle doit croire que je lui ai fait des traits... Pauvre Toinon! elle ne se doute pas, elle ne peut pas se douter que, si je suis resté huit jours sans frapper à cette porte, c'est que j'étais en train de conspirer avec M. de Cellamare!... Hum! hum!... Toinon! (Toinon ouvre une fenêtre et paraît sur la balcon.) Ah! la voici!...

SCÈNE III

BERNADILLE, TOINON, sur le balcon.

TOINON, furieuse.

Te voilà, pendard!

BERNADILLE, à part.

J'en étais sûr... elle est furieuse.

TOINON.

Te voilà, sacripant! Te voilà, coureur! D'où viens-tu? Qu'est-ce que tu as fait pendant ces huit jours?

BERNADILLE.

Je te le dirai quand tu m'auras ouvert la porte.

TOINON.

Vraiment?... quand je t'aurai ouvert la porte?... tu t'imagines que je consentirai encore à te recevoir!...

BERNADILLE.

Oui, Toinon, tu y consentiras... quand je t'aurai tout expliqué, tu y consentiras.

TOINON.

Jamais de la vie! Tout ce que je peux faire, c'est de descendre, afin d'écouter l'explication.

BERNADILLE.

J'aimerais mieux te la donner dans ta chambre.

TOINON.

Moi, j'aime mieux l'entendre en plein air... attends-moi là...

BERNADILLE.

Toinon... ma petite Toinon...

TOINON.

Attends-moi là, te dis-je... je m'habille et je descends!...

Elle rentre et ferme la fenêtre.

SCÈNE IV

BERNADILLE, seul.

J'aurais mieux aimé lui donner l'explication dans sa chambre, parce que dans sa chambre... j'aurais été en sûreté, tandis qu'ici... Les voilà, mes deux escogriffes, les voilà... (Il se cache derrière un pilier. — Musique de scène. — Paraissent, arrivant l'un par la droite, l'autre par la gauche. Flamme et Délicat. — Ils entrent rapidement, vont furetant dans tous les coins, se réunissent au milieu de la scène, et là, par gestes, s'interrogent, se consultent : ils n'ont pas trouvé, ils vont chercher encore. — Ils remontent, cherchent sous les piliers. — Bernadille, en serpentant derrière les piliers, réussit à leur échapper. — Ils redescendent en scène, se consultent encore une fois, se séparent brusquement, sortent en courant, l'un par la droite, l'autre par la gauche. — Dès qu'ils sont sortis, Bernadille reparait, s'essuyant le front. — Épouvanté.) Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!... C'est ma faute après tout!... Qu'est-ce que j'allais faire dans la conspiration de monsieur de... mais voilà ce qu'on gagne à fréquenter les grandes dames!... Il y a huit jours, je me trouvais à Sceaux, chez la duchesse du Maine... c'est moi qui la coiffe... Et, en attendant que madame la duchesse eût le temps de se faire coiffer, on m'avait fourré dans un petit cabinet. La porte en était

entr'ouverte, si bien que je pouvais voir et entendre ce qui se passait dans la chambre à côté... Qu'y avait-il dans cette chambre? D'abord, madame la duchesse du Maine, elle-même, en personne, et puis monsieur le cardinal de Polignac, l'abbé Brigaud et deux ou trois autres... tous conspirateurs... Ils parlaient de ce qu'ils avaient l'intention de faire... c'était simple comme tout... enlever le régent, l'enfermer dans une forteresse, donner la régence à Sa Majesté Philippe V, roi d'Espagne, convoquer les États Généraux... un tas de bêtises, quoi!... Il paraît que tout ça était convenu avec un certain Alberoni, un ancien marmiton qui a fait son chemin dans les ambassades... Et puis M. de Cellamare par ci, M. de Cellamare par là... Tant qu'il ne fut question que de parler, ça alla très bien... mais, madame la duchesse s'étant avisée de demander quel était celui de ces messieurs qui se chargerait d'attacher le grelot, c'est-à-dire d'empoigner le régent, il y eut un grand si lence... « Ce sera donc moi, dit-elle. Puisque vous avez peur, ce sera moi! » Et elle était superbe, en disant cela... toute petite, mais superbe!... Alors je ne sais pas ce qui se passa en moi... j'eus honte, positivement, j'eus honte de voir une petite femme montrer tant de courage, tandis que moi, un grand gaillard... je poussai la porte, j'entrai : « Non, madame! m'écriai-je, ce ne sera pas vous qui attacherez le grelot; ce sera moi, votre perruquier!... » C'était bête comme tout ce que je faisais là, mais qu'est-ce que voulez? il y a comme ça des instants, dans la vie, où l'on ne peut pas s'empêcher de faire des bêtises : c'est ce qu'on appelle l'enthousiasme... Je m'attendais à être jeté à la porte : pas du tout! on m'entoura, on me complimenta... madame la duchesse me permit de lui baiser la main, et monsieur le cardinal de Polignac me promit que ce

serait moi désormais qui lui fournirais toutes ses per-
ruques... Par exemple, quand je voulus m'en aller
pour venir retrouver ma petite Toinon, on me déclara
que c'était impossible... « Non, non, vous ne partirez
pas... vous en êtes maintenant, de la conspiration,
vous en êtes... » Et, pendant huit jours, on me garda
au château... Enfin, hier soir on me dit qu'il se pré-
sentait une occasion favorable : le régent, revenant de
chez madame de Parabère, — c'est sa Toinon, à lui...
— devait traverser le bois de Boulogne à quatre heures
du matin... Ce matin donc, à trois heures et demie,
je me trouvais sur le chemin qu'il devait suivre... on
nous montre une voiture qui arrivait au grand trot :
« Il est là, nous dit-on, il est là, le voilà!... » Nous
nous élançons. et, tout aussitôt. pif, paf!... ta ra ta
ta... nous sommes salués par une volée de coups de
fusil... des soldats du guet paraissent de tous les
côtés... Si nous détalons alors. je vous le demande!...
je galope, mon cheval tombe, je continue ma route à
toutes jambes et enfin j'arrive ici... Voilà ce que c'est
que la conspiration de M. de Cellamare! Peut-être
bien que les historiens la raconteront d'une autre
manière, mais la vérité, la vraie vérité, la voilà! (Entre
Toinon.) Ah! c'est Toinon...

SCÈNE V

BERNADILLE, TOINON.

TOINON. Elle croise les bras et, sans dire un mot à Bernadille,
le regarde avec fureur.

DUETTO et COUPLETS.

TOINON.

Ainsi, te voilà!

BERNADILLE.

Me voilà.

TOINON.

Et t'as cru qu'ça s' passerait comme ça ?

BERNADILLE

Ah ! ma chère,

Pas de colère !

Si vous commencez sur ce ton,

Comment finirez-vous?...

TOINON.

Oui, vous avez raison.

Sur moi j'saurai prendr' de l'empire,

Monsieur, et c' que j'ai à vous dire,

Je le dirai bien posément,

Bien doucement...

BERNADILLE, voulant la prendre dans ses bras.

Oui, c'est cela, bien posément,

Bien doucement...

ENSEMBLE, très piano.

Bien doucement,

Bien posément,

Bien doucement,

Bien posément.

TOINON, s'échappant des bras de Bernadille et éclatant.

I

Donc, après huit grands jours d'absence,

Brigand, te voilà revenu !

Qu'as-tu fait, gibier de potence,*

Oui, qu'as-tu fait d'puis qu'on n' t'a vu ?

Trompeur ! traître ! menteur ! infâme !

J'en suis sûr', j'offrirais d'parier

Qu' tu viens encor' de chez un' femme !

Tu vas p't-être essayer de l'nier ?

Eh bien, voyons ! parl', dis qué qu'chose,

Mais quoi qu' tu dis's, sache-le bien,

Que j' n'en croirai rien, et pour cause,

Non, brigand, je n'en croirai rien!...

T'auras beau prendre un air honnête,

A tout j' répondrai : non, non, non!!!...

BERNADILLE.

Voyons, Toinon, voyons Toinette !

TOINON.

Y a pas d' Toinett', y a pas d' Toinon !

BERNADILLE.

Calmons-nous, Toinette et Toinon !

TOINON.

Y a pas d' Toinett', y a pas d' Toinon!...

Eh bien, parl' !

BERNADILLE.

Parler? à quoi bon.

Puisque tu ne veux rien entendre?...

TOINON.

Essaie, au moins, de te défendre !

BERNADILLE.

Quoi ! me défendre? ma foi, non !

J'aime bien mieux tout avouer.

TOINON.

C'est donc vrai? tu viens d'chez un' femme...

BERNADILLE.

De chez deux femmes,
De chez trois femmes,
De chez quatr' femmes,
D'chez un tas d' femmes...

TOINON, l'interrompant.

Faut-il que j' sois bêt' de t'aimer,
Malgré tes procédès infâmes!...
Mais je n' peux pas m'en empêcher
Et j'en conviens bien humblement,
Bien lâchement...

BERNADILLE.

Bien doucement...

TOINON.

Bien lâchement...

BERNADILLE.

Bien doucement.

TOINON.

II

C'est pas gentil d'user d' ta force
Contr' quelqu'un d'aussi faibl' que moi :
Tu vois qu' c'est en vain que j' m'efforce
De r'prendre un cœur qu'est tout à toi.
Hélas ! j'ai beau dire et beau faire,
T'es là, j' peux pas t'en arracher :
Si t'étais pas dur comme un' pierre,
Un tel aveu devrait t'toucher !
Je m' fâche et j'cri', mais à ta vue
Je r'deviens souple comme un gant.
C'est qu', vois-tu, j' t'aim' comme un' perdue,
Je t'aim' que c'en est révoltant !
J' t'aim' comme une foll', j' t'aim' comme un' bête,
J' t'aim' d'un amour qui n'a pas d' nom...

BERNADILLE.

Voyons, Toinon, voyons Toinette!...

TOINON, émue.

Pauvre Toinett', pauvre Toinon !

BERNADILLE.

Calmons-nous, Toinette et Toinon !

TOINON.

Embrasse Toinette et Toinon !

ENSEMBLE

Embrass' Toinon, embrass' Toinette,
Embrasse Toinette et Toinon !

BERNADILLE.

J'embrass' Toinon, j'embrass' Toinette,
J'embrasse Toinette et Toinon !

BERNADILLE.

Là, maintenant que tu es redevenue raisonnable, si nous rentrions, hé?... je t'assure que nous ferions bien.

TOINON.

Pas avant que tu m'aies dit son nom.

BERNADILLE.

Quel nom?

TOINON.

Le nom de la femme avec qui tu m'as trompée.

BERNADILLE.

Mais je ne t'ai pas trompée!

TOINON, incrédule.

Ah!

BERNADILLE.

Tu sais bien que je t'aime et que je t'aimerai toujours.

TOINON.

Oui, je le sais, tu n'aimes que moi, mais tu as beau n'aimer que moi, tu es faible, et dès qu'une autre femme te fait remarquer qu'elle te trouve... à son goût...

BERNADILLE, riant.

Ah bien! il est bien clair que dès qu'une autre femme...

TOINON, furieuse.

Il en convient!

BERNADILLE.

Il ne faut pas nous en demander trop, non plus... à nous autres, faibles hommes; il est bien clair que dès qu'une femme nous fait comprendre... nous ne pouvons vraiment pas... nous aurions l'air bête!...

TOINON.

Ainsi tu avoues... tu avoues que pendant les huit jours qui viennent de se passer...

BERNADILLE, en colère.

Tu veux le savoir, décidément, tu veux le savoir. ce que j'ai fait pendant ces huit jours... tu veux le savoir!... Eh bien! je vais te le dire... j'ai conspiré...

TOINON.

Hein?

BERNADILLE.

J'ai conspiré avec M. de Cellamare.

TOINON.

Avec monsieur?...

BERNADILLE.

Avec madame la duchesse du Maine, avec le cardinal de Polignac, avec M. Alberoni, avec le roi d'Espagne.

Délicat et Flammèche reparaissent au fond.

TOINON.

Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça?

BERNADILLE, à voix basse.

Ça veut dire... ça veut dire qu'on me cherche, et que si ces deux hommes que j'aperçois là-bas me trouvent ici, je serai pendu... Voilà ce que ça veut dire.

TOINON.

Ah! mon Dieu!...

Elle tombe dans les bras de Bernadille.

BERNADILLE.

Allons, bon! il ne nous manquait plus que ça... mais si tu t'évanouis, petite bête... je serai obligé de rester là pour te porter secours, et on me pincera.

TOINON, se relevant brusquement.

Tu as raison! je serai forte... Entre chez moi, vite, vite... et cache-toi.

BERNADILLE.

Enfin! (S'arrêtant à la porte.) Et de la prudence, n'est-ce pas?... On essaiera de te faire causer... de la prudence!...

TOINON.

N'aie pas peur!... (Bernadille entre dans la maison. Il a conspiré! j'ai un amant qui conspire!... Ah! depuis que je sais cela, il me semble que je l'aime mille fois davantage.

BERNADILLE, ouvrant la fenêtre et paraissant sur le balcon.
Et de la prudence, n'est-ce pas? de la prudence!

TOINON.

Eh! oui... mais cache-toi donc!

Bernadille disparaît. — Délicat et Flammèche descendent en scène.

SCÈNE VI

TOINON, DÉLICAT, FLAMMÈCHE,
puis JACQUOT.

FLAMMÈCHE.

C'est lui, n'est-ce pas?

DÉLICAT.

Je crois que c'est lui: cependant je ne suis pas sûr... il a bien le costume de l'homme que nous cherchons, mais comme nous n'avons pu distinguer les traits...

FLAMMÈCHE.

C'est lui, j'en suis sûr.

TOINON, à part.

C'est de lui que l'on parle.

Elle retourne vers sa boutique.

DÉLICAT.

C'est trop fort... être l'aigle de la police, savoir que ma femme a un amant, et ne pas pouvoir arriver à savoir qui est cet amant... c'est trop fort! c'est trop fort!

FLAMMÈCHE.

Tu cherches toujours?

DÉLICAT.

Oui.

FLAMMÈCHE.

Et tu ne trouves pas?

DÉLICAT.

Non... mais, à force de chercher, je trouverai... Qui ça peut-il être? qui ça peut-il être?...

Flammèche et Délicat se promènent sans perdre de vue la maison.

TOINON, à part.

Ils ne s'en vont pas... allons, ne nous laissons pas troubler... il faut ouvrir mon cabaret et servir les pratiques comme si de rien n'était. (Appelant.) Jacquot! Jacquot!... Est-ce que tu n'es pas réveillé, Jacquot?

JACQUOT, paraissant à la porte.

Si fait, mam'zelle.

TOINON.

Enlève les volets, mon garçon, enlève les volets... allons, Jacquot, allons..

Elle regarde toujours les deux agents. — Jacquot enlève les volets.

FLAMMÈCHE, bas, à Délicat.

Il y aurait un moyen de savoir à quoi nous en tenir : ce serait de causer avec la cabaretière.

DÉLICAT.

Tu as raison. (Haut.) Hé là! hé! la cabaretière!

TOINON.

Que désirez-vous, messieurs?

DÉLICAT.

Venez un peu ici, la cabaretière, venez un peu ici, je vous prie... Pas vrai, qu'elle est gentille, monsieur Flammèche, et que vous voudriez bien avoir, à vous, une petite femme comme ça?...

FLAMMÈCHE.

J'aimerais mieux en avoir plusieurs...

DÉLICAT.

Qu'est-ce que c'est?... Je vous demande pardon pour mon ami. mademoiselle, je vous demande bien pardon!

FLAMMÈCHE.

Imaginez-vous, la cabaretière, que nous cherchons un conspirateur.

TOINON.

Un conspirateur!...

FLAMMÈCHE.

Et nous voudrions savoir si, par hasard, ce conspirateur ne serait pas l'homme qui est là, caché dans votre chambre.

TOINON, tombant évanoui dans les bras de Flammèche.

Ah!...

FLAMMÈCHE.

Pauvre petite!

DÉLICAT.

Ça y est!

FLAMMÈCHE.

Oui, ça y est... (Regardant Toinon.) mais c'est bien cruel, tout de même, de faire de la peine à une aussi jolie fille.

Il embrasse Toinon.

DÉLICAT.

Je vous demande pardon si je passe devant vous!...
Il embrasse Toinon. Qu'est-ce que tu veux? c'est le métier!

FLAMMÈCHE.

Oui! c'est le métier.

A son tour, il embrasse Toinon.

DÉLICAT.

Je vous demande pardon si je repasse devant vous...
Il passe encore une fois devant Flammèche pour embrasser Toinon.

FLAMMÈCHE.

Elle revient à elle...

TOINON.

Messieurs, je vous en prie, n'allez pas croire, parce que j'ai eu la bêtise de m'évanouir, n'allez pas croire... ça ne prouve pas...

FLAMMÈCHE.

Ça prouve que nous avons eu tort de vous faire une mauvaise plaisanterie, voilà tout !

TOINON.

Une plaisanterie?...

FLAMMÈCHE.

Pas autre chose, la cabaretière, pas autre chose...
(Bas, à Délicat.) Veille à ce qu'il ne puisse pas sortir de cette maison, je vais moi-même prévenir le commissaire...

TOINON, qui saisit ce dernier mot.

Le commissaire!... il est perdu !

Elle entre chez elle. — On entend des cris : « **La boulangère!... la boulangère!...** » — Flammèche, qui allait sortir, s'arrête.

FLAMMÈCHE.

Qu'est-ce que c'est ça?...

DÉLICAT.

C'est cette boulangère qui a gagné tant d'argent rue Quincampoix, avec les actions de M. Law... Elle ne va plus à pied : c'est en chaise à porteurs maintenant qu'elle distribue le pain chez ses pratiques.

FLAMMÈCHE.

Ouvre l'œil... il ne faut pas qu'à la faveur de cette foule, notre homme trouve moyen de s'échapper.

DÉLICAT.

N'aie pas peur!

Tous deux se perdent dans la foule qui envahit la scène.

SCÈNE VII

LE CHŒUR, puis MARGOT, COQUEBERT, vêtu d'un magnifique costume de suisse et portant un petit chien.

CHŒUR.

Ah! qu'elle est fière,
La boulangère,
Avec ses quatre grands laquais!
Ah! qu'elle est fière,
La boulangère,
Qui vend du pain dans un palais!

Entrée d'un petit cortège. — En tête, Coquebert, suisse galonné, tout doré, canne à la main; — puis deux laquais, en livrée somptueuse: ils portent, dans des corbeilles dorées, de gros pains de quatre livres; — puis, dans une éclatante chaise à porteurs, la boulangère; — derrière la chaise, deux autres laquais. — Les porteurs déposent la chaise au milieu du théâtre, Coquebert ouvre la portière, et Margot sort de la chaise: — costume de boulangère riche: à la ceinture, un gros troussseau de ces petits morceaux de bois qui sont à l'usage des boulangers. — A l'entrée de Margot, tout le monde crie: « Vive la boulangère! »

MARGOT, montrant ses laquais.

I

Lorsque j'étais fill' de boutique,
Je n'en avais pas autant qu'ça,
Et je portais à la pratique
De ces gros pains qu' vous voyez là!
Mais j'avais le goût des affaires,
Et j'ai pu gagner honnêt'ment
Des sommes extraordinaires,
Ce qui fait qu'on chante à présent :

« La boulangère a des écus
 Qui ne lui coûtent guère;
 Elle en a, car on les a vus... »
 Je suis la boulangère!

TOUS.

Voilà la boulangère
 Aux écus,
 Voilà la boulangère!

MARGOT.

II

C'était pour rir', pas davantage,
 Que jadis on m' faisait la cour;
 Maint'nant on m' parl' de mariage,
 Tout's les fois qu'on m' parle d'amour.
 C'est très flatteur pour la morale
 De voir qu'ils veul'nt m'épouser tous...
 D'où vient cett' rag' matrimoniale?
 J' m'en doute un peu... c'est qu', voyez-vous,
 La boulangère a des écus
 Qui ne lui coûtent guère;
 Elle en a, car on les a vus...
 Je suis la boulangère!

CHŒUR.

Voilà la boulangère!
 Aux écus,
 Voilà la boulangère!

MARGOT.

Monsieur mon suisse, faites avancer ma chaise.
 (Après avoir embrassé le petit chien.) Et mettez-y Fanfre-
 luche .. Allons, mes deux porteurs! (Les deux porteurs sou-
 lèvent la chaise.) C'est moins lourd que lorsque j'y suis,
 n'est-ce pas?... Pendant que je vais causer avec mon
 amie Toinon, vous allez, vous, faire faire à Fanfre-
 luche le tour de la Halle. Ça la distraira, cette petite
 bête, et ça fera courir les badauds.

LE CHŒUR.

Vive la boulangère!

MARGOT.

Merci, bon peuple, merci... mais je ne serai pas

ingrate... Je te donnerai du pain gratis, et quand il n'y aura plus de pain, je te ferai cuire de la brioche... mes moyens me le permettent... En route, mes deux porteurs!... Vous, mon suisse, restez...

Le cortège se met en marche, avec cette seule différence que Margot est remplacée par Fanfreluche dans la chaise à porteurs.

TOUS.

Vive la boulangère!

MARGOT.

Ne criez pas si fort : vous allez faire peur à Fanfreluche... Faites bien attention à Fanfreluche, mes quatre laquais!...

Nouveaux cris de : « Vive la boulangère! »

SCÈNE VIII

MARGOT, COQUEBERT.

MARGOT.

Et maintenant, monsieur mon suisse, voulez-vous entrer là, et dire à mademoiselle Toinon que son amie Margot désire lui parler?

COQUEBERT.

Et après?...

MARGOT.

Après, vous vous installerez dans ce cabaret et vous boirez à ma santé jusqu'à ce que je vous appelle.

COQUEBERT.

Je veux bien... mais ça n'est pas assez difficile tout ça, ça n'est pas assez difficile!

MARGOT.

Vous dites?...

COQUEBERT.

Je dis que ce que vous me demandez, ça n'est pas assez difficile... je voudrais faire pour vous quelque chose d'extraordinaire.

MARGOT.

Pourquoi ça?...

COQUEBERT.

Parce que je vous aime... et lorsque j'aurai fait pour vous quelque chose d'extraordinaire, j'espère que vous m'aimerez.

MARGOT.

Monsieur mon suisse?...

COQUEBERT.

Patronne?...

MARGOT.

Si peu que j'aie l'habitude d'avoir un suisse, il me semble que vous ne me parlez pas comme un suisse devrait parler à sa supérieure.

COQUEBERT.

C'est que je ne suis pas un suisse ordinaire : je suis de Château-Thierry.

MARGOT.

Ce n'est pas une raison!...

COQUEBERT.

Je m'appelle Coquebert... et je suis de Château-Thierry... J'aurais pu y vivre heureux, car j'étais riche et considéré; mais l'ambition m'a perdu; j'ai réalisé ma fortune, et je suis venu à Paris... Malheureusement, en arrivant à Paris, je me suis logé rue Quincampoix...

MARGOT.

C'est là que j'ai fait ma fortune.

COQUEBERT.

C'est là que j'ai défait la mienne.

MARGOT.

J'ai acheté, j'ai vendu... et j'ai gagné.

COQUEBERT.

J'ai vendu, j'ai acheté... et j'ai perdu.

MARGOT.

Vous n'avez pas su manœuvrer.

COQUEBERT.

Je crois qu'il y a beaucoup de turquerie là dedans... Enfin, turquerie ou non, au bout de huit jours, il ne me restait plus rien.

MARGOT.

Alors, vous vous êtes fait suisse?

COQUEBERT, avec fierté.

Jamais je n'aurais consenti à servir si je n'avais été poussé par un motif...

MARGOT.

Quel motif?

COQUEBERT.

Je vous l'ai dit : l'amour.

MARGOT.

Je ne dois vous laisser aucun espoir... Je n'aime personne en ce moment, et je crois bien que j'en ai fini avec toutes ces bêtises-là... mais, si jamais je me me remettais à aimer...

COQUEBERT.

Ça ne serait pas moi.

MARGOT.

Je n'osais pas vous le dire.

GOQUEBERT.

Aussi m'a-t-il paru délicat de le deviner... Mais ça m'est égal... ce que je tenais à vous dire, c'est que je vous suis dévoué comme une bête, et que si jamais il se présentait une occasion de me sacrifier pour vous...

MARGOT.

Ça pourra venir, mon ami, ça pourra venir.

COQUEBERT.

En attendant, je vais prévenir mademoiselle Toinon.

Il sort.

MARGOT.

C'est un suisse par amour!... Il avait l'air sincère, il m'a émue.

SCÈNE IX

MARGOT, TOINON.

TOINON.

Margot!

MARGOT.

Oui, c'est moi. As-tu pensé que la fortune me ferait oublier ma meilleure amie?... Tu as quelque chose... qu'est-ce que tu as?

TOINON.

Ce que j'ai?...

MARGOT.

Oui...

TOINON.

I

Ce qu' j'ai, tu me l' demandes?
Ce qu' j'ai? tu vois mes pleurs :
Les douleurs les plus grandes
N' sont rien près d' mes douleurs!

On peut êtr' malheureuse,
On n' peut pas l'être autant :
J'ai que j' suis amoureuse,
Et qu'on m' prend mon amant !

II

En vain j' creus' ma cervelle,
Pour trouver quéqu' moyen ;
Contre un' chos' si cruelle,
Je cherche et n' trouve rien !...
Quell' destinée affreuse !
Quel horrible tourment !...
J'ai que j' suis amoureuse,
Et qu'on m' prend mon amant !

MARGOT.

Amoureuse... encore?... Tu le seras donc toujours ?

TOINON.

C'est plus fort que moi. je ne peux pas m'en empêcher : c'est si bon d'être amoureuse. c'est si bon !... et il me semble que toi-même...

MARGOT.

Je ne dis pas non, j'ai fait ma part... moi aussi, j'ai aimé ; moi aussi. j'ai souffert !... (Riant.) En ai-je assez fait, de ces bêtises, quand j'y pense !... (Riant.) Mais c'est fini, maintenant, complètement fini.

TOINON.

Moi, ça continue.

MARGOT.

Et qu'est-ce qui veut te le prendre, ton amant?... c'est une femme?...

TOINON.

Non, c'est le commissaire.

MARGOT.

Le commissaire?...

TOINON.

Oui.

MARGOT.

Et pour quoi faire, bon Dieu !

TOINON.

Pour le pendre...

MARGOT.

Aïe!...

TOINON.

Parce qu'il a conspiré...

MARGOT.

Avec M. de Cellamare?...

TOINON.

Tu sais?...

MARGOT.

On ne parle que de ça depuis ce matin... Ah! ma pauvre Toinon!... Où est-il maintenant?...

TOINON.

Il est là, dans ma chambre... et les gens de police savent qu'il y est!...

MARGOT.

Connaissent-ils son visage, les gens de police?...

TOINON.

Non, mais qu'importe?... Ils savent comment il est habillé, ils savent qu'il est là...

MARGOT, après un moment de réflexion.

Embrasse-moi, Toinon : je sauverai ton amant...

TOINON.

Tu dis?...

MARGOT.

Je dis que je sauverai ton amant, tout à l'heure, au nez et à la barbe des gens de police; je l'emmènerai chez moi, et, une fois chez moi, je le cacherai si bien...

TOINON, inquiète.

Ah! c'est chez toi que tu comptes le cacher?

MARGOT.

Oui...

TOINON.

Tu n'aurais pas un autre moyen?

MARGOT.

De la méfiance!...

TOINON.

Non, mais...

MARGOT, riant.

Puisque je t'ai dit que moi... j'avais fini...

TOINON.

Oui, mais s'il allait te prendre envie de recommencer?...

MARGOT.

Et puis, ne suis-je pas ton amie, ta meilleure amie?... Comment peux-tu supposer que moi, ton amie, ta meilleure amie?...

TOINON.

C'est vrai... je te demande pardon... (Allant au fond du théâtre.) Mon Dieu! l'on vient!... des soldats... c'est pour lui!... (Redescendant.) Sauve-le, Margot, sauve-le! sauve-le!

MARGOT.

Entre dans ton cabaret, tu y trouveras mon suisse... Écoute bien ce que tu lui diras.

Elle parle bas à Toinon pendant que le populaire envahit la scène.
Toinon entre dans le cabaret.

FINALE.

CHŒUR DU POPULAIRE.

Encore un gueux qu'on va pincer :

Voilà les militaires!

Compères, laissez-nous passer;

Rangez-vous, les commères...

La foule, dans le fond du théâtre, regarde venir les archers du guet. —
Pendant le dialogue qui suit, on entend se rapprocher une petite marche militaire, fifres et tambours.

TOINON, qui sort de son cabaret.

Et tu crois réussir ?

MARGOT.

Je tiendrai ma promesse :

Oui, Toinon, je le sauverai.

Mais tâche de calmer la frayeur qui t'opprime

Ou nous somm's fricassé's...

TOINON.

C'est bien, je tâcherai.

Pendant la reprise du chœur entrent, précédés de fifres et de tambours,
les archers du guet.

REPRISE DU CHŒUR.

Encore un gueux qu'on va pincer,

Etc...

LE COMMISSAIRE.

Gardez bien toutes les issues,

Et placez des soldats au coin de ces deux rues :

Nul ne doit plus sortir d'ici !

FLAMMÈCHE, DÉLICAT.

Nul ne doit plus sortir d'ici !

MARGOT.

Pas même moi ?

LE COMMISSAIRE.*

Qui, vous ?

MARGOT.

Moi donc, la boulangère !

Prétendez-vous me retenir aussi?...

LE COMMISSAIRE, saluant.

Je sais trop ce qu'on doit, ma chère,

A vos écus ainsi qu'à vos attraites...

Laissez passer la boulangère !

MARGOT.

Avec mes quatre grands laquais...

LE COMMISSAIRE.

Avec ses quatre grands laquais.

MARGOT.

Et mon suisse.

LE COMMISSAIRE.

Votre suisse ?

MARGOT.

Oui, mon suisse.

TOINON.

Oui, son suisse.

LE COMMISSAIRE.

Je ne le vois pas, votre suisse.

MARGOT.

Où donc est-il passé, mon suisse ?

Paraît Bernadille, sortant du cabaret, sous le costume que portait
le suisse de la boulangère.

BERNADILLE, avec l'accent suisse.

Foilà ! voilà !

Le suisse temanté, voilà !

TOUT LE MONDE.

Ah ! qu'il est beau, ce gaillard-là !

MARGOT.

Où diable étais-tu, fainéant,
Pendard, ivrogne, sacripant ?

BERNADILLE.

I

Montame, che n'étais bas loin :
Ch'étais au caparet tu coin
Et che m'y crisais afec soin
Montame, che n'étais bas loin ;
Tranquillement ch' fitais mon ferre,
A la santé d' montsir le commissaire.

II

Il est pon, le fin qu'on poit là...
Aussi che m' tisais : « Oh ! la la !
Ch' n'en ai chamais pu tu comm' ça.

Qu'il est pon, le fin qu'on poit là!... »
 Tranquillement ch'fîtait mon ferre,
 A la santé d'montsir le commissaire.

LE COMMISSAIRE, plus occupé à regarder la fenêtre de Toinon
 que le suisse.

Il est fort honnête, vraiment,
 Et, de plus, c'est un très bel homme...
 Oui, vraiment, c'est un très bel homme...

A Margot.
 Je vous en fais mon compliment!

BERNADILLE, au commissaire.
 Vous êtes trop poli, vraiment!

LE COMMISSAIRE.
 Je vous en fais mon compliment...

COUPLETS.

MARGOT.

I

N'est-ce pas que c'est un bel homme,
 Tout reluisant comme un soleil,
 Et qu'on irait d' Paris à Rome
 Avant d'en trouver un pareil?

Avec amour.
 Il m' coût' cher, mais il vaut son prix :
 Aussi j' défi' qu' dans tout Paris,
 J' défi' qu'on puisse
 Trouver un suisse,
 Un suisse,
 Qui puisse
 Rivaliser avec mon suisse!

TOUT LE MONDE.

J' défi' qu'on puisse
 Trouver un suisse,
 Un suisse
 Qui puisse
 Rivaliser avec son suisse!

Délicat et Flammèche entrent dans le cabaret.

MARGOT.

II

Quand il passe avec sa hall'barde,
 Plus d'un' femme' le r'gard' de côté;
 Mais c'est à peïn' s'il y prend garde :
 J' suis sûr' de sa fidélité...
 Il m' coût' cher, mais il vaut son prix;
 Aussi j' défi' qu' dans tout Paris
 J' défi' qu'on puisse
 Trouver un suisse,
 Un suisse
 Qui puisse
 Rivaliser avec mon suisse!

LES DEUX EXEMPTS, sortant du cabaret, au commissaire.

Notre homme est là : ne craignez rien...
 Nous le tenons.

LE COMMISSAIRE, se frottant les mains.
 Fort bien ! fort bien !

BERNADILLE, au commissaire.

Mont'sir le commissaire' me paraît bien content :
 Gesticulant, parlant, allant, venant, trottant...
 Sa lèvre est souriante... il est gras, bien portant...
 Mont'sir le commissair' me paraît bien content !

MARGOT et TOINON.

Monsieur le commissaire a l'air d'être content :
 Cela nous réjouit... Nous espérons pourtant
 Lui jouer un bon tour et que, dans un instant,
 Monsieur le commissair' ne sera plus content !

LE COMMISSAIRE, FLAMMÈCHE et DÉLICAT.

Monsieur le commissaire est, en effet, content ;
 Il a raison de l'être : il va, dans un instant,
 Happer, prendre au collet un rebelle important...
 Monsieur le commissaire est, en effet, content !

TOINON, à MARGOT, bas.

Souviens-toi bien qu' t'es mon amie,
 Que je compt' sur ta bonne foi,
 Et qu' ce s'rait un' vrai' perfidie
 Si t'allais le garder pour toi.

MARGOT, à Toinon.

Un tel soupçon!... un' femm' comm' moi!...

DÉLICAT, au commissaire.

Laissons partir la boulangère.

FLAMMÈCHE.

Et puis après, bien lestement...

FLAMMÈCHE et DÉLICAT.

Nous expédierons notre affaire.

LE COMMISSAIRE.

Fort bien! fort bien!

REPRISE GÉNÉRALE.

Monsieur le commissaire a l'air d'être content,
Etc.

Bernadille fait avancer la chaise de la boulangère.

CHOËUR.

J' défi' qu'on puisse

Trouver un suisse,

Un suisse

Qui puisse

Rivaliser avec son suisse!

La boulangère remonte dans sa chaise, au milieu des cris : « **Vive la boulangère!**... » Le petit cortège reprend sa marche. Bernadille s'avance le premier, faisant écarter la foule. — Au même moment, Flammèche et Délicat sortent du cabaret : ils ont arrêté Coquebert, qui porte le costume de Bernadille; Coquebert se débat. — Le rideau tombe sur la sortie de la boulangère et sur l'arrestation de Coquebert.

ACTE DEUXIÈME

La Boulangerie.

Une boulangerie somptueuse : partout de l'or et des glaces. — A gauche, le comptoir chargé de gros pains de quatre livres. — A droite, au troisième plan, porte de l'escalier qui descend au four. — Au fond, face au public, large porte donnant sur la rue.

SCÈNE PREMIÈRE

BOULANGÈRES, CLIENTS, PAGES,
GRISSETTES, puis MARGOT.

Au lever du rideau, grand mouvement : des acheteurs entrent et sortent : des boulangères très élégantes, toutes dans le même costume, servent les clients et distribuent gros et petits pains.

CHŒUR.

Avec politesse,
Avec gentillesse,
Sans perdre de temps
Servez } les clients.
Servons }

RAVANNES.

Quand les grandes coquettes
Vous font par trop languir...

LES PAGES.

Quand les grandes coquettes
Vous font par trop languir...

RAVANNES.

On va chez les grisettes
Pour se ragaillardir !

TOUS.

Babet doit en amour
Avoir son tour!...
Apportez-nous du pain, du lait,
Apportez-nous-en, s'il vous plaît.

PAGES et BOULANGÈRES.

Voici du pain, voici du lait.

Entre Margot, suivie de deux porteuses avec des petits pains
sur des claies.

MARGOT.

Tout chauds, tout chauds, voilà ! voilà !
Par ici prenez, et prenez par là ;
Mais, de grâce, messieurs les pages,
Soyez bien sages !

LES PAGES.

Nous serons sages.

MARGOT.

Et ne faites pas, lanturlu !
C' qu'a fait mam'zell' Manon Frelu...

I

Savez-vous l'histoire advenu'
A mad'moisell' Manon Frelu ?
Elle adorait un militaire
Qui s'en est allé z'à la guerre ;
Avant d' partir, ce tendre amant
Lui dit : « Jure-moi, par serment,
Qu'tu n' trahiras pas ma tendresse. »
Ell' le jura z'immédiat'ment...
Elle a juré par sa vertu,
Lanturlu !
La vertu de Manon Frelu,
Lanturlu !

LE CHŒUR

Elle a juré par sa vertu,
La vertu de Manon Frelu !

II

Dès le lendemain, pas plus ta
Manon rencontra, par hasard

Un jeun' garçon de bonne mine :
 C' qui s'ensuivit, on le devine.
 Comm' un' foll', ell' s' mit à l'aimer,
 A l'embrasser, à l' bichonner,
 Ell' jura mèm' dans son ivresse,
 Que celui là !... serait l' dernier...
 Elle a juré par sa vertu
 Lanturlu !
 Etc.

III

Là d'ssus, l'autr', c'lui qu'était parti,
 Revient sans avoir averti :
 V'là Manon bien embarrassée,
 Bien ennuyé', bien tracassée.
 Lequel des deux gardera-t-elle?...
 Ell' garda les deux à la fois ;
 Mais ell' jura, foi d'honnêt' fille,
 Qu'ell' n'en prendrait jamais plus d' trois...
 Elle a juré par sa vertu,
 Lanturlu !
 Etc.

SCÈNE II

LES MÊMES, BERNADILLE.

BERNADILLE entre en fredonnant.
 Tout chauds, tout chauds ! voilà, voilà !

UNE GRISETTE.

Tiens, tiens, la boulangère ! vous avez un nouveau mitron ?

MARGOT.

Moi?... mais pas du tout !... il y a longtemps déjà..
 (Bas.) Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

BERNADILLE.

Je croyais que l'on manquait de petits pains, et alors...

LES GRISETTES, LES PAGES.

Oui, oui... donnez-nous-en des petits pains... donnez-nous-en, le beau mitron... donnez-nous-en... donnez-nous-en...

Les grisettes entourent Bernadille.

MARGOT, écartant brusquement les grisettes.

Qu'est-ce que ça veut dire?... Voulez-vous bien?...

LES GRISETTES, LES PAGES.

Eh! là, la boulangère... eh! là...

UN PAGE.

C'est donc vrai, ce qu'on dit dans le quartier?

MARGOT.

Qu'est-ce qu'on dit?...

UN AUTRE PAGE.

Que la boulangère est jalouse.

MARGOT.

Quand cela serait?...

RAVANNES.

Ne vous fâchez pas, la boulangère! nous sommes trop amoureux nous-mêmes, pour vouloir gêner des amoureux.

REPRISES DE L'AIR PRÉCÉDENT

PAGES, GRISETTES, BOULANGÈRES.

Nous comptons sur votre vertu,
Lanturlu!

Comm' sur cell' de Manon Frelu,
Lanturlu!

Sortie générale : — les pages sortent en emmenant les grisettes; les boulangères sortent, les unes en portant au dehors des pains dans des corbeilles, les autres en descendant par l'escalier qui mène au four.

SCÈNE III

MARGOT, BERNADILLE.

MARGOT.

Tu veux donc te livrer?... te perdre?...

BERNADILLE.

Non...

MARGOT.

Pourquoi te montres-tu, alors? pourquoi ne restes-tu pas là-dessous comme je te l'avais recommandé?

BERNADILLE.

C'est que je voudrais avoir des nouvelles... il y a huit jours que je suis enfermé ici... je voudrais savoir ce qu'on en dit maintenant, de la conspiration de M. de Cellamare...

MARGOT.

Je puis t'en donner, moi, des nouvelles... et elles ne sont pas bonnes : madame la duchesse du Maine a été arrêtée. on l'a envoyée en Bourgogne...

BERNADILLE.

Qu'est-ce qu'elle va devenir avec un coiffeur de province?... Et M. le duc du Maine?...

MARGOT.

Arrêté aussi...

BERNADILLE.

Que dirait Louis XIV?... Un fils qu'il aimait tant!... Et M. le cardinal de Polignac?

MARGOT.

Exilé dans une de ses abbayes.

BERNADILLE.

Et le roi d'Espagne?

MARGOT.

Le roi d'Espagne ?...

BERNADILLE.

Oui...

MARGOT.

Je ne crois pas qu'on lui ait rien fait, au roi d'Espagne... je n'ai pas entendu dire...

BERNADILLE.

Ah ! tant mieux ! tant mieux !... il m'intéresse, le roi d'Espagne...

MARGOT.

Par exemple, l'abbé Brigaut est à la Bastille... le duc de Richelieu y est aussi...

BERNADILLE.

Allons, bien ! le duc de Richelieu à la Bastille et moi obligé de me cacher dans une cave !... Qu'est-ce que les femmes vont devenir ?...

MARGOT.

Tu dis ?...

BERNADILLE.

Rien.

Entre une pratique.

MARGOT.

Descends vite, voilà quelqu'un...

BERNADILLE.

Tout à l'heure !... tout à l'heure !... il faut que je respire.

Il s'en va au fond, sur le seuil de la porte.

LA PRATIQUE.

Deux sous de pain, la boulangère...

MARGOT, tendant un gigantesque pain de six livres.
Tenez...

LA PRATIQUE, étonnée.

Pour deux sous, je vous dis...

MARGOT, furieuse.

Prenez ça : je n'ai pas le temps de couper... (Elle s'élance sur Bernadille, le saisit par la main et le ramène violemment sur le devant de la scène : la pratique s'en va, emportant le gros pain.) Tu as perdu la tête, décidément!... t'en aller dans la rue!...

BERNADILLE.

J'ai besoin d'air... (Avec explosion.) Je ne peux pas continuer à vivre enfermé comme ça... j'étouffe!... il me faut de l'air... j'ai toujours eu une bonne santé, mais à la condition d'avoir de l'air...

MARGOT.

En auras-tu, de l'air, quand tu te seras fait mettre en prison comme une bête?...

BERNADILLE, se calmant.

Voilà une chose juste... Quand on me dit une chose juste, je ne m'entête pas.

MARGOT, câline.

Tu vas descendre, alors... tu vas retourner là-dessous...

BERNADILLE.

C'est que je m'y ennuie là-dessous!...

MARGOT.

Ingrat!

BERNADILLE.

Quant à ça, non, je ne suis pas ingrat; j'ai, au contraire, pour vous toute la reconnaissance...

MARGOT.

Et voilà justement ce que j'appelle être ingrat... c'est de t'obstiner à n'avoir pour moi que de la reconnaissance!...

BERNADILLE.

C'est de la raffinerie, tout ça, c'est de la raffinerie;

vous ne devriez pas oublier que Toinon est votre meilleure amie.

MARGOT.

A qui la faute, si je l'oublie?

BERNADILLE.

Pas à moi, bien sûr.

MARGOT

Si fait, c'est à toi!... tu as l'air si distingué!... tu dois être quelque grand seigneur déguisé.

BERNADILLE.

Non... je vous assure... je suis coiffeur!

MARGOT.

C'est déjà quelque chose.

BERNADILLE.

Ce n'est pas moi qui vous dirai le contraire!

MARGOT.

Descends... descends...

BERNADILLE, fausse sortie, puis revenant.

Cette pauvre petite Toinon!...

MARGOT.

Toujours Toinon!...

BERNADILLE.

Oui!... c'est drôle, tout de même, qu'en huit jours elle n'ait pas su trouver un moment pour venir me voir...

MARGOT, embarrassée.

Oh! quant à cela!...

BERNADILLE.

Quant à cela?...

MARGOT.

C'est moi qui lui ai conseillé de ne pas venir : les gens de police ont l'œil sur elle!... si elle était venue,

on l'aurait suivie, on t'aurait découvert peut-être... je le lui ai dit..

BERNADILLE.

Et ça a suffi pour l'empêcher!...

MARGOT, de plus en plus embarrassée.

Sans doute, la prudence... la raison...

BERNADILLE.

A la bonne heure!... quand on me dit une chose juste, je ne m'entête pas...

Fausse sortie.

MARGOT, à part.

S'il savait que Toinon est venue trois fois et que trois fois je l'ai mise à la porte!...

BERNADILLE, redescendant.

Mais je sais bien que, moi, à sa place...

MARGOT.

C'est que nous autres, nous aimons mieux que vous!... c'est que, lorsqu'il s'agit de sauver celui que nous aimons, nous savons tout sacrifier... même notre amour!

BERNADILLE.

C'est de la raffinerie tout ça... c'est de la raffinerie!... Paraissent Flammèche et Délicat en fariniers, tout blancs de farine, portant deux sacs énormes.

MARGOT.

Quelqu'un encore... prends garde!... Ah! non... ce sont les deux porteurs qui apportent la farine.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FLAMMÈCHE, DÉLICAT.

FLAMMÈCHE.

Nous voilà, nous... nous apportons la farine...

DÉLICAT.

Pour faire le pain... de la bonne farine, et de la vraie...

MARGOT.

Mais je ne vous reconnais pas... ce n'est pas vous qui, d'ordinaire, venez ici...

FLAMMÈCHE.

Certainement non, ce n'est pas nous... nous ne sommes fariniers que depuis ce matin...

Ils tombent à la renverse, entraînés tous les deux par le poids de leurs sacs, et se trouvent, après leur chute, assis sur ces sacs.

BERNADILLE.

Ça se voit!...

MARGOT

Et qu'est-ce que vous étiez donc hier?

FLAMMÈCHE, se levant.

Nous étions charbonniers, mais ça a fini par ennuyer mon ami... mon ami qui est là...

BERNADILLE.

Oui, oui... nous voyons bien...

FLAMMÈCHE, se relevant.

Ça a fini par l'ennuyer d'avoir toujours du noir sur le nez... alors il m'a dit... Qu'est-ce que tu m'as dit?...

DÉLICAT, se relevant.

Ce que je t'ai dit?...

FLAMMÈCHE.

Oui.

DÉLICAT, à Margot.

Je lui ai dit quelque chose?

MARGOT.

Il paraîtrait...

DÉLICAT.

Qu'est-ce que je lui ai dit?...

FLAMMÈCHE.

C'est ce que je te demande.

BERNADILLE.

Monsieur votre ami vous demande ce que vous lui avez dit...

DÉLICAT.

Est-ce que je sais, moi, ce que je lui ai dit?...

FLAMMÈCHE.

Tu m'as dit que tu voudrais bien faire un autre métier...

DÉLICAT.

Je lui ai dit ça, moi!

FLAMMÈCHE.

Mais que tu tenais à garder ce costume, parce qu'il t'allait bien... Là-dessus, je t'ai répondu... qu'est-ce que je t'ai répondu?

DÉLICAT.

Hé?...

MARGOT.

Monsieur votre ami vous demande ce qu'il vous a répondu?...

BERNADILLE.

Oui, monsieur votre ami vous demande...

DÉLICAT.

Est-ce que je sais, moi!

FLAMMÈCHE.

« Faisons-nous fariniers. » Voilà ce que je t'ai répondu... « Faisons-nous fariniers : nous n'aurons plus de noir sur le nez et nous aurons toujours le même costume. »

MARGOT.

Comment, le même costume?... Ils me rendront folle, ces deux gaillards-là...

FLAMMÈCHE.

Eh ! oui... vous n'avez pas remarqué ça?... le costume des fariniers est absolument le même que le costume des charbonniers.

COUPLETS.

I

DÉLICAT.

Les fariniers, les charbonniers,
Ont le mêm' sac, l' mêm' grand chapeau.

FLAMMÈCHE.

Les charbonniers, les fariniers,
Se ressemblent comm' deux goutt's d'eau.

DÉLICAT.

C'pendant, pour c'lui qui sait bien voir,
Y a un détail très important...

FLAMMÈCHE.

C'est que l' charbonnier est tout noir,
Tout noir,
Et que l'farinier est tout blanc,
Tout blanc !

FLAMMÈCHE et DÉLICAT.

Tout blancs, tout blancs, tout blancs, tout blancs,
Les fariniers sont d' bons enfants !

TOUS LES QUATRE.

Tout blancs, tout blancs, tout blancs, tout blancs...
Les fariniers sont d'bons enfants !

II

DÉLICAT.

J'ai connu un' p'tit' femme qu'était,
Qu'était la femm' d'un charbonnier...

FLAMMÈCHE.

Et cette mêm' petite femme avait
Un amant qu'était farinier...

DÉLICAT.

Son mari v'nait pour l'embrasser,
Puis c'était l' tour de son amant.

FLAMMÈCHE.

El' passait sa vie à s' brosser
Pour n'avoir pas d' désagrément.

FLAMMÈCHE et DÉLICAT.

C'est que l'charbonnier est tout noir,
Tout noir,
Et que l'farinier est tout blanc,
Tout blanc!

TOUS LES QUATRE.

Tout blancs, tout blancs, tout blancs, tout blancs...
Les fariniers sont d'bons enfants!

MARGOT.

Faut-il qu'ils soient forts, tout de même, pour porter
des sacs comme ça!... Ils n'ont pas l'air, pourtant...
celui-là, surtout...

BERNADILLE, à Délicat.

Comment faites-vous?...

DÉLICAT.

Ça nous fatigue...

FLAMMÈCHE.

Ça nous éreinte... Et si vous vouliez être bien aimable...

Ils mettent un des sacs sur le dos de Bernadille.

DÉLICAT.

Attendez... il y en a un autre...

Ils mettent le second par-dessus le premier, sur le dos de Bernadille.

BERNADILLE, trébuchant sous la secousse.

Il n'y en a plus?... Il trébuche encore. Hé là! hé là!...

Il reprend son équilibre.

MARGOT, à Bernadille, qui a les deux sacs sur le dos.

Allons vite, descends... porte ça dans le four.

BERNADILLE.

Allons, faut que j'y aille, décidément... il n'y a pas
moyen de l'éviter.

Il se dirige d'un pas incertain vers la porte de l'escalier qui mène au four. — Tout à coup il perd l'équilibre : les deux sacs roulent par terre. Il les regarde, les empoigne d'une main, les soulève à bras tendu sans aucun effort et sort en les emportant.

DÉLICAT.

Quel gaillard !

SCÈNE V

MARGOT, FLAMMÈCHE, DÉLICAT,
BOULANGÈRES.

MARGOT.

Voulez-vous boire quelque chose, vous deux ?

FLAMMÈCHE.

Ça n'est pas de refus, boulangère, ça n'est pas de refus.

MARGOT.

On va vous donner ça.

Elle remonte.

FLAMMÈCHE, bas.

Eh bien ? le tenons-nous, cette fois ?... Qu'est-ce que tu en penses ?

DÉLICAT.

Je pense que, depuis que le monde est monde, il n'y a jamais rien eu de si vexant... Je suis l'aigle de la police, je sais que madame Délicat a un amant...

MARGOT, redescendant et leur donnant à boire.

Tenez, mes amis.

DÉLICAT, continuant et s'adressant à Margot.

Voyez vous-même s'il peut rien y avoir de plus vexant : je suis l'aigle...

FLAMMÈCHE, lui donnant un coup de bâton dans les jambes.
Imbécile !

DÉLICAT.

Hé!...

FLAMMÈCHE.

Qu'est-ce que tu allais dire à madame?

DÉLICAT, à Margot.

J'allais vous dire quelque chose?...

MARGOT.

Oui...

DÉLICAT.

Est-ce que je sais, moi, ce que j'allais vous dire?...

Il boit.

FLAMMÈCHE.

Je sais ce qu'il allait vous dire : il allait vous dire que...

Que le charbonnier est tout noir,

Tout noir,

Et que l'farinier est tout blanc,

Tout blanc.

ENSEMBLE.

Tout blancs, tout blancs, tout blancs, tout blancs...

Les fariniers sont d'bons enfants!

Ils remontent et au moment où ils allaient sortir, ils sont arrêtés sur le seuil de la porte par l'arrivée du commissaire.

SCÈNE VI

LE COMMISSAIRE, MARGOT, FLAMMÈCHE,
DÉLICAT.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien, messieurs?...

FLAMMÈCHE.

Patron!

MARGOT.

Comment, « patron » ?

FLAMMÈCHE.

Nous croyons que c'est lui, mais nous ne sommes pas sûrs...

LE COMMISSAIRE.

Descendez là et faites ce que je vous ai dit.

FLAMMÈCHE et DÉLICAT.

Tout de suite, patron.

Ils sortent, par la porte de l'escalier qui mène au four.

MARGOT.

Qu'est-ce que ça veut dire?.. ces deux messieurs ne sont donc pas?...

LE COMMISSAIRE.

Ces messieurs sont des hommes à moi!... Vous vous êtes moquée de nous, la boulangère, avec votre suisse.

MARGOT.

Mais pas du tout!...

LE COMMISSAIRE.

Si fait, la boulangère, si fait!... je ne vous en veux pas... c'était de bonne guerre... mais vous ne m'en voudrez pas si j'essaie de prendre ma revanche... Nous croyons que notre conspirateur, le vrai, est caché ici chez vous : c'est pour cela que je ne serais pas fâché de voir tous les mitrons, grands et petits, qui sont en bas...

FLAMMÈCHE, rentrant.

Nous avons fouillé les coins et recoins, et nous vous amenons tout ce que nous avons trouvé.

De l'escalier sort une longue file de mitrons. Bernadille en tête, qui est le plus grand, puis les autres, par ordre de taille, jusqu'à un tout petit, tout petit mitron. — Rentrent, en même temps, les boulangères, les porteurs de pain, etc.

SCÈNE VII

LES MÊMES, BERNADILLE. MITRONS,
BOULANGÈRES.

CHŒUR.

Nous voici tous, nous sortons,
Nous sortons de dessous terre ;
Grands mitrons, petits mitrons,
Nous revoyons la lumière.

Le commissaire, pendant ce chœur, examine les mitrons.

MARGOT, au commissaire.

Est-ce fini, puis-je les renvoyer ?

LE COMMISSAIRE, à Flammèche et à Délicat.

Non pas!... faites venir ici le prisonnier...

TOUS.

Le prisonnier? quel prisonnier?

Flammèche et Délicat rentrent presque aussitôt, ramenant Coquebert.

Il a le costume que portait Bernadille au premier acte.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, COQUEBERT.

FLAMMÈCHE et DÉLICAT.

Voici le prisonnier.

MARGOT.

Mon ancien suisse!... ô ciel!... que va-t-il se passer?

LE COMMISSAIRE, à Coquebert.

Vous savez le moyen d'obtenir votre grâce.

L'homme dont l'autre jour vous avez pris la place.

L'homme que nous cherchons est ici... Regardez.

Et dites-moi : « C'est lui!... » dès que vous le verrez.

MARGOT et BERNADILLE.

O ciel! { il est }
 { je suis } perdu.

COQUEBERT, au commissaire.

N'ayez pas peur, mon maître :
Si votre homme est ici, je vais le reconnaître.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Je palpite d'émotion...
Fut-il jamais situation
Plus terrible, plus empoignante,
Plus neuve et plus intéressante ?

BERNADILLE.

(Parlé.) Je ne le crois pas.

REPRISE DU CHŒUR.

Fut-il jamais situation
Plus neuve et plus intéressante ?

LE COMMISSAIRE, à Coquebert.
Eh bien ! montrez-moi le coupable.
Parlez, j'attends...

Gestes suppliants de Margot à Coquebert.

COQUEBERT.

On va voir en ce jour
De quoi peut rendre capable
Un amour pur, un véritable amour.

TOUS.

Fut-il jamais situation,
Etc.

Pendant la reprise de ce chœur, Coquebert commence à examiner tous les mitrons l'un après l'autre, les grands comme les petits. — Margot trépidante suit du regard Coquebert et lui fait des signes. — Coquebert, en arrivant devant le plus petit des mitrons, un enfant de trois ans, s'arrête, l'examine longuement, hésite ; il passe et arrive à Bernadille. Là encore, il s'arrête.

COQUEBERT, à Bernadille, bas, parlé.

Je sais bien que c'est vous ; mais je ne veux pas le dire.

BERNADILLE, à Coquebert, de même.

Ne me parlez pas, alors... vous allez me faire remarquer.

COQUEBERT, au commissaire.

Votre homme n'est pas là, je n'ai rien à vous dire.

MARGOT.

Je respire!

BERNADILLE.

Je respire!

LE COMMISSAIRE, parlé.

Ils se moquent de moi, mais je les repincerai.

LE CHŒUR.

Fut-il jamais situation.

Etc.

Sortie du chœur. — De tous les mitrons, un seul est resté : c'est Bernadille. Le commissaire s'approche de lui : Bernadille tire son bonnet et lui envoie, comme par mégarde, un nuage de farine en pleine figure.

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins LES MITRONS et LES
BOULANGÈRES.

LE COMMISSAIRE.

Ils auront beau faire, je les repincerai!... Qu'est-ce que vous faites là, monsieur Flammèche?

Flammèche avait tiré une corde de sa poche et se préparait à lier les mains de Coquebert.

FLAMMÈCHE.

J'allais reficeler monsieur...

LE COMMISSAIRE, à Flammèche.

Mais non, mais non, monsieur est libre. Que veux-tu que nous fassions de cet imbécile? Bas.) C'est à Toinon qu'il faut nous attacher : avec Toinon, nous arriverons à quelque chose. (A la boulangère. Sans adieu, la boulangère! En route, Flammèche!

Il aperçoit Dédicé qui, sur le devant de la scène, tout entier à sa préoccupation, se parle à lui-même.

DÉLICAT, à part.

Ah! l'amant de ma femme!... si je le tenais, si je le tenais!...

Le commissaire donne un grand coup de pied à Délicat, qui s'écrie :
« Je le tiens! »

LE COMMISSAIRE.

Mille pardons, monsieur Délicat! Monsieur Délicat, je vous supplie de me pardonner... Allons, venez tous les deux.

Il sort, emmenant Flammèche et Délicat.

SCÈNE X

MARGOT, COQUEBERT, BERNADILLE.

BERNADILLE, ôtant son bonnet.

J'ai tenu à rester, monsieur, j'ai tenu à rester, parce que je tenais à vous serrer la main.

COQUEBERT.

Monsieur...

BERNADILLE.

Vous m'avez rendu un grand service... vous m'avez sauvé... Je n'avais pas, jusqu'à présent, trouvé l'occasion de vous en remercier...

COQUEBERT.

Oh! monsieur...

BERNADILLE, lui prenant la main.

Je vous en prie, monsieur, je vous en prie...

COQUEBERT.

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est elle... tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour elle...

MARGOT.

Oui, c'est pour moi...

COQUEBERT.

Parce que je l'aime!

BERNADILLE.

C'est donc ça! je ne comprenais pas... Maintenant, je me rends parfaitement compte... Vous l'aimez...

COQUEBERT.

Oui, je l'aime .. aussi quand elle m'a ordonné de me faire arrêter à votre place, je n'ai pas hésité...

BERNADILLE.

Bon et excellent homme!

MARGOT.

Homme admirable!

COQUEBERT.

Voilà comme je suis!

MARGOT.

Comme c'est drôle, tout de même!... c'est lui qui s'est sacrifié pour moi, c'est lui qui m'aime : en bonne justice, c'est lui que je devrais aimer... et cependant...

COQUEBERT, désignant Bernadille.

Et cependant, c'est lui...

MARGOT.

Oui.

BERNADILLE.

Oui, c'est moi!...

MARGOT

C'est lui.

BERNADILLE.

Bon et excellent homme!

MARGOT.

Homme admirable!...

COQUEBERT, à Bernadille.

Oui, c'est moi qui suis l'homme admirable, mais... c'est vous qui êtes aimé...

BERNADILLE.

C'est presque toujours comme ça que ça se passe.

COQUEBERT.

Vous l'avez remarqué?

BERNADILLE.

Maintes fois... c'est ce que l'on appelle le cœur humain.

MARGOT.

Le cœur humain.

BERNADILLE.

Ça ne devrait pas être comme ça, et c'est comme ça...

COQUEBERT.

Le philosophe s'en étonne.

BERNADILLE.

Le moraliste s'en afflige... il s'en afflige, le moraliste! mais c'est tout de même comme ça...

MARGOT.

Qu'est-ce qui leur prend?

COQUEBERT, écartant doucement Margot.

Vous ne pouvez pas comprendre.

BERNADILLE.

Il faut avoir beaucoup lu.

COQUEBERT.

Non, vous ne pouvez pas... (Continuant.) On a écrit beaucoup de choses là-dessus.

BERNADILLE.

Ça n'y change rien, et ça n'y changera rien... Ainsi, tenez, pour ne parler que de l'amour...

I

Un homme d'un vrai mérite aimait
Un' dame indign' de son hommage;
Quand il apprit qu'ell' le trompait,
Il l'en aima bien davantage...

Qu'y voulez-vous fair'? c'est comm' ça!
 Quand on aime,
 On aime quand même;
 Il faut bien en passer par là!

ENSEMBLE.

Qu'y voulez-vous fair'? c'est comm' ça!
 Etc.

BERNADILLE.

II

La vertu, c'est un capital,
 On l'a dit et je le répète;
 Je connais des femm's et pas mal...

(Parlé.) qui non seulement ont tout dépensé, capital
 et intérêts, mais qui même...

(Chanté).

Sont absolument criblé's d'dettes.

(Parlé.) On ne les en aime que davantage!

REFRAIN.

Qu'y voulez-vous fair'? c'est comm' ça!
 Etc.

ENSEMBLE.

Qu'y voulez-vous fair'? c'est comm' ça!
 Etc.

BERNADILLE.

III

Une mèr', dans un' pos' tragique,
 Maudit sa fill' qui se trouv' mal :
 « Ma mère, il part pour la Belgique;
 Il emporte mon capital!... »
 Qu'y voulez-vous fair'? c'est comm' ça!
 Etc.

ENSEMBLE.

Qu'y voulez-vous fair'? c'est comm' ça!
 Etc.

COQUEBERT.

Sans doute, il faut absolument en passer par là,
 mais c'est triste!

BERNADILLE.

Bon et excellent homme!

MARGOT.

Homme admirable!

COQUEBERT, à Margot.

Et cependant, je ne perds pas courage... vous l'aimez aujourd'hui... demain, peut-être, ce sera moi.

MARGOT, indignée.

Qu'est-ce qu'il a dit?...

COQUEBERT.

Il y a deux moyens de se faire bien venir des femmes : le premier est de leur plaire, le second est d'y mettre de l'entêtement... j'y mettrai de l'entêtement.

BERNADILLE.

Bon et excellent homme!

On entend du bruit dans la rue.

BERNADILLE, COQUEBERT, MARGOT.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

MARGOT.

Encore quelque danger pour toi!...

COQUEBERT, à Bernadille.

Venez, venez...

BERNADILLE.

Oui, je viens... et de la prudence!...

Il sort avec Coquebert.

MARGOT.

Ah ça! qu'est-ce que c'est que toutes ces femmes-là? Qu'est-ce qu'elles me veulent?

TOINON, entrant par le fond.

Ce qu'elles te veulent, tu vas le savoir, Margot!

La boutique est envahie par une troupe de grisettes.

SCÈNE XI

MARGOT, TOINON, GRISETTES, MITRONS,
BOULANGÈRES.

FINALE.

CHŒUR

Gardiennes de l'honneur des femmes,
Le poing sur la hanche, on nous voit,
Quand nous rencontrons des infâmes,
Rendre justice à qui de droit.

TOINON.

Écoutez maintenant l' motif de notr' querelle !

UNE GRISETTE.

S'agit d'un amoureux, c'est facile à d'viner.

TOINON.

Juste!... Cet amoureux se trouvant en danger,
Margot l'prit pour mitron et le garda chez elle,
Jurant, ell' ne dira pas non,
De me le rendre à ma premièr' réquisition;
Mais, quand je suis v'nu' pour le r'prendre,
Madam' n'a plus voulu me l'rendre.

CHŒUR.

Ah! sapristi! ça n'est pas bien!

TOINON.

J'ai dit... Elle ne répond rien.

TOUS, descendant.

Ah! sapristi! ça n'est pas bien!

CHŒUR DE GRISETTES.

T'as tort, la boulangère :
On n'agit pas comm' ça.
Nous n'pouvons pas, ma chère,
Tolérer ces chos's-là!
Faut bien vite lui rendre
Son objet, son amant,
Ou bien tu peux t'attendre

A du désagrément.
La Halle est fort sévère
Sur ce chapitre-là.
T'as tort, la boulangère,
On n'agit pas comm' ça!

MARGOT

Est-ce ma faut' si mad'moiselle
N'a pas su garder son amant?
Y a huit jours, il brûlait pour elle
C'est pour moi qu'il brûle à présent!

TOINON.

Ça n'est pas vrai.

MARGOT.

Toinon!

TOINON.

Margot!

LE CHŒUR.

Pas de querelle!

Faisons venir le beau mitron...
Montez vite, le beau mitron!
Montez, montez, le beau mitron!

SCÈNE XII

LES MÊMES, BERNADILLE, puis COQUEBERT.

BERNADILLE.

Voilà! voilà! que me veut-on?

DEUX GRISETTES.

Entre elles deux il faut choisir;
Il faut dir' sans nous fair' languir,
Quelle est celle que tu préfères!

BERNADILLE, aux grisettes.

Entre vous deux?...

MARGOT.

Allons, pas de manières,
Et vite explique-toi!

TOINON.

Celle que tu préfères
C'est moi, n'est-c' pas, c'est moi?

MARGOT.

C'est moi! c'est moi!

MARGOT et TOINON.

C'est moi! c'est moi!

Berna lille ne répond rien. — Moment de silence.

I

MARGOT.

Eh bien! quoi qu' t'as? Ton cœur hésite,
A mes g'noux tu n'es pas déjà?

TOINON.

Tu t'écri's pas tout d'suit', tout d'suite :
« La v'là! cell' que j'aime, la v'là!... »

MARGOT.

J' comprends : t'as peur de lui déplaire...
N' te gên' donc pas, tu m' f'ras plaisir!

TOINON.

Tu crains d' vexer la boulangère :
Il n' faut pas craindre, il faut m' choisir!

MARGOT.

Écoute-moi...

TOINON.

Écoute-moi!...

MARGOT et TOINON.

Pour dir' ce que j' ressens pour toi,
Y n'y a qu'un mot, toujours le même :
Je t'aime! je t'aime! je t'aime!

BERNADILLE, après un temps.

Et dir' que j' connais un tas d' gens
Qui s' figur'nt que c'est agréable
D'être adoré par deux femm's en mêm' temps :
Ils ont bigrement tort, car c'est insupportable!

LE CHŒUR.

Allons, mitron, il faut choisir.

BERNADILLE.

Ah ! permettez...

LE CHŒUR.

Pas de défaite !

BERNADILLE.

C'est qu'envers l'un' des deux, j'ai peur d'être malhonnête...

MARGOT, TOINON, LE CHŒUR.

Ça n'fait rien... il faut en finir,

Il faut choisir ! il faut choisir !

Bernadille est poursuivi par les deux femmes et par le chœur.

BERNADILLE, se sauvant.

Et dir' que j' connais un tas d' gens..

LE CHŒUR, le poursuivant.

Il faut choisir ! il faut choisir !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE, DÉLICAT,
FLAMMÈCHE, puis COQUEBERT.

LE COMMISSAIRE, qui est entré avec Délicat et Flammèche.

Pour choisir,

Il faut réfléchir ;

Et pour réfléchir, rien n'est bon

Comme les murs d'une prison !

MARGOT.

Comment qu' t'as dit ça, commissaire?...

LE COMMISSAIRE.

Je dis..., ma chère boulangère,

Que j'empoigne le beau mitron,

Et que je l'emmène en prison !

MARGOT et TOINON.

En prison !

LE CHŒUR.

En prison !

LE COMMISSAIRE.

En prison!

MARGOT.

I

Comment qu' t'as dit ça, commissaire?...
Qu' t'allais empoigner not' mitron?...
Et t'as cru qu' nous t' laisserions faire?
Mais vois-nous donc! mais r'garde-nous donc!
Nous ne voulons pas de querelles,
Mais n' t'avis' pas d' nous tracasser!
Nous somm's ici trois cents femelles,
Et la danse va commencer!

LE CHŒUR.

Nous somm's ici }
Ell's sont ici } trois cents femelles,
Et la danse va commencer!

MARGOT.

II

Si tu nous mets trop en colère,
Je t'en préviens, j' m'en vas crier,
Et la voix de la boulangère
Ameutera tout le quartier.
C'est alors qu'on en verra d' belles!
Mon commissair', veux-tu danser?
Nous somm's ici trois cents femelles,
Et la danse va commencer!

LE CHŒUR.

Nous somm's ici }
Ell's sont ici } trois cents femelles,
Et la danse va commencer!

COQUEBERT. entrant déguisé en mitron. au commissaire.

Parlé. Et si vous avez besoin d'un vis-à-vis pour la danse, me voilà!

LE COMMISSAIRE.

La danse n'est pas ce que j'aime,
Mais je me risque tout de même :
Empoignez-moi ce gaillard-là!

BERNADILLE.

Oh! là, messieurs, holà! holà!
Je me mets sous votre protection...

MARGOT et TOINON.

Autour de lui formons un bataillon.

LE CHŒUR.

Formez }
Formons } un bataillon!

Tout le monde vient se ranger en bataille sur la droite de la scène.

LE CHŒUR.

Oui, nous te sauverons,
Nous te protégerons,
Et, pour sauver ta tête,
Nous nous insurgerons!
Si l' commissair' s'entête,
Sur lui nous tomberons!

On se précipite sur le comptoir pour prendre des pains.

LE COMMISSAIRE, DÉLICAT, FLAMMÈCHE.

Archers du guet, êtes-vous là?
Empoignez-moi ce gaillard-là!

Margot, Toinon, toutes les femmes sont remontées et occupent le fond du théâtre, rangées en bataille et faisant face au public. — Le commissaire, Délicat, Flammèche viennent prendre place vis-à-vis, tournant le dos au public. — Coquebert, qui est sorti, rentre en rapportant deux immenses pelles à enfourner le pain; il en garde une pour lui et donne l'autre à Bernadille.

LE COMMISSAIRE, DÉLICAT, FLAMMÈCHE.

Avançons!

TOUS.

Frappons!

Tapons!

LE COMMISSAIRE, DÉLICAT, FLAMMÈCHE.

Allons!

TOUS.

Cognons!

LE COMMISSAIRE, DÉLICAT, FLAMMÈCHE.

Marchons!

TOUS.

Frappons!

Et gai! gai! gai!

Rossons le guet!

Le commissaire, Délicat, Flammèche sont repoussés à droite du théâtre.

Nous somm's ici }
 Ell's sont ici } trois cents femelles,
 Et la danse va commencer!

Le commissaire essaie de s'emparer de Bernadille: mais il est encore repoussé, ainsi que Délicat et Flammèche, par la boulangère. Toinon, toutes les femmes. — Des archers paraissent au fond. — De petits mitrons avec de grands pains tapent de toutes leurs forces sur le commissaire. — Coquebert donne à Flammèche de grands coups de sa pelle à pain. — Le rideau tombe sur cette mêlée.

ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU

Le poste des archers du guet.

Une grande salle au rez-de-chaussée. — Au fond, à gauche, la porte d'entrée, conduisant à la rue par une petite galerie; au fond, à droite, le cachot. — Un œil-de-bœuf est percé, face au public, dans le mur du cachot. — A gauche, grande cheminée. — A droite, un soupirail. — Tables, chaises, bancs. — Râteliers pour les fusils.

SCÈNE PREMIÈRE

ARCHERS, puis UN SERGENT,
puis LE COMMISSAIRE.

Au lever du rideau, une douzaine d'archers, assis sur des bancs, jouent à la drogue. — Quatre ont des drogues sur le nez.

CHŒUR.

Vive le beau jeu de la drogue,
Et tant pis pour celui que maltraitent les dés!...
Il aura beau prendre un air rogue,
Il n'en aura pas moins la drogue sur le nez.

LE COMMISSAIRE, entrant rapidement.

Aux armes! (Tout le monde se lève et s'écarte.) Une dizaine d'hommes pour contenir la foule... Je le tiens enfin!... il est là, on l'amène... Du papier, des plumes!... je vais lui faire subir un interrogatoire préalable... Rien de nouveau, sergent?

LE SERGENT.

Le mercier Pacot est venu se plaindre... Une demi-

douzaine de garnements ont envahi sa boutique... ils y font du tapage et scandalisent les demoiselles de magasin.

LE COMMISSAIRE.

Prenez une demi-douzaine d'hommes et empoignez-moi ces garnements... A ma besogne, maintenant!... Mais comment n'arrive-t-il pas?... J'ai ordonné qu'on lui fit revêtir un autre costume... un conspirateur en mitron, ça n'aurait pas été sérieux... mais il me semble qu'il a eu le temps! Est-ce qu'on l'aurait laissé s'évader? *Regardant au dehors.* C'est impossible!... Non, le voici!

SCÈNE II

LE COMMISSAIRE. BERNADILLE,
FLAMMÈCHE et DÉLICAT.

LE COMMISSAIRE, très poli.

Enfin, vous voilà!... vous ne sauriez croire combien j'étais pressé de vous voir arriver.

BERNADILLE, non moins poli.

Vous êtes bien honnête...

LE COMMISSAIRE.

Vous m'avez donné de la peine...

BERNADILLE.

Je le regrette!...

LE COMMISSAIRE.

J'aime à croire que ces messieurs ont eu tous les égards...

DÉLICAT.

Certainement, patron, certainement.

FLAMMÈCHE, à Bernadille.

N'est-ce pas, monsieur?...

BERNADILLE.

Il y a bien eu un moment où monsieur m'a dit que, si je ne marchais pas droit, il m'enverrait une balle dans la tête...

LE COMMISSAIRE.

Cela est-il vrai, monsieur Flammèche?... Est-ce que vraiment vous avez menacé monsieur?

FLAMMÈCHE.

Bien doucement, mon commissaire, bien doucement.

LE COMMISSAIRE, à Bernadille.

Nécessités du métier, pénibles nécessités... Je vous demande pardon pour eux et pour moi...

BERNADILLE.

Je vous pardonne bien volontiers.

LE COMMISSAIRE.

Maintenant je vous demanderai un service.

BERNADILLE.

Je serais heureux de vous le rendre.

LE COMMISSAIRE.

Messieurs, offrez un siège à monsieur... Êtes-vous bien?...

BERNADILLE.

Très bien.

LE COMMISSAIRE.

Ayez la bonté de me dire votre nom?...

BERNADILLE.

Bernadille.

LE COMMISSAIRE.

Votre profession?...

BERNADILLE.

Coiffeur, perruquier, faisant la perruque.

LE COMMISSAIRE.

Votre âge?...

BERNADILLE.

Vingt-sept ans.

LE COMMISSAIRE.

Vous ne les paraissez pas...

BERNADILLE.

J'en ai pourtant vingt-neuf...

LE COMMISSAIRE.

Votre dernier domicile?...

BERNADILLE.

Rue de la Huchette.

LE COMMISSAIRE.

Numéro six?...

BERNADILLE.

Vous le savez...

LE COMMISSAIRE.

Tout aussi bien que vous... Mais ce sont des formalités... Si ces formalités n'étaient pas remplies... je ne pourrais pas vous garder ici.

BERNADILLE.

Vous ne pourriez pas me garder?...

LE COMMISSAIRE.

Non...

BERNADILLE, gagnant rapidement la porte.

Eh bien, alors!... supposons...

LE COMMISSAIRE.

Eh bien?... Eh bien?...

Délicat et Flammèche ont sauté sur Bernadille.

BERNADILLE, ramené en scène.

Vous me disiez que si ces formalités n'étaient pas remplies vous ne pourriez pas...

LE COMMISSAIRE.

Mais elles le sont, remplies, elles le sont... et... ne l'eussent-elles pas été... vous me paraissez tellement agréable que je n'aurais jamais pu consentir à me priver de votre société...

BERNADILLE.

Oh! monsieur...

LE COMMISSAIRE.

Je vous assure... Maintenant voulez-vous me parler un peu de la conspiration de M. de Cellamare?

BERNADILLE.

J'en ai déjà beaucoup parlé.

LE COMMISSAIRE.

Alors vous ne voulez pas?

BERNADILLE.

Si ça ne vous fait rien...

LE COMMISSAIRE.

Moi, j'aimerais mieux vous en entendre parler... mais, du moment que vous aimez mieux, n'en parlons plus...

BERNADILLE.

Mille grâces.

LE COMMISSAIRE.

J'aurais encore un service à vous demander...

Allant ouvrir la porte du cachot.

BERNADILLE.

Pendant que j'y suis...

LE COMMISSAIRE.

Ayez la bonté d'entrer là...

BERNADILLE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE COMMISSAIRE.

C'est un cachot dans lequel vous aurez la bonté de rester jusqu'à ce que monsieur le lieutenant de police soit prévenu.

BERNADILLE, après avoir examiné le cachot.

Oh ! je ne peux pas vous promettre ça !

LE COMMISSAIRE.

Pourquoi ?

BERNADILLE.

Parce qu'une fois dans ce cachot, je vous préviens que je ferai tout au monde pour m'évader...

LE COMMISSAIRE.

Vous en avez le droit...

BERNADILLE.

Je vous remercie de vouloir bien le reconnaître...

LE COMMISSAIRE.

Mais nous avons le droit de vous en empêcher.

BERNADILLE.

Naturellement !

LE COMMISSAIRE.

Et vous ne vous fâcherez pas si nous en usons.

BERNADILLE.

Pas plus que vous ne vous fâcherez si j'essaie de m'en aller.

LE COMMISSAIRE.

C'est convenu... Entrez, monsieur.

BERNADILLE, après un petit assaut de politesses.

Après vous, je vous en prie.

LE COMMISSAIRE.

Oh !

BERNADILLE.

Je vous en prie...

LE COMMISSAIRE.

Pardon... je n'entre pas, moi...!

BERNADILLE.

C'est juste!

Il fait lentement quelques pas dans la direction du cachot, puis, tout à coup, faisant un crochet, il gagne rapidement la porte de sortie.

FLAMMÈCHE et DÉLICAT sautent encore une fois sur Bernadille et le ramènent en scène.

Eh bien! eh bien!...

BERNADILLE.

Vous voyez, j'essayais de m'évader, c'est manqué.

LE COMMISSAIRE.

Si vous n'avez pas d'autres moyens...

BERNADILLE.

J'en ai d'autres.

LE COMMISSAIRE.

A la bonne heure! (Saluant.) Monsieur...

BERNADILLE.

Monsieur...

LE COMMISSAIRE.

Votre serviteur, monsieur... votre serviteur de tout mon cœur.

Après un nouvel assaut de politesses, Bernadille entre dans le cachot.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins BERNADILLE.

FLAMMÈCHE.

Mes compliments, mon commissaire!

LE COMMISSAIRE.

N'est-ce pas? j'ai été bien...

FLAMMÈCHE.

Vous avez été ce qu'il faut être, énergique et doux.

DÉLICAT.

Ma femme me le disait bien souvent : « Monsieur le commissaire est comme il faut être, énergique et doux. »

LE COMMISSAIRE.

Ah ! ta femme te disait?...

DÉLICAT.

Oui, patron...

LE COMMISSAIRE, à Flammèche.

Allez vite chez M. Leblanc, le lieutenant de police ; vous lui direz que le prisonnier est ici et que j'attends des ordres pour savoir ce que je dois en faire... Mon pauvre Délicat, tu continues à ne pas trouver, pour ta femme?...

DÉLICAT.

Non, mais je trouverai...

FLAMMÈCHE, qui allait sortir.

Jamais tu ne trouveras... (Revenant près du commissaire, bas.) Jamais il ne trouvera. Voilà un mois qu'il cherche quel est l'amant de sa femme.

LE COMMISSAIRE, en riant.

Je sais bien...

FLAMMÈCHE, bas, au commissaire.

Et il n'a pas découvert que c'est moi...

LE COMMISSAIRE, stupéfait.

Comment ! toi aussi?...

FLAMMÈCHE.

Plaît-il, mon commissaire?...

LE COMMISSAIRE, furieux.

Toi aussi, coquin, toi aussi!... (Il chasse Flammèche à coups de pied. — Redescendant.) Et moi qui me figurais être tout seul!...

SCÈNE IV

DÉLICAT, LE COMMISSAIRE.

DÉLICAT, du fond.

Mon commissaire!... mon commissaire!

LE COMMISSAIRE.

Qu'est-ce qu'il y a?

DÉLICAT.

Ces jeunes gens qui faisaient du tapage chez ce mercier, et que vous avez fait arrêter...

LE COMMISSAIRE.

Eh bien?...

DÉLICAT.

Eh bien! ce sont les pages du Régent.

LE COMMISSAIRE.

Cet imbécile de mercier m'a fait arrêter les pages du Régent!...

Ritournelle. — Les pages entrent en scène, et, très animés, entourent le commissaire.

RAVANNES.

C'est toi qui dis qu'on nous arrête,
Nous, des gens bien nés, des seigneurs?

UN PAGE.

Commissaire, tu perds la tête!
Tu nous prends pour des malfaiteurs?...

UN AUTRE PAGE.

Oui, nous avons fait du tapage
Et commis maint tour d'écolier...

UN AUTRE PAGE.

Eh bien, après?... c'est de notre âge;
La belle raison pour crier!

RAVANNES.

Apprends à respecter nos droits,
Vil roturier! vil roturier!
Et sois plus sage une autre fois,
Hou! hou! hou! vilain policier!

TOUS.

Hou! hou! hou! vilain policier!

LE COMMISSAIRE.

C'est un simple malentendu... Vous ne m'en voulez pas?...

LES PAGES, riant.

Non... nous ne vous en voulons pas!

LE COMMISSAIRE.

Eh bien! puisque vous ne m'en voulez pas... messieurs les pages, je vous en prie... Vous verrez Son Altesse tout à l'heure...

RAVANNES.

Certainement... si vous voulez bien nous mettre en liberté!...

LE COMMISSAIRE.

Vous voulez rire!... Je vous en prie... quand vous verrez Son Altesse, assurez-la bien que, dans mes humbles fonctions, je suis le plus dévoué de ses serviteurs... (Parait Bernadille, à l'œil-de-bœuf du cachot.) Cet homme, ce conspirateur qui a voulu enlever Son Altesse dans le bois de Boulogne...

TOUS.

Eh bien?...

LE COMMISSAIRE.

J'ai fini par m'en emparer...

UN PAGE.

Vraiment?...

LE COMMISSAIRE.

Oui... il est là, enfermé dans cette chambre et bien enfermé, je vous assure... (Bernadille a fait glisser une énorme corde à nœuds par la lucarne de l'œil-de-bœuf; il est occupé d'assujettir la corde à nœuds quand le commissaire se retourne, l'aperçoit et lui crie :) Voulez-vous bien rentrer!... voulez-vous bien!...

Délicat et le commissaire bondissent comme s'ils voulaient, en sautant, arriver jusqu'à l'œil-de-bœuf.

BERNADILLE, à l'œil-de-bœuf.

Je vous ai dit que j'essaierais de m'évader...

LE COMMISSAIRE.

Et je vous ai dit, moi, que je vous en empêcherais...

BERNADILLE.

C'est manqué!... Il n'y a pas à dire... C'est manqué! Je profite de l'occasion, messieurs les pages, pour vous présenter mes hommages...

LES PAGES, saluant.

Monsieur...

LE COMMISSAIRE, saluant aussi.

Votre serviteur... (Bernadille disparaît. — Aux pages.) Vous voyez qu'il est bien gardé, je vous l'avais dit.

RAYANNES.

Et nous le répéterons à Son Altesse.

Rentre Flammèche.

SCÈNE V

LES MÊMES, FLAMMÈCHE.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien?...

FLAMMÈCHE.

Eh bien! le lieutenant de police vous ordonne de bien garder votre prisonnier...

RAVANNES.

Oh! quant à cela, nous sommes témoins...

FLAMMÈCHE.

Et puis, il désire vous parler tout de suite...

LE COMMISSAIRE.

J'y vais...

FLAMMÈCHE.

Et puis...

LE COMMISSAIRE.

Il y a encore quelque chose?...

FLAMMÈCHE.

Cette petite qui était auprès du prisonnier quand vous l'avez arrêté...

LE COMMISSAIRE.

Toinon, la cabaretière...

FLAMMÈCHE.

Oui, elle est là... elle voudrait vous voir...

LE COMMISSAIRE.

Ah! mon Dieu!... des larmes, des prières... un jour où je suis si content, si heureux!... Messieurs les pages, si j'osais vous demander...

TOUS.

Quoi donc?...

LE COMMISSAIRE.

Vous vous chargeriez, vous, de recevoir cette petite...

TOUS.

Quelle petite?

LE COMMISSAIRE.

Mademoiselle Toinon... Pendant que je m'en irais trouver le lieutenant de police, vous vous chargeriez, vous, de l'écouter et de la consoler.

RAVANNES.

Elle est jolie?...

LE COMMISSAIRE.

Très jolie!...

UN PAGE.

Elle est jeune?

LE COMMISSAIRE.

Dix-sept ans.

TOUS.

Alors, c'est entendu.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien, messieurs les pages, je vous remercie.

UN PAGE.

Eh bien, monsieur le commissaire, il n'y a pas de quoi!...

LE COMMISSAIRE.

Et n'oubliez pas, messieurs les pages, quand vous verrez Son Altesse, dites-lui...

TOUS.

Oui, oui, c'est entendu!

LE COMMISSAIRE, à la sentinelle et à deux archers
qui se promènent.

Laissez entrer mademoiselle Toinon... Je cours chez
le lieutenant de police... Flammèche, Délicat, veillez
sur le prisonnier... Oh! quelle journée!... Adieu, mes-
sieurs les pages.

Il sort.

SCÈNE VI

FLAMMÈCHE, DÉLICAT, RAVANNES,
LES PAGES, TOINON.

UN PAGE.

Pauvre fille!... il faudrait lui rendre son amoureux!

UN AUTRE PAGE.

Elle est jeune...

RAVANNES.

Elle est jolie...

UN PAGE.

Il faut la recevoir alors, et la recevoir comme nous
recevons les femmes jeunes et jolies.

TOUS.

Allons la recevoir!

Entre rapidement Toinon.

TOINON.

Monsieur le commissaire?... Où est le commissaire?
où est le commissaire?...

TOUS.

Voyons, voyons, calmez-vous!...

TOINON.

On m'a pris mon amant, il faut qu'on me le rende!

TOUS.

Voyons, ma petite!

Flammèche et Délicat s'installent sur un banc et se mettent à jouer
aux cartes.

TOINON.

Où est-il le commissaire?... où est-il?...

RAVANNES.

Il vient de partir...

TOUS.

Il vient de partir...

TOINON.

Il n'aura pas voulu m'écouter...

RAVANNES.

Il aurait été là, il n'aurait rien pu vous accorder.

TOINON.

Je l'aurais tant supplié!...

RAVANNES.

Vous auriez eu beau le supplier... Non, vraiment, si
vous tenez à sauver celui que vous aimez...

TOINON.

Je crois bien que j'y tiens!...

RAVANNES.

Eh bien... il faudrait...

TOINON.

Il faudrait?...

DÉLICAT, tournant le roi.

Le roi!

RAVANNES.

C'est difficile, je vous en préviens...

TOINON.

Qu'est-ce que c'est?...

RAVANNES.

Nous allons, nous, rentrer chez Son Altesse, au Palais-Royal.

TOINON.

Oui...

RAVANNES.

Il faudrait y venir avec nous.

TOINON.

Jamais, par exemple!

RAVANNES.

C'est le seul moyen, je vous l'assure...

TOINON.

Aller chez le Régent!...

. DÉLICAT, tournant encore le roi.

Le roi!

RAVANNES.

Vous hésitez?...

TOINON.

Je crois bien que j'hésite!...

TOUS.

Pourquoi cela?...

TOINON.

Ah dame! voilà!...

I

Je sais qu'on n' trouv'rait pas en France
D'homm' plus aimabl' que monseigneur :
D'un côté, ça me donn' confiance,
Mais, de l'autr', ça m' fait un peu peur...
Un' fois près d'lui, gare la chute !
Mon amant m' tient au cœur, c'est clair ;
J' veux avoir sa grâc'... mais, minute !
Je n' veux pas la payer trop cher!...
Or, voyez-vous, je sais très bien,
C'est c' qui m' chiffonne !
Je sais très bien que l'on ne donne,
Que l'on ne donne rien pour rien.

TOUS.

C'est un peu vrai que l'on ne donne,
Que l'on ne donne rien pour rien !

TOINON.

II

S'il n' s'agissait que d' quéqu' bêtise...,
On pourrait s' faire une raison ;
Mais, vot' Régent, faut que j' vous l' dise,
N'a pas un' bonn' réputation.

Mouvement des pages.

Vous m' jurez, vous, qu'il s'ra bien sage,
De sa vertu vous êt's garants :
Soit, mais j'y croirais davantage,
S'il avait d' meilleurs répondants...
Or, voyez-vous, je sais très bien,
C'est c' qui m' chiffonne !
Je sais très bien que l'on ne donne,
Que l'on ne donne rien pour rien !...

TOUS.

C'est un peu vrai que l'on ne donne,
Que l'on ne donne rien pour rien !

RAVANNES.

Ainsi, malgré notre promesse,
Vous croyez qu'au Palais-Royal
On manque de délicatesse ?
Ah ! c'est mal, Toinon, c'est bien mal !

TOUS.

Oui, c'est bien mal !...

TOINON.

Qu'est-c' que vous voulez?... moi, j'ai peur !...

RAVANNES.

Vous faut-il not' parol' d'honneur ?...

TOINON, hésitant.

Vous m' donnez vot' parol' d'honneur ?...

LES PAGES.

Parol' d'honneur !

TOINON.

Bien vrai, bien vrai?...

LES PAGES.

Parol' d'honneur!

TOINON.

Eh bien! alors, ma foi, j' vous suis... Au p'tit bonheur!

Et cependant je sais très bien,

Je sais très bien

Que l'on ne donne rien pour rien!

TOUS.

C'est un peu vrai que l'on ne donne,

Que l'on ne donne rien pour rien!

Les pages sortent et emmènent Toinon. — Cette sortie démasque Flammèche et Délicat, toujours occupés à jouer aux cartes sur le banc.

SCÈNE VII

FLAMMÈCHE, DÉLICAT, puis UN SERGENT.

DÉLICAT, tournant encore le roi.

Le roi!...

FLAMMÈCHE, furieux.

Trois fois le roi!... (Il donne deux énormes gifles à Délicat : celui-ci se lève, indigné. — Petite pause; promenade silencieuse des deux camarades, puis Flammèche revient à Délicat et continue tranquillement la conversation.) Pauvre petite Toinon!... Elle l'aime bien, son amant.

DÉLICAT.

Elle a le droit d'avoir un amant, elle n'est pas mariée... tandis que ma femme...

FLAMMÈCHE.

Ta femme... ta femme... veux-tu que je te dise ce que c'est que ta femme?...

DÉLICAT.

Je veux bien...

FLAMMÈCHE.

Eh bien! c'est... c'est... ce n'est pas grand'chose...

DÉLICAT.

Tu as bien fait de me dire ça! Si tu ne m'avais pas dit ça, j'allais te soupçonner... (Entre un homme du guet.) Qu'est-ce qu'il y a?...

UN SERGENT.

Le prisonnier!... il se sauve!... Il est sur les toits, nous venons de l'apercevoir...

DÉLICAT.

Sur les toits!... le prisonnier.

LE SERGENT.

Oui...

FLAMMÈCHE, ouvrant la porte du cachot.

C'est vrai : il est parti... Allons vite!... (A des archers, qui rentrent précipitamment) Prenez vos fusils... et feu sur lui si nous l'apercevons!...

Flammèche et Délicat sortent, en poussant devant eux les archers, qui ont pris leurs fusils.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BERNADILLE, dégringolant
par la cheminée, aveuglé par la poussière et la suie;
puis LE COMMISSAIRE.

Patatras!... je suis descendu un peu vite, mais ça ne fait rien, je suis sauvé!... Diable de poussière!... je n'y vois pas... Je me suis sauvé par la fenêtre... j'ai fini

par arriver sur les toits... j'ai entendu des cris... j'ai vu des hommes qui se préparaient à me poursuivre, je suis entré dans la première cheminée venue... Maintenant, il faut que je sache un peu où je suis... Diable de poussière!... je n'y vois pas... et puis cette suie... Ah ça! mais... je connais ça, cette porte ouverte... c'est le cachot où j'étais tout à l'heure! Je suis retombé dans le poste... Qu'est-ce que ça fait, puisqu'il n'y a personne?... ils sont en train de me chercher sur les toits... partons! (Il arrive à la grille; en ce moment, quatre hommes passent dans la rue en courant de gauche à droite.) Ah! diable! non, ils ne sont pas tous sur les toits!... sauvons-nous par la cheminée!

Il remonte dans la cheminée. — A peine a-t-il disparu qu'on entend le dialogue suivant.

FLAMMÈCHE, dans la cheminée.

Qui vive?

BERNADILLE, dans la cheminée.

Ami.

DÉLICAT, dans la cheminée.

Au nom de la loi, je vous arrête!...

Après ces trois répliques, grand brouhaha. — Bernadille, Flammèche et Délicat se disputent et se battent dans la cheminée. Tous les trois parlent à la fois. — Entrée du commissaire.

LE COMMISSAIRE, entendant le tapage qui se fait dans la cheminée.

Eh bien! qu'est-ce qui arrive?...

FLAMMÈCHE, dans la cheminée.

Il est dans la cheminée, mon commissaire... dans la cheminée... dans la cheminée!...

LE COMMISSAIRE.

Dans la cheminée?... Attendez-moi!

Il ôte sa robe et sa perruque, les pose sur une chaise, et monte, à son tour, dans la cheminée. — Nouveau brouhaha...

BERNADILLE, tombant seul de la cheminée.

Oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu!...

Il met la robe et la perruque du commissaire et s'empresse de sortir. — Il se heurte en sortant à deux archers, qui se rangent et lui présentent les armes. — Pendant ce temps-là, brouhaha dans la cheminée : puis des objets qui tombent : cannes, parapluie, chapeaux, une des bottes de Flammèche... Deux chats, dérangés par cette bataille, sautent de la cheminée. — Le commissaire, Flammèche et Délicat dégringolent tous les trois, et, tout noirs d'une suie qui les aveugle, s'empoignent réciproquement, en criant : « **Nous le tenons!** »

DEUXIÈME TABLEAU

Au Palais Royal.

Le soir. Un salon dans les appartements du Régent.

SCÈNE PREMIÈRE

MESDAMES DE PARABÈRE,
DE SABRAN, DE PHALARIS, RAVANNES,
TOINON, DAMES et PAGES.

Servies par les pages, mesdames de Parabère, de Sabran et de Phalaris sont en train de souper. Toinon est assise à côté de madame de Parabère.

CHŒUR.

Jusqu'au bord remplissons nos verres
Et buvons des vins généreux...
Hors le plaisir tout est chimères,
Amusons-nous à qui mieux mieux!

MADAME DE PARABÈRE.

I

Ah! le beau temps que la Régence!
Le beau temps pour les gens d'esprit!
D'un bout à l'autre de la France,
On conspire, on aime et l'on ri.

Politique et galanterie,
 Papiers d'État et billets doux!
 On parle bas, on chante, on crie;
 Ah! le beau temps, surtout pour nous!
 Dans notre doux pays de France,
 Tant que l'on aimera,
 On s'en souviendra,
 Du joli temps de la Régence!

TOUS.

Dans notre doux pays de France,
 On s'en souviendra
 Du joli temps de la Régence!

MADAME DE PARABÈRE.

II

A quoi servirait la puissance,
 Si l'on n'en pouvait abuser?
 Pour cent baisers qui veut la France?
 Qui veut Paris pour un baiser?
 D'aucuns disent, laissons-les dire,
 Que l'orage vient... Ils sont fous!
 L'orage est loin et le navire
 Durera toujours plus que nous...
 Dans notre doux pays de France,
 Etc.

TOUS.

Dans notre doux pays de France,
 Etc.

MADAME DE PARABÈRE, à Toinon.

Eh bien! voyons, petite, vous ne buvez pas, vous ne chantez pas... vous restez là toute triste...

TOINON.

Certainement, je suis triste... ces messieurs m'amènent ici... ils me disent un tas de bêtises pendant le chemin...

UN PAGE.

Oh! petite Toinon, pouvez-vous dire!...

TOINON.

Ils me promettent que je vais voir Son Altesse, que Son Altesse fera grâce à mon amoureux... j'arrive et l'on me répond que Son Altesse ne peut pas recevoir, qu'elle est enfermée avec une dame de province...

MADAME DE PARABÈRE.

Ça, c'est vrai, petite Toinon : pour le moment, Son Altesse est enfermée avec haute et puissante dame, comtesse d'Escarbagnas.

MADAME DE PHALARIS.

Mais, comme la dame est venue avec son mari, l'audience ne durera pas longtemps.

MADAME DE PARABÈRE.

Croyez-vous que cet homme qui est venu avec la comtesse soit vraiment son mari?...

MADAME DE SABRAN, avec fierté.

Dame!... je présume que l'on ne se permettrait pas de nous présenter...

MADAME DE PARABÈRE.

Moi, je ne le crois pas... car, à chaque instant, il lui disait : « Eh bien!... j'espère que l'épreuve est suffisante, j'espère que maintenant vous ne refuserez pas de m'épouser?... »

Tapage à la porte.

TOUS.

Qu'est-ce que c'est que ça?... qu'est-ce qui se passe?...

UN PAGE.

Un commissaire!

TOUS.

Un commissaire!

UN PAGE.

Oui, un commissaire qui a perdu la tête... il a renversé les factionnaires... Le voilà! le voilà!

Entre Bernadille, avec la robe et la perruque du commissaire.

SCÈNE II

LES MÊMES, BERNADILLE.

BERNADILLE.

Toinon?... où est-elle, ma petite Toinon, où est-elle?...

TOINON.

Bernadille!... c'est toi!...

BERNADILLE et TOINON.

Ah!

Ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre.

TOINON.

C'est mon amoureux, mesdames...

MADAME DE PARABÈRE.

Nous commençons à nous en douter...

BERNADILLE.

Qu'est-ce que tu étais venue faire ici?

TOINON.

J'étais venue demander ta grâce.

BERNADILLE.

Au Régent?

TOINON.

Sans doute!

BERNADILLE.

Je ne veux pas! tu entends?... Je ne veux pas que tu demandes ma grâce au Régent.

TOINON.

Pourquoi ça?

BERNADILLE.

Pourquoi ça?... Vous entendez, mesdames? Elle demande pourquoi ça... Parce que je t'aime, petite

malheureuse, parce que je t'adore... et parce que je suis jaloux!

MADAME DE PARABÈRE.

Ah! charmant!

MADAME DE SABRAN.

Délicieux!

MADAME DE PARABÈRE.

Ça fait plaisir à voir, deux êtres qui s'aiment pour tout de bon!

BERNADILLE.

N'est-ce pas, madame, que ça fait plaisir?

MADAME DE PARABÈRE.

Certainement, mon ami, certainement!

BERNADILLE.

Madame, je suis vraiment flatté... Oserai-je vous demander, madame, à qui j'ai l'honneur de parler?

MADAME DE PARABÈRE.

Marquise de Parabère.

BERNADILLE, avec éclat.

La Parabère!... c'est vous qui êtes la Parabère?...

MADAME DE PARABÈRE.

Oui, mon ami.

BERNADILLE.

La fameuse Parabère!... Et vous, mesdames?

MADAME DE SABRAN.

Comtesse de Sabran.

MADAME DE PHALARIS.

Duchesse de Phalaris.

BERNADILLE.

La Sabran et la Phalaris... la Sabran, la Phalaris et la Parabère!...] hein, Toinon?... j'espère que nous nous trouvons dans une société!...

MADAME DE PARABÈRE.

Un peu de vin de Champagne... voulez-vous?

BERNADILLE.

Non... Je vous remercie, mais... vraiment, le temps nous manque... nous sommes un peu pressés... on doit être à ma poursuite...

TOINON.

Sauvons-nous, alors!...

Elle l'entraîne.

BERNADILLE.

Tu as raison... quand on me dit une chose juste... Sauvons-nous, Toinon, sauvons-nous!...

Au moment où ils vont sortir, entrent le commissaire, Flammèche, Délicat, le capitaine des Suisses, Suisses, etc.

SCÈNE III

LES MÊMES, FLAMMÈCHE,
DÉLICAT, LE COMMISSAIRE. UN CAPITAINE
DES SUISSES, SUISSES gardant les portes.

LE COMMISSAIRE.

Un instant!...

BERNADILLE, à Toinon.

Tu m'as dit une chose juste, mais tu me l'as dite trop tard.

LE COMMISSAIRE.

Vous savez ce que vous avez à faire, monsieur l'officier des Suisses?

LE CAPITAINE.

Certainement, je sais ce que j'ai à faire... j'ai à procéder à l'arrestation d'un faux commissaire...

LE COMMISSAIRE.

C'est cela même.

LE CAPITAINE.

Mais lequel de vous deux est le faux commissaire?

LE COMMISSAIRE.

Comment, lequel de nous deux?

LE CAPITAINE.

Oui... Je ne sais pas, moi!

LE COMMISSAIRE.

Mais c'est lui, parbleu!

LE CAPITAINE.

Pourquoi est-ce lui?

BERNADILLE.

Monsieur a raison, au fait, pourquoi serait-ce moi, monsieur l'officier?... (A part.) Je vais lui parler sa langue... (Haut.) Montsir l'officier, che fous azure que c'ètre s'ti-là qu'ètre le faux commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Mais pas du tout, c'est lui!

TOUS, désignant le commissaire.

C'est lui! c'est lui!

Tapage. — Toutes les femmes prennent parti pour Bernadille.

LE COMMISSAIRE.

Je puis vous prouver... Mais parlez donc, monsieur Délicat, monsieur Flammèche, dites que le vrai commissaire, c'est moi!

DÉLICAT, sévère.

Non, monsieur, je ne le dirai pas!

FLAMMÈCHE, sévère.

Non, monsieur, nous ne le dirons pas!

LE COMMISSAIRE.

Comment !...

DÉLICAT.

Ma femme m'a tout avoué, monsieur !

FLAMMÈCHE.

Vous entendez, monsieur ? sa femme nous a tout avoué !

LE COMMISSAIRE.

Eh bien ! c'est du joli !

FLAMMÈCHE.

Ah ! monsieur, nous ne nous serions pas attendu à ça, de la part d'un supérieur !

LE CAPITAINE.

Je ne vois qu'un moyen de tout arranger... c'est de vous arrêter tous les deux !...

LE COMMISSAIRE.

M'arrêter, moi !...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte et madame la comtesse d'Escarbagnas !

Entrent Margot et Coquebert.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARGOT, COQUEBERT.

BERNADILLE.

La boulangère !

MARGOT.

Je ne suis plus boulangère !... J'ai acheté un titre... mes moyens me le permettaient... maintenant, je suis comtesse.

COQUEBERT.

Oui, nous sommes nobles, et notre noblesse est bien à nous, car nous en avons la quittance!

MARGOT, à Bernardille.

Ça te la coupe, cadet?...

COUPLETS.

I

Eh bien, j' l'ai vu, c' fameux Régent!
L' portier m' disait : « C'est impossible ! »
Mais sous l' nez j'y ai mis tant d'argent
Que l' Cerbère est dev'nu sensible :
J' veux entrer, j'entre, et puis voilà!...
C'est pas plus difficil' que ça !

II

« Quoi qu' tu m' veux ? me dit monseigneur,
En me r'gardant avec noblesse.
— C' que j' veux, c'est la grâc' d'un coiffeur
Qu'a conspiré contre Vot' Altesse.
— Tu d'mand's sa grâce?... Eh bien, la v'là!... »
C'est pas plus difficil' que ça !

BERNADILLE.

« La v'là!... » Son Altesse a daigné dire : « la v'là!... »
alors, je suis libre?...

MARGOT.

Oui, tu es libre... Et maintenant, Toinon, garde-le...
si je tenais à le sauver, c'était pour te le rendre.

TOINON.

Et toi?...

MARGOT.

Moi, j'ai mon affaire... je suis décidée à récompenser
le dévouement obscur, l'affection patiente d'un honnête
homme.

COQUEBERT.

Vous y êtes venue... Vous m'aimez?

MARGOT.

Non!... vous n'êtes pas de ceux qu'on aime...

COQUEBERT.

Ah!

MARGOT.

Mais vous êtes de ceux qu'on épouse.

COQUEBERT.

Ah!...

MARGOT.

Tout ce que je demande, c'est le droit de faire les frais des deux noces!...

BERNADILLE.

Faut lui accorder ça... et si ces dames et monsieur le commissaire voulaient être assez bons...

TOUS.

Oui, oui!

BERNADILLE, montrant le public.

Et pendant que nous y sommes, si nous invitions aussi?...

TOINON.

Tu as raison... Ainsi, tu veux?...

BERNADILLE.

On peut toujours essayer...

TOINON, au public.

Si vous vouliez êtr' bien aimables,
Si vous promettiez d'êtr' gentils,
On ferait agrandir les tables
Comm' c'est l'usag' pour les amis.
Cavaliers seuls et pastourelles,
En avant ceux qui veul'ent danser!
Nous sommes ici trois cents... d'moiselles,
Et la danse va commencer!

MARGOT.

Nous ne sommes plus en colère,
N' s'agit plus d'crier, mais d' chanter;
Et la voix de la boulangère
S' fait douce pour vous inviter.
On s'en donn'ra sous les tonnelles;
Messieurs, mesdam's, qui veut danser?
Nous somm's ici trois cents femelles,
Et la danse va commencer!

TOUS.

Et la danse va commencer!

TOUT POUR LES DAMES!

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
le 8 septembre 1867.

PERSONNAGES

PINCORNET	MM.	A. MICHEL.
LAZZARA		GERPRÉ.
MONTGISCARD		A. GUYON.
ISIDORE, domestique de Montgiscard....		HAMBURGER.
BOQUET, créancier.....		VIDEIX.
BERTHE, femme de Pincornet.....	Mlles	CÉLINE RENAULT.
EMMA		BÉRAUD.

A Paris, de nos jours.

TOUT POUR LES DAMES!

Un salon chez Montgiscard. — A droite, dans le pan coupé, porte d'entrée. — A gauche, dans le pan coupé, une fenêtre garnie de grands rideaux. — A droite, au premier plan, une console surmontée d'une glace. — A gauche, au premier plan, porte ouvrant sur la scène. — Au fond, une cheminée. — De chaque côté de la cheminée, un portrait de femme, celui de gauche très décolleté. — A droite, une table. — Un livre sur la table; un journal sur la console. — A gauche, entre la porte et la fenêtre, un petit bureau. — Fauteuils, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

BOQUET, ISIDORE.

BOQUET, assis à gauche.

C'est indigne! C'est épouvantable!

ISIDORE, le suivant.

Monsieur Boquet!... Monsieur Boquet!

BOQUET, se levant.

Il est à Paris depuis hier soir, je le sais!

Il passe à droite.

ISIDORE.

Très exact, monsieur Boquet, très exact... M. de Montgiscard est à Paris depuis hier soir... Mais il n'est pas chez lui pour le moment; quand il rentrera, je lui dirai que vous êtes venu... et il sera bien fâché de ne pas s'être trouvé là... bien fâché!... bien fâché!... bien fâché!...

.

BOQUET.

Je reviendrai dans une demi-heure.

ISIDORE.

Vraiment, monsieur Boquet, on aura encore le plaisir de vous voir dans une demi-heure?

BOQUET.

Et si je n'ai pas, moi, le plaisir de voir mon argent, votre maître aura de mes nouvelles!

Il sort par la droite; Isidore le reconduit jusqu'à la porte.

ISIDORE, de la porte, à Boquet qui est dans l'antichambre.

Espérons que ces nouvelles seront bonnes, monsieur Boquet... Si elles étaient mauvaises, mon maître ne s'en consolerait pas... (En redescendant.) Enfin!... mais ça a été chaud!

Entre Montgiscard, par la gauche.

SCÈNE II

MONTGISCARD, ISIDORE.

MONTGISCARD.

Il est parti?

ISIDORE.

Oui, monsieur!

MONTGISCARD.

Lequel était-ce?

ISIDORE.

Lequel?... C'était Boquet... l'inévitable... le sempiternel Boquet!... Il a perdu le respect, monsieur; il a crié, il a voulu emporter la pendule.

MONTGISCARD, passant à droite.

Hein?

ISIDORE.

J'ai résisté!

MONTGISCARD.

Vous avez bien fait.

Il va au bureau et s'assied.

ISIDORE.

J'ai résisté, parce que monsieur me doit aussi quelque petite chose... et que, si je laissais emporter les meubles de monsieur, il ne resterait plus rien pour répondre... Monsieur veut-il que nous parlions un peu de la petite chose qu'il me doit?

MONTGISCARD.

Ah! je suis bien en humeur d'écouter...

ISIDORE.

Mon Dieu! comme monsieur est bougon depuis son retour!

MONTGISCARD.

Monsieur Isidore!...

ISIDORE.

Mais c'est vrai, il me semble que monsieur... monsieur me pardonnera de lui dire cela... monsieur n'a pas l'air très satisfait de son petit voyage à Étretat.

MONTGISCARD.

Non, pas très satisfait.

ISIDORE.

Alors, ce mariage sur lequel nous comptons pour relever nos affaires?

MONTGISCARD, se levant.

Oh! ce mariage!...

ISIDORE.

Entrez dans quelques détails, monsieur, entrez... ne craignez pas d'entrer...

A raconter ses maux, souvent on les soulage.

MONTGISCARD.

Eh bien, j'ai parlé au tuteur d'Emma. Il m'a dit que sa pupille avait dix mille francs de dot... pas un sou de plus.

ISIDORE.

C'est maigre.

MONTGISCARD.

Aussi ai-je dit au tuteur que j'agirais en galant homme, et que, le jour même, je repartirais sans revoir sa pupille.

ISIDORE.

Très bien, cela... très bien!

MONTGISCARD.

Et je suis parti, le cœur un peu gros, car je l'aimais, cette pauvre enfant... Mais, que diable, dix mille francs de dot!... Allons, ne parlons plus de cela.

ISIDORE.

Non, n'en parlons plus et parlons de la petite chose que monsieur me doit.

MONTGISCARD, impatienté.

Encore!

Il va s'asseoir entre la table et la console, et prend le journal.

ISIDORE.

Monsieur me pardonnera si j'insiste... J'ai balayé l'appartement, verni les chaussures de monsieur, et renvoyé Boquet... Voilà pour le domestique... (S'asseyant de l'autre côté de la table.) Au créancier, maintenant.

Il tire un carnet de sa poche.

MONTGISCARD.

Ah!

ISIDORE, montrant son carnet.

Vous me devez deux cent quarante-deux francs.

MONTGISCARD.

Oui!

ISIDORE.

Voici mon compte, je l'ai toujours sur moi... Deux mois de gages d'abord .. Monsieur sait que je suis à son service depuis six semaines.

MONTGISCARD.

Je le sais.

ISIDORE.

Plus, deux places louées au Théâtre-Français et données au bottier de monsieur, pour faire prendre patience audit bottier.

MONTGISCARD.

C'est bon!...

ISIDORE.

Plus, sept loges louées aux Folies-Marigny pour monsieur lui-même... Plus, un bouquet de lilas blanc... Plus...

MONTGISCARD, se levant, jetant le journal sur la table et passant à gauche.

Eh! je le connais votre compte!... Vous savez mieux que personne que je n'ai pas d'argent.

ISIDORE, se levant.

Il faut tâcher d'en trouver, monsieur.

MONTGISCARD.

J'en trouverai certainement, si on me laisse tranquille... Mais, si on me tourmente, il me sera impossible de payer.

ISIDORE.

Oh! monsieur, elle est bien usée, celle-là!

MONTGISCARD.

Hein?...

ISIDORE.

Ce n'est pas le domestique qui parle... c'est le créancier... Toutes les fois que je répète à Boquet la phrase que monsieur vient de dire, Boquet sourit amèrement.

MONTGISCARD.

Ajoutez vingt francs à votre compte, monsieur Isidore, et laissez-moi tranquille...

ISIDORE, écrivant sur son carnet.

Vingt francs, monsieur? Cela fait deux cent soixante-deux francs que monsieur me doit... soit, deux cent soixante-dix francs, pour ne pas avoir de centimes...

MONTGISCARD.

Deux cent soixante-dix francs, je le veux bien.

ISIDORE.

Je ne saurais mieux remercier monsieur qu'en ajoutant un dernier mot...

MONTGISCARD.

Monsieur Isidore!...

ISIDORE.

Ce n'est ni le domestique ni le créancier qui parle... c'est l'ami... Payez Boquet... monsieur... payez Boquet... et payez Isidore... Voilà le mot de l'ami!... payez Isidore...

Il sort, par la droite.

SCÈNE III

MONTGISCARD, seul.

Payer Isidore!... payer Boquet!... cela est facile à dire... mais, pour payer, il faut... (On sonne.) Oh! oh! qu'est-ce que c'est que cela?... (Appelant.) Isidore!... Isidore!...

Rentre Isidore, par la droite.

SCÈNE IV

MONTGISCARD, ISIDORE.

ISIDORE.

Monsieur?...

MONTGISCARD.

On a sonné, Isidore.

ISIDORE.

Oui, monsieur; mais ça n'est pas pressé : c'est Boquet, sans doute... Il a dit qu'il reviendrait dans une demi-heure !

MONTGISCARD.

Boquet?... vous le recevrez... quant à moi...

Il va prendre son chapeau, qu'en entrant il a déposé sur une chaise, au fond.

ISIDORE.

Monsieur va encore me mettre en face de cet homme!... Tout, excepté cela, monsieur!

MONTGISCARD, à lui-même.

Voilà le moment d'aller jeter un peu d'eau froide sur la colère de madame Pincornet... Car j'ai encore l'amour de madame Pincornet sur les bras et j'ai trouvé ici trois lettres... Elle parle de quitter son mari.

On sonne, il fait quelques pas vers la porte.

ISIDORE, l'arrêtant.

Vous ne pouvez pas sortir, monsieur! Vous tomberiez dans Boquet : il est à la porte.

MONTGISCARD, montrant la gauche.

Ah!... l'escalier de service!...

ISIDORE.

L'escalier des valets?... Ah! monsieur... moi, qui ne suis qu'un domestique, je ne le prends jamais.

MONTGISCARD.

Eh bien, moi, je le prends!... (A part.) Ah! Emma, Emma, pourquoi n'avez-vous pas au moins cinquante mille francs de dot!

Il sort par la gauche. — On sonne avec violence.

SCÈNE V

ISIDORE, puis LAZZARA.

ISIDORE, seul.

Voilà! voilà!... (Il va ouvrir.) Monsieur n'est pas chez lui... Il sera bien fâché... Tiens! ce n'est pas Boquêt!...

Entre Lazzara par la droite.

LAZZARA.

Monsieur Marcel de Montgiscard?...

ISIDORE.

C'est ici, monsieur.

LAZZARA.

Est-il chez lui?

ISIDORE.

Non, monsieur... Il sera bien fâché, bien fâché... bien fâché!

LAZZARA.

Il n'est pas chez lui... tant mieux!...

Il parcourt la chambre.

ISIDORE, à part.

Je ne le connais pas celui-là... c'est un nouveau créancier... Monsieur l'aura fait en Normandie.

LAZZARA.

Appartement convenable et décoré avec goût... C'est élégant et simple...

ISIDORE, à part.

Ah ça ! mais il regarde partout... Viendrait-il saisir ?

LAZZARA, prenant un livre sur la table.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il ouvre le livre.

ISIDORE, à part.

Il vient saisir... c'est plus qu'un créancier... c'est un huissier.

LAZZARA.

Oh ! oh !

Il met le livre dans sa poche.

ISIDORE.

Qu'est-ce qu'il fait ? (A Lazzara.) On me doit quelque petite chose, à moi aussi, et je m'oppose... et puis, ce n'est pas ainsi que l'on procède...

LAZZARA.

Vous dites?...

ISIDORE.

Ce livre... que vous avez eu la bonté...

LAZZARA, tirant le livre de sa poche.

Oui, je l'ai mis dans ma poche... Voyez : *L'Amour!*... Si cela lui tombait sous la main!...

Il remet le livre dans sa poche.

ISIDORE.

Sous la main... A qui ?

LAZZARA, regardant le portrait de la dame très décolletée.

Et ce tableau!...

Il le décroche.

ISIDORE, allant à lui.

Eh ! monsieur, laissez ce tableau tranquille!... Je n'ai pas souffert que Boquet emportât la pendule... je ne souffrirai pas que vous emportiez...

LAZZARA, retournant le portrait.

Je ne l'emporte pas... je le retourne... il ne faut pas qu'elle voie cela... elle!

Il redescend.

ISIDORE, étonné.

Elle?...

LAZZARA.

Oui, elle!... Elle est en bas!

ISIDORE.

En bas?...

LAZZARA.

Qu'est-ce que c'est que cette pièce?

Il ouvre la porte de gauche.

ISIDORE.

Un petit salon... Vous êtes bien jeune pour être huissier.

LAZZARA.

Je ne le suis pas. (Repasant à droite.) Elle sera très bien là pour attendre... Je vais la chercher... elle est en bas...

ISIDORE, qui a refermé la porte de gauche.

Vous me l'avez déjà dit.

LAZZARA.

Elle est dans la voiture... Je vais la chercher.

Il sort, par la droite.

SCÈNE VI

ISIDORE, seul.

Mais il m'amuse, cet homme-là! il m'amuse!... Avec tout ça, il a emporté le livre... Il y a comme cela des gens qui s'introduisent dans les maisons... ils pren-

nent un livre en vous disant qu'ils vont revenir... Cinq minutes après, le livre est vendu vingt sous chez un bouquiniste, et ils ne reviennent pas!... (Allant regarder par la porte de droite.) Revient-il?... Il revient... et avec elle, parbleu! avec elle!...

Entrent, par la droite, Lazzara et Emma voilée. — Après l'entrée, Isidore, qui était au fond, descend à droite.

SCÈNE VII

LAZZARA, EMMA, ISIDORE.

LAZZARA, tenant Emma par la main.

Entrez, ma chère enfant, entrez.

EMMA, à Lazzara.

Nous sommes chez lui?

LAZZARA.

Oui, mais ne tremblez pas ainsi!...

EMMA.

Dans quelle aventure m'avez-vous jetée!... (Montrant Isidore.) Cet homme?...

Elle passe à gauche.

LAZZARA.

Cet homme est son domestique... il sera le vôtre...

ISIDORE, à part.

Ah çà! mais... c'est un insensé!

LAZZARA, à Isidore, lui donnant de l'argent.

Allez payer la voiture, mon ami... voici vingt francs, vous garderez la monnaie.

ISIDORE, à part.

Complètement insensé, mais sa folie est douce...

Il sort par la droite.

SCÈNE VIII

LAZZARA, EMMA.

LAZZARA.

Voyons, je vous en prie, rassurez-vous... ce qui se passe n'est-il pas tout simple?... J'étais à Étretat... Je vous trouve fondant en larmes sur la plage... je vous demande le motif de votre chagrin... vous me dites que M. de Montgiscard a demandé votre main à votre tuteur... que M. de Montgiscard n'a pas été agréé et que vous êtes malheureuse... parce que vous aimez M. de Montgiscard...

EMMA, se levant.

Tout cela est vrai, mais...

LAZZARA, exalté.

Vous pleuriez en me disant cela... et je ne sais pas voir pleurer les femmes... Les femmes!... oh! les femmes!... (Montrant à Emma un cachet suspendu à sa chaîne de montre.) Regardez... Lisez ce qui est gravé là, sur ce cachet.

EMMA, lisant.

Tout pour les Dames!

LAZZARA, avec enthousiasme.

Oui... *Tout pour les Dames!* C'est ma devise et c'est ma vie! Tout pour les femmes! Je voudrais être roi pour leur offrir mon trône, ma couronne, mes palais, mes chambellans les plus chamarrés et mes coursiers les plus rapides, en leur disant : « Prenez, je n'ai que cela sur moi! » Les femmes! Les femmes! Je voudrais en avoir dix mille autour de moi... tout autour, ici, là, pour leur crier : « Venez, mesdames, venez, je suis à vous! Mon bras, ma fortune, mon cœur, tout est à

vous! » (Changeant brusquement de ton.) Mais, pour le moment, il n'y a ici que vous, et c'est de vous seule que je vais m'occuper.

EMMA.

Et que voulez-vous faire maintenant?

LAZZARA.

Achever ce que j'ai commencé. Ce jeune homme vous aime, vous l'aimez... Il faut donc que vous l'épousiez... Je vous ai enlevée, je vous ai conduite ici, et, avant ce soir, entendez-vous, avant ce soir, votre mariage sera décidé.

On sonne.

EMMA, très émue.

Lui!... Oh! le revoir ainsi... tout à coup!... je ne pourrai jamais... Parlez-lui d'abord.

LAZZARA.

Oui... vous avez raison... cela vaut mieux... Entrez ici et attendez.

Il ouvre la porte de gauche.

EMMA, passant près de la porte.

Surtout, dites-lui bien que c'est vous qui avez tout fait... que, moi, je ne voulais pas...

LAZZARA.

Oui, oui, ne craignez rien...

Emma sort par la gauche; Isidore et Boquet entrent par la droite.

SCÈNE IX

LAZZARA, ISIDORE, BOQUET.

ISIDORE, à Boquet.

Mon maître n'est pas chez lui, monsieur Boquet... Je lui dirai que vous êtes venu, et il sera bien fâché... bien fâché... bien fâché!...

BOQUET.

Avez-vous de l'argent à me remettre?

ISIDORE, bas.

Je n'ai pas d'argent à vous remettre... mais si vous voulez voir un fou?...

BOQUET.

Si je veux voir un fou, je n'ai qu'à me regarder dans la glace... Si je n'étais pas un fou, je n'aurais pas prêté ces quatre cents francs à M. de Montgiscard.

Il s'assied près de la table.

LAZZARA.

Que dit-il?...

BOQUET, bas, à Isidore.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur?

ISIDORE, bas.

C'est le fou... Il est très drôle... vous allez voir, il va nous faire rire.

BOQUET.

Je ne suis pas en train de rire.

LAZZARA, à Boquet.

Que disiez-vous, monsieur?... Ne parliez-vous pas d'une somme prêtée?

ISIDORE.

Oui, monsieur parlait d'une petite somme de quatre cents francs qu'il a prêtée à mon maître. (Bas, à Boquet.) Écoutez bien... il va répondre quelque farce...

LAZZARA.

Quatre cents francs!... C'est pour quatre cents francs que monsieur fait ce tapage!... (Tirant son portefeuille.) Prenez... M. de Montgiscard me remboursera cette misère.

Il lui donne des billets de banque.

BOQUET, à Isidore, en se levant, avec joie.

Mais il me paye!... il m'a payé!...

ISIDORE, à part.

Il a payé Boquet!...

BOQUET, saluant Lazzara.

Monsieur!...

ISIDORE, entraînant Boquet.

Allons, venez, Boquet... venez, venez!

Ils sortent tous deux, par la droite.

SCÈNE X

LAZZARA, puis ISIDORE.

LAZZARA, seul.

Il a des dettes... je m'en doutais... Voilà pourquoi le tuteur n'a pas consenti.

ISIDORE, rentrant par la droite, à part.

Il a payé Boquet, pourquoi ne payerait-il pas Isidore?

LAZZARA.

Cet homme criait bien haut pour peu de chose... Est-il parti?

ISIDORE.

Est-il?... (Résolument.) Non, monsieur!

LAZZARA.

Comment!...

ISIDORE.

S'il criait si haut, c'est qu'on lui doit un peu plus de quatre cents francs... il n'a pas osé avouer devant vous!...

LAZZARA.

Qu'est-ce qu'on lui doit encore?...

ISIDORE.

On lui doit deux cent soixante-dix francs... soit, trois cents francs, monsieur... pour ne pas avoir de centimes.

LAZZARA, prenant son portefeuille.

Eh! donnez-les-lui... et qu'il s'en aille...

ISIDORE, à part, pendant que Lazzara ouvre son portefeuille.

De plus en plus douce, sa folie! (Prenant les billets.) Il a payé Isidore!

LAZZARA.

Donnez-les-lui tout de suite.

ISIDORE.

Je vais les lui donner, monsieur. (Il remonte au fond.)
Je les lui donne.

Il met les billets dans sa poche.

LAZZARA, à lui-même.

Pauvre Emma!... j'espère bien qu'elle n'aura pas entendu!

Il entre à gauche.

ISIDORE, seul, au fond.

Il a payé Isidore!... il a payé Isidore!...

Montgiscard entre par la droite, une clé à la main.

SCÈNE XI

ISIDORE, MONTGISCARD, puis LAZZARA.

ISIDORE, à Montgiscard.

Ah! monsieur, je me suis bien amusé!

MONTGISCARD, à part.

Pas moi!... Je n'ai trouvé ni Pincornet, ni sa femme...

Il donne son chapeau à Isidore, qui va le déposer au fond.

ISIDORE.

Il est venu un fou!... (Montrant la gauche.) Il est là, avec la dame voilée!

MONTGISCARD.

Une dame voilée, chez moi?

ISIDORE.

Oui, monsieur.

MONTGISCARD, à lui-même.

C'est madame Pincornet!... elle aura fait ce qu'elle disait : elle aura quitté son mari; elle sera venue ici... (Élevant la voix.) C'est Berthe!

ISIDORE.

Je ne sais pas si elle s'appelle Berthe... elle est venue avec le fou!

MONTGISCARD.

Le fou!...

ISIDORE.

Oui, vous allez le voir... je m'en suis amusé... amusez-vous-en... Sa folie est douce... elle consiste à mettre vos livres dans sa poche, à retourner vos tableaux contre le mur et à payer vos dettes.

MONTGISCARD, qui est allé retourner le portrait.

Payer mes dettes!!!...

ISIDORE.

Vous ne me devez plus rien... je suis payé.

MONTGISCARD.

Par exemple!...

ISIDORE.

Je dois dire que j'ai un peu aidé... mais enfin...

MONTGISCARD, passant à droite.

Qu'est-ce qu'il me chante?... (Lazzara entre par la gauche;

Montgiscard l'aperçoit et le salue, puis dit à demi-voix :) J'ai vu cette figure-là quelque part.

LAZZARA, appelant.

Isidore!

ISIDORE.

Monsieur?...

LAZZARA.

Sortez, mon ami!

ISIDORE, obséquieusement.

Je sors, monsieur, je sors... (Bas, à Montgiscard.) Je vous laisse avec lui... Très amusant, vous allez voir... très amusant...

Il sort, par la droite.

SCÈNE XII

LAZZARA, MONTGISCARD.

MONTGISCARD, à part, examinant Lazzara.

Comment Berthe est-elle venue avec cet homme? (Il salue de nouveau Lazzara et lui indique le siège qui est près de la table; lui-même en prend un à gauche, et ils s'asseyent tous les deux après quelques cérémonies. — Haut.) Vous connaissez madame Pincornet? Je l'ignorais absolument... Puisque vous la connaissez, vous savez aussi bien que moi... que beaucoup de raisons peuvent la faire excuser... Elle est jeune... elle est jolie... elle a dû, à ce double titre, être souvent froissée des légèretés de Pincornet... Certes, Pincornet est mon ami... mais enfin il a des torts... je suis forcé d'en convenir... et, quand sa femme l'accuse et se plaint d'être malheureuse... elle n'est pas tout à fait injuste... Il ne faut donc pas...

Lazzara prend des notes.

LAZZARA.

« Pincornet », vous avez dit?...

MONTGISCARD.

Sans doute...

LAZZARA.

L'adresse, s'il vous plaît?

MONTGISCARD.

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie?

LAZZARA.

Ce n'est pas une plaisanterie... Cette dame est malheureuse... il suffit... je m'occuperai d'elle... Si son mari a des torts, je la défendrai contre son mari... mais plus tard... J'ai pour habitude de mener à bonne fin l'affaire qui est en train, avant d'en entreprendre une nouvelle... L'adresse?

MONTGISCARD.

Qu'est-ce que cela veut dire?... Vous ne connaissez pas madame Pincornet?...

LAZZARA.

Pas du tout; mais ça ne fait rien... (Se levant.) Je ne puis manquer à ma devise : « *Tout pour les Dames!*... » Je la protégerai tout de même... L'adresse?

MONTGISCARD, se levant.

Mais alors, monsieur, qu'est-ce que vous faites ici?... Qu'est-ce que c'est que cette dame qui est là?...

LAZZARA.

Votre cœur ne vous le dit pas?

MONTGISCARD.

Non, mais je vais...

Il se dirige vers la porte de gauche.

LAZZARA, allant se mettre devant lui et l'arrêtant.

Attendez... J'étais hier soir à Étretat...

MONTGISCARD, à part.

Ah!... c'est là que je l'ai vu...

LAZZARA.

J'y ai rencontré une jeune fille qui aimait, qui était aimée, et qu'un tuteur barbare...

MONTGISCARD.

Emma?...

LAZZARA.

Oui, Emma... J'ai résolu, moi, de la marier selon son cœur... Et, pour cela, je l'ai enlevée... Je l'ai amenée à celui qui l'aime et qu'elle aime... Elle est ici.

MONTGISCARD.

Emma, chez moi!...

LAZZARA, voulant aller à la porte de gauche.

Venez, chère enfant, venez...

MONTGISCARD, le retenant.

Mais, monsieur, vous ne savez donc pas?...

LAZZARA.

Le tuteur sera bien forcé de pardonner.

Même mouvement.

MONTGISCARD, le retenant toujours.

J'adore mademoiselle Emma... Mais il y a un obstacle.

LAZZARA, même mouvement.

Venez, chère enfant...

MONTGISCARD, même jeu.

Attendez!... attendez!... Ce mariage est impossible!

LAZZARA.

Impossible!... Comment, impossible?

Entre Isidore, par la droite.

SCÈNE XIII

LAZZARA, MONTGISCARD, ISIDORE.

ISIDORE, à Montgiscard.

Une seconde dame voilée, monsieur!...

Il reste près de la porte.

MONTGISCARD, à part.

Pour le coup, c'est madame Pincornet!

LAZZARA, à Montgiscard.

Je comprends la situation... (Lui montrant la porte de gauche.) J'entre là... je vais tâcher de lui faire prendre patience... Vous avez cinq minutes pour rompre avec cette dame voilée... Soyez cruel, s'il le faut!... Si cette dame en souffre trop, vous me donnerez son adresse... je la consolerai... Isidore!...

ISIDORE, près de la porte de droite.

Monsieur?...

LAZZARA.

Faites entrer cette dame.

ISIDORE.

Oui, monsieur.

Il sort, par la droite.

LAZZARA, à Montgiscard.

Rompez!... Vous avez cinq minutes. (Il va à la porte de gauche et se retourne avant de sortir.) Cinq minutes!!!

Il sort, par la gauche.

SCÈNE XIV

MONTGISCARD, puis BERTHE.

MONTGISCARD, seul.

Emma! Berthe!... Me voilà bien!... Qu'est-ce que tout cela va devenir?

Il s'appuie sur un fauteuil. — Isidore introduit Berthe par la droite; Montgiscard lui fait un signe : il sort.

BERTHE.

Ah! Marcel!

Elle jette sur un fauteuil, au fond, une pelisse de voyage qu'elle avait sur le bras.

MONTGISCARD, très troublé.

Vous ici!... Je ne m'attendais pas...

BERTHE, avec éclat.

M. Pincornet est un monstre...!

MONTGISCARD, à part.

Nous y voilà!

BERTHE, tombant assise près de la table.

C'est affreux!... Je ne peux plus!... je ne peux plus!... je ne peux plus!... (Elle ôte ses gants et les jette sur la table.) Si vous saviez!... vous ne pouvez pas savoir... Des maîtresses... Marcel... il a des maîtresses!... (Se levant.) Et moi... quand je lui ai demandé de me conduire à Étretat, où vous étiez, il a refusé!

MONTGISCARD, à part.

Mon Dieu!... et l'autre qui est là!...

BERTHE.

Des affaires importantes, a-t-il dit... Des affaires!... je sais ce que cela veut dire... (Lui donnant une lettre.) Voyez ce que j'ai trouvé ce matin, en furetant dans ses papiers.

Elle remonte à gauche.

MONTGISCARD, après avoir lu.

Oh!...

BERTHE, reprenant la lettre.

C'est signé Pichenette... Vous comprenez qu'après ça, c'est fini... bien fini!

MONTGISCARD.

Que comptez-vous faire?

BERTHE, avec dignité.

Retourner chez ma tante! J'ai prévenu M. Pincornet... En partant, je lui ai laissé une lettre... (Se levant.) Écoutez, la voici : « Vous m'êtes odieux!... Jamais vous ne me reverrez; je vais chez ma tante Bidois... » Et je me suis fait conduire au chemin de fer... Vous comprenez?

MONTGISCARD, ahuri.

Oui, oui!

BERTHE.

D'abord, je ne voulais pas venir chez vous... je n'y suis jamais venue... j'avais peur... En route, je me disais : « Oh! je n'irai pas!... » Seulement, je suis superstitieuse, et j'ajoutais : « Par exemple, si je manque le train, c'est que le ciel veut que je voie Marcel avant de partir... » Je suis arrivée à la gare cinq minutes avant le départ...

MONTGISCARD.

Alors?...

BERTHE.

Alors, je me suis dit : « Qu'est-ce que je vais faire de ces cinq minutes?... » Et je suis venue... Vous comprenez?

MONTGISCARD.

Oui, oui, parfaitement!

BERTHE.

C'est une folie... je le sais... mais c'est si bon de

venir voir quelqu'un qui a de l'affection pour vous... Et puis, je voulais vous demander... quoi donc?... je ne sais plus... ah! je me rappelle!... de venir me voir chez ma tante... Vous viendrez, n'est-ce pas?

MONTGISCARD.

Oui, oui, j'irai... Mais vous allez manquer l'autre train!

BERTHE.

Je pars! je pars!

Entre Isidore, par la droite.

SCÈNE XV

LES MÊMES, ISIDORE, puis LAZZARA.

ISIDORE.

Monsieur, c'est M. Pincornet!

MONTGISCARD.

Pincornet!...

BERTHE.

Mon mari!...

ISIDORE, à part.

Son mari!...

Il court à la porte de droite, qu'il tient entre-bâillée.

MONTGISCARD, à Isidore.

Vous lui avez dit que j'y étais?

ISIDORE.

Monsieur n'a jamais fermé sa porte à ce monsieur.

BERTHE, éperdue.

Où me cacher?... (Elle ouvre la porte de gauche et pousse un cri.) Ah!... il y a une femme, là, Marcel!

Elle revient près de lui.

MONTGISCARD.

Oui, oui... je vous dirai...

LAZZARA, paraissant à la porte de gauche.

Vous n'avez donc pas rompu?... Voilà une heure que nous sommes dans ce cabinet.

ISIDORE, au fond, regardant par la porte entre-bâillée.

Dépêchez-vous, madame : il ôte son patelot.

MONTGISCARD, cherchant une cachette.

Mon Dieu!... Ah!... ce rideau!...

Il pousse Berthe vers la fenêtre.

BERTHE.

Vous me direz au moins...

MONTGISCARD.

Oui, oui...

Il la cache derrière le rideau.

ISIDORE, regardant toujours.

Il a ôté son paletot!

MONTGISCARD, apercevant la pelisse qui est restée sur le fauteuil.

Et cette pelisse!...

LAZZARA, à la porte de gauche.

Qu'est-ce que vous faites là?... Les cinq minutes sont écoulées!

MONTGISCARD.

Prenez ça, vous!

Il lui jette la pelisse à la figure et le pousse dans la pièce de gauche, dont il referme la porte.

ISIDORE, annonçant.

Le mari!... (Se reprenant.) Non, non... M. Pincornet!

Entre Pincornet, par la droite.

SCÈNE XVI

BERTHE *cachée*, MONTGISCARD, PINCORNET,
puis LAZZARA.

PINCORNET.

Qu'est-ce qu'il dit, cet imbécile?

Sort Isidore, par la droite.

MONTGISCARD, *à part.*

Il a reçu la lettre de sa femme, et il vient ici tout droit....

PINCORNET.

Ça va bien, cher ami?...

MONTGISCARD.

Très bien... comme vous voyez!

PINCORNET.

Moi, je ne vais pas mal... Quand êtes-vous arrivé?

MONTGISCARD.

Hier soir.

PINCORNET.

Vous avez fait un bon voyage?

MONTGISCARD.

Très bon...

PINCORNET.

Vous êtes allé chez moi, tout à l'heure?

MONTGISCARD.

Oui... Je ne vous ai pas trouvé.

PINCORNET.

Je viens seulement de rentrer.

MONTGISCARD, *à part.*

Oh!...

PINCORNET.

Mon domestique m'a remis des lettres et votre carte...

MONTGISCARD, à part.

Nous sommes perdus!

PINCORNET.

J'ai laissé les lettres sur mon bureau, et je suis accouru pour vous voir plus vite...

MONTGISCARD.

Vrai!... vous n'avez pas lu une seule lettre?...

PINCORNET.

Pas une seule... j'étais trop pressé de vous serrer la main... Vous n'avez pas dû trouver non plus madame Pincornet?

MONTGISCARD.

Non... elle était sortie.

PINCORNET.

Je sais où elle est!

MONTGISCARD, bondissant.

Vous le savez?...

Il va et vient, anxieux, regardant le rideau de la fenêtre,
regardant la porte de gauche.

PINCORNET le suivant.

Eh! oui!... J'ai demain un grand dîner... un dîner sérieux : mes commanditaires et vous... car vous viendrez?... Ma femme a dû aller chez Chevet... Mais qu'avez-vous donc à vous agiter ainsi?...

MONTGISCARD.

Moi!... rien.

PINCORNET, riant.

Ah ça! est-ce que c'est l'air de la mer qui vous a mis dans cet état-là?

MONTGISCARD.

Oui, oui, c'est l'air de la mer... (A part.) Oh! ce rideau! ce rideau!...

PINCORNET, remontant et tournant le dos à la porte de gauche.

Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

Il va déposer au fond, à droite, sa canne et son chapeau.

MONTGISCARD.

Je ne sais pas... (A part.) Est-ce qu'il ne va pas s'en aller?...

LAZZARA, ouvrant la porte de gauche, à Montgiscard.

Mais, monsieur, les cinq minutes!...

MONTGISCARD, à part.

A l'autre, maintenant!...

Il fait un bond, tombe sur la porte et la ferme violemment sur Lazzara.

PINCORNET, se retournant au bruit.

Hein! qu'est-ce que c'est?...

Il redescend.

MONTGISCARD.

Rien, rien... je fermes cette porte.

PINCORNET.

Vous vous êtes amusé à Étretat?

MONTGISCARD.

Énormément!

PINCORNET.

Ma femme avait une terrible envie de m'y mener.... Il y a même eu à ce sujet des scènes... Madame Pincornet est toujours très vive... J'ai tenu bon, malgré les scènes... Un voyage avec sa femme, ce n'est pas d'une gaieté folle... Et puis, il m'était vraiment impossible de quitter Paris... Les affaires m'écrasent... On est obligé de gagner de l'argent, quand on veut en dépenser... et je tiens à en dépenser beaucoup... J'ai

inventé une certaine demoiselle Pichenette... Vous ne pouvez pas vous douter des choses qu'elle m'écrit!

Il s'assied près de la table.

MONTGISCARD.

Oh! si...

PINCORNET.

Comment, si?... vous la connaissez?

MONTGISCARD.

Non... mais il n'est pas difficile de deviner...

PINCORNET.

Je vous présenterai... Un esprit du diable!... et des pieds et des mains!... (Il aperçoit sur la table les gants de sa femme et éclate de rire.) Oh!... oh!...

MONTGISCARD.

Qu'est-ce que vous avez?...

PINCORNET.

Des mains à mettre ces gants-là!...

Il les prend et laisse à la place les siens sur la table.

MONTGISCARD, à part.

Les gants de sa femme!

Il s'avance et se trouve entre le rideau et Pincornet.

PINCORNET, se levant.

Vous êtes revenu hier soir, et l'on a déjà eu le temps d'oublier ici... (Il examine les gants.) Mes compliments, mon ami, elles sont jolies, les mains qui se déshabillent chez vous!

MONTGISCARD.

Mais vous vous trompez...

PINCORNET.

Il n'y a que ces Pichenettes-là pour en avoir de pareilles!

MONTGISCARD.

Je ne sais ce que vous voulez dire... ces gants sont à moi.

PINCORNET, riant.

A vous?

MONTGISCARD.

Oui, à moi.

PINCORNET.

Par exemple, nous allons voir ça...

Il fait un pas, s'arrête, et rit bien plus fort que la première fois.

MONTGISCARD.

Je ne sais pas ce que mes gants ont de si drôle.

PINCORNET.

Oh! ce ne sont pas vos gants qui me font rire.

MONTGISCARD.

Comment?...

PINCORNET.

Ce sont vos bottes.

MONTGISCARD.

Mes bottes?...

PINCORNET, lui montrant les bottines de Berthe, qui passent sous le rideau.

Eh! oui, là, sous le rideau... Est-ce qu'elles ne sont pas à vous?... Tiens, tiens, elles remuent!... elles remuent toutes seules, apparemment?

MONTGISCARD, qui est allé se placer devant le rideau.

Pincornet!

PINCORNET, le ramenant sur le devant de la scène.

Vous êtes bête!... je vous vois depuis une demi-heure faire des grimaces... Si je vous gênais, il fallait me dire de m'en aller.

MONTGISCARD, le poussant vers la porte de droite.

Eh bien... c'est cela, oui, c'est cela... allez-vous-en!

PINCORNET.

Les jolis pieds'... Laissez-moi au moins le temps de les regarder...

Il s'approche du rideau.

MONTGISCARD, le retenant.

Eh! n'approchez pas!

PINCORNET.

Non... de loin... ne craignez rien, je suis discret... (Au rideau.) Madame, vous avez des pieds adorables, élégants et cambrés; enfin, des pieds... (Le rideau s'agite.) Ne vous fâchez pas, mes amours de petits pieds, on vous admire, on vous adore...

Il veut s'approcher encore plus près.

MONTGISCARD, l'arrêtant.

Mon ami!...

PINCORNET.

Je suis discret!... Ma parole d'honneur, il n'y a que ces Pichenettes-là pour avoir des pieds pareils!

Le rideau s'agite avec fureur.

MONTGISCARD.

Eh! taisez-vous donc!

PINCORNET.

Pourquoi? est-ce que?... Ah!... oh!... venez donc un peu ici, vous, que l'on vous parle...

Il emmène Montgiscard à droite, sur le devant de la scène.

MONTGISCARD.

Quoi? voyons!...

PINCORNET.

Est-ce que c'est une femme mariée?

MONTGISCARD.

Oh! non, oh! non...

PINCORNET.

A la bonne heure!... Ça m'étonnait aussi... des pieds

comme ceux-là!... Mais, alors, pourquoi ne pas me la montrer?... Entre nous, ce n'est pas gentil!... Moi, je vous ai tout de suite promis de vous présenter à Pichenette... Hein! montrez-la-moi... nous souperons tous les quatre.

MONTGISCARD.

Non, je ne peux pas.

PINCORNET.

Elle n'est donc pas jolie?

MONTGISCARD.

Je vous en prie, là, sérieusement, allez-vous-en.

Il lui donne sa canne et son chapeau et le pousse de nouveau vers la porte de droite.

PINCORNET, revenant.

Ah! mais, j'y pense, si vous ne voulez pas me la montrer, c'est que je la connais, sans doute...

Il veut encore se rapprocher du rideau.

MONTGISCARD, l'arrêtant.

Non, non!...

PINCORNET, s'adressant au rideau.

Est-ce que je vous connais, madame?

MONTGISCARD, le retenant toujours.

Quand je vous dis!... encore une fois...

PINCORNET.

Si je ne vous connais pas, vous devez me connaître, moi... Tout le monde me connaît... Pincornet... le gros Pincornet, l'ami de Pichenette!... Non, vous ne me connaissez pas?...

MONTGISCARD.

Allez-vous-en! Pour Dieu... allez-vous-en!

PINCORNET, s'approchant du rideau, malgré la résistance de Montgiscard.

Un dernier mot, et je m'en vais... Vous aimez Mont-

giscard, madame, et vous faites bien!... (Montgiscard le retient par le bras.) C'est un charmant garçon... seulement, ce charmant garçon est un abominable coureur!... Il vous trompera, madame, n'en doutez pas, il vous trompera!... Vous vous en apercevrez, et, tout naturellement, un jour, vous aurez envie de vous venger... Ce jour-là... écrivez-moi un mot... je me recommande à votre colère... Pincornet, le gros Pincornet, l'ami de Pichenette... Adieu, cher ami!

Il sort, par la droite, en riant aux éclats.

SCÈNE XVII

BERTHE, MONTGISCARD, puis EMMA
et LAZZARA.

MONTGISCARD.

Il est parti! (Courant au rideau.) Il est parti, madame, il est parti!

BERTHE, venant en scène.

Oh! cet homme! cet homme!... Pincornet, le gros Pincornet!... Il a parlé de me faire souper avec Pichenette, vous avez entendu?...

MONTGISCARD.

Remettez-vous!...

BERTHE.

Mais vous-même... un abominable coureur!... Il l'a dit!

MONTGISCARD.

Ne le croyez pas.

BERTHE.

Ne le croyez pas?... Et cette femme que j'ai vue tout à l'heure, là?... Oh!... je saurai... (Elle court ouvrir la porte de gauche.) Venez, madame, venez!...

LAZZARA, entrant.

Qu'est-ce que cela veut dire?... Montrez-vous, chère enfant... Ne craignez rien, vous êtes sous ma protection.

Emma paraît.

EMMA, à Lazzara.

Où m'avez-vous amenée?

MONTGISCARD, à part.

Patatras!... les voilà toutes les deux!

BERTHE, à Montgiscard.

Eh bien, monsieur!...

MONTGISCARD, bas.

Berthe, je vous assure...

LAZZARA, allant à Montgiscard.

Les cinq minutes sont écoulées, monsieur... Pourquoi n'avez-vous pas rompu?

BERTHE, à Montgiscard.

Rompu!... Que veut dire rompu?... Avec qui, rompu?

EMMA, à Lazzara.

Une autre femme!... C'est elle qu'il aime!... c'est pour la revoir qu'il a quitté Étretat!...

MONTGISCARD.

Mademoiselle, je vous en prie!...

BERTHE.

Étretat!... c'est pour faire la cour à mademoiselle que vous êtes allé à Étretat!...

MONTGISCARD.

Madame Pincornet, écoutez-moi!

LAZZARA.

Madame Pincornet!.. c'est vous qui êtes?...

Il s'approche d'elle.

BERTHE.

Eh bien, oui, et après?...

Montgiscard, qui se trouve près d'Emma, cherche à se justifier,
et remonte avec elle en lui parlant bas.

LAZZARA.

Je vous connais, madame : monsieur m'a donné des renseignements sur vous !

BERTHE, suffoquée.

Des renseignements!...

LAZZARA.

Je sais que vous êtes malheureuse, je sais que votre mari a des torts... Il les réparera, madame... je le forcerai à les réparer... Donnez-moi votre adresse.

BERTHE, à part.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là? .

LAZZARA, à Berthe.

Soyez tranquille... je m'occuperai de vous dès que je n'aurai plus à m'occuper de mademoiselle... Attendez seulement qu'elle ait épousé M. de Montgiscard... qui l'aime!...

BERTHE, à Montgiscard.

Vous aimez?...

MONTGISCARD.

Moi?... non... c'est-à-dire...

EMMA, allant à Lazzara.

Vous entendez... il dit qu'il ne m'aime pas!

MONTGISCARD.

Je n'ai pas dit cela!

LAZZARA, à Montgiscard.

Qu'est-ce que vous dites donc?... Pourquoi n'avez-vous pas renvoyé madame, ainsi que vous me l'aviez promis?

BERTHE.

Me renvoyer!... vous aviez promis?...

MONTGISCARD.

Non!... non!...

LAZZARA.

Vous me l'aviez promis, monsieur... Que signifient toutes ces tergiversations?

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, ISIDORE.

ISIDORE, entrant par la droite, à part.

Je vais faire mon petit effet! (Annonçant d'une voix retentissante.) Monsieur Pincornet!

BERTHE.

Mon mari, encore!...

Elle se jette derrière le rideau.

EMMA, effrayée.

Quelqu'un!... Où me cacher, mon Dieu! où me cacher?...

MONTGISCARD, perdant la tête.

Est-ce que je sais, moi?...

EMMA, avisant le rideau.

Ah!...

Elle court se cacher à côté de Berthe.

LAZZARA, allant à Montgiscard.

Il faut en finir, monsieur, il faut en finir!...

MONTGISCARD.

Ah! par exemple, vous!...

LAZZARA.

Moi?...

MONTGISCARD, le prenant à bras le corps et le portant presque dans la pièce de gauche.

Entrez là... taisez-vous, ou nous sommes tous perdus!...

Il l'enferme dans la chambre et s'appuie contre la porte.

ISIDORE, à part.

J'ai fait mon petit effet!

Pincornet entre par la droite. — Isidore s'en va.

SCÈNE XIX

BERTHE et EMMA cachées, MONTGISCARD, PINCORNET, puis LAZZARA, et, à la fin, ISIDORE.

MONTGISCARD, à part.

Cette fois, il a lu la lettre!

PINCORNET, très enjoué.

Les gants, mon ami!...

Il lui montre les gants de sa femme qu'il tient toujours.

MONTGISCARD, abruti.

Les gants!...

PINCORNET.

Oui, je me suis aperçu que j'avais oublié mes gants... et que j'avais emporté ceux de la personne...

Il les jette sur la table.

MONTGISCARD.

Et c'est pour ça?...

PINCORNET.

Oui, je les rapporte... où est-elle?... Est-ce qu'elle est encore?... (Il va au rideau, aperçoit quatre pieds au lieu de deux et rit à se tordre.) Ah! ah! ah!... Il y en a quatre!... Il y en a quatre!...

MONTGISCARD, avec empressement et lui donnant ses gants qu'il a pris sur la table.

Voici vos gants!

PINCORNET.

Le roman est en deux volumes!... (S'asseyant à gauche.) Je reste... je reste... nous lisons chacun de notre côté... (Lazzara frappe avec force à la porte de gauche. — Se levant.) Il y en a encore une là-dedans!...

Il rit de plus belle.

MONTGISCARD, furieux.

Pincornet, laissez-moi!... (Le poussant vers la porte de droite.) Entendez-vous?... Je le veux!...

PINCORNET.

Oh! je pars!... très jolis tous les quatre!... (Riant.) Je raconterai ça à Pichenette... Pas à ma femme, par exemple!... Elle me défendrait de venir chez vous... mauvais sujet!...

Au moment où Pincornet va sortir, la porte de gauche s'ouvre violemment. — Paraît Lazzara.

LAZZARA, à Montgiscard.

Je savais bien que je finirais par enfoncer la porte!

PINCORNET, redescendant à droite.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LAZZARA, à Montgiscard.

Présentez-moi.

MONTGISCARD, à Pincornet.

Pincornet, mon cher Pincornet, aidez-moi à flanquer monsieur dehors...

LAZZARA, allant à Pincornet.

Vous êtes M. Pincornet?... Vous rendez votre femme malheureuse, monsieur Pincornet...

PINCORNET.

Ah ça! mais...

LAZZARA.

Et quand on rend sa femme malheureuse, il arrive...

PINCORNET.

Il arrive...

BERTHE, sortant de derrière le rideau et venant à son mari.
Il arrive...

PINCORNET, stupéfait.

Ma femme!

BERTHE.

Il arrive que la femme perd la tête et qu'emportée par la jalousie, elle vient chez un ami de son mari... demander des nouvelles du perfide et des nouvelles de mademoiselle Pichenette!...

PINCORNET.

Pichenette?... nous parlerons plus tard de Pichenette... mais votre présence ici...

LAZZARA.

N'a rien qui puisse vous inquiéter... M. de Montgiscard va se marier.

PINCORNET.

Montgiscard se marie!... et avec qui?

LAZZARA.

Avec un ange qui est derrière ce rideau... Venez, chère enfant, venez...

• Emma paraît et descend entre Montgiscard et Lazzara.

PINCORNET.

Ah ça! qu'est-ce que c'est que tout cela?...

MONTGISCARD.

Est-ce que je sais, moi?...

Entre par la droite Isidore, une dépêche à la main.

ISIDORE, à Montgiscard.

Un télégramme, monsieur, un télégramme d'Étretat.

EMMA.

De mon tuteur, sans doute.

MONTGISCARD, qui a pris et ouvert la dépêche.

Oui, de votre tuteur. (Lisant.) « Moi, tuteur stupéfait.
» L'amour existe donc, puisque vous avoir enlevé

» femme n'ayant que dix mille francs de dot. Moi
» ajouter quatre-vingt dix mille francs et bénédic-
tions... »

EMMA, avec joie.

Ah! ce cher tuteur!

LAZZARA, à Pincornet.

Eh bien, vous voyez qu'il se marie.

PINCORNET.

C'est vrai, j'avais tort...

MONTGISCARD, à Lazzara.

Je vous dois mon bonheur, monsieur...

LAZZARA.

Enfin, puisque vous voilà tous complètement heu-
reux...

PINCORNET, avec doute.

Hum!... complètement?... (Sa femme le regarde. — Très
affirmativement.) Complètement!...

LAZZARA.

Je me retire... il y a ailleurs d'autres femmes qui
souffrent, d'autres infortunes à secourir...

ISIDORE, venant à Lazzara.

Monsieur, il y a ma cousine Catherine, qui est bien
malheureuse... elle m'aime... et Joseph s'oppose à...

LAZZARA.

Joseph!... Eh bien, mon ami, je verrai Joseph... et...
qu'est-ce que c'est que Joseph?...

ISIDORE.

C'est son mari!

LAZZARA, le repoussant.

Comment, son mari!... A-t-on jamais vu!...

BRIGITTE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, sous ce titre :

LA PETITE MÈRE,

à Paris, sur le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, le 6 mars 1880.

PERSONNAGES

VALENTIN BRUC.....	MM. DUPUIS.
BARON DAOULAS.....	LÉONCE.
LA ROCHEBARDIÈRE.....	GERMAIN.
VICOMTE DE SAINT-POTANT.....	DIDIER.
LE MAIRE.....	BLONDELET.
LE JARDINIER.....	THIERRY.
BOB.....	Le petit CHARLES.
BRIGITTE.....	M ^{me} CÉLINE CHAUMONT.
BARONNE DAOULAS.....	DELESSART.
HENRIETTE.....	BAUMAINE.
LA MIOTTE.....	LERICHE.
BERNERETTE.....	M. BARETTI.
LA MARQUISE.....	H. BARETTI.
MADAME POTET.....	DELIGNY.
MADAME DE CHATEAU-BERNIQUE.....	HOLDUN.
FRANÇOISE.....	MARGUERITE.
LA COMTESSE.....	VILLARS.

De nos jours.

Le 1^{er} acte en Bretagne ; le 2^e, à Paris ;
le 3^e, au château des Moulineaux, près de Fontainebleau.

BRIGITTE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente le jardin de la maison habitée par Valentin, Henriette et Brigitte. — Au fond, une haie pas trop haute. — Porte au milieu de la haie. — A gauche, la maison. — Porte exhaussée de trois marches. — Arbres à droite : un gros arbre en pleine scène, pas tout à fait au milieu, un peu vers la droite. — Autour de cet arbre, un banc ; à droite, des chaises de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRIETTE, UN JARDINIER.

LE JARDINIER, à Henriette, qui sort de la maison.
Ces deux malles, mademoiselle?...

HENRIETTE.

Vous les porterez à la gare... vous y trouverez Brigitte qui est allée prendre la place de mon frère et qui les fera enregistrer...

LE JARDINIER, chargeant les malles sur une brouette.
Eh là!... eh là!...

HENRIETTE.

Comment!... c'est si lourd?

LE JARDINIER.

Non... mais, si j'ai l'air d'avoir de la peine à porter

ces malles, mademoiselle Brigitte sera émue et elle me donnera un bon pourboire... Y a pas meilleur cœur que mademoiselle Brigitte... y a pas meilleur cœur.

HENRIETTE, passant à droite.

C'est bien vrai... mais ce n'est pas une raison pour lui faire croire que les malles sont lourdes.

Le jardinier sort emportant les malles. — Il s'en va par le fond à droite.

SCÈNE II

HENRIETTE, LA MIOTTE.

HENRIETTE, regardant vers la haie, à gauche.

Ah çà! mais je ne me trompe pas... il y a quelqu'un derrière la haie. (La tête de La Miotte paraît dans la verdure de la haie.) Eh! oui, c'est la Miotte... Qu'est-ce que tu fais là, la Miotte?...

LA MIOTTE, se laissant voir un peu par-dessus la haie.

Moi! mam'zelle?...

HENRIETTE.

Oui!...

LA MIOTTE.

Ce que je fais là?...

HENRIETTE.

Oui, c'est ce que je te demande...

LA MIOTTE, marchant vers la droite.

Je conduis mes vaches au pâturage...

HENRIETTE.

Tes vaches!... où sont-elles, tes vaches?...

LA MIOTTE, s'arrêtant au fond, devant la porte du jardin.
Là-bas... devant... à un petit quart de lieue d'ici.

HENRIETTE.

C'est comme ça que tu les conduis?...

LA MIOTTE.

Ah! n'y a rien à craindre... Noirof, mon chien, est avec elles... Et il me vaut bien, Noirof, pour l'intelligence... Il me vaut bien, s'il ne vaut pas mieux!... Adieu, mam'zelle!...

HENRIETTE.

Adieu, la Miotte!...

LA MIOTTE, en s'en allant vers la droite, derrière la haie.

Je ne fais rien, vous voyez, je passe... je vais retrouver mes vaches... Adieu, mam'zelle!...

HENRIETTE, passant à gauche.

Adieu, la Miotte!... adieu!

La Miotte disparaît.

SCÈNE III

HENRIETTE, seule.

Je ne me suis pas trompée... Elle regardait par ici... j'ai bien vu ses yeux qui brillaient... Et ce n'est pas la première fois que je la surprends rôdant autour de la maison .. Est-ce que ce serait moi qu'elle surveillerait? (Montant lentement les trois marches du perron.) Mon Dieu! je suis folle!... j'ai peur de tout depuis que j'ai permis au vicomte Edgar de Saint-Potant de me parler d'amour!... Elle rentre dans la maison: à peine est-elle rentrée que La Miotte revient, se glissant le long de la haie.

SCÈNE IV

LA MIOTTE, puis VALENTIN.

LA MIOTTE, imitant le cri d'un oiseau.

Piou!... piou! piou!... Il m'entend bien, puisque sa

fenêtre est ouverte... (Cris encore plus aigus.) Piou!... piou!... piou!

Entre Valentin, très effaré, très effrayé.

VALENTIN.

Qu'est-ce que tu me veux, petite malheureuse!... qu'est-ce que tu me veux?

LA MIOTTE.

N'aie donc pas peur, la Brigitte n'est pas là!... je viens de la voir passer.

VALENTIN.

Voyons, parle, dis-moi ce que tu veux...

LA MIOTTE.

Qu'est-ce qu'elle est donc allée faire à la gare, la Brigitte?

VALENTIN.

Mais je ne sais pas... Tu sais, moi, je m'occupe de faire de la musique, je ne m'occupe pas d'autre chose...

LA MIOTTE.

Et ces malles que le jardinier a emportées tout à l'heure?

VALENTIN.

Je ne sais pas... tu sais, moi, je m'occupe..

LA MIOTTE.

Ces malles étaient les tiennes... Brigitte est allée à la gare pour retenir ta place, parce que, dans une heure, tu pars pour Paris.

VALENTIN.

Tu crois?...

LA MIOTTE.

J'en suis sûre!

VALENTIN.

Écoute, la Miotte?...

LA MIOTTE.

Hé?...

VALENTIN.

Je t'écirai quand je serai à Paris, je te promets que je t'écirai...

LA MIOTTE.

Ça m'avancerait à rien : je ne sais pas lire... J'ai trouvé mieux que ça : tu m'emmèneras avec toi...

VALENTIN.

Tu dis?...

LA MIOTTE.

Je dis que tu vas m'emmener avec toi.

VALENTIN.

C'est impossible!...

LA MIOTTE.

Pourquoi ça?... Je suis ton amoureuse... alors, il est tout naturel...

VALENTIN.

Il vient du monde... je ne peux pas rester plus longtemps...

LA MIOTTE.

Écoute, au moins, pour entendre ce que j'ai à te dire... Je ne veux pas que tu partes sans moi... Je vais à la gare... Si tu essaies de partir sans moi, je m'accrocherai à tes habits, je pleurerai, je crierai...

VALENTIN.

Tu ferais cela?...

LA MIOTTE.

Puisque je suis ton amoureuse!

VALENTIN.

Oh!...

LA MIOTTE.

Tu m'as entendue... adieu...

Elle sort par le fond et s'en va par la droite, du côté de la gare.

VALENTIN.

Eh bien, voilà!... c'est épouvantable!... (Regardant vers la gauche.) Bon!... voilà maintenant le vicomte de Saint-Potant qui arrive avec son ami le jeune La Rochebardière... Je vous demande un peu ce que je m'en vais faire... c'est épouvantable!... Si elle s'accroche à mes habits... si elle pleure... c'est épouvantable!... Et Brigitte, qu'est-ce qu'elle dira?... c'est épouvantable! c'est épouvantable!

Il rentre dans la maison. — Paraissent au fond, venant de la gauche, Saint-Potant et La Rochebardière.

SCÈNE V

SAINT-POTANT, LA ROCHEBARDIÈRE.

LA ROCHEBARDIÈRE.

Il faut que j'entre, moi aussi?...

SAINT-POTANT, le faisant entrer.

Mais certainement, il faut que tu entres...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Pourquoi?

SAINT-POTANT, descendant en scène avec La Rochebardière.

Parce que j'ai besoin de toi. Brigitte, la surveillante, n'est pas ici : c'est donc une occasion pour moi de parler à mademoiselle Henriette que j'adore... Mais si j'étais seul, mademoiselle Henriette ne me recevrait pas... En voyant que nous sommes deux, elle nous recevra.

LA ROCHEBARDIÈRE.

Et je ferai une jolie figure!...

SAINT-POTANT.

Pas longtemps, en tout cas... une fois que nous aurons été reçus, tu t'en iras.

LA ROCHEBARDIÈRE.

Ah!...

SAINT-POTANT.

Je te trouverai un prétexte...

LA ROCHEBARDIÈRE.

En fais-je. de ces bassesses. en fais-je!... Tu éprouves le besoin de venir passer deux mois à la campagne, pour te retaper : moi, qui exècre la campagne, je viens te tenir compagnie. Tu me fais lever à six heures du matin. moi qui me lève à onze heures : tu me fais marcher, tu me fais porter un fusil, et tu te sers de moi dans tes amours... En voilà, des bassesses!...

SAINT-POTANT.

Mais aussi, quelle récompense!... la main de ma cousine Bernerette... sa main et ses trois cent mille livres de rente!...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Oh! tu sais que ce n'est pas pour cela seulement...

SAINT-POTANT.

Je sais que tu as envie d'épouser ma cousine, parce que tu es amoureux d'elle, mais je sais aussi que tu as envie de ses trois cent mille livres de rente, parce que tu n'as plus le sou... voilà!

LA ROCHEBARDIÈRE.

Voilà!...

SAINT-POTANT.

Alors, je peux compter sur toi, tu t'en iras?...

LA ROCHEBARDIÈRE.

C'est un service qu'on ne se refuse pas entre séducteurs. Mais tâche. au moins, pour me faire en aller, de trouver un prétexte... honorable.

SAINT-POTANT.

Sois tranquille!... (Appelant.) Mademoiselle Henriette! Êtes-vous là, mademoiselle Henriette?

SCÈNE VI

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE, paraissant sur le perron.

Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu?... Tiens, c'est vous!
Bonjour... messieurs.

LA ROCHEBARDIÈRE, saluant.

Mademoiselle!...

SAINT-POTANT.

C'est décidément aujourd'hui que part votre frère?

HENRIETTE.

Hélas! oui, il partira tout à l'heure.

SAINT-POTANT.

Je lui avais promis une lettre pour le baron Daoulas,
mon oncle... la voici!...

HENRIETTE.

Oh! que vous êtes aimable!...

SAINT-POTANT.

De plus, comme d'ici à Paris la route est longue et
que je me trouve, par hasard, avoir des cigares excel-
lents... j'ai pensé... Tiens! qu'est-ce que j'en ai donc
fait?... je les aurai laissés dans la voiture... Dis donc,
La Rochebardière?...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Mon ami?...

SAINT-POTANT.

Fais-moi donc l'amitié d'aller voir dans la voiture...
il doit y avoir un paquet de cigares...

LA ROCHEBARDIÈRE, bas.

C'est ça, le prétexte!...

SAINT-POTANT, bas.

Il est bon, pas vrai?...

LA ROCHEBARDIÈRE, bas.

Hum! Enfin, comme tu peux me faire épouser ta cousine... (Haut.) Je m'en vais chercher les cigares, mademoiselle!

HENRIETTE.

Mais non, monsieur, mais non... ce n'est pas la peine.

LA ROCHEBARDIÈRE.

Je m'en vais chercher les cigares...

Il sort.

SCÈNE VII

SAINT-POTANT, HENRIETTE.

HENRIETTE, faisant quelques pas vers la maison.
Je m'en vais, moi aussi.

SAINT-POTANT, la retenant.

Comment!...

HENRIETTE.

Puisque ce monsieur, votre ami, n'est plus là, je m'en vais...

SAINT-POTANT.

Henriette!... je vous en prie...

HENRIETTE.

Oh! non... Brigitte m'a bien recommandé de ne jamais rester seule...

SAINT-POTANT.

Et c'est parce que votre servante vous a dit...

HENRIETTE, très vivement, venant à Saint-Potant.

Ma servante!... Brigitte n'est pas ma servante, entendez-vous... et je vous défends...

SAINT-POTANT.

Qu'est-ce que c'est, alors?

HENRIETTE.

Brigitte! c'est Brigitte!... (Voulant encore partir.) Laissez-moi m'en aller, je vous en prie...

SAINT-POTANT.

Écoutez-moi... je vous aime de tout mon cœur...

HENRIETTE.

Je vous en prie...

SAINT-POTANT.

Dites-moi que vous n'êtes pas un brin sensible à cet amour que j'ai pour vous... dites-moi que vous m'avez en horreur, et je vous laisserai partir...

HENRIETTE.

Oh! c'est mal...

SAINT-POTANT.

Henriette!

HENRIETTE.

C'est mal d'abuser ainsi de l'impression qu'un jeune homme comme vous doit nécessairement faire sur une jeune âme.

SAINT-POTANT.

Mon adorée... mon adorée...

HENRIETTE.

Cela est-il bien vrai, au moins?

SAINT-POTANT.

Quoi?...

HENRIETTE.

Que vous m'aimez de tout votre cœur...

SAINT-POTANT.

Oh! oui, quant à cela... oh! oui!...

Il tient les deux mains d'Henriette et les couvre de baisers. — Paraît Brigitte au fond : Henriette et Saint-Potant se séparent brusquement.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BRIGITTE.

BRIGITTE.

Bonjour, monsieur de Saint-Potant... ça va bien?...

SAINT-POTANT.

Brigitte!

BRIGITTE.

Très bien, n'est-ce pas?... moi aussi, vous êtes bien bon... Rentre dans la maison, Henriette.

HENRIETTE, embarrassée.

Mais, petite mère...

BRIGITTE.

Je t'en prie, rentre dans la maison.

HENRIETTE.

C'est une lettre... une lettre de recommandation que monsieur apportait pour mon frère.

BRIGITTE.

C'est bien... rentre dans la maison et donne cette lettre à ton frère... Allons, va...

Henriette sort.

SCÈNE IX

BRIGITTE, SAINT-POTANT,
puis LA ROCHEBARDIÈRE.

BRIGITTE.

Eh bien! monsieur de Saint-Potant?...

SAINT-POTANT.

Eh bien ! Brigitte?...

LA ROCHEBARDIÈRE, entrant.

J'ai fini par les trouver, les cigares.

BRIGITTE.

Les cigares?...

SAINT-POTANT.

Oui, comme la route est longue d'ici à Paris, j'avais pensé qu'il ne serait pas désagréable à Valentin...

BRIGITTE, prenant la boîte de cigares et la posant sur une chaise.

Je vous en remercie pour lui. (A la Rochebardière.) Et vous aussi, monsieur, je vous remercie... et je suis bien aise que vous soyez là.

LA ROCHEBARDIÈRE.

Moi?...

BRIGITTE.

Oui, vous, et j'en profiterai pour vous raconter une petite histoire...

LA ROCHEBARDIÈRE.

A moi?...

BRIGITTE.

Oui, à vous... asseyez-vous, je vous en prie. (A Saint-Potant.) Vous aussi, monsieur, asseyez-vous ! (La Rochebardière s'assied sur le banc, devant le gros arbre, Saint-Potant, sur une chaise placée à droite. — Brigitte reste debout.) J'ai quelque raison de croire que cette histoire que je vais raconter à monsieur vous intéressera. Dans cette maison où nous sommes vivait, il y a quinze ans... (A Saint-Potant.) Vous savez cela, vous, qui êtes du pays, mais monsieur ne le sait pas... Dans cette maison, vivait, il y a quinze ans, un brave, un excellent homme qui s'appelait M. Bruc. Ce brave et excellent homme adorait la musique... c'était son état. Il s'occupait de ce qu'on

devait chanter chaque dimanche à l'église... ce qui ne lui rapportait pas grand'chose... Le reste du temps, il le passait chez lui à jouer des airs sur un vieux piano... ce qui ne lui rapportait rien du tout... Heureusement, il avait à lui un coin de terre, des vignes qui suffisaient à le faire vivre, lui et ses deux enfants, un fils et une fille... Je ne vous ennuie pas, au moins?

LA ROCHEBARDIÈRE.

Pas du tout!... je vous avouerai même que je sens une pointe d'émotion... Mais je ne vois pas bien pourquoi vous me racontez...

BRIGITTE.

Pourquoi je vous raconte?...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Oui!...

BRIGITTE, regardant Saint-Potant.

Vous verrez ça tout à l'heure... La musique exceptée, M. Bruc ne s'occupait pas de grand'chose, et Dieu sait ce que serait devenue la maison, si, à côté de lui, il n'y avait pas eu une gouvernante..., ma mère, à moi... qui était une femme de tête... Malheureusement, elle mourut; en mourant elle me légua ses trois enfants, comme elle disait : « Veille sur eux, me dit-elle, défends-les, car ils ne sont pas capables de se défendre eux-mêmes... » De ces trois enfants, j'en ai perdu un déjà... ce pauvre monsieur Bruc. J'avais quatorze ans alors, Valentin en avait seize, Henriette en avait huit. Ma tâche commença... elle continue aujourd'hui. Qu'est-ce que je suis dans cette maison? la servante ou la maîtresse? je ne sais pas au juste... Je sais seulement que mon devoir est de veiller sur eux, de les défendre...

SAINT-POTANT.

Brigitte...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Mon émotion redouble... mais je vois de moins en moins pourquoi vous me racontez...

BRIGITTE.

C'est parce que j'ai l'intention de vous prendre pour juge.

LA ROCHEBARDIÈRE, se levant.

Pour juge?...

BRIGITTE.

Oui, pour juge entre votre ami le vicomte de Saint-Potant et moi. (Saint-Potant se lève.) J'ai promis de veiller sur Valentin, j'ai promis de veiller sur Henriette....

Entre Valentin, très agité. — Il va vers le fond.

SCÈNE X

LES MÊMES, VALENTIN.

VALENTIN.

Pierre n'est pas revenu de la gare?

BRIGITTE.

Non, pas encore...

VALENTIN.

Il est allé porter les malles?

BRIGITTE.

Oui.

VALENTIN.

Et il n'est pas revenu?...

BRIGITTE.

Non... Mais qu'est-ce que tu as? où as-tu la tête?... Tu ne vois pas ces messieurs?

Valentin va vers Saint-Potant et La Rochebardière.

VALENTIN.

Si fait, si fait. Ma sœur vient de me donner la lettre pour monsieur votre oncle et je vous en remercie, monsieur le vicomte, je vous en remercie bien sincèrement.

SAINT-POTANT.

Tout à votre service, cher ami.

BRIGITTE.

Monsieur le vicomte est très aimable pour toi... très aimable... Voici des cigares qu'il t'a apportés pour le voyage.

Elle est allée prendre la boîte et la remet à Valentin.

VALENTIN.

Je vous en remercie... ils sont un peu forts pour moi et ils me font mal, mais ça ne fait rien, je vous en remercie tout de même... C'est drôle que Pierre ne revienne pas...

BRIGITTE.

Tu as besoin de lui?...

VALENTIN.

Non.

BRIGITTE.

Eh bien, alors?... Tu as fini d'emballer ta musique?

VALENTIN, toujours très agité, ne pouvant tenir en place.

Non, je vais finir. A part.) Je suis sûr qu'elle y est déjà, à la gare, et qu'elle raconte tout au jardinier.

BRIGITTE.

Tu dis?...

VALENTIN.

Rien! je m'en vais. A Saint-Potant.) Je vous fais mes adieux, puisque je vais partir.

SAINT-POTANT.

Mais nous nous reverrons à Paris?...

VALENTIN.

J'en serai enchanté. (A La Rochebardière.) Et vous aussi, monsieur, bien que nous ne nous connaissions, en quelque sorte, que d'une façon superficielle, je serai enchanté...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Monsieur, croyez bien...

BRIGITTE, à Valentin.

Qu'est-ce que tu as là?...

Elle lui montre à son habit de voyage un bouton qui pend au bout d'un fil.

VALENTIN.

C'est un bouton... Tu sais, quand je suis inquiet...

BRIGITTE.

Tu es inquiet!

Elle a pris dans sa poche du fil et une aiguille et elle recoud le bouton.

VALENTIN.

Non... je veux dire... quand je travaille... quand il me vient une idée musicale, je prends un bouton et puis je tourne, je tourne!...

BRIGITTE.

Là, ça y est... maintenant, va finir d'emballer tes idées... tes idées musicales! (Au lieu de rentrer, Valentin fait quelques pas vers le fond.) Eh bien! où vas-tu?...

VALENTIN.

J'allais voir si le jardinier... (A part, rentrant dans la maison.) Je suis sûr qu'elle lui raconte tout, au jardinier... j'en suis sûr...

Il sort.

SCÈNE XI

BRIGITTE, SAINT-POTANT,
LA ROCHEBARDIÈRE.

BRIGITTE.

Vous voyez qu'il n'y a pas de mal à veiller un peu... Mais enfin, avec lui, ça n'est pas bien grave... un bouton à recoudre par ci par là... Avec Henriette, c'est plus difficile... elle est jeune, Henriette, elle est jolie...

SAINT-POTANT, à part.

Nous y voilà!...

BRIGITTE.

M. de Saint-Potant lui fait la cour...

SAINT-POTANT.

Moi?...

BRIGITTE, nettement.

Vous lui faites la cour... (A La Rochebardière.) Et ce que je désire de vous, monsieur, maintenant que vous êtes au courant de la situation, ce que je désire de vous, c'est que vous me disiez si j'ai tort de vouloir prier M. de Saint-Potant...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Pardonnez-moi, ma bonne demoiselle, mais c'est là une question dans laquelle je ne saurais être juge...

BRIGITTE.

Pourquoi? Je ne vous connais, ainsi que dirait Valentin, je ne vous connais que d'une façon superficielle, mais il me semble que vous avez, tant au dedans qu'au dehors, toutes les qualités d'un véritable gentilhomme.

LA ROCHEBARDIÈRE.

J'en conviens...

BRIGITTE.

Eh bien?...

LA ROCHEBARDIÈRE.

C'est que... je vais vous dire... je me trouve, avec Saint-Potant dans une situation particulière. J'ai envie d'épouser sa cousine Bernerette, et, comme il a sur sa cousine une grande influence, pour rien au monde je ne voudrais dire une parole qui lui déplairait, à lui Saint-Potant.

BRIGITTE.

Ah! ah!

LA ROCHEBARDIÈRE.

Vous comprenez?

BRIGITTE.

Alors, ne prononcez pas une parole... votre physionomie me suffira... Il fait la cour à Henriette... Pourquoi?... pense-t-il à l'épouser?... (Mouvement de physionomie de La Rochebardière.) Non, il n'y pense pas. Votre physionomie m'a parfaitement répondu.

SAINT-POTANT.

Mais cependant...

BRIGITTE.

Non, vous n'y pensez pas!... Et lors même que vous y penseriez, vous savez très bien que votre famille ne consentirait pas. (Approbation de La Rochebardière.) Il vous faut, à vous, une jeune fille noble, une jeune fille riche. (Nouvelle approbation de La Rochebardière.) La physionomie de monsieur m'approuve complètement... Mais, alors, quelles sont donc vos intentions? Voulez-vous faire d'Henriette une maîtresse?

Mouvement de La Rochebardière.

SAINT-POTANT.

Oh!

BRIGITTE.

Non! vous ne le voulez pas... La physionomie de monsieur et vous, vous l'avez dit en même temps, et cela ne m'étonne pas... Vous ne le voulez pas... vous ne le voulez pas... mais qu'est-ce que vous voulez, alors?... (La physionomie de La Rochebardière exprime l'indécision.) Vous ne le savez pas, ce que vous voulez... ça vous amuse de jouer à l'amourette... mais avez-vous pensé que ce jeu, qui n'est rien pour vous, peut être bien dangereux pour elle? A Saint-Potant.) Vous avez tout ce qu'il faut pour être aimé. (La Rochebardière se met à rire silencieusement.) Je ne sais pas pourquoi la physionomie de monsieur a l'air de dire le contraire...

SAINT-POTANT.

Comment!...

LA ROCHEBARDIÈRE, très vivement.

Mais non, mais non!

BRIGITTE.

Il ne faut pas qu'Henriette se mette à vous aimer, et, pour cela, le meilleur moyen, c'est que vous cessiez de venir... Quand Valentin était là, vos visites avaient un sens : c'est lui que vous veniez voir... Mais Valentin va partir pour Paris; il n'y aura plus ici qu'une jeune fille, n'ayant pour toute défense que le dévouement de sa servante... et si vous reveniez...

La Rochebardière est ému.

SAINT-POTANT.

Mais, Brigitte...

BRIGITTE.

La physionomie de monsieur me dit clairement que, si vous reveniez, si vous vous obstinez à revenir, ce

serait mal... Et maintenant... il est trois heures...
Valentin part à trois heures et demie...

SAINT-POTANT.

C'est bien, je m'en vais... mais je ne renonce pas à
mon amour... Je verrai ce que j'aurai à faire...

BRIGITTE.

Vous ne trouverez rien de mieux que ce que vous a
indiqué la physionomie de monsieur.

SAINT-POTANT.

Adieu, Brigitte ! (A La Rochebardière.) Tu me le paieras,
toi.

LA ROCHEBARDIÈRE.

Comment!...

SAINT-POTANT, pendant la sortie.

Quand elle a dit que j'avais tout ce qu'il faut pour
être aimé, tu as fait comme ça ...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Mais non, mais non!... j'ai fait comme ça...

Il sortent en se disputant. — Brigitte va ranger les chaises à droite.
— Rentre le jardinier, revenant de la gare et ramenant sa brouette
vide.

SCÈNE XII

BRIGITTE, LE JARDINIER, puis VALENTIN.

BRIGITTE.

Comme tu as été longtemps pour porter ces malles!...

LE JARDINIER.

C'est qu'elles étaient lourdes... elles étaient très
lourdes...

Il remet un petit papier à Brigitte. — Entre Valentin de plus en plus agité ;
il s'approche du jardinier.

VALENTIN.

Ah! vous voilà enfin... venez un peu...

Il le fait descendre en scène.

BRIGITTE.

Mais quelle affaire as-tu donc avec le jardinier?... un pourboire à lui donner avant de partir?... c'est bien, c'est très bien...

Elle entre dans la maison.

SCÈNE XIII

VALENTIN, LE JARDINIER.

VALENTIN.

Dis-moi, Pierre...

LE JARDINIER.

M'sieu Valentin?...

VALENTIN.

Tu as porté les malles à la gare?

LE JARDINIER.

Oui. m'sieu Valentin, et je les ai fait enregistrer.

VALENTIN.

Dis-moi, Pierre...

LE JARDINIER.

M'sieu Valentin?...

VALENTIN.

Tu n'as rien remarqué à la gare, il ne s'y passe rien de particulier?

LE JARDINIER.

Oh! que si... il s'y passe quelque chose... Monsieur le maire vous attend avec toutes les autorités.

VALENTIN.

Monsieur le maire!...

LE JARDINIER.

Oui!... et puis la fanfare, dont vous êtes le chef... et puis les petits enfants de l'école, à qui vous donniez des leçons, et puis leurs pères et mères, oncles et parents... tout le pays, enfin!

VALENTIN.

Tout le pays!

LE JARDINIER.

Oui, m'sieu Valentin.

VALENTIN.

Eh bien! ça va être du joli, si la Miotte...

LE JARDINIER.

La Miotte?...

VALENTIN.

Oui.

LE JARDINIER.

Elle était là aussi, elle se promenait de long en large en face de la porte de la gare.

VALENTIN.

Et elle ne t'a rien dit?

LE JARDINIER.

Si! elle m'a demandé si l'on ne pouvait pas entrer par une autre porte que celle qui est là.

VALENTIN.

Et tu lui as répondu?...

LE JARDINIER.

Dame! je lui ai répondu que non... puisqu'il n'y a pas d'autre porte.

VALENTIN.

C'est très bien.

LE JARDINIER.

C'est là tout ce que vous aviez à me dire, m'sieu Valentin?

VALENTIN.

Oui! c'est tout.

LE JARDINIER.

C'est bon, alors je m'en retourne à mon ouvrage...

VALENTIN.

Oui, va! (Pierre sort. Elle se promène de long en large... devant la porte... Elle m'attend: et monsieur le maire est là avec les autorités, et ma fanfare, et mes élèves... ceux à qui je dois l'exemple... car, il n'y a pas à dire, je leur dois l'exemple... Voilà ce que la Miotte ne veut pas comprendre, c'est que je leur dois l'exemple.

Entrent Brigitte et Henriette, sortant de la maison. — Elles portent le sac de voyage de Valentin, etc...

SCÈNE XIV

VALENTIN, BRIGITTE, HENRIETTE.

BRIGITTE.

Je crois, Henriette, que nous ferons bien de dire adieu à ton frère ici... Là-bas, à la gare...

VALENTIN, avec effroi.

A la gare!...

BRIGITTE.

Il y aura du monde, sans doute, et nous ne pourrons pas...

HENRIETTE.

Valentin.

Elle va à lui, il l'embrasse, et en l'embrassant il la fait passer à droite.

VALENTIN.

Ma petite sœur, ma chère petite sœur... et toi aussi, Brigitte, ma bonne Brigitte...

Il embrasse Brigitte.

BRIGITTE.

Là, et maintenant...

VALENTIN, effrayé.

Mais nous ne partons pas encore, n'est-ce pas, nous ne partons pas encore?

BRIGITTE.

Non, j'aurai le temps de te dire... Je ne croyais pas que tu nous quitterais jamais; je croyais que tu resterais dans ce pays, je me serais occupée de t'y trouver une femme...

VALENTIN.

Une femme!!!

HENRIETTE.

Ça te fait peur?...

VALENTIN.

Oh! non... c'est-à-dire...

BRIGITTE.

Je croyais que nous resterions ici tous les trois, toujours... toujours... Mais des personnes qui s'intéressent à toi, des personnes qui ont entendu tes compositions, nous ont dit qu'avec le talent que tu avais, tu devais aller à Paris... que la fortune, que la gloire t'y attendaient... Il paraît que tu as reçu du ciel le génie...

VALENTIN.

Le génie musical...

BRIGITTE.

Je me suis rappelé que ton père me disait toujours que tu serais un grand musicien... je n'ai pas cru devoir résister aux conseils que l'on me donnait et j'ai

décidé que tu partirais pour Paris. C'est une ville dangereuse, il paraît, très dangereuse... Tu t'y conduiras bien, n'est-ce pas? Tu penseras à elle, tu penseras à moi, et tu t'y conduiras bien... Tu auras deux cents francs par mois... c'est beaucoup...

VALENTIN.

Oh! oui...

BRIGITTE.

Si cependant ce n'était pas assez, ne fais pas de dettes... écris-moi.

VALENTIN.

Ma bonne Brigitte!...

BRIGITTE.

Tu as bien toutes tes lettres de recommandation? Regarde...

VALENTIN.

Oui, celle pour M. le baron Daoulas, la voilà.

BRIGITTE.

Et celle pour M. Padeloup?...

VALENTIN.

Celle pour monsieur?...

BRIGITTE.

Est-ce que tu l'as perdue, celle pour M. Padeloup?...

VALENTIN.

Non... la voici...

BRIGITTE.

A la bonne heure!... Embrasse-nous encore une fois, et partons.

VALENTIN.

Vous venez avec moi?

HENRIETTE.

Mais sans doute!...

BRIGITTE.

Voilà une question, par exemple!

BRIGITTE.

VALENTIN.

C'est que j'aurais très bien pu aller tout seul...

BRIGITTE.

Tu deviens fou, décidément... Allons, viens; nous ne te quitterons que lorsque le train partira... Eh bien! tu ne viens pas?

VALENTIN, d'une voix étranglée.

Je ne peux pas.

BRIGITTE.

Tu dis?...

VALENTIN, à Brigitte.

Je ne peux pas... Dis à ma sœur de rentrer... je te dirai tout, à toi.

Il passe à droite.

BRIGITTE.

Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu! Rentre, Henriette.

HENRIETTE.

Comment!...

BRIGITTE, la faisant passer à gauche.

Rentre, te dis-je.

HENRIETTE.

Mais le train, il va le manquer!

BRIGITTE, faisant sortir Henriette.

Eh bien, il y en a un autre dans une heure... il le prendra,... voilà tout... Va... allons, va!...

Henriette rentre dans la maison.

SCÈNE XV

BRIGITTE, VALENTIN.

BRIGITTE.

Mais qu'est-ce qu'il y a, Valentin, qu'est-ce qu'il y a?...

VALENTIN.

Je t'en prie...

BRIGITTE.

Parle, voyons...

VALENTIN.

Mais ne va pas croire, au moins... Certainement. j'ai été imprudent, léger, coupable même.

BRIGITTE.

Coupable?

VALENTIN.

Mais ni Henriette ni toi n'avez à me maudire... je ne suis pas déshonoré.

BRIGITTE.

J'espère bien que tu n'es pas...

VALENTIN.

C'est la Miotte...

BRIGITTE.

La Miotte?...

VALENTIN.

Oui, la Miotte... la petite Miotte...

BRIGITTE.

La gardeuse de vaches, je sais bien... Après?

VALENTIN.

J'errais à travers champs, je courais après une mélodie... je m'occupais de ma symphonie, de ma grande symphonie... que je vais essayer de faire exécuter à Paris...

BRIGITTE.

Oui, oui, je sais...

VALENTIN.

J'avais trouvé les premières mesures de l'allégro... Je débutais en mi majeur par un tutti formidable. (Il fredonne le tutti.) Après les développements voulus, déve-

loppements à la fois savants et classiques, je modulais en la bémol... Tu comprends?...

BRIGITTE.

Je ne comprends pas un mot... mais ça ne fait rien... va toujours... tu finiras bien par arriver.

VALENTIN.

Je modulais en la bémol et j'arrivais à un adagio calme, recueilli, paisible... le grand silence des champs et des bois... (Il se met à chanter, mais très lentement et très largement, en dénaturant le mouvement de la chanson) :

Ohé! les p'tits agneaux,
Qu'est-c' qui casse les verres?
Ohé! les p'tits agneaux...

(Cessant de chanter.) Et, pendant que les notes de chalumeau de la clarinette me donnaient le long bruissement des plantes et des eaux, le hautbois, détachant obstinément un ut suraigu, me donnait le chant du grillon : piou, piou, piou...

BRIGITTE.

Quel talent, tout de même!...

VALENTIN.

Là, je m'arrêtais... C'était le vide... le néant... il me manquait quelque chose, et ce quelque chose, je le cherchais... je ne le trouvais pas. Tout à coup, j'entendis s'élever une voix qui chantait en mi bémol majeur.

BRIGITTE.

C'était la Miotte?...

VALENTIN.

Oui...

BRIGITTE.

Allons donc, nous y voilà!!!

VALENTIN.

« C'est cela ! m'écriai-je en m'élançant, c'est cela !... chantez, chantez encore !... » Elle s'arrêta.

BRIGITTE.

Ah !

VALENTIN.

Elle s'arrêta, se mit à sourire, dit à son chien de courir après une vache qui s'éloignait trop, et, sur ma prière, continua de chanter... C'était une vieille chanson... une chanson villageoise... il y était question de petits agneaux et de verres cassés... La mélodie en était à la fois franche et tourmentée. (Il chante.) Je rentrai à la maison, je notai ce que je venais d'entendre, ma symphonie était terminée... Le lendemain...

BRIGITTE.

Le lendemain?...

VALENTIN.

Je retournai... malgré moi... « J'vous attendions », me dit-elle... Elle ordonna à son chien de s'éloigner, nous restâmes seuls.

BRIGITTE.

Et alors?...

VALENTIN.

Je la priai de chanter encore... Elle parut surprise... Cependant, elle y consentit et me fit entendre deux ou trois romances de différents caractères... mais ce n'était plus ça... il n'y avait plus rien qui pût me servir... Pourtant je revins encore le lendemain, et tous les jours, pendant huit jours... « Mettez-vous là, me disait-elle, et, pendant que je ferai un petit somme, prenez garde que mes vaches... »

BRIGITTE.

Comment ! elle te faisait garder?...

VALENTIN.

Elle ne me faisait pas garder précisément... (Brigitte se met à rire.) Qu'est-ce que tu as à rire? à quoi penses-tu?

BRIGITTE, cessant de rire et devenant sérieuse.

Le train que tu devais prendre est parti. Quand passe le train suivant?... Dans une heure, n'est-ce pas?

VALENTIN.

Oui, dans une heure.

BRIGITTE.

Attends-moi un instant... je reviens... (Elle monte le perron en appelant.) Henriette! Henriette!...

VALENTIN.

Qu'est-ce que c'est? Tu ne vas pas raconter à Henriette?...

BRIGITTE.

Non,... non... n'aie pas peur... je reviens...

Elle sort.

VALENTIN, resté seul.

Je ne les gardais pas précisément... Je regardais le chien... et lui aussi me regardait... Et, en me regardant, il avait un air... Je ne songeais pas à m'en fâcher, parce qu'un chien, n'est-ce pas?... ce n'est qu'une bête. (A Brigitte qui rentre; très vivement.) Je t'assure que je ne les gardais pas...

BRIGITTE.

Qu'est-ce que tu faisais alors?...

VALENTIN.

J'étais troublé... elle aussi était troublée... Elle se réveillait tout à coup... ouvrait les yeux, soupirait... me regardait, se rendormait et soupirait encore... Alors je ne pensais plus à la musique, je pensais à un tas de choses, moi... si bien qu'un jour, n'y tenant plus, je saisis la Miotte dans mes bras...

BRIGITTE.

Aïe !

VALENTIN.

Ne crains rien... je t'ai dit que je n'avais pas cessé d'être digne de toi... Je saisis la Miotte dans mes bras, je couvris de baisers son visage et ses mains...

BRIGITTE.

Et?...

VALENTIN.

Et je me sauvai en courant... mais en courant!... Depuis ce jour, je ne suis plus retourné là-bas. (Changent de ton.) C'est la Miotte qui est venue ici.

BRIGITTE.

Comment, ici!!...

VALENTIN.

Autour de la maison, je veux dire... Quand tu n'es pas là... elle m'appelle... en imitant les oiseaux... en chantant... Et moi, alors, je descends; je lui dis de s'en aller, mais elle ne s'en va pas... Je ne sais comment elle a appris que je devais aller à Paris... elle m'a dit qu'elle ne voulait pas, qu'elle allait m'attendre à la gare et qu'elle saurait bien m'empêcher. (Subitement très effrayé.) Et maintenant que le train est parti, elle est revenue. Tiens, la vois-tu derrière la haie, la vois-tu?

BRIGITTE, regardant derrière la haie à droite.

Oui, je la vois.

VALENTIN.

Ah! si on savait, si on savait!... mais voilà! on est jeune, on ne sait pas.

BRIGITTE.

Allons, rentre chez toi, grand nigaud; je vais lui parler...

VALENTIN.

Tu crois que tu pourras la décider à me laisser tranquille?

BRIGITTE.

J'essaierai...

Fausse sortie de Valentin.

VALENTIN, redescendant les marches du perron et revenant à Brigitte.

Je suis honnête homme cependant... et si tu penses que je doive l'épouser...

BRIGITTE.

Oh ! non, il ne sera pas nécessaire... Allons, rentre, laisse-nous.

VALENTIN.

Si on savait!... si on savait!...

Il rentre.

SCÈNE XVI

BRIGITTE, LA MIOTTE.

BRIGITTE.

Viens un peu ici, la Miotte!... Est-ce que tu te figures que je ne te vois pas?... Viens ici, j'ai à te parler...

LA MIOTTE, par-dessus la haie.

Tu as à me parler, la Brigitte?

BRIGITTE.

Oui.

LA MIOTTE, entrant.

Eh bien!... parle-moi, la Brigitte, parle-moi.

BRIGITTE.

Valentin m'a tout dit...

LA MIOTTE.

Quoi, tout?

BRIGITTE.

Que tu ne voulais pas le laisser partir... que tu étais

décidée à lui faire une scène à la gare... Je lui ai promis que je t'en empêcherais...

LA MIOTTE.

Ah!...

BRIGITTE.

Ma première idée était de te proposer un petit cadeau... une robe, une croix d'or... à la condition, bien entendu, que tu renoncerais... (Sourire superbe de la Miette.) Mais, toute réflexion faite, il m'a semblé qu'il valait mieux m'adresser à ton cœur...

LA MIOTTE.

A mon cœur?...

BRIGITTE.

Oui...

LA MIOTTE.

Eh ben, va!...

BRIGITTE.

Pourquoi ne veux-tu pas qu'il parte?

LA MIOTTE.

Parce que je ne veux pas.

BRIGITTE.

Voyons...

LA MIOTTE, avec violence.

Je ne veux pas! je ne veux pas!

BRIGITTE.

C'est une raison... mais voyons. là... tu parles comme si tu avais des droits sur lui... tu sais bien que tu n'en as pas... Ce n'est peut-être pas ta faute, mais lui... Tu ne peux pas t'empêcher de rire... (Jeu de scène.) Il est un peu godiche, pas vrai?

LA MIOTTE, avec sentiment.

C'est pour ça que je l'aime.

BRIGITTE.

BRIGITTE.

Tu l'aimes?

LA MIOTTE.

Oh!...

BRIGITTE.

Répète ça un peu.

LA MIOTTE.

Certainement je le répéterai : je l'aime! je l'aime!

BRIGITTE.

Tu oses dire que tu l'aimes, et tu veux tuer son avenir?

LA MIOTTE.

Je veux rien tuer du tout!...

BRIGITTE.

S'il veut aller à Paris, c'est pour être un grand artiste... Sais-tu ce que c'est qu'un artiste?

LA MIOTTE.

Oui, je sais... c'est un homme qui se tient tout debout, dans un cirque, sur un cheval, et qui fait le tour.. j'en ai vu...

BRIGITTE.

Oui! c'est quelquefois ça... mais, quelquefois, c'est mieux que ça...

LA MIOTTE.

Est-il possible!...

BRIGITTE.

Ce que Valentin voulait être, c'était mieux, c'était beaucoup mieux... il avait la fortune, il avait la gloire... veux-tu donc qu'à cause de toi il soit forcé de renoncer?... Je connais Valentin, et, toi aussi, tu le connais... il est timide.

LA MIOTTE, vivement.

Oh! oui!...

BRIGITTE.

Il est distingué.

LA MIOTTE.

Oui...

BRIGITTE.

Jamais il n'ira à la gare, s'il sait que tu l'y attends pour l'attraper... S'il ne va pas à la gare, il n'ira pas à Paris, naturellement, puisqu'il faut passer par la gare pour aller... il n'ira pas à Paris, et alors adieu la fortune, adieu la gloire!... Sais-tu ce que c'est que la gloire?...

LA MIOTTE.

Oui. je sais... tous les dimanches, quand le vieux sonneur s'en va comme ça (Elle imite la démarche d'un homme gris), on dit qu'il est parti pour la gloire...

BRIGITTE.

Oui. c'est quelquefois ça... mais, quelquefois, c'est mieux. beaucoup mieux... Pour Valentin, ça aurait été beaucoup mieux, ça aurait été quelque chose qui t'aurait rendue toute fière et dont plus tard tu aurais pu parler à tes enfants...

LA MIOTTE, émue.

Mes enfants...

BRIGITTE.

Tu en auras un jour... Tu les réuniras autour de toi, depuis le plus âgé jusqu'au plus jeune... avec ses petits cheveux bouclés... et tu leur diras : « Mes enfants... (Brigitte est très émue; la Miotte est sur le point de sangloter.) mes enfants, j'ai connu autrefois un jeune homme, un beau jeune homme, et ce beau jeune homme est arrivé à la gloire... non pas à celle du vieux sonneur, à celle qui consiste à... (Elle imite très légèrement la démarche du vieux sonneur, mais à la grande, à la vraie... à celle qui fait qu'on a son nom dans le *Petit Journal*... et rien ne

m'était plus facile que de l'empêcher d'y arriver, ce jeune homme, à la gloire... je n'avais pour cela qu'à aller à la gare, mais je ne l'ai pas voulu... (Très émue.) Je ne l'ai pas voulu, parce qu'on s'est adressé à mon cœur, et que, lorsqu'on s'adresse au cœur de votre mère, on est sûr... » Et alors tes enfants te diront : « Tu as bien fait, maman... le devoir de la femme est de se sacrifier... tu as bien fait... »

LA MIOTTE, très émue.

Tu crois que mes enfants me diront?...

BRIGITTE, même jeu.

Ils te le diront, tous, depuis le plus âgé jusqu'au plus jeune...

LA MIOTTE.

Avec ses petits cheveux...

BRIGITTE.

Oui...

LA MIOTTE, sanglotant.

Ah! que c'est bête, Brigitte, ah! que c'est bête d'être bête comme ça!...

BRIGITTE.

Tu es émue!... tu consens... oui, n'est-ce pas? tu consens...

LA MIOTTE.

Mon Dieu! puisqu'il s'agit de sa fortune!...

BRIGITTE.

Alors il est bien convenu que Valentin...

LA MIOTTE.

Fais-le venir, je veux le lui dire moi-même.

BRIGITTE.

Tu tiens à ce que je le fasse venir?

LA MIOTTE.

Oui, je veux le voir.

BRIGITTE.

J'aimerais mieux...

LA MIOTTE.

Ah ! si je ne le vois pas, y a rien de fait.

BRIGITTE.

C'est bon ! Valentin, viens un peu ici, Valentin...

Valentin paraît sur le perron. — Il veut se sauver en apercevant la Miotte.) N'aie donc pas peur, grande bête !

Valentin se décide à entrer.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, VALENTIN.

LA MIOTTE.

Notre devoir, à nous autres, pauv'filles... est de nous sacrifier... La Brigitte me l'a fait comprendre... aussi je n'hésite pas, je me sacrifie... mais, avant...

VALENTIN.

Avant?...

LA MIOTTE.

Venez un peu, venez. (A Brigitte.) Ah ! s'il refuse de venir... il n'y a rien de fait...

BRIGITTE.

Allons, viens donc... de quoi as-tu peur, puisque je suis là?...

Malgré cette parole, Valentin hésite beaucoup : — nouveau jeu de scène : — à la fin, pourtant, il se décide à s'approcher de la Miotte. Celle-ci se jette sur lui, se met à l'embrasser avec violence. Après l'avoir ainsi embrassé cinq ou six fois :

LA MIOTTE.

Vous me les aviez donnés, je vous les rends. Comme ça, dans le pays, personne ne pourra dire que je ne suis pas une honnête fille...

Elle sort en courant.

SCÈNE XVIII

VALENTIN, BRIGITTE, puis HENRIETTE.

BRIGITTE.

Enfin, c'est fait... la route est libre et tu pourras passer...

VALENTIN.

Écoute-moi, Brigitte, je te promets que maintenant...

Entre Henriette.

HENRIETTE.

Les malles sont faites...

VALENTIN.

Les malles?...

BRIGITTE.

Oui, nos malles à nous deux, à Henriette et à moi...

VALENTIN.

Qu'est-ce que ça veut dire?

BRIGITTE.

Ça veut dire que, tout à l'heure, pendant que tu racontais ta petite histoire, il m'est venu une idée... (Elle fait signe à Henriette de s'éloigner : Henriette s'en va au fond donner des instructions au jardinier.) C'est que, si tu étais de cette force-là avec les femmes d'ici, ce serait du joli quand tu te trouverais aux prises avec les femmes de Paris...

VALENTIN.

Oh! quant à cela...

BRIGITTE.

J'en ai entendu parler des femmes de Paris... alors, je me suis dit que je manquerais à mon devoir en te laissant aller seul et qu'il était plus prudent d'aller avec toi.

VALENTIN.

Tu viens!...

BRIGITTE.

Oui... et. comme nous ne pouvons pas la laisser seule ici. nous l'emmenons...

Henriette redescend.

VALENTIN.

Voilà une bonne idée, par exemple. voilà une bonne idée!

BRIGITTE, à Henriette.

Je compte beaucoup sur les distractions de Paris pour te faire oublier...

HENRIETTE.

Rien ne me fera oublier.

VALENTIN.

Quoi donc?

BRIGITTE.

Rien... rien...

HENRIETTE.

Mais ça ne fait rien. je suis bien aise d'aller à Paris.

VALENTIN.

Et moi aussi, j'en suis bien aise! (Amenant Brigitte sur le devant de la scène. — Henriette remonte.) Mais quant à ce que tu disais tout à l'heure... les femmes de Paris... tu n'as rien à craindre... j'en ai fini avec les femmes, j'en ai fini.

BRIGITTE, railleuse.

Vraiment?...

VALENTIN.

Je t'assure, je suis tout à la musique maintenant. tout à la musique...

BRIGITTE.

Tant mieux, si tu dis vrai... mais j'ai peine à croire... (En riant.) Un gaillard comme toi!

VALENTIN, sérieux.

C'est vrai, je suis un gaillard ; mais ça ne fait rien, ma carrière amoureuse est terminée... elle est terminée, je te le promets...

BRIGITTE.

Enfin, je serai là pour te défendre... Y sommes-nous, Henriette?

HENRIETTE, qui, pendant les dernières répliques, s'occupait des préparatifs du départ.

Oui, Brigitte... Mais qu'est-ce que c'est que tous ces gens qui viennent là ? (Elle va au fond. — On entend au loin le son d'une fanfare qui se rapproche.) Monsieur le maire ! la fanfare !

VALENTIN.

Ah ! mon Dieu ! je les avais oubliés, moi, je les avais complètement oubliés...

Petit défilé. — Paraissent d'abord des paysans et des paysannes qui se rangent au fond derrière la haie. Puis une dizaine de petits enfants : les deux plus petits vont offrir deux bouquets à Valentin et à Henriette. Puis la bannière de la fanfare, et la fanfare jouant un pas redoublé. Derrière la fanfare, le maire et les notables.

LE MAIRE.

Voilà une heure que nous vous attendons à la gare, mon jeune ami...

VALENTIN.

Je ne savais pas, monsieur le maire, je ne savais pas...

LE JARDINIER.

Comment, vous ne saviez pas !... je vous l'avais dit.

VALENTIN, bas.

Veux-tu bien te taire ! (Haut, au maire.) Je ne savais pas, je vous assure... je n'ai pas besoin de vous dire que si j'avais su...

LE MAIRE.

Je croyais que vous deviez partir par le train de quatre heures?...

BRIGITTE.

Oui, mais, au dernier moment, il a été si ému... à l'idée de quitter un pays où tout le monde avait été si bon pour lui... vous en particulier, monsieur le maire, et vous aussi, messieurs de la fanfare...

LE MAIRE.

Alors, vous ne partez plus?

HENRIETTE.

Si fait!... nous partons par le train de cinq heures un quart...

LE MAIRE.

Alors, il n'y a que demi-mal... je vais vous adresser ici le discours que je comptais vous adresser à la gare.

VALENTIN.

Un discours ?

BRIGITTE.

Un discours, monsieur le maire?

LE MAIRE. prenant un papier.

Oui!

BRIGITTE.

C'est qu'il est cinq heures déjà, et, si nous allions manquer le train...

LE MAIRE.

Vous avez raison. (Donnant son discours à Valentin.) Le voici, vous le lirez en chemin de fer.

VALENTIN.

Et, une fois à Paris, je vous enverrai ma réponse.

LE MAIRE.

C'est ça... et moi, j'en donnerai lecture à ces mes-

sieurs, dimanche, après la musique... Ah! à propos de musique, j'espère au moins que vous ne refuserez pas de vous mettre à la tête de la fanfare, et de vous conduire vous-même, en quelque sorte, de vous conduire vous-même triomphalement jusqu'à la gare?

VALENTIN.

Oh ! monsieur le maire... C'est trop d'honneur.

BRIGITTE.

Partons, alors !

LE MAIRE.

En avant, la fanfare !

BRIGITTE.

Oui, en route!... il est l'heure...

Départ général. — Valentin, battant la mesure, prend la direction de la fanfare, qui défile en scène. — Tout à coup Valentin prend un cornet à piston des mains d'un musicien et se met à jouer un solo. — Reprise du *forte* de la fanfare. — La Miotte a paru, envoyant de loin des baisers à Valentin. — Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Le salon de l'appartement occupé à Paris par Valentin, Henriette et Brigitte. — Mobilier très simple. — Porte d'entrée au fond, face au public. — A gauche, au premier plan, la porte de la chambre d'Henriette ; — au deuxième plan, en pan coupé, la porte de la chambre de Brigitte ; — entre ces deux portes, contre le mur, un petit secrétaire. — A droite, au premier plan, une cheminée avec pendule et vases ; au deuxième plan, la porte de la chambre de Valentin. — En pleine scène, un vieux piano à queue, pas tout à fait au milieu et placé de telle manière que, lorsque Valentin est au piano, il se trouve assis au milieu du théâtre, tournant le dos à la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRIETTE, FRANÇOISE.

Au lever du rideau, François est au fond, près de la porte, Henriette tient une lettre à la main.

HENRIETTE, lisant.

« Je sais que vous devez sortir à trois heures pour
» aller donner une leçon de piano... je vous attendrai
» au Jardin des Plantes. Peut-être auriez-vous peur
» d'un tête-à-tête, mais La Rochebardière sera avec
» moi. Si vous m'aimez, vous viendrez... Songez qu'il
» y a plus de deux mois que je ne vous ai vue... » (A François.) Cette lettre, c'est lui-même qui te l'a donnée?...

FRANÇOISE, redescendant.

Oui, mademoiselle... c'est M. de Saint-Potant lui-même. Je sortais de chez l'épicier... il a couru après moi... je ne le reconnaissais pas d'abord... il avait des lunettes bleues et un foulard qui lui cachait la moitié de la figure...

HENRIETTE.

Pourquoi?...

FRANÇOISE.

Son oncle, monsieur le baron Daoulas, le croit toujours en Italie... Il n'est revenu que pour vous. Et il ne veut pas que l'on sache qu'il est revenu...

HENRIETTE.

Et tu dis qu'il était pâle?...

FRANÇOISE.

Oh! oui, mademoiselle... on ne voyait pas beaucoup de sa figure, à cause du foulard et des lunettes, mais ce qu'on en voyait était bien pâle...

HENRIETTE, très émue

Ah!...

FRANÇOISE.

Il a tant souffert, ce pauvre jeune homme... il a tant souffert d'être séparé de mademoiselle...

HENRIETTE.

Ah! si ça avait dépendu de moi... (On entend le bruit d'une discussion, à droite, dans la chambre de Valentin.) Ah ça! mais... on fait du bruit, chez mon frère...

FRANÇOISE.

Ça ne m'étonne pas... je viens de faire entrer chez M. Valentin, une espèce de petit homme...

Le bruit continue.

HENRIETTE, allant vers la gauche.

On se fâche, décidément!

FRANÇOISE, allant vers la porte du fond.

Sauvons-nous, mademoiselle!

HENRIETTE.

Sauvons-nous!...

Elles disparaissent en même temps, par la porte du fond et par celle de gauche, premier plan. — Entrent, au même instant, Valentin et Bob.

SCÈNE II

BOB, VALENTIN.

Bob, douze ans, livrée de groom, très élégante : petite redingote noire, fleur à la boutonnière, culotte blanche, bottes à revers. Valentin, lui, est en robe de chambre. — Il entre en poussant Bob, vivement, devant lui.

VALENTIN.

Va-t'en, petit malheureux, va-t'en tout de suite et tâche de ne pas faire de bruit!

BOB.

Et madame?... Qu'est-ce que je lui répondrai de votre part, à madame?...

VALENTIN.

Réponds-lui que j'irai la voir, que je lui écrirai.

BOB.

Oh! la la...

VALENTIN.

Veux-tu bien te taire!...

BOB.

Je la connais, cette réponse-là... et madame aussi la connaît... « J'irai... j'écirai... » Oh! la la...

VALENTIN.

Veux-tu bien!...

Entre Brigitte par la porte de gauche, deuxième plan.

SCÈNE III

LES MÊMES, BRIGITTE.

BRIGITTE.

Qu'est-ce qu'il y a donc?...

VALENTIN.

Brigitte!...

BRIGITTE.

Eh bien, tu ne réponds pas... Qu'est-ce que c'est que ce jeune monsieur?...

VALENTIN.

C'est Bob...

BRIGITTE.

Bob?

VALENTIN.

Oui, Bob, le petit Bob.

BRIGITTE, de très bonne humeur et très gaie pendant tout le commencement de la scène.

Et qu'est-ce qu'il vient faire ici, le petit Bob?

BOB.

J'ai apporté à monsieur une lettre... une lettre de ma maîtresse, mademoiselle Nini Pistolet...

BRIGITTE.

Nini Pistolet?

VALENTIN.

Oui.

BRIGITTE.

Où est-elle, cette lettre?

VALENTIN.

La voici...

Bob remonte un peu.

BRIGITTE.

Donne... Tu ne veux pas me la donner?...

VALENTIN.

Oh! si... mais, avant, laisse-moi te dire... C'est fini, tu sais, les femmes... je te promets que, cette fois, c'est bien fini...

Il donne la lettre.

BRIGITTE, lisant.

« Trésor... » (S'interrompant. — A Valentin.) C'est toi? (Bob, de la tête, fait signe que oui. — Reprenant sa lecture.) « Trésor, comment se fait-il que je n'aie pas reçu encore ces trois mille francs que vous m'avez promis?... » Tu as promis trois mille francs?...

VALENTIN.

Écoute-moi... elle pleurait... Elle avait une tante, en Algérie, qui allait expirer, faute de trois mille francs; elle m'a montré la dépêche. (Bob éclate de rire silencieusement.) Alors, moi, sans trop savoir ce que je faisais...

BRIGITTE.

Trois mille francs!...

VALENTIN.

Oui, mais je te jure que, cette fois...

BRIGITTE.

Enfin, puisque tu as promis...

Elle va prendre trois billets de mille francs dans le petit secrétaire à gauche et les apporte à Valentin.

VALENTIN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BRIGITTE.

Trois billets de banque de mille francs... Oh! tu as le droit d'en faire ce que tu veux : ils sont à toi, à toi seul... Il est venu un éditeur de musique, et cet éditeur a payé trois mille francs la symphonie que tu as fait exécuter hier et qui a eu tant de succès.

BOB.

Compliments.

VALENTIN.

Trois mille francs!... j'ai gagné trois mille francs avec de la musique, de la simple musique!

BRIGITTE.

Eh! oui.

¹⁹BRIGITTE.

VALENTIN.

Ce n'est pas possible!...

BRIGITTE.

Puisque tu as l'argent dans les mains!... Peut-être aurais-tu pu en faire un autre usage... Enfin, quand on a promis... tu as vraiment promis, au moins?...

VALENTIN.

Oui.

BRIGITTE.

Alors, prends une enveloppe...

VALENTIN.

N'est-ce pas? il n'y a pas moyen de faire autrement... mais je te jure que, cette fois... (Il y a sur le piano des enveloppes, un encrier, des plumes : Valentin met les billets sous enveloppe et écrit l'adresse.) Mademoiselle Pistolet...

BRIGITTE.

Oh!

VALENTIN.

Tenez, Bob.

BOB, après avoir pris la lettre.

Comment! vous allez envoyer pour tout de bon?

VALENTIN.

Sans doute.

BOB.

Ne faites donc pas ça!

VALENTIN.

Hé?...

BOB, passant au milieu et allant à Brigitte.

Ne faites donc pas ça!... Vous m'avez l'air de braves gens, tous les deux... je ne peux vraiment pas vous laisser...

BRIGITTE.

Dépêchez-vous d'emporter votre lettre, monsieur

Bob... et gare à vos oreilles, si jamais je vous retrouve flânant par ici!... vous comprenez?...

BOB.

Parfaitement!... vous savez parler, vous... (Regardant Valentin en riant.) Mais lui!... (À Brigitte.) Un conseil avant de partir : ne le laissez pas retourner chez madame... il n'est pas de force.

BRIGITTE. à Valentin.

Tu entends?...

BOB.

Elle ne s'est même pas donné de mal, madame... Elle la lui a faite à la tante d'Algérie... c'est celle qu'elle emploie avec les tout petits jeunes... Et elle a eu bien raison de ne pas se donner de mal... il ne sait rien de la vie, ce grand garçon-là... (Il met son chapeau et sort en répétant encore une fois le dos tourné, sur le seuil de la porte : Il ne sait rien de la vie!

SCÈNE IV

BRIGITTE, VALENTIN.

VALENTIN.

En voilà, de l'humiliation!... un misérable petit groom...

BRIGITTE.

Calme-toi, voyons...

VALENTIN.

Ah! oui, en voilà... mais écoute... c'est une humiliation salulaire... jamais je ne retournerai chez Nini Pistolet...

BRIGITTE.

C'est bien vrai, au moins?...

VALENTIN.

Oh! oui, c'est bien vrai... ni chez elle ni chez une autre. Les femmes, vois-tu!... Quant à la façon dont c'est arrivé avec mademoiselle Pistolet, tu sauras tout. Je sortais du Conservatoire...

BRIGITTE, l'interrompant.

Non, non... je ne tiens pas...

VALENTIN.

Mais moi, je tiens à te dire... Je sortais du Conservatoire, je descendais le faubourg Poissonnière et je suivais les boulevards. Arrivé place de la Madeleine...

BRIGITTE.

Je ne te demande rien, je te dis!

VALENTIN.

Mais, pour que tu puisses me pardonner, il faut bien...

BRIGITTE.

Non, je ne veux rien savoir et je te pardonne tout de même... mais tu me promets de ne pas retourner...

VALENTIN.

Je te le promets...

BRIGITTE.

C'est qu'on dit que, pour tenir les hommes, ces femmes-là ont des moyens...

VALENTIN.

Oh! oui, quant à ça...

BRIGITTE.

Hé?...

VALENTIN.

Mais ça ne fait rien, c'est bien fini... Et tu me pardonnes vraiment?

BRIGITTE.

Oui.

VALENTIN.

En voilà, de l'indulgence!...

BRIGITTE. Elle remonte et tourne autour du piano en rangeant.

Ce n'est pas ta faute, après tout!... c'est la mienne...

VALENTIN, allant s'asseoir sur le tabouret de piano et feuilletant une partition.

Comment, la tienne?...

BRIGITTE.

Voilà trois mois que nous sommes à Paris et les affaires ne vont pas trop mal... grâce à M. Padeloup, qui a été parfait, grâce à monsieur le baron et à madame la baronne Daoulas, qui se sont déclarés tes protecteurs...

VALENTIN.

Madame la baronne Daoulas... Elle est jolie, n'est-ce pas?

BRIGITTE. Elle passe à droite et va arranger le feu.

Elle est très jolie... Tu donnes, toi, des leçons d'harmonie: ta sœur donne des leçons de piano... et vous avez autant d'élèves que vous pouvez en avoir... le côté des intérêts matériels va bien.

VALENTIN.

C'est le feu qui ne va pas...

BRIGITTE.

Oh! il ira... passe-moi les pincettes... (Valentin se lève, lui donne les pincettes et s'assied sur une chaise près de la cheminée; Brigitte, agenouillée par terre, continue de parler tout en arrangeant le feu.) Le côté des intérêts matériels va bien, mais j'aurais dû, c'est là ma faute, j'aurais dû me dire qu'il y a dans la vie autre chose que les intérêts matériels et qu'un grand garçon comme toi... j'aurais dû, en un mot, songer à te marier.

VALENTIN.

Me marier?...

BRIGITTE, se relevant.

Eh! oui... Ce qui m'a empêchée d'y songer, c'est qu'il y a trois mois tu n'étais rien et qu'alors il eût été naturellement assez difficile de te faire faire un beau mariage... mais cette raison n'existe plus maintenant. Tu as eu hier soir un succès!...

VALENTIN.

Énorme, n'est-ce pas? énorme...

BRIGITTE.

Colossal!

VALENTIN.

Après la seconde partie... tu as vu... après la seconde partie, que j'avais cru devoir intituler : *Quand donc viendra le dégel?*... la salle entière s'est levée et m'a acclamé... (Il se lève et se dirige vers la gauche.) J'ai été acclamé... positivement acclamé...

BRIGITTE.

Et qui sait?... ta future était peut-être là, parmi toutes ces personnes qui t'acclamaient...

VALENTIN.

Ma future?...

BRIGITTE.

Puisque nous allons te marier!...

VALENTIN, en riant.

Ah! oui...

BRIGITTE.

Et pour cela madame Daoulas ne nous sera pas inutile... Ne devais-tu pas aller la remercier de la façon dont elle s'est conduite hier soir?... elle déchirait ses gants à force d'applaudir!

VALENTIN.

J'allais partir pour aller chez elle... j'allais partir quand ce misérable Bob est arrivé... je n'avais plus qu'à ôter ma robe de chambre et à mettre ma redingote...

Brigitte sonne.

BRIGITTE.

Ta redingote à deux rangs de boutons...

VALENTIN, ôtant sa robe de chambre.

Oui, elle est dans ma chambre, sur une chaise...

Entre Françoise.

BRIGITTE, à Françoise, en lui donnant sa robe de chambre.

Apportez la redingote de monsieur... la redingote, le chapeau et les gants...

Françoise emporte la robe de chambre et sort par la porte de droite. — Brigitte, ne trouvant pas Valentin assez mince, serre la boucle de son gilet.

VALENTIN, pendant que Brigitte serre.

Ça te paraît nécessaire?...

BRIGITTE.

Il n'y a pas de mal à serrer un peu...

VALENTIN.

Non, ce n'est pas ça... Je te dis : ça te paraît nécessaire de me marier?...

BRIGITTE.

Absolument ! On n'évite pas les femmes, vois-tu bien... Le meilleur moyen d'échapper aux mauvaises, c'est d'en épouser une bonne.

VALENTIN.

Ah ! celles qu'on épouse sont donc toujours?...

BRIGITTE.

Non, pas toujours, mais enfin il y a des chances. — Pendant ces dernières répliques, la bonne a apporté la redingote, le

chapeau et les gants de Valentin, puis elle sort par le fond. Valentin met sa redingote · Brigitte le regarde avec admiration.) Est-il beau tout de même, est-il beau!... mets tes gants... (Elle appelle.) Henriette!... Henriette!...

Paraît Henriette, très effarée.

SCÈNE V

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Tu m'appelles?...

BRIGITTE.

Eh bien, oui... qu'est-ce que tu as?...

HENRIETTE.

Je n'ai rien... rien du tout... Pourquoi m'as-tu appelée?...

BRIGITTE, avec transport, montrant à Henriette Valentin qui met ses gants.

Regarde donc ton frère!

HENRIETTE.

Mon frère?...

BRIGITTE.

Tu ne le trouves pas superbe?...

HENRIETTE.

Si, si... il est très bien...

BRIGITTE, emmenant un peu Valentin vers la droite, bas.

Tu ne vas pas profiter de ce que tu es beau comme ça pour t'en aller te montrer à mademoiselle Pistolet, au moins?...

VALENTIN, bas.

Oh!

BRIGITTE, bas.

Tu me ferais de la peine, tu sais...

VALENTIN.

Ah! Brigitte... (Il l'embrasse.) Il n'y a pas au monde une femme meilleure que toi. (Il embrasse Henriette qui est remontée à gauche vers le fond, et il sort en redisant à Brigitte.) Il n'y en a pas...

A peine est-il sorti qu'Henriette fait quelques pas vers la gauche comme pour sortir, elle aussi.

SCÈNE VI

HENRIETTE, BRIGITTE.

BRIGITTE.

Tu es bien pressée de me quitter!...

HENRIETTE.

Je vais mettre mon chapeau pour aller chez les petites Mahurel leur donner leur leçon...

BRIGITTE.

C'est à trois heures la leçon des petites Mahurel, nous avons bien le temps... Dis-moi donc... Ce que ton frère disait tout à l'heure, qu'il n'y a pas au monde de femme meilleure que moi...

HENRIETTE.

Eh bien?...

BRIGITTE.

Ça n'a pas l'air d'être ton avis?...

HENRIETTE.

Oh! peux-tu croire?...

BRIGITTE.

Henriette! viens donc un peu ici... Tu m'en veux

d'avoir été, à Paris, aussi méchante qu'en province... tu m'en veux d'avoir définitivement éloigné le jeune vicomte de Saint-Potant...

HENRIETTE.

Non, je ne t'en veux pas... ce sont des choses que tu ne peux pas comprendre... tu n'aimes personne, toi...

BRIGITTE.

Comment, je n'aime personne!...

HENRIETTE.

Oh! si, je sais bien... tu nous aimes tous les deux... Ce n'est pas ça... Quand je dis que tu n'aimes personne, je veux dire que tu n'aimes pas quelqu'un... tu n'es pas amoureuse...

BRIGITTE.

Amoureuse?...

HENRIETTE.

Oui.

BRIGITTE, après un moment d'hésitation.

Mais, certainement non, je ne suis pas... En voilà, une idée, par exemple!... certainement non, je ne suis pas amoureuse...

Entre Françoise par le fond.

FRANÇOISE, à Brigitte.

Mademoiselle, c'est monsieur le baron Daoulas.

Entre le baron, Françoise sort.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DAOULAS.

DAOULAS.

Bonjour, mademoiselle Brigitte. (A Henriette.) Bonjour, mademoiselle.

HENRIETTE

Vous avez rencontré mon frère?...

DAOULAS.

Non... mais je sais qu'il devait venir chez nous... Ma femme m'a dit de m'en aller parce qu'elle l'attendait.

BRIGITTE.

Ah!

DAOULAS.

Et puis je suis sorti parce que, ce matin, il nous est arrivé quelque chose... Vous n'avez pas vu Bernerette?

BRIGITTE.

Mademoiselle Bernerette...

DAOULAS.

Oui, la cousine de ma femme... je sais quelle affection elle a pour sa maîtresse de piano, et je pensais que peut-être elle serait ici...

BRIGITTE.

Nous ne l'avons pas vue...

DAOULAS.

Ce matin, elle est sortie à cheval... avec un domestique pour l'accompagner... un domestique qui trottait derrière elle... Au bout d'une demi-heure, ce domestique est revenu tout seul... Bernerette l'avait renvoyé en lui disant qu'elle n'avait plus besoin de lui... Nous pensions qu'elle rentrerait pour l'heure du déjeuner... elle n'est pas rentrée.

HENRIETTE.

Ah! mon Dieu! il lui sera arrivé un accident.

DAOULAS.

Oh! non, elle est trop bonne écuyère... quelque petite escapade plutôt... Elle est Américaine... elle aura rencontré des jeunes gens de sa connaissance...

BRIGITTE.

Oh !

DAOULAS.

Je vous le répète, Bernerette est Américaine, et les jeunes filles américaines... elles ont d'autres habitudes que les jeunes filles de France... Elles vont... elles viennent, elles acceptent des rendez-vous...

HENRIETTE, vivement.

Elles acceptent des rendez-vous?...

DAOULAS.

Et elles n'en sont pas moins honnêtes pour cela... Ce n'est pas la première fois que nous passons la journée sans savoir ce que Bernerette est devenue.

BRIGITTE.

Mais elle rentre tous les soirs?...

DAOULAS.

Oh ! oui, tous les soirs... Ce qui fait qu'aujourd'hui je tiendrais à la retrouver avant ce soir, c'est que nous partons à cinq heures pour notre château des Moulineaux... Je ne peux vraiment pas partir en laissant la cousine Bernerette toute seule à Paris... n'est-ce pas ? On me l'a confiée... on m'a recommandé de veiller sur elle jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un mari... je ne peux vraiment pas la laisser...

BRIGITTE.

Il me semble...

DAOULAS.

Alors, je vais tâcher de la rattraper... (A Henriette.) Mes compliments à votre frère : sa symphonie est adorable... il y a surtout un passage... (Il se met à fredonner.) Tu tu tu tu... (Avec un grand cri.) Ah !

BRIGITTE.

Quoi donc ?

DAOULAS.

Je me rappelle que pendant ce passage-là : tu tu tu tu... Bernerette ne cessait d'échanger des signes avec le petit chose, de l'ambassade d'Espagne... c'est là qu'elle doit être... Adieu... Quel bonheur que j'aie justement songé à ce passage-là!

Il sort par le fond... — Les deux femmes l'ont accompagné jusqu'à la porte.

SCÈNE VIII

BRIGITTE, HENRIETTE.

BRIGITTE, au fond à droite.

Il est drôle, monsieur le baron Daoulas.

HENRIETTE, au fond à gauche.

Il est drôle, mais il est bon.

Elles redescendent en tournant autour du piano. — Brigitte, tout en parlant, fait reculer devant elle Henriette qui passe ainsi à droite.

BRIGITTE.

Tandis que moi, je ne suis pas bonne. . c'est ça que tu veux dire... Mais, petite malheureuse, je puis bien t'avouer cela maintenant... avant de congédier le vicomte, j'avais cru devoir le consulter, monsieur le baron Daoulas... Je suis allée le trouver, je lui ai raconté ce qu'il en était, je lui ai dit que son neveu l'adorait, que tu adorais son neveu...

HENRIETTE.

Tu lui as dit?...

BRIGITTE.

Oui... j'espérais l'attendrir... j'espérais qu'il allait me répondre : « Eh bien, mais rien n'est plus simple., puisqu'ils s'aiment, ces enfants, puisqu'ils s'adorent.

il n'y a qu'à les marier... » Ah! s'il m'avait répondu ça!... mais il ne m'a pas répondu ça, il ne m'a pas répondu ça du tout!

HENRIETTE.

Qu'est-ce qu'il t'a répondu?

BRIGITTE.

Que jamais il ne consentirait à ce mariage...

HENRIETTE.

Oh!

BRIGITTE.

Qu'il allait ordonner, le jour même, à son neveu de partir pour l'Italie et de n'en revenir que lorsque tu serais guérie, complètement guérie..

HENRIETTE, ironique.

Vraiment!...

BRIGITTE.

Et que si, comme cela était probable, M. de Saint-Potant essayait de te voir avant son départ, je n'avais, moi, qu'une chose à faire, qui était de le mettre à la porte.

HENRIETTE.

Les voilà bien, les parents!...

BRIGITTE.

Et c'est ce que j'ai fait... Là, voyons, pouvais-je agir autrement?

HENRIETTE.

Non, j'en conviens.

BRIGITTE.

Tu ne m'en veux plus?... Alors embrasse-moi. (Brigitte et Henriette s'embrassent.) Et tu me promets de renoncer à cet amour?

HENRIETTE.

Je ferai mon possible...

BRIGITTE.

Et c'est tout ce que je te demande, pour le moment... Là-dessus, je vais te chercher ton chapeau... il est temps que tu partes maintenant, pour aller donner la leçon des petites Mahurel...

Elle entre dans la chambre d'Henriette.

HENRIETTE, seule.

Si elle savait qu'avant d'aller chez les petites Mahurel!... Eh bien, tiens!... puisque les Américaines le font et que ça ne les empêche pas d'être honnêtes!...

BRIGITTE, revenant et lui donnant son chapeau.

Tiens... Pendant qu'Henriette met le chapeau. Est-elle gentille, elle aussi, est-elle gentille!... C'est un autre genre que son frère... A tout à l'heure!

HENRIETTE.

A tout à l'heure!

BRIGITTE.

Et tu me promets que tu feras tout ce que tu pourras pour oublier?...

HENRIETTE.

Je tâcherai... mais ça ne sera pas facile, je t'en avertis, ça ne sera pas facile.

Elle sort par le fond.

SCÈNE IX

BRIGITTE, seule, rangeant les papiers de Valentin, frottant le piano, s'occupant pendant tout ce monologue.

Pauvre petite!... Il m'a pourtant semblé qu'elle était moins triste aujourd'hui que les autres jours... Elle était agitée, elle avait un petit air hurluberlu, mais elle était moins triste... Il faut espérer que c'est le

commencement de la guérison... dans un mois, dans deux mois, elle ne pensera plus au vicomte... Et alors, moi, je dirai à Bidard que c'est le moment... Bidard, c'est un garçon de chez nous... il y a quelques années qu'il est à Paris... et il est arrivé à y occuper le premier rang... parmi les pharmaciens... Il l'est de première classe... et il ne peut manquer de faire fortune... Il a remarqué que le fer était le remède à la mode, mais que beaucoup de gens n'achetaient pas de fer parce qu'ils ne pouvaient pas le digérer... Alors qu'est-ce qu'il a fait?... il a inventé un fer dans lequel il n'y a pas de fer... Il m'a expliqué ça en me racontant qu'il était amoureux fou d'Henriette... je lui ai conseillé d'attendre, et il attend... et, dans mon esprit, Henriette est déjà casée... elle sera madame Bidard... Marier Valentin, ce sera plus difficile... il lui faudrait une femme... (Elle s'arrête, et puis, très lentement :) Quelle drôle d'idée elle a eue là, Henriette, de me dire que je n'étais pas amoureuse!... est-ce que j'ai jamais eu le temps d'abord?... Et puis je vous demande un peu... amoureuse?... de qui diable aurais-je pu être amoureuse?... Il faudrait à Valentin une femme...

Entre Valentin, très agité, par le fond.

SCÈNE X

BRIGITTE, VALENTIN.

VALENTIN.

Enfin me voilà seul... Je vais pouvoir penser... Quelle aventure, grand Dieu! quelle aventure!

BRIGITTE.

Qu'est-ce que tu as?

VALENTIN.

Tiens, tu es là!... je ne te voyais pas...

BRIGITTE.

Qu'est-ce que tu as? Jamais je ne t'ai vu dans un état pareil.

VALENTIN.

Je n'ai rien... je n'ai rien du tout...

BRIGITTE.

Qu'est-ce qui s'est passé entre madame la baronne Daoulas et toi? Elle t'a mal reçu?

VALENTIN, à demi-voix.

Plût au ciel!

BRIGITTE.

Tu dis?...

VALENTIN.

Rien... rien... Madame la baronne Daoulas m'a reçu de la façon la plus simple; elle m'a dit : « Vous avez fait un chef-d'œuvre. » Je lui ai répondu : « N'est-ce pas, madame la baronne?... » et je suis parti.

BRIGITTE.

Tu me trompes, ce n'est pas vrai.

VALENTIN.

Brigitte!

BRIGITTE.

Si les choses s'étaient passées comme ça, tu ne serais pas troublé.

VALENTIN.

Je ne suis pas troublé.

BRIGITTE.

Tu n'es pas troublé?

VALENTIN.

Non, je ne suis pas troublé.

BRIGITTE.

Tu es troublé comme jamais homme n'a été troublé. .
mais tu me diras tout... je veux tout savoir.

VALENTIN, avec violence.

Ah! en voilà assez!... laisse-moi tranquille!

BRIGITTE, frappée au cœur.

Valentin!

VALENTIN.

Qu'est-ce que je t'ai dit?

BRIGITTE, avec des sanglots entrecoupés.

Tu m'as dit : « Ah!... en voilà... assez!... laisse-moi...
tranquille... »

VALENTIN.

J'ai dit ça, moi?...

BRIGITTE.

Oui.

VALENTIN.

Oh!

BRIGITTE.

Et tu as raison, après tout!... Je n'ai pas le droit de me
mêler... je ne suis qu'une servante... tu es mon
maître...

VALENTIN.

Brigitte, je t'en prie... vois ma confusion... par-
donne-moi...

BRIGITTE, pleurant.

Hou!... hou!

VALENTIN.

Pardonne-moi!...

BRIGITTE.

Je ne demande pas mieux, mais à une condition. .

VALENTIN.

Laquelle?

BRIGITTE.

Tu me diras ce qui a pu te mettre dans un pareil état.

VALENTIN.

Nous autres... tu sais, nous autres qui avons reçu du ciel le génie... le génie musical... nous sommes comme des enfants, comme des enfants malades... quand nous travaillons surtout... quand nous courons après la mélodie... et c'est ce que je faisais tout à l'heure dans l'escalier... je courais après la mélodie... « Je l'attraperai, lui disais je... » Elle me répondait : « Tu ne m'attraperas pas... » ça m'exaspérait... et alors, me trouvant dans cet état d'exaspération...

BRIGITTE.

C'est bien vrai, ça ?

VALENTIN.

Oui, c'est bien vrai !

BRIGITTE.

Tu n'es pas retourné chez cette femme?...

VALENTIN.

Chez quelle femme?...

BRIGITTE.

Nini Pistolet.

VALENTIN.

Ah bien ! par exemple, qu'est-ce que c'est que ça, Nini Pistolet?... est-ce que ça existe?...

BRIGITTE.

Tout à l'heure, avec le petit bonhomme... j'ai fait semblant de ne pas attacher d'importance... mais la vérité, c'est que j'en ai peur pour toi, des Nini Pistolet, j'en ai très peur...

VALENTIN, dédaigneusement.

Oh !

BRIGITTE.

J'en ai causé avec la concierge, qui a cinq nièces dans cette spécialité-là... elle m'a dit que c'était épouvantable...

VALENTIN.

Je te jure que je ne suis pas allé chez mademoiselle Pistolet.

BRIGITTE.

Alors, puisque ton exaspération était purement artistique... elle était purement artistique, n'est-ce pas, ton exaspération?

VALENTIN.

Purement... Les idées musicales... la multitude d'idées musicales qui se pressent là... qui s'entrechoquent... qui ne peuvent pas sortir...

BRIGITTE.

Tu vas travailler, alors?

VALENTIN.

Certainement, je vais travailler à mon grand opéra.

Il prend un manuscrit.

Déserts où règne une horreur éternelle,

Rochers, torrents impétueux,

Précipices ouverts aux amants malheureux!...

« Précipices-z-ouverts... » ce n'est pas commode à mettre en musique... mais ça ne fait rien, je le mettrai tout de même. J'ai trouvé une attaque : sol... sol, ut, ré, mi...

Il commence à tortiller un des boutons de sa redingote.

BRIGITTE, très vivement.

Ote ta redingote, puisque tu vas travailler, ôte ta redingote à deux rangs de boutons... Je vais aller chercher ta robe de chambre.

Valentin ôte sa redingote et la donne à Brigitte; elle sort par la porte de droite.

VALENTIN, resté seul.

Je suis perdu... ce n'est pas la peine de chercher des mais, des si, des car, je suis perdu, absolument perdu, et moi qui croyais en avoir fini avec les femmes...

BRIGITTE, revenant et apportant la robe de chambre.

La voilà, ta robe de chambre... Mais c'est bien vrai que c'étaient seulement les idées musicales?...

VALENTIN, tout en mettant la robe de chambre aidé par Brigitte.

Oui, et la preuve, c'est que j'ai encore arraché un bouton... tu sais, quand j'arrache mes boutons... Tiens, le voilà... je l'avais mis dans ma poche.

BRIGITTE.

C'est bon, je vais le recoudre... et toi, pendant ce temps-là...

VALENTIN.

Je vais travailler, moi, n'aie pas peur... je vais travailler...

Il se met au piano, joue une ritournelle pendant que Brigitte sort par la porte de gauche, deuxième plan; elle sort sans faire de bruit, sur la pointe des pieds, emportant la redingote.

SCÈNE XI

VALENTIN, se levant dès que Brigitte est sortie.

Femmes! femmes! femmes!... Je voudrais que monsieur le baron Daoulas fût là... monsieur le baron Daoulas... mon protecteur, mon bon protecteur... je lui raconterais tout, je lui dirais... Non, au fait, je ne pourrais pas lui dire que sa femme, madame la baronne... (Il se lève.) Je jure qu'en parlant d'ici, je ne pensais pas du tout... je pensais à ce que venait de me dire Brigitte... cette idée qui tout d'un coup lui était venue de me

marier... J'arrive chez madame la baronne; elle était étendue sur sa chaise longue... « Pardonnez-moi, me dit-elle, pardonnez-moi de ne pas me lever pour vous recevoir... je suis brisée... je suis morte, et c'est à cause de vous!... — A cause de moi, madame la baronne!... » Oui, c'est bien comme ça que les choses se sont passées... Madame la baronne est là, sur sa chaise longue, et moi, je suis ici, assis sur un petit pouf... Madame la baronne me dit : « Je suis brisée, je suis morte, et c'est à cause de vous... » Moi, je lui réponds : « A cause de moi, madame la baronne!... — Croyez-vous donc » — c'est la conversation qui continue — « croyez-vous donc, me dit-elle, qu'il soit facile de supporter de pareilles émotions musicales?... je ne suis pas encore remise de ce que vous nous avez fait entendre hier soir... » C'était un compliment : je saluai, et la conversation s'arrêta... Pour la faire repartir, je crus pouvoir demander des nouvelles de monsieur le baron Daoulas... mon protecteur, mon bon protecteur... Si je ne l'avais pas vu, c'est qu'il était sorti; il était sorti pour essayer de retrouver la cousine Bernerette, momentanément égarée... « Et, à ce propos, me demanda madame la baronne, comment la trouvez-vous, la cousine Bernerette?... » Je n'hésitai pas à répondre que je la trouvais très gentille. C'est mon opinion. « Oui, — c'est madame la baronne qui reprend, — oui, mais elle est futile, légère... incapable de comprendre la grande musique, tandis qu'il y a d'autres femmes, moi, par exemple... — Vous, madame la baronne?... — Oui, moi... Ah! comme je voudrais savoir ce que c'est que l'harmonie. — L'harmonie, madame la baronne?... — Oui. — Rien de plus simple. Jean-Jacques Rousseau prétend qu'il y en a de deux sortes. — Jean-Jacques Rousseau?... — Oui, madame la baronne. — Ah! dit-elle, Jean-Jacques! voilà un homme qui savait aimer... » La

conversation bifurquait... Je fis semblant de ne pas m'en apercevoir, mais je m'aperçus très bien qu'elle bifurquait... (Il aperçoit Brigitte qui vient d'entrer.) Brigitte!...

Il va et vient de long en large, en fredonnant.

SCÈNE XII

BRIGITTE, VALENTIN.

BRIGITTE.

Oui, je suis venue... D'ordinaire, quand tu travailles, j'entends le piano... Alors, comme je n'entendais pas le piano...

VALENTIN.

Mais si, je travaille... je t'assure... je cherche... et je crois que je viens de trouver... Tiens, écoute-moi ça...

Il se met au piano et chante en s'accompagnant.

Déserts où règne une horreur éternelle,
Rochers, torrents impétueux,
Précipices ouverts...

« Précipices-z-ouverts... » il n'y a pas moyen... Si je mettais « fermés »?... « Précipices fermés... » à la bonne heure, ça va très bien!... Ils sont bêtes, ces paroliers... « Précipices fermés aux amants malheureux... » Tu vois, je travaille...

BRIGITTE.

Oui, je vois, et je m'en vais.

Elle se dirige très lentement vers la porte de gauche, deuxième plan.

VALENTIN, pendant que Brigitte sort.

Déserts où règne une horreur éternelle,
Rochers, torrents impétueux,
Précipices fermés...

SCÈNE XIII

VALENTIN, seul.

Dès que Brigitte a disparu, il quitte le piano et revient sur le devant de la scène.

« Mettez-vous là —, me dit tout à coup madame la baronne, en me montrant le piano, — mettez-vous là et jouez-moi votre concerto n^o 9... » Je ne suis pas un pianiste de premier ordre... je joue en compositeur, avec mon âme, et je vais à l'âme... Je me mis au piano et je jouai mon concerto n^o 9. Tout à coup, j'entendis des sanglots... je m'élançai... « Ah ! c'est trop, disait-elle, c'est trop... il n'y a pas moyen d'y tenir... — Des larmes ! m'écriai-je, des larmes, oui, des larmes... — Ah ! Valentin !... » — c'était la première fois qu'elle m'appelait ainsi, Valentin... — « Comment s'y prendrait-on en musique pour exprimer cet état de nos âmes?... » Je lui répondis que je ne pouvais pas lui dire comme ça tout de suite, mais qu'il me semblait pourtant qu'avec un petit cantabile, émaillé de soupirs et de points d'orgue sur les notes sensibles... « Sensibles, murmura-t-elle, sensibles ! les notes sont donc sensibles?... — Il y en a, lui dis-je... mais ce mouchoir, ce mouchoir trempé de vos larmes, est-ce que vous ne me permettez pas?... — Oui, prends-le, me dit-elle, prends-le et va-t'en... Va-t'en !... » Je m'en allai... Et me voilà, maintenant... j'entre dans une nouvelle période amoureuse... ma troisième manière... la femme du monde, la femme mariée... les drames de l'adultère !... monsieur le baron Daoulas, mon bon protecteur... pour quoi faut-il que mon premier mari soit justement?... Ah ! si j'avais eu le choix, j'aurais mieux aimé que ça tombât sur quelqu'un que je ne connaissais pas... Mais

voilà! les gens que l'on ne connaît pas, on ne connaît pas leurs femmes... c'est ce qui fait que ça tombe presque toujours sur les gens que l'on connaît... Il est là, le mouchoir qu'elle a trempé de ses larmes... il est là!... (Il le prend dans son gilet et il le couvre de baisers). Je les mettrai en musique, ces larmes-là!... je les mettrai en musique!

Entre Brigitte : elle surprend Valentin qui embrasse le mouchoir.

SCÈNE XIV

VALENTIN. BRIGITTE.

BRIGITTE.

C'est comme ça que tu travailles?...

VALENTIN.

Si fait! si fait!...

Il chante.

Précipices fermés...

BRIGITTE.

Ce mouchoir que tu embrassais, c'est à elle, n'est-ce pas?.. c'est le mouchoir de Nini Pistolet...

VALENTIN, indigné.

Par exemple! (La porte du fond s'ouvre... paraît Daoulas. — A part. Le mari!

DAOULAS, souriant, épanoui.

Bonjour!... c'est encore moi!...

VALENTIN, bas, à Brigitte.

Oui... oui... c'est bien ça! tu as deviné... Il est à Nini Pistolet, ce mouchoir, il est à Nini Pistolet...

BRIGITTE. Elle remonte au fond, fait le tour de la scène et va s'accouder sur le marbre de la cheminée à droite.

Malheureux!

VALENTIN, à part.

Les voilà qui commencent les drames de l'adultère!

SCÈNE XV

· VALENTIN, BRIGITTE, DAOULAS.

DAOULAS, allant à Valentin et lui tendant la main.
Qu'est-ce que vous avez?...

VALENTIN, à part.
Vous voyez, il faut que je serre la main... oh!...

DAOULAS.
Tout à l'heure, je suis venu ici, vous étiez chez moi ; je suis rentré chez moi, vous étiez ici... Alors, comme je tenais absolument à vous serrer la main avant de partir pour notre château des Moulineaux...

VALENTIN.
Vous êtes revenu...

DAOULAS.
Oui.

Il serre avec force la main de Valentin.

VALENTIN.
Vous êtes bien bon... (A part.) M'y voilà en plein, dans les drames!...

DAOULAS, à Brigitte qui redescend.

Et puis, je tenais à vous dire que Bernerette est retrouvée... Elle n'était pas à l'ambassade d'Espagne, elle était allée tout simplement déjeuner à Saint-Cloud, avec un jeune peintre de ses amis. (S'apercevant du trouble de Brigitte : — elle n'écoute pas Daoulas, elle va et vient, très agitée, pendant que Valentin, très troublé, va et vient de l'autre côté.) Qu'est-ce que vous avez?... vous me faites une figure, tous les deux!... Qu'est-ce qui se passe?

BRIGITTE, éclatant.
Il se passe... Ah! je puis bien vous dire cela, à vous qui êtes notre ami, notre protecteur...

VALENTIN.

Notre bon protecteur...

BRIGITTE.

Il se passe que monsieur est amoureux fou d'une drôlesse!...

DAOULAS.

Ah! ah!...

BRIGITTE.

Tout à l'heure, je l'ai surpris en train de couvrir de baisers un mouchoir...

VALENTIN. à Daoulas, vivement.

Le mouchoir de Nini Pistolet... je vous assure, c'était le mouchoir de Nini Pistolet.

BRIGITTE.

Vous voyez!... il le crie à qui veut l'entendre... il en est tout fier!...

DAOULAS.

Nini Pistolet?...

BRIGITTE.

Oui...

DAOULAS.

Je la connais... Elle est très gentille!...

BRIGITTE.

Ce matin, j'ai été obligée de donner trois mille francs qu'il lui avait promis...

DAOULAS.

Trois mille francs!

VALENTIN.

Parce qu'elle m'avait dit que sa tante...

DAOULAS.

Sa tante d'Algérie?...

VALENTIN.

Oui.

Daoulas éclate de rire : — le même éclat de rire que Bob à la scène III.

BRIGITTE.

Voilà où il en est!...

VALENTIN, à part

Je laisse croire, je suis obligé de laisser croire...

BRIGITTE.

Et il ne s'en tiendra pas là!... Son talent, son avenir, cette femme gâchera tout, perdra tout... et je ne peux pas le défendre, non, je ne peux pas!... Là-bas, à la campagne, ça allait encore, j'étais de force... mais ici, en présence d'une civilisation supérieure... je ne peux pas! je ne peux pas! je ne peux pas!...

DAOULAS, poussant un cri.

Ah!...

BRIGITTE.

Qu'est-ce que c'est?...

DAOULAS.

Nous partons dans un quart d'heure pour notre château des Moulineaux... Si je l'emmenais?...

BRIGITTE.

C'est une idée, ça...

VALENTIN, à part.

Allons, bien! allons, bon!...

DAOULAS.

Nous recevons la meilleure société du pays... des femmes jeunes, charmantes... et musiciennes... Il restera là quinze jours, un mois.

VALENTIN.

Ah! mais non... Ah! mais non... c'est impossible...

BRIGITTE.

Pourquoi impossible?... Parce que tu as envie de retourner...

VALENTIN.

Eh bien, oui, là!... (A part. Laissons croire...

BRIGITTE.

Vous entendez!...

DAOULAS.

C'est dit, je l'emmène : il n'y a qu'un moyen de l'arracher aux cocottes, c'est de le lancer sur les femmes du monde.

VALENTIN.

Oh!

BRIGITTE.

Et puis, qui sait?... chez vous... peut-être trouvera-t-il à se marier...

DAOULAS.

Il y a encore ça...

BRIGITTE.

Emmenez-le, emmenez-le tout de suite... (Allant à Valentin.) Ote ta robe de chambre...

Elle veut lui ôter sa robe de chambre.

VALENTIN, résistant.

Voyons, Brigitte!

BRIGITTE.

Ote ta robe de chambre, je te dis!... (Elle lui ôte presque de force la robe de chambre.) Je vais te chercher ta redingote...

Elle sort par la porte de droite.

VALENTIN.

Voyons, monsieur le baron... madame la baronne ne m'attend pas... qu'est-ce qu'elle va dire en me voyant arriver?...

DAOULAS.

Ma femme!... Elle sera enchantée... et quand je lui aurai dit pourquoi je vous amène, elle rira comme une folle...

VALENTIN, à part.

Mon bon protecteur!... Il faudrait Rossini pour mettre ça en musique, il faudrait Rossini...

Rentre Brigitte, rapportant la redingote.

BRIGITTE.

La voilà, ta redingote!

VALENTIN.

Voyons, Brigitte... Est-ce que je peux m'en aller comme ça sans rien?...

BRIGITTE, lui mettant sa redingote, la boutonnant.

Je ferai ta malle et je te l'enverrai ce soir. (A Daoulas.) Vous aurez la bonté de me donner l'adresse...

DAOULAS.

Très volontiers... (Il trace quelques lignes sur une carte de visite). Château des Moulineaux, par Fontainebleau.

VALENTIN, pendant que Daoulas écrit — A part.

Eh bien, voilà!... et, dès que je vais me retrouver en présence de la baronne, je suis sûr que nous allons nous remettre à parler de Jean-Jacques Rousseau... mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse? C'est l'engrenage... je suis dans l'engrenage.

DAOULAS.

Y sommes-nous?...

VALENTIN.

Et Henriette!... je ne peux pas partir sans l'embrasser!...

BRIGITTE.

Embrasse-moi pour elle... je l'embrasserai pour toi!

VALENTIN.

Ah! Brigitte!... je ne t'en veux pas. mais si tu savais ce que tu fais en ce moment!...

BRIGITTE, le faisant passer à droite.

Je te sauve. (A Daoulas.) Tenez-le bien, au moins : il serait capable de vous échapper pour courir chez sa coquine!

DAOULAS.

Quant à cela, je l'en défie! (Saisissant Valentin par le bras et l'entraînant.) Essayez un peu, voyons. essayez un peu...

VALENTIN, se laissant entraîner.

Monsieur le baron, je vous en prie. monsieur le baron... mon bon protecteur... (A Brigitte.) N'oublie pas de m'envoyer ma malle, au moins...

Il sort avec Daoulas, par le fond.

SCÈNE XVI

BRIGITTE, puis FRANÇOISE.

BRIGITTE.

Certainement non, je n'oublierai pas... (Elle appelle.)
Françoise!

FRANÇOISE, entrant par le fond.

Mademoiselle?...

BRIGITTE.

Apportez-moi la malle de M. Valentin...

FRANÇOISE.

Oui, mademoiselle.

Elle sort par la porte de droite.

BRIGITTE.

Voyons... par quel train monsieur le baron Daoulas m'a-t-il dit qu'il fallait la faire partir?... Elle regarde le

papier sur lequel Daoulas a écrit.)... par le train de sept heures dix, et il est maintenant?... (Elle regarde sa grosse montre.) Quatre heures trente-cinq?... c'est impossible, il ne peut pas être encore... (Entre Françoise, apportant la malle.) J'avance, n'est-ce pas?... il n'est pas encore quatre heures trente-cinq?...

FRANÇOISE.

Si fait, mademoiselle, il y a bien cinq minutes que j'ai entendu sonner la demie...

BRIGITTE.

Eh bien, mais... Et Henriette?...

FRANÇOISE.

Mademoiselle Henriette?

BRIGITTE.

Comment se fait-il qu'elle ne soit pas encore rentrée...

FRANÇOISE.

Mais je ne sais pas, mademoiselle...

On entend un coup de sonnette.

BRIGITTE.

Ah! c'est elle!... (Françoise sort pour aller ouvrir, Brigitte continue. — Parlant comme une personne qui a eu très peur.) Ah! quel tintouin ils me donnent tous les deux!... Enfin! il faut espérer que lorsqu'ils auront une quarantaine d'années de plus...

Rentre Françoise.

FRANÇOISE.

Ce n'est pas mademoiselle Henriette... C'est un monsieur...

BRIGITTE.

Un monsieur!...

Entre La Rochebardière

LA ROCHEBARDIÈRE.

Oui, mademoiselle, c'est moi...

Françoise s'en va.

SCÈNE XVII

LA ROCHEBARDIÈRE, BRIGITTE.

BRIGITTE.

Vous, monsieur?...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Oui... La Rochebardière... le petit La Rochebardière... j'ai à vous dire quelque chose...

BRIGITTE.

Henriette?...

LA ROCHEBARDIÈRE.

C'est d'elle, en effet, que j'ai à vous parler... Je vous avouerai que je suis assez embarrassé... Je me suis demandé, pendant tout le chemin, lequel valait le mieux, d'y mettre des ménagements, ou bien de vous dire la chose...

BRIGITTE, anxieuse.

Mais parlez donc!... Henriette?...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Elle vient de partir avec Saint-Potant.

BRIGITTE.

Elle vient... de... partir...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Oui.

BRIGITTE, défaillante.

Ah! (La Rochebardière la soutient dans ses bras; elle peut à peine parler.) Henriette... c'est impossible!...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Voyons, mademoiselle... J'étais au Jardin des Plantes avec Saint-Potant... mademoiselle Henriette est arrivée... Alors ils m'ont dit : « Attendez-nous devant le tigre du

Bengale... » Je les ai attendus... Au bout d'une demi-heure, un gamin m'a abordé. Il m'a demandé si c'était à moi que l'on avait dit d'attendre devant le tigre du Bengale, j'ai répondu oui; alors, le gamin m'a remis un billet.

BRIGITTE.

Un billet!...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Oui, un billet de Saint-Potant...

BRIGITTE, lisant.

« Ne nous attends pas... Elle m'aime tant que je l'ai décidée à me suivre... Nous partons pour Fontainebleau... » Elle m'aime tant que je l'ai décidée à me suivre!...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Alors, moi, comme... un enlèvement, ça me paraissait un peu raide... je suis venu.

Brigitte passe à gauche; elle peut à peine marcher.

BRIGITTE.

Fontainebleau... Eh bien, j'y vais, moi aussi, à Fontainebleau...

Elle manque de tomber.

LA ROCHEBARDIÈRE.

Mais vous ne pouvez pas vous tenir...

BRIGITTE. Elle prend une chaise à gauche, près du secrétaire, un petit châle, et, tout en parlant, elle l'entortille, sans trop savoir ce qu'elle fait, autour de sa taille.

N'ayez pas peur, je pourrai... Henriette, ma fille bien-aimée... Et son pauvre bonhomme de père à qui j'avais promis de veiller... Mais je la retrouverai... je la sauverai... je la sauverai... Et quant à votre ami M. de Saint-Potant...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Eh bien?...

BRIGITTE.

Je l'étranglerai avec ces deux mains-là... vous m'entendez... Partons!...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Mais vous ne pourrez pas marcher...

BRIGITTE.

Si je ne peux pas marcher, je me ferai porter... mais ce qui est sûr, c'est que j'arriverai. Partons!

Elle remonte. — Elle est arrivée sur le seuil de la porte : on entend la voix d'Henriette criant : « Brigitte!... Brigitte!... »

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, HENRIETTE, puis DAOULAS.

BRIGITTE, recevant Henriette dans ses bras.

Henriette!... Ah! je savais bien que tu n'avais pas consenti...

Elle la prend dans ses bras et, la portant presque, elle la ramène sur le devant de la scène.

HENRIETTE.

Hélas! si!... j'avais consenti... un peu... pas beaucoup...

Paraissent Daoulas et Saint-Potant.

DAOULAS.

Heureusement, je me suis trouvé là.

BRIGITTE.

Monsieur le baron... (Apercevant Saint-Potant.) Et lui! Ah! laissez-moi, je veux l'étrangler...

Elle veut se précipiter sur Saint-Potant; on l'arrête.

SAINT-POTANT.

Brigitte! voyons, Brigitte...

BRIGITTE, exaspérée (cela doit se faire comiquement).
Je l'étranglerai ! je l'étranglerai !...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Mademoiselle !...

DAOULAS.

Chère demoiselle... je vous en prie... puisque je me suis trouvé là... (Nouveau mouvement de Brigitte ; on la retient.) J'étais à la gare ; la baronne, la cousine Bernerette et votre frère étaient déjà montés dans le train... moi, j'étais redescendu pour acheter un journal... je voulais savoir ce qu'on disait de la fameuse symphonie...

SAINT-POTANT.

Tout à coup, mon oncle se trouve en face d'Henriette... de mademoiselle Henriette et de moi... je lui dis : « Mon oncle, nous allions au château des Moulineaux nous jeter à vos pieds. »

DAOULAS.

Je lui répons, moi : « Ce n'est pas au château des Moulineaux qu'il faut aller, c'est chez mademoiselle Brigitte. »

BRIGITTE.

C'est bien, ça, monsieur le baron, c'est très bien !

DAOULAS.

Je prie un employé d'aller dire à la baronne de partir avec Valentin, de n'être pas inquiète...

SAINT-POTANT.

Et nous revenons tous les trois ici pour vous demander de vouloir bien consentir à notre mariage.

BRIGITTE.

A votre mariage?...

HENRIETTE.

Oh ! oui ! petite mère, oh ! oui !

BRIGITTE.

Mais vous ne vouliez pas?...

DAOULAS.

Je ne voulais pas quand son frère n'était rien... mais maintenant!... après le succès d'hier soir!...

BRIGITTE.

Vraiment, vous consentez?...

DAOULAS.

Oui!

BRIGITTE, défaillante.

Ah!...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Voyons, mademoiselle Brigitte... encore?...

BRIGITTE.

Ah! il n'y a pas de danger, cette fois-ci... c'est la joie... c'est la joie...

DAOULAS.

Demain vous viendrez aux Moulineaux toutes les deux.

BRIGITTE, folle de joie.

Oui! oui! nous irons toutes les deux. LA Henriette. Et son frère, comme il sera content!... et son pauvre vieux bonhomme de père... La voilà heureuse... j'ai fait la moitié de ma tâche... et je ferai l'autre aussi... je marierai son frère... (Moitié pleurant, moitié riant.) Ah! que je suis heureuse!...

Elle tombe sur une chaise. — Henriette est à genoux devant elle.
à droite; Saint-Potant debout, à gauche.

TOUS.

Mais, Brigitte...

BRIGITTE, embrassant Henriette.

Ah! n'ayez pas peur!... c'est la joie! c'est la joie!

ACTE TROISIÈME

Au château des Moulineaux. — Le grand salon, communiquant, au fond, par une large baie, avec une serre remplie de plantes vertes, et, à gauche, à partir du second plan, en pan coupé, par une autre baie, avec un petit salon chinois. — Au premier plan, à gauche, porte conduisant aux appartements du baron. — A gauche, une petite table; près de cette table, un fauteuil et un pouf. — Au milieu du théâtre, un de ces meubles appelés S, composés de deux fauteuils accouplés en sens inverse. — Derrière ce meuble, une « servante » à deux étages; sur cette servante, le thé, des petits fours, des bonbons. — A droite, de profil, un piano placé de telle sorte que la personne qui en joue soit assise le dos au mur. — Devant le piano un pouf. — Près du piano, un pupitre à musique. — Dans la serre, un jeu de croquet.

SCÈNE PREMIÈRE

DAOULAS, LA BARONNE, VALENTIN,
HENRIETTE, SAINT-POTANT,
BERNERETTE, LA ROCHEBARDIÈRE,
LA MARQUISE, MADAME POTET,
LA COMTESSE,
MADAME DE CHATEAU-BERNIQUE,
puis BRIGITTE.

Au lever du rideau, les personnages sont ainsi placés à partir de la gauche : — sur le fauteuil, près de la petite table, la marquise, une tasse de thé à la main; — Valentin sur le pouf; — sur l'S, Saint-Potant, le dos tourné au public, et Henriette, face au public; — près de la « servante », la baronne occupée à servir le thé, aidée par Bernerette et madame de Château-Bernique; — La Rochebardière debout, allant et venant à gauche, regardant Bernerette avec colère; — la comtesse jouant une valse au piano; madame Potet près du piano. — Conversation générale à demi-voix. — Dès que le rideau est levé, Saint-Potant offre une tasse de thé à Henriette; Daoulas va offrir

des bonbons à madame Potet : Bernerette et madame de Château-Bernique offrent une tasse de thé et des petits fours à Valentin. — La comtesse cesse de jouer et les conversations s'arrêtent dès que parle Daoulas.

DAOULAS.

Voilà qui est bien convenu. n'est-ce pas ? après le lunch, répétition générale de l'épithalame que le jeune maître a bien voulu composer pour célébrer le mariage de sa sœur avec mon neveu, le vicomte de Saint-Potant.

VALENTIN, se levant.

Les paroles sont de M. Daoulas, mon protecteur, mon bon protecteur...

BERNERETTE, avec un léger, très léger accent américain, redescendant à droite devant le piano.

Et, après la répétition générale, grande partie de croquet!.. Est-ce dit?

TOUTES LES FEMMES et SAINT-POTANT.

C'est dit!... c'est dit!

LA BARONNE, s'approchant de Valentin, une tasse de thé à la main.
Cher maître...

VALENTIN.

Madame la baronne!...

La marquise et madame de Château-Bernique remontent et vont s'asseoir sur un canapé, en vue du public, dans le petit salon chinois.

LA BARONNE, bas.

Vous parliez à la marquise tout à l'heure... Je vous défends de lui parler!

VALENTIN, bas.

Mais...

LA BARONNE, bas.

Je vous le défends!

VALENTIN, bas.

Bien... c'est très bien...

Il remonte.

LA BARONNE.

Bernerette, donnez cette tasse de thé au petit La Rochebardière, et demandez-lui pourquoi il a l'air si triste...

BERNERETTE.

Oh ! oui ! je vais le lui demander...

Elle passe à gauche, près de La Rochebardière. — Pendant le petit dialogue suivant, la baronne va s'asseoir sur l'S et fait signe à Valentin de venir s'asseoir près d'elle ; Daoulas, qui était sorti, rentre, ramenant Brigitte ; ils descendent très lentement, tous les deux, s'arrêtant pour causer avec la marquise, avec la baronne et Valentin.

LA ROCHEBARDIÈRE.

J'ai l'air triste parce que vous n'êtes pas gentille avec moi, pas gentille du tout... Vous me laissez tout seul dans un coin et vous n'avez d'attention que pour ce ménétrier!...

BERNERETTE.

Oh!... Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse!... Monsieur le baron Daoulas vous a refusé ma main, je vous ai indiqué un moyen bien simple de le forcer à revenir sur cette décision...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Vous m'avez proposé de vous enlever...

BERNERETTE.

Voyez ! voyez ! ça ne leur a pas trop mal réussi, à votre ami Saint-Potant et à sa petite...

LA ROCHEBARDIÈRE.

C'est égal, le moyen m'a paru un peu trop américain... Je suis un honnête jeune homme, moi, Bernerette, je suis un honnête jeune homme...

BERNERETTE.

Et je vous en fais bien mon compliment... Bonjour!

Elle remonte. — Brigitte et Daoulas arrivent à l'avant-scène, à gauche ; Henriette et Saint-Potant sont au fond, dans la serre, avec la comtesse ;

La Rochebardière boude dans un coin; la marquise, madame Potet et madame de Château-Bernique forment un groupe autour de la baronne et de Valentin.

DAOULAS, à Brigitte, en lui montrant Valentin.

Eh bien, depuis huit jours qu'il est ici, croyez vous qu'il ait beaucoup pensé à Nini Pistolet?

BRIGITTE.

Non, je ne crois pas.

DAOULAS.

Les femmes du monde, il n'y a que ça pour préserver un jeune homme.

BRIGITTE.

Oui, mais ça ne fait rien, j'aimerais mieux le voir marié...

Bernerette vient offrir une tasse de thé à Brigitte.

DAOULAS.

Je sais... vous m'avez déjà dit deux mots...

BRIGITTE, regardant Bernerette avec intention.

Et je vous en dirais quatre, si vous étiez assez bon pour m'écouter...

DAOULAS.

Eh bien! je ne dis pas non... Tout à l'heure, après la répétition de l'épithalame, nous pourrons causer...

BRIGITTE.

Vous voulez bien que nous parlions?...

DAOULAS.

Oui.

BRIGITTE, éperdue.

Ah! vous! qu'est-ce que je pourrais donc faire? laissez-moi vous embrasser! dites?

DAOULAS.

Pas maintenant : nous serions obligés de dire pourquoi... et ça pourrait tout faire manquer...

BRIGITTE.

Comment?...

DAOULAS.

Je ne suis pas seul dans cette affaire-là. Il y a la baronne... Bernerette est sa cousine...

BRIGITTE.

Oui, oui, je comprends!

Pendant ce temps, Bernerette, aidée par la comtesse, a distribué des feuillets de musique à tout le monde, Brigitte exceptée.

VALENTIN, à Daoulas.

Ces dames sont prêtes, madame la comtesse... quand vous voudrez!...

LA COMTESSE.

Très volontiers.

Elle se met au piano.

LA BARONNE, à Brigitte, la faisant asseoir sur le fauteuil à gauche.

Asseyez-vous là, chère demoiselle, et ne nous jugez pas trop sévèrement, je vous en prie. (À Valentin, qui cause avec Bernerette.) Monsieur Valentin...

VALENTIN, s'approchant.

Madame la baronne?

LA BARONNE, bas.

Je vous défends de parler à Bernerette!

VALENTIN, bas.

Mais!...

LA BARONNE, bas.

Je vous le défends. (Haut, avec le plus grand calme.) Nous vous attendons, cher maître.

Les personnages sont ainsi placés : Brigitte à gauche, dans le fauteuil, et ensuite, tenant tous des feuillets de musique à la main, Daoulas, La Rochebardière, la baronne, Bernerette, madame Potet, la marquise, madame de Château-Bernique ; — Valentin, un bâton de chef d'orchestre à la main, debout devant le pupitre placé à l'angle du piano. — La comtesse, au piano, accompagne.

VALENTIN.

Hum ! hum !... Mesdames, je ne crois pas inutile de vous rappeler le sens général du morceau que nous allons exécuter, de vous donner en quelque sorte une idée de l'idée sur laquelle monsieur le baron Daoulas a trouvé le moyen d'écrire des vers charmants.

Murmure flatteur parmi les dames.

DAOULAS.

Poésie d'homme du monde... J'ai lutté contre la rime, et je n'ai pas toujours été vaincu.

VALENTIN.

Elle est tout à fait simple, cette idée : elle n'en est que plus musicale. Deux amants, M. de Saint-Potant et ma sœur Henriette, s'adorent...

SAINT-POTANT.

Ah ! oui... moi, du moins!...

HENRIETTE.

Moi aussi...

Petit mouvement général.

VALENTIN.

Deux amants s'adorent, mais un tuteur barbare s'oppose à leur mariage... Monsieur le baron a bien voulu se charger du rôle du tuteur barbare... Alors, vous, mesdames, vous vous adressez à monsieur le baron et vous lui chantez ce que vous allez lui chanter... Madame la comtesse, je vous en prie...

LA COMTESSE.

J'y suis.

Elle attaque la ritournelle.

VALENTIN.

Mesdames...

Pendant le chœur suivant, il bat la mesure.

Musique nouvelle de Marius BOULLARD.

LES DAMES.

Non, vous n'aurez pas le courage
De vous montrer toujours cruel,
Et l'on célébrera bientôt leur mariage
Devant monsieur le maire, et, plus tard, à l'autel...

VALENTIN.

Pardon, madame la marquise...

LA MARQUISE.

Cher maître?...

VALENTIN.

Je vous demande bien pardon... J'ai cru remarquer
un mi naturel... je me serai trompé, sans doute...
Veuillez avoir la bonté de chanter seule...

LA MARQUISE, chantant seule, et chantant horriblement faux.

Non, vous n'aurez pas le courage...

VALENTIN.

Je m'étais trompé : le mi bémol de madame la marquise est d'une pureté!... j'ajouterai même que j'ai rarement entendu un mi bémol... (Bas, aux autres dames.) Vous aurez la bonté de chanter un peu plus fort, n'est-ce pas? pour couvrir... (Haut.) Continuons.

VALENTIN.

A vous, monsieur le baron!...

DAOULAS, chantant.

Non, non, je ne le veux pas,
Ils ne se marieront pas!

Voilà une rime que j'ai cherchée pendant un bon quart d'heure.

VALENTIN.

Alors paraît un nouveau personnage, un ami commun... c'est ainsi que monsieur le baron a cru devoir

le désigner... Monsieur de La Rochebardière, c'est à vous... (La Rochebardière est allé s'asseoir sur le pouf, près de Brigitte. — Il ne répond pas. — Avec un peu d'impatience.) C'est à vous... c'est à vous...

LA ROCHEBARDIÈRE, se levant.

Je le sais bien, que c'est à moi... je n'ai pas besoin qu'on me le dise, que c'est à moi!...

VALENTIN.

Mais, monsieur, en vous disant que c'était à vous, je n'ai pas eu l'intention...

LA ROCHEBARDIÈRE.

J'aime à le croire, monsieur...

En voyant que Bernerette va éclater de rire, il s'avance et chante d'un air furieux...

Voici l'Amour, voici l'Amour,
Il vient les unir en ce jour.

Il rend son rôle à Valentin et remonte.

VALENTIN.

Et l'Amour paraît... il est représenté, l'Amour, par mademoiselle Bernerette Simson, la propre cousine de madame la baronne.

BERNERETTE.

Et qu'est-ce qu'il chante, l'Amour?

VALENTIN, chantant.

Par mon pouvoir...

BERNERETTE, très gentiment.

Je vous remercie, cher maître, je vous remercie de tout mon cœur.

La baronne et La Rochebardière sont exaspérés. — Bernerette chante.

Par mon pouvoir ils sont unis :
Qu'ils soient à jamais réunis!

DAOULAS.

Celle-là, je l'ai trouvée tout de suite!

VALENTIN.

L'Amour ayant parlé, il n'y a plus qu'à célébrer le mariage. Et alors, les deux amoureux... Eh bien! où sont-ils donc, les deux amoureux?

BERNERETTE.

Là-bas, dans le coin.

Saint-Potant et Henriette sont allés causer sur le canapé, dans le salon chinois.

TOUT LE MONDE.

Voulez-vous bien revenir, voulez-vous bien!...

Il redescendent.

VALENTIN.

Les deux amoureux chantent à leur tour. Henriette, je te demanderai de l'expression, de la sensibilité!...

HENRIETTE.

Sois tranquille!...

SAINT-POTANT et HENRIETTE, ensemble.

Que nous sommes heureux
D'être enfin l'un à l'autre!
Ah! grands dieux! Ah! grands dieux!
Quel bonheur est le nôtre!...

VALENTIN.

Là-dessus, pour célébrer le mariage, un chœur général... Ce chœur, monsieur le baron ne m'en a pas encore donné les paroles, j'ai donc été obligé de composer ma musique sur un monstre... Vous savez ce que c'est qu'un monstre?

BERNERETTE, regardant La Rochebardière.

Ah! oui!

Petit rire général. — La Rochebardière remonte furieux.

VALENTIN.

Non, ça n'est pas ça; c'est une suite de vers qui

n'ont aucun sens, mais qui donnent au musicien le rythme dont il a besoin.

Il chante.

La portière,
Qui m'est chère,
Nous éclaire :
Quel régal !
Marmelade
Et panade,
La salade
Me fait mal !...

Je vous prie, mesdames, en chantant ces paroles, de ne pas les chanter avec le sens qu'elles ont, puisqu'elles n'en ont aucun, mais avec le sens qu'elles auraient, si elles avaient celui qu'elles doivent avoir... Une vive satisfaction, n'est-ce pas ? mesdames, une très vive satisfaction. *Felicità!... Felicità!...*

LES DAMES, avec entrain.

La portière,
Qui m'est chère,
Nous éclaire,
Etc.

VALENTIN.

C'est très bien, mesdames, c'est très bien... Encore une cinquantaine de répétitions comme celle-ci, et madame la baronne pourra lancer ses invitations... Je vous remercie, mesdames.

La baronne et la marquise vont s'asseoir sur l'S; Bernerette se tient debout près d'elles; Saint-Potant et Henriette, près de Brigitte, toujours assise à gauche. Madame de Château-Bernique, madame Potet et la comtesse remontent jusque dans la serre.

DAOULAS, à Valentin.

Ça a marché, il me semble!

VALENTIN.

Parfaitement, monsieur le baron, parfaitement! (Il s'approche de Brigitte à gauche.) Eh bien, Brigitte, es-tu contente?

BRIGITTE.

Je crois bien que je suis contente!... (Se reprenant, sur un signe de Daoulas.) C'est très joli, surtout l'air de la Portière... (A Daoulas) et maintenant que la répétition de l'épithalame est terminée...

DAOULAS.

Je suis tout à vous. Mademoiselle...

BRIGITTE.

Oh! que vous êtes bon!... (Ils se dirigent tous deux vers la porte de gauche.) Ainsi, vraiment vous consentiriez à ce que Valentin?..

DAOULAS.

... Épousât Bernerette?... J'y consentirai d'autant plus volontiers que j'ai dans la tête un grand opéra : alors, vous comprenez, si Valentin épousait Bernerette, je lui en ferais faire la musique.

Daoulas et Brigitte sortent par la gauche. — Valentin, pendant ce temps, cause près du piano avec madame Potet. — Bernerette, au fond, distribue les maillets pour le croquet. — La Rochebardière, dans un fauteuil, à gauche, lit la *Revue des Deux Mondes*.

MADAME POTET, à Valentin.

Je compte, monsieur, je compte, dès que je serai revenue à Paris, donner un grand concert où l'on ne jouera que des œuvres de vous!

VALENTIN.

Vous aurez raison, madame : il est bon qu'il y ait dans les choses d'art une certaine unité.

LA BARONNE, avec irritation.

Cher maître...

VALENTIN.

Madame la baronne?...

Madame Potet remonte.

LA BARONNE, bas.

Je vous défends de parler à madame Potet... Qu'est-ce

que c'est que cette conversation que mademoiselle Brigitte est en train d'avoir avec mon mari?...

VALENTIN.

Je ne sais pas...

LA BARONNE.

Laissez tout le monde s'en aller pour le croquet, et restez, vous... j'ai à vous parler...

BERNERETTE, qui vient d'obliger La Rochebarlière à se lever et à prendre un maillet.

Nous y sommes?...

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

MADAME DE CHATEAU-BERNIQUE.

Oui...

SAINT-POTANT

En avant, alors! Et, comme les monstres ont cela de bon qu'ils peuvent aussi bien s'appliquer à une partie de croquet qu'à un mariage, nous allons reprendre le chœur de la Portière... (A La Rochebarlière.) Allons, toi!...

BERNERETTE.

Chantez!...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Non.

BERNERETTE.

Vous ne voulez pas chanter?...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Je ne suis pas d'humeur...

MADAME POTET.

Chantez donc!...

BERNERETTE.

Si vous ne chantez pas tout de suite, je ne vous reparle de ma vie... Eh bien?...

LA ROCHEBARDIÈRE, avec fureur.

La portière
Qui m'est chère,
Etc.

BERNERETTE.

A la bonne heure!...

Reprise du chœur de la Portière. — Tout le monde sort, excepté la baronne et Valentin. — Sortie très gaie, très bruyante, par la serre, au fond.

SCÈNE II

LA BARONNE, VALENTIN.

LA BARONNE.

Écoutez-moi, Valentin...

VALENTIN.

Madame la baronne?...

LA BARONNE.

Vous en ferez tant que vous finirez par me pousser à bout, vous m'entendez... vous en ferez tant...

VALENTIN.

Qu'est-ce qu'il y a encore?...

LA BARONNE.

Je vous avais défendu de causer avec Bernerette, et, malgré ma défense, vous n'avez pas cessé de parler avec elle, et avec la marquise, et avec la jolie madame Potet...

Elle passe à gauche.

VALENTIN.

Mais voyons, là, à la fin, voyons!... puisque je leur fais répéter l'épithalame... est-ce que je puis le leur faire répéter sans leur adresser la parole?...

LA BARONNE.

Ah!

VALENTIN.

Ce n'est pas raisonnable, ce que je vous dis là?...

LA BARONNE.

Si fait!... C'est raisonnable, très raisonnable...

VALENTIN.

Eh bien?...

LA BARONNE.

Mais, si vous étiez tel que je vous désire, si vous aimiez, est-ce que vous vous occuperiez de ce qui est raisonnable?

VALENTIN. à part.

Ça, c'est du Jean-Jacques Rousseau... Le voilà revenu, Jean-Jacques Rousseau. le voilà revenu!...

LA BARONNE.

Valentin!...

VALENTIN.

Madame la baronne?...

LA BARONNE.

Savez-vous ce que je ferai, le jour où il me sera bien prouvé que vous me trompez?

VALENTIN.

Qu'est-ce que vous ferez?

LA BARONNE.

J'irai trouver mon mari et je lui dirai tout...

VALENTIN.

Quoi, tout?... quoi, tout?...

LA BARONNE.

Que vous m'avez aimée et que je vous aime.

VALENTIN.

Vous feriez cela?... Vous seriez capable?...

LA BARONNE.

Oui.

VALENTIN.

Eh bien, je ne demande pas mieux, après tout?... C'est un moyen comme un autre de sortir d'une situation...

LA BARONNE.

Qu'est-ce vous dites?...

VALENTIN.

Croyez-vous donc que l'existence que je mène depuis huit jours en soit une, d'existence?... « Valentin! » par-ci, « Valentin! » par-là... « Ne parlez pas à Bernerette... Ne parlez pas à la marquise... Ne parlez pas à madame Potet... » Et l'inquiétude... et la peur d'être pincé... et les remords!... l'idée que je trahis un galant homme, et que je le trahis pour rien... oui, pour rien... car enfin, je vous le demande à vous-même... qu'est-ce que ça m'a rapporté, tout ça, jusqu'à présent... votre main pressée dans l'ombre, quelques aperçus sur Jean-Jacques Rousseau, et de perpétuelles explosions de jalousie... le voilà, notre amour, le voilà!

LA BARONNE.

Pas si haut donc!... pas si haut!...

VALENTIN.

Vous croyez me faire peur, vous venez me menacer de tout dire à votre mari!... Eh bien, ça me va!... (Entre Daoulas.) Et puisque le voilà tout justement, je vais moi-même...

Il marche vers Daoulas.

LA BARONNE.

Par exemple!...

SCÈNE III

LES MÊMES, DAOULAS.

VALENTIN.

Vous arrivez bien, monsieur le baron... nous avons, madame la baronne et moi, à vous dire...

LA BARONNE, bas.

Voulez-vous bien!...

DAOULAS.

Quoi donc?... Qu'est-ce que vous avez à me dire?...

LA BARONNE.

C'est pour ces vers, mon ami... pour ces vers que vous n'avez pas encore donnés au jeune maître... le jeune maître me disait qu'il voudrait les avoir le plus vite possible...

DAOULAS.

La portière qui m'est chère?...

LA BARONNE.

Oui...

DAOULAS.

Et c'est pour ça que vous parliez si haut?

LA BARONNE.

Nous parlions haut?...

DAOULAS.

Tellement haut, que, ne sachant pas ce qui se passait, je suis venu voir...

LA BARONNE.

Je vous assure, mon cher ami, que nous ne parlions pas plus haut qu'à l'ordinaire... mais je ne sais comment cette salle est construite... la voix...

DAOULAS, poussant un ou deux cris.

Hou!... hou!... c'est vrai... (A Valentin.) Je vous les ferai, vos vers, n'ayez pas peur... (Montrant son cabinet.) Nous sommes en train de parler de vous, là dedans... Dès que la conversation sera terminée, je me mettrai à la besogne... Hou!... hou!...

Il sort en poussant deux ou trois cris encore pour essayer l'acoustique de la salle.

SCÈNE IV

VALENTIN, LA BARONNE.

VALENTIN, le regardant sortir.

Mon bon protecteur!...

LA BARONNE, assise sur le pouf, près du piano.

Vous allez bien, vous... quand vous vous y mettez!... Vouloir dire à mon mari...

VALENTIN.

Dame!... Vous m'avez dit que vous vouliez tout dire .. j'ai cru que c'était sérieux...

LA BARONNE.

Ah!...

VALENTIN.

Je me suis trompé... c'est que je n'ai pas encore l'habitude... Plus tard, vous verrez, quand j'aurai l'habitude... (La baronne se met à pleurer.) Des larmes, maintenant, des larmes!... Honorine, je vous en prie, Honorine... vous savez bien que lorsque vous pleurez, je suis sans force, moi, je suis sans force...

LA BARONNE.

Est-ce ma faute, si je suis emportée, si je suis

jalouse!... C'est ma façon d'aimer... Mais que vous importe, puisque vous ne m'aimez pas?...

VALENTIN.

Je ne vous aime pas, moi?...

LA BARONNE, se levant.

Non, vous ne m'aimez pas.

VALENTIN.

Je ne vous aime pas?...

LA BARONNE.

Non... non... vous ne m'aimez pas...

VALENTIN.

Mais si, je vous aime, mais si...

LA BARONNE.

Vraiment?...

VALENTIN.

Oui, là... oui... oui...

LA BARONNE.

Et vous ne m'en voulez plus?... Nous ne sommes plus fâchés?...

VALENTIN.

Non, nous ne sommes plus fâchés.

LA BARONNE, lui tendant son mouchoir.

Tenez...

VALENTIN.

Quoi donc?...

LA BARONNE.

Ce mouchoir, trempé de mes larmes...

VALENTIN.

Ah! oui...

Il le prend.

LA BARONNE.

Dites-le-moi encore, que vous m'aimez...

BRIGITTE.

VALENTIN.

Je vous aime...

LA BARONNE.

Dis-le-moi avec ta voix musicale, avec ta voix qui me rend folle...

VALENTIN.

Je t'aime!... je t'aime!

LA BARONNE.

Encore...

VALENTIN.

Oui, je t'aime!

Paraît Brigitte.

SCÈNE V

LES MÊMES, BRIGITTE.

BRIGITTE.

Oh!...

VALENTIN.

Brigitte!...

BRIGITTE, pouvant à peine parler.

Oui... Je viens de causer, moi, avec monsieur le baron...

VALENTIN, même jeu.

Et, tu vois, je causais, moi, avec madame la baronne.

LA BARONNE, bas, à Valentin.

Elle est insupportable, décidément, cette paysanne... débarrassez-vous-en, et venez me retrouver au croquet... Je ne jouerai pas et nous pourrons causer.

Elle sort, très lentement, par la serre; — elle s'arrête pour prendre une fleur et l'attache à son corsage.

SCÈNE VI

BRIGITTE, VALENTIN.

BRIGITTE.

Je suis folle, n'est-ce pas? J'ai mal entendu.... là, tout à l'heure, quand je suis entrée... Tu ne lui disais pas : « Je t'aime, je t'aime!... »

VALENTIN.

Si, je le lui disais...

BRIGITTE.

Valentin...

VALENTIN.

Je le lui disais, et c'est ta faute.

BRIGITTE.

Ma faute!

VALENTIN.

Oui, car c'est toi qui m'as envoyé ici... Souviens-toi, il y a huit jours... chez nous... à Paris... je résistais, je ne voulais pas ôter ma robe de chambre: mais toi, tu me disais : « Ote ta robe de chambre... »

BRIGITTE.

Parce que je voulais t'arracher à mademoiselle Pistolet...

VALENTIN.

Ah! je pensais bien...

BRIGITTE.

Mais ce mouchoir que tu embrassais... toi-même, tu nous as dit que c'était celui...

VALENTIN.

Pouvais-je dire, devant le mari, que c'était celui de sa femme?... Ce mouchoir... tiens, il était pareil à

celui-ci, ce mouchoir... car j'en ai plusieurs maintenant, elle m'en a donné plusieurs...

BRIGITTE.

La douzaine...

VALENTIN.

Non, pas tout à fait, mais ça viendra...

BRIGITTE.

Oh!

VALENTIN.

Je voudrais que ça ne vînt pas... je t'assure que je le voudrais, parce que je suis honnête... mais il n'y a pas que l'honnêteté dans la vie, il y a les convenances...

BRIGITTE.

Les convenances...

VALENTIN.

Oui, les convenances... ce qui est convenable... On a beau être le protégé du mari, du moment que la femme se met à vous parler de Jean-Jacques Rousseau, on ne peut vraiment pas... Ce ne serait pas convenable...

BRIGITTE.

Mais tu as donc oublié ce qu'il a fait pour toi, le mari?... A ton premier concert, il a pris la moitié des billets; il a consenti au mariage de ta sœur avec le vicomte.

VALENTIN.

C'est vrai, pourtant... c'est vrai!...

BRIGITTE.

Et ce n'est pas tout...

VALENTIN.

Qu'est-ce qu'il a encore fait, le malheureux?...

BRIGITTE.

Tout à l'heure, dans cette conversation que j'ai eue avec lui, je lui ai demandé pour toi la main de mademoiselle Bernerette, et il te l'a accordée...

VALENTIN.

La main de mademoiselle Bernerette?...

BRIGITTE.

Oui... est-ce que ça ne vaudrait pas mieux?...

VALENTIN.

Oh! que si... ça vaudrait mieux!... Je n'aurais pas de remords, au moins... Mon protecteur, mon bon protecteur!...

BRIGITTE.

Ah! je te retrouve enfin... Tu es bon, au fond... Tu es faible... mais tu es bon...

VALENTIN.

Je ne suis pas méchant... et puis elle est très gentille, mademoiselle Bernerette...

BRIGITTE.

C'est chose dite, alors... tu épouses?...

VALENTIN.

Ah! si je pouvais!... mais il n'y a pas à y songer... c'est impossible...

BRIGITTE.

Pourquoi?... parce que tu aimes madame la baronne?...

VALENTIN.

Oh! non... quant à ça, non... je la trouve jolie... très jolie, mais je ne l'aime pas... et, si tu veux que je te dise ce qui se passe dans mon cœur...

BRIGITTE.

Si je le veux?... mais c'est ça que je te demande, je ne te demande que ça!...

VALENTIN.

Je n'aime pas... je suis sûr de ne pas aimer la baronne, et cependant il me semble... je sens que je suis amoureux...

BRIGITTE.

De qui?...

VALENTIN.

Je ne sais pas... C'est un état très particulier... il est plutôt poétique que musical... oui, c'est de la poésie. cela, ce n'est pas de la musique... j'aime... et je ne peux pas arriver à savoir quelle est la personne que j'aime...

BRIGITTE.

C'est peut-être mademoiselle Bernerette?

VALENTIN.

Oui... peut-être... ça ne m'étonnerait pas... elle est très gentille... Mais à quoi bon en parler, puisque je te dis que c'est impossible?...

BRIGITTE.

Mais pourquoi à la fin, pourquoi?

La baronne paraît au fond, dans la serre; elle redescend à droite, très lentement.

VALENTIN.

Parce que c'est impossible : jamais la baronne ne consentira... elle m'aime trop, la pauvre femme... (Bas.) Tiens, vois-tu? elle vient rôder, comme autrefois la Miotte... elle revient, regarde... la vois-tu?

BRIGITTE, bas.

Oui, je la vois... je la vois... Eh bien! laisse-moi lui parler, comme autrefois j'ai parlé à la Miotte...

VALENTIN.

Comment, tu voudrais?...

BRIGITTE.

Oui... Laisse-moi lui parler, je t'en prie... Qu'est-ce que ça te fait? laisse-moi essayer...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Que se passe-t-il donc? Vous avez l'air fort agité, tous les deux...

VALENTIN.

Mais pas du tout!... pas du tout!... nous causions... bien tranquillement...

LA BARONNE.

Bien tranquillement?...

VALENTIN.

Oui...

LA BARONNE.

Il me semblait pourtant...

VALENTIN.

C'est cette salle... je ne sais pas comment elle est construite...

BRIGITTE, lui coupant la parole.

J'aurais une grâce à demander à madame la baronne... Vous avez été si bonne pour moi déjà... vous m'avez permis, à moi, qui ne suis qu'une paysanne, de demeurer au château...

LA BARONNE.

Quelle grâce auriez-vous à me demander?

BRIGITTE.

Ce serait de vouloir bien m'écouter... seule à seule, pendant quelques instants...

LA BARONNE.

Seule à seule?...

BRIGITTE.

Oui... c'est bien de l'audace à moi, sans doute...

LA BARONNE.

Comment donc, mademoiselle Brigitte!... enchantée, au contraire... Monsieur Valentin, allez m'attendre... (Bas.) Je vous défends de parler à mademoiselle Bernerette...

VALENTIN.

Bien, très bien!... (A part, en sortant.) Et cette pauvre Brigitte qui se figure!... jamais elle ne consentira... jamais, jamais!...

Il sort par le fond.

SCÈNE VIII

BRIGITTE, LA BARONNE.

BRIGITTE, à part.

Qu'est-ce que je vais lui dire, à celle-là?...

LA BARONNE.

Eh bien! mademoiselle Brigitte, puisque vous avez désiré me parler...

BRIGITTE.

Oui.

LA BARONNE.

Eh bien! parlez-moi...

BRIGITTE.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il s'agit de Valentin... Vous vous intéressez à son avenir?...

LA BARONNE.

Assurément!...

BRIGITTE.

Et ça ne m'étonne pas... toutes les femmes s'inté-

ressent à l'avenir de Valentin... Ainsi, je me rappelle, là-bas, au pays... une pauvre fille des champs, simple et naïve... l'honnêteté même et qui chantait comme un ange: on l'appelait la Miotte... Elle aussi s'intéressait à l'avenir de Valentin... Et cependant, le jour où il partit, elle eut le courage de cacher ses larmes...

LA BARONNE.

C'est pour me raconter ça que vous m'avez demandé?...

BRIGITTE.

Oh! non... Seulement, ce que j'ai à vous dire étant un peu difficile, je tourne avant d'y arriver, je tourne, je tourne... Mouvement de la baronne. Mais, si ça vous impatiente, je ne tournerai pas davantage...

LA BARONNE.

Je vous serai obligée...

BRIGITTE.

Tout à l'heure, monsieur le baron Daoulas, votre mari, m'a déclaré que, si vous y consentiez, il ne demandait pas mieux, lui, que de marier Valentin à mademoiselle Bernerette...

LA BARONNE.

Valentin! le mari de?...

BRIGITTE.

Vous voyez, je ne tourne plus...

LA BARONNE.

Jamais, par exemple!...

BRIGITTE.

Jamais?...

LA BARONNE.

Jamais! jamais!

BRIGITTE.

C'est ce que m'a d'abord répondu la Miotte.

LA BARONNE.

Holà! mademoiselle...

BRIGITTE.

Mais je lui ai parlé alors, je lui ai parlé comme j'avais vous parler à vous, et avec vous, comme avec elle, j'espère bien arriver...

LA BARONNE.

En me menaçant?... Vous croyez me tenir parce que vous tenez mon secret?... et alors, en me menaçant d'en parler à mon mari...

BRIGITTE.

Ah bien! non, madame la baronne, vous n'y êtes pas... Lors même que j'aurais plein les mains de preuves contre vous, l'idée ne me viendrait pas de m'en servir... C'est tout simplement à votre bon cœur que je veux m'adresser... Vous aimez Valentin... Oui, oui, vous l'aimez! Quel intérêt, quel mérite auriez-vous à consentir, si vous ne l'aimiez pas?... Ah! il me semble, à moi, que ce doit être si doux de se sacrifier pour celui que l'on aime, et de souffrir!... et de souffrir encore et de s'en consoler, et d'en être heureuse, en se disant que, lui, il est heureux!...

LA BARONNE.

Mais, dites donc!... savez-vous bien que l'on dirait que vous parlez pour votre compte?...

BRIGITTE.

Pour mon compte?...

LA BARONNE.

Oui, et que c'est vous qui l'aimez!...

BRIGITTE.

Moi!... voilà une idée, par exemple!... je l'aime... certainement. je l'aime... je l'aime comme j'aimais son vieux bonhomme de père... j'ai accepté une tâche, je

veux la remplir... Elle serait remplie, si vous consentiez...

LA BARONNE.

Mais il n'aime pas Bernerette!...

BRIGITTE.

Oh!

LA BARONNE.

Est-ce qu'il l'aimerait???...

BRIGITTE, effrayée.

Non, non... il ne l'aime pas...

LA BARONNE.

A la bonne heure!...

BRIGITTE, calme.

Il ne l'aime peut-être pas autant qu'il l'aimera plus tard... autant qu'il l'aimera lorsque vous-même, vous lui aurez dit qu'il doit l'aimer... et c'est ce que vous ferez... Oui, vous le ferez, parce que cette conduite-là est autrement comme il faut... autrement digne de vous que celle qui consisterait à... je ne sais plus ce que je dis, moi... Vous le ferez, parce que vous êtes une brave femme, parce que monsieur le baron votre mari est un brave homme... Et vous le ferez aussi, parce que vous avez là, devant vous, une pauvre petite bonne femme de rien du tout qui vous prie, et qui pleure, et qui vous jure que, si vous lui accordez ce qu'elle vous demande, elle vous bénira tous les jours de sa vie... Madame la baronne... je vous en prie... c'est oui, n'est-ce pas? Vous consentez... je vous en prie, je vous en prie...

Entre Daotilas par la gauche.

SCÈNE IX

LES MÊMES, DAOULAS.

DAOULAS.

Eh bien?...

BRIGITTE.

Eh bien! elle consent... madame la baronne consent...

LA BARONNE.

Je n'ai pas dit cela...

BRIGITTE.

Ah! je ne vous demande pas de le dire...

DAOULAS.

Alors je puis aller annoncer à Valentin?...

BRIGITTE.

Oui, oui, allez lui annoncer... et amenez-le ici, amenez-le ici avec mademoiselle Bernerette... allez, allez!

Daoulas sort par le fond.

SCÈNE X

BRIGITTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Non, c'est impossible, je ne veux pas.

BRIGITTE.

Il est trop tard... le voilà qui parle à Valentin.

LA BARONNE.

Ah! Brigitte... Brigitte... (Après une petite crise de larmes.)
Cette pauvre fille, dont vous me parliez tout à l'heure...

BRIGITTE.

Quelle pauvre fille?...

LA BARONNE.

La Miotte...

BRIGITTE.

Ah! oui...

LA BARONNE.

Vous m'avez dit qu'elle avait eu le courage de cacher ses larmes...

BRIGITTE.

Oui, afin que celui qu'elle aimait ne fût pas tenté...

LA BARONNE.

J'essaierai donc, moi aussi, j'essaierai de cacher les miennes. (Tendant un mouchoir à Brigitte.) Tenez... vous le donnerez à Valentin, il saura ce que ça veut dire.

Entre Valentin, furieux.

SCÈNE XI

LES MÊMES, VALENTIN,
puis LA ROCHEBARDIÈRE et BERNERETTE.

VALENTIN, à part.

A-t-on jamais vu?... ce monsieur de la Rochebar-diè-re... me dire qu'il me défend d'épouser Bernerette... qu'il me défend!... Est-ce qu'il croit me faire peur?

LA BARONNE.

Monsieur Valentin...

VALENTIN.

Madame la baronne?...

LA BARONNE.

Vous aimez Bernerette?

VALENTIN.

Je la trouve très gentille...

LA BARONNE.

Il suffit. (Entrent Bernerette et La Rochebardière, en se querellant.) Et, puisque le baron a dit oui, je ne vois pas pourquoi, moi, je dirais non. Bernerette sera votre femme... pourvu qu'elle consente, bien entendu...

BERNERETTE.

Moi, cousine? je ne demande pas mieux...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Mais moi...

BERNERETTE, bas.

Vous, si vous dites un mot, je ne vous revois de ma vie...

VALENTIN, avec fermeté, pour répondre au regard
de La Rochebardière.

Et moi aussi, je consens, moi aussi... (A part.) Est-ce qu'il croit me faire peur?

LA BARONNE, pouvant à peine parler.

C'est donc une affaire terminée... ce mariage se fera.

Elle est sur le point de s'évanouir, Brigitte la soutient.

BRIGITTE.

Madame la baronne!...

LA BARONNE.

Ce n'est rien... l'émotion!... Je vous demande pardon... je m'attendais si peu... Ce mariage se fera.

Elle sort, très émue, en s'essuyant les yeux avec un troisième mouchoir
qu'elle a tiré de sa poche.

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins LA BARONNE.

LA ROCHEBARDIÈRE.

Là!... et maintenant que la baronne n'est plus là pour le protéger...

VALENTIN.

Qu'est-ce qu'il a dit?...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Je vous défends. vous entendez... je vous défends d'épouser Bernerette...

BERNERETTE.

Mon ami...

VALENTIN.

Répétez ça un peu, répétez!...

BRIGITTE.

Valentin...

LA ROCHEBARDIÈRE.

Je vous le défends... je vous le défends...

Il fait, à distance, le geste d'envoyer une gifle à Valentin.

VALENTIN, à Brigitte.

Il a fait le geste... laisse-moi sauter dessus!... il a fait le geste...

BRIGITTE, à Bernerette, tout en retenant Valentin.

Emmenez-le, mademoiselle, je vous en prie. emmenez-le...

BERNERETTE.

Oui... oui... venez... je vous ordonne... venez, j'ai quelque chose à vous dire...

VALENTIN.

Il a fait le geste!...

BRIGITTE.

Valentin, voyons...

LA ROCHEBARDIÈRE, entraîné par Bernerette.

Je vous le défends. vous entendez. espèce de croque-notes... ménétrier de dix-septième ordre!... je vous le défends... je vous le défends!

Sortent La Rochebardière et Bernerette.

SCÈNE XIII

BRIGITTE, VALENTIN.

VALENTIN.

En voilà, de l'insolence!... hé! j'espère qu'en voilà!... Me menacer... Si encore il s'y était pris poliment!.. Mais des menaces!... Ah bien! je la lui épouserai, sa Bernerette...

BRIGITTE.

Et tu feras bien!

VALENTIN.

Je la lui épouserai... et j'en serai bien aise, car elle est très gentille...

BRIGITTE.

Et elle a trois cent mille livres de rente...

VALENTIN.

Oh! quant à ça...

BRIGITTE.

Tiens!...

VALENTIN.

Non pas que ce soit un mal, après tout... certainement non... Quand on embrasse la carrière musicale, ce n'est pas un mal d'avoir trois cent mille livres de rente... Une jolie femme et une grosse fortune... et c'est à toi que je dois tout cela... c'est à toi...

BRIGITTE.

J'avais promis de vous caser tous les deux, je vous ai casés...

VALENTIN.

Et bien casés, pas vrai? Henriette vicomtesse, et moi... Elle est heureuse, Henriette?

BRIGITTE.

Elle en a l'air, au moins.

VALENTIN.

Le fait est qu'il suffit de la regarder... moi aussi, je suis heureux...

BRIGITTE.

Et moi donc!... je suis heureuse, moi, de votre bonheur à tous les deux...

VALENTIN.

Nous voilà heureux, alors...

BRIGITTE.

Eh oui, nous voilà...

VALENTIN.

Il n'y a pas à dire, nous voilà heureux autant que possible...

BRIGITTE.

Dis-moi, Valentin...

VALENTIN.

Brigitte?...

BRIGITTE.

Puisque je me suis bien acquittée de ma tâche, car tu en conviens, n'est-ce pas, je me suis bien acquittée?...

VALENTIN.

Oh! oui, j'en conviens... j'en conviens de toutes mes forces.

BRIGITTE.

Tu devrais bien, alors... ce serait là ma récompense... tu devrais bien me permettre de continuer à habiter la petite maison, là-bas... la petite maison et le petit jardin... d'où nous sommes partis, il y a six mois, pour venir...

VALENTIN.

Certainement, je te le permets, je te le permets de toutes mes forces... mais pourquoi me demandes-tu?...

BRIGITTE.

Pour y retourner, donc... Oh! je resterai ici jusqu'à ce que vous soyez mariés tous les deux; mais après, je m'en irai...

VALENTIN.

Tu t'en iras...

BRIGITTE.

Dame!... Une fois que vous serez mariés, je n'aurai plus rien à faire près de vous, moi, j'aurai fini!...

VALENTIN.

Et tu t'en retourneras vivre là-bas, toute seule?

BRIGITTE.

Oui.

VALENTIN.

Qu'est-ce que tu y feras là-bas?

BRIGITTE.

Oh! n'aie pas peur!... je trouverai bien moyen de m'occuper... je surveillerai les champs... je surveillerai les vignes...

VALENTIN.

Tu te marieras, peut-être...

BRIGITTE.

Non, je ne me marierai pas.

VALENTIN.

Tu dis?...

BRIGITTE.

Je dis que je ne me marierai pas, que je ne veux pas me marier...

VALENTIN.

Eh bien! tu as raison... j'aime mieux ça...

BRIGITTE.

Pourquoi aimes-tu mieux ça?

VALENTIN.

Je ne sais pas.

BRIGITTE.

Alors, si tu ne sais pas, pourquoi dis-tu...?

VALENTIN.

Je ne sais pas... ça m'est parti...

BRIGITTE.

Valentin...

VALENTIN.

Brigitte?...

BRIGITTE.

Tu es heureux, n'est-ce pas, tu es heureux d'épouser mademoiselle Bernerette?

VALENTIN.

Certainement, certainement .. et toi, tu es heureuse de me voir épouser...

BRIGITTE.

Oh! oui...

VALENTIN.

Le sommes-nous assez tous les deux... heureux!... On ne peut pas l'être davantage, on ne peut pas... on ne peut pas... Cependant... il me semble que je le serais encore plus si tu ne parlais pas...

BRIGITTE.

Je ne peux pas ne pas partir... Qu'est-ce que je ferais si je ne parlais pas?

VALENTIN.

Tu vivrais près de nous, tantôt chez Henriette et tantôt chez moi...

BRIGITTE.

Je ne sais pas... mais je crois bien que ça n'amuse-

rait pas beaucoup Henriette de m'avoir comme ça tout le temps entre son mari et elle...

VALENTIN.

Eh bien! tu n'iras pas chez Henriette, tu resteras chez moi...

BRIGITTE.

Ce serait la même chose, chez toi...

VALENTIN.

Comment, la même chose?

BRIGITTE.

Puisque tu vas être marié, toi aussi...

VALENTIN.

Ça ne fait rien, ça ne me gênerait pas.

BRIGITTE.

Mais ça gênerait ta femme.

VALENTIN.

Pourquoi ça?

BRIGITTE.

Dame!...

VALENTIN.

Ah! j'y suis... c'est parce qu'une femme, n'est-ce pas? n'est jamais bien contente de voir près de son mari une autre femme... surtout quand cette autre femme... (Il la regarde.) Quel âge as-tu, Brigitte?

BRIGITTE.

Moi?

VALENTIN.

Oui, toi...

BRIGITTE.

J'ai vingt-deux ans.

VALENTIN.

Vingt-deux ans... C'est singulier... A force de te voir,

je crois que je ne t'avais jamais bien regardée. (Lui prenant les mains.) *Vingt-deux ans...*

BRIGITTE, émue.

Valentin...

VALENTIN, ému.

Brigitte...

BRIGITTE.

Qu'est-ce que tu as?... qu'est-ce qui t'arrive?...

VALENTIN.

Quelque chose comme un éblouissement, comme un éclair.

BRIGITTE.

Valentin!

VALENTIN.

Brigitte!

BRIGITTE.

Tu es heureux, n'est-ce pas?... tu es heureux d'épouser?...

VALENTIN.

Oui... oui... et toi aussi, tu es heureuse... c'est convenu... nous sommes heureux tous les deux, nous sommes heureux autant qu'on peut l'être...

Ils éclatent en sanglots.

BRIGITTE, nerveuse, se tordant les bras.

Mais qu'est-ce que tu as, à la fin?... qu'est-ce que tu as?...

VALENTIN.

A quoi bon te le dire, puisque tu le sais aussi bien que moi... ce que j'ai?...

BRIGITTE.

Non... non... ne me dis rien, tu as raison, c'est inutile...

VALENTIN.

Ce que j'ai... c'est que je sais maintenant quelle est

cette femme que j'aimais sans la connaître, et ce n'est pas madame la baronne, et ce n'est pas Bernerette... c'est toi, tu entends, c'est toi!..

BRIGITTE.

Oui, oui, j'entends...

VALENTIN.

Et toi, dis, et toi?...

BRIGITTE.

Oh! moi...

VALENTIN.

Parle donc!...

BRIGITTE.

Ça m'est arrivé en même temps qu'à toi... Tout à l'heure, quand tu m'as regardée... quand tu as pris mes mains, je me suis rappelé ces paroles d'Henriette... que, moi, je n'aimais personne... et tout d'un coup j'ai compris, j'ai senti... j'ai senti que ce n'était pas de l'affection que j'avais pour toi, que ce n'était pas du dévouement, mais que c'était de l'amour... Valentin, mon Valentin!

VALENTIN.

Ma Brigitte!

BRIGITTE.

Là... et maintenant que nous nous le sommes dit, que nous nous le sommes avoué, jamais, n'est-ce pas? plus jamais, nous ne reparlerons... Tu dois épouser mademoiselle Bernerette... tu l'épouseras... Le lendemain de votre mariage, je partirai...

VALENTIN.

Comment!...

BRIGITTE.

Tu as demandé sa main... on te l'a accordée... tu ne peux pas vraiment, tu ne peux pas répondre...!

VALENTIN.

Mais puisque nous nous aimons, Brigitte, puisque nous nous aimons!...

BRIGITTE.

Pourquoi me dis-tu toujours ça? Tu sais bien toi-même qu'il faut que je parte: tu sens bien qu'il est impossible que cela finisse autrement...

VALENTIN, s'attendrissant encore plus.

Eh bien, voilà... alors... Eh bien, voilà!...

BRIGITTE.

Voilà quoi?...

VALENTIN.

Nous nous aimions sans le savoir... nous découvrons notre amour...

BRIGITTE.

Et, au moment même où nous le découvrons, nous sommes obligés de nous séparer...

VALENTIN.

Et jamais, peut-être, dans aucun opéra... il n'y aura eu une plus belle situation musicale!... Il me faudrait la Patti pour cela, il me faudrait la Patti!... Quant au ténor, je ne le vois pas...

Petit brouhaha au dehors. — Entrent Daoulas et la baronne.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, DAOULAS, LA BARONNE:

puis SAINT-POTANT, HENRIETTE: puis BER-
NERETTE, LA ROCHEBARDIÈRE

ET TOUT LE MONDE.

DAOULAS.

Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qui se passe?...

BRIGITTE.

Rien, monsieur le baron, rien du tout...

DAOULAS.

Comment, rien?... Cette voiture que nous venons d'apercevoir à la porte du parc...

LA BARONNE.

Et de laquelle sont descendus M. de La Rochebarrière, Bernerette et un employé de chemin de fer qui avait l'air de les ramener...

DAOULAS.

Qu'est-ce que ça veut dire?...

Entrent Saint-Potant et Henriette.

SAINT-POTANT.

Ça veut dire, mon oncle, que vous aurez encore un enlèvement à pardonner... Le petit La Rochebarrière vient d'enlever Bernerette...

DAOULAS.

Oh!

HENRIETTE.

C'est nous, pourtant, qui avons apporté le mauvais exemple!...

LA BARONNE.

Bernerette enlevée!...

Rentrent Bernerette, La Rochebarrière et tout le monde.

BERNERETTE.

Mais nous ne sommes pas allés bien loin, comme vous voyez...

LA ROCHEBARDIÈRE.

C'est nous-mêmes qui avons demandé à M. le chef de gare de vouloir bien nous ramener...

BERNERETTE.

Je crois, après cela, que vous ne penserez plus à me faire épouser le jeune maître!...

LA BARONNE.

En effet, ce mariage est maintenant impossible.

BRIGITTE et VALENTIN.

Oh!

Ils vont comme pour se jeter dans les bras l'un de l'autre et s'arrêtent voyant tout le monde autour d'eux.

DAOULAS.

Eh bien! eh bien!... qu'est-ce qui vous prend?...

BRIGITTE.

Rien du tout, monsieur le baron, rien du tout!

VALENTIN.

Rien du tout... au contraire...

LA BARONNE.

Il n'est pas difficile de le deviner ce que ça veut dire... Vous voyez que je n'avais pas tort quand je vous disais que vous l'aimiez pour votre propre compte...

BRIGITTE.

Madame la baronne...

LA BARONNE, à Brigitte.

Oh! je ne vous en veux pas... il n'y a pas moyen de vous en vouloir.

VALENTIN.

Brigitte...

BRIGITTE, dans les bras de Valentin.

Valentin...

DAOULAS.

Allons! j'aurai à écrire un troisième épithalame!

LE PHOTOGRAPHE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL.

le 24 décembre 1864.

PERSONNAGES

RAOUL DE GARDEFEU.....	MM. GIL PÉREZ.
LE COLONEL BARON DE GOURDAKIRSCH.	LASSOUCHE.
ALEXANDRE, domestique de Gardefeu.....	PRISTON.
UN COMMIS DE MAGASIN.....	MARTAL.
LA BARONNE DE GOURDAKIRSCH.....	M ^{mes} FERRARIS.
MÉTELLA.....	ANTONIE.
GERTRUDE, femme de chambre.....	ÉLISA.
DEUX COMMISSIONNAIRES.	

A Paris, de nos jours.

LE PHOTOGRAPHE

Un salon chez M. de Gardefeu. — Porte d'entrée au fond : à droite et à gauche, portes donnant dans l'appartement : en pans coupés, de chaque côté de la porte d'entrée, des fenêtres. — Grand désordre dans le salon : à droite, bien en évidence, contre le mur, un grand châssis contenant une peinture en grisaille, qui représente une forêt avec un torrent et des rochers : ce châssis est monté sur des roulettes. — Au fond, à gauche, un marchepied à double rampe, haut de cinq ou six degrés.

SCÈNE PREMIÈRE

ALEXANDRE, puis DEUX COMMISSIONNAIRES
et UN COMMIS DE MAGASIN.

Alexandre est assis dans un fauteuil. Coup de sonnette.

ALEXANDRE, se levant.

Je m'y attendais!... je m'y attendais!... C'est le dix-huitième depuis ce matin... On doit être fatigué, en bas, de tirer le cordon comme ça!...

La porte du fond s'ouvre : entre le premier commissionnaire,
une enseigne sous le bras.

PREMIER COMMISSIONNAIRE.

On m'a dit d'apporter ça chez M. de Gardefeu.

ALEXANDRE.

Qu'est-ce que c'est ?

PREMIER COMMISSIONNAIRE.

C'est une enseigne, monsieur.

ALEXANDRE.

Très bien. Posez cette pancarte contre le mur et allez-vous-en.

PREMIER COMMISSIONNAIRE, déposant l'enseigne retournée contre le mur, sans la laisser voir.

Bonjour, monsieur.

ALEXANDRE.

Bonjour! (Sort le commissionnaire.) Il y a eu dix-huit coups de sonnette comme ça... Le premier a été donné vers trois heures du matin : c'était monsieur!... je ne l'attendais pas; il se précipita dans ma chambre... C'était d'une indiscretion!... il aurait pu me trouver avec... avec un de ses cigares... « Lève-toi, me dit-il; nous allons faire subir à mon appartement une transformation complète... Mon salon est celui d'un homme du monde... il faut que nous en fassions l'atelier d'un photographe... Lève-toi... descends... Tu recevras les diverses personnes que je vais t'envoyer... » Monsieur dit et s'éloigne, me laissant en proie à un étonnement indicible! (Coup de sonnette.) Ça fait dix-neuf!

Entre le deuxième commissionnaire.

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE.

Monsieur Raoul de Gardefeu?...

ALEXANDRE.

Qu'est-ce que vous lui voulez?

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE, avec des portraits-cartes et de grands cadres où sont réunies des photographies diverses.

Voici des portraits-cartes... et puis une collection de vues, des paysages, des monuments...

ALEXANDRE.

Mettez tout cela dans ce coin... Maintenant, vous pouvez filer.

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE, sortant.

Je file!

ALEXANDRE.

Je flairai une aventure galante et je sautai en bas de mon lit. La procession commença. (Coup de sonnette.) Elle continue...

Entre un commis de magasin : il est chargé de fioles et de bouteilles.

LE COMMIS.

Monsieur Raoul de Gardefeu?...

ALEXANDRE.

C'est ici... Qu'est-ce que vous apportez?

LE COMMIS.

Collodion liquide... acide pyrogallique... acide acétique cristallisable...

ALEXANDRE.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?...

LE COMMIS.

Ce sont des produits chimiques de la maison Tricot... Proto-sulfate de fer...

ALEXANDRE.

Et vous êtes bien sûr de tout ça?

LE COMMIS.

Parfaitement sûr.

ALEXANDRE.

Vous ne me comprenez pas... Je vous demande s'il n'y a pas de danger pour les personnes qui se serviront de toutes vos machines...

LE COMMIS.

Machines!... Aucun danger, monsieur, à la condition cependant que les personnes qui se serviront de mes... machines... sauront bien leur métier...

ALEXANDRE.

Ah! ah! il faut savoir?...

LE COMMIS.

Sans doute!... Ammoniaque... iodure d'argent...

bitume de Judée... albumine... hyposulfite de soude... solution de chlorure d'or... C'est tout... Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer. (A part, en sortant.) Machines!...

ALEXANDRE.

Votre serviteur, monsieur... J'ai bien envie de flanquer tout ça par la fenêtre, moi... Quand je ne connais pas, je me méfie. (Coup de sonnette.) Encore!... dix-neuf et deux, ça fait vingt et un. (Entre Gardefeu, portant à la main un de ces supports à cercle de cuivre qui servent chez les photographes à fixer la tête pendant la pose; derrière Gardefeu, encore un commissionnaire, portant un appareil de photographie.) Ah! c'est monsieur... Bonjour, monsieur.

SCÈNE II

GARDEFEU, ALEXANDRE.

GARDEFEU.

On a apporté l'enseigne? et le paysage? et le marchepied?

ALEXANDRE.

Oui, monsieur, tout est là...

GARDEFEU, lui montrant le support qu'il tient à la main.

Qu'est-ce que tu dis de cette invention?... Hein?... C'est pour tenir la tête du patient... ça donne plus de naturel à la pose... (Au commissionnaire.) Placez l'appareil, mon ami... placez et disparaissez...

Le commissionnaire s'en va.

ALEXANDRE.

Monsieur, il y a là quelque chose qui m'inquiète...

GARDEFEU.

Quoi donc?

ALEXANDRE.

Un tas de fioles... (Avec force.) Savez-vous ce qu'il y a là dedans, monsieur?

GARDEFEU.

Vous avez peur, vous... un artiste !...

ALEXANDRE.

Je ne suis pas artiste, monsieur... je suis...

Il fait le geste d'épousseter.

GARDEFEU.

Tu ne l'es plus. Tu es mon préparateur. Je t'élève à cette dignité.

ALEXANDRE.

Oh ! alors...

GARDEFEU.

Je te reproche d'avoir peur, et moi-même je tremble...

ALEXANDRE.

Vous voyez bien!...

GARDEFEU.

Au bout de la rue, j'ai aperçu le coupé de Métella...

ALEXANDRE.

Métella!...

GARDEFEU.

Elle vient ici, sans doute : c'est toi qui la recevras...
Dis que je suis parti pour un lointain voyage, dis ce
tu voudras, mais arrange-toi de façon qu'elle s'en aille
et qu'elle ne revienne pas de la journée. (Coup de sonnette.)
La voici...

ALEXANDRE.

Son coup de sonnette!... ça fait vingt-deux...

GARDEFEU.

Elle doit être furieuse... Hier soir, je devais aller
prendre une tasse de thé chez elle...

ALEXANDRE.

Farceur!

GARDEFEU.

Monsieur Alexandre!...

ALEXANDRE.

Puisque je suis préparateur... vous savez bien...
vous m'avez élevé...

GARDEFEU.

C'est juste.

Il sort, par la gauche.

SCÈNE III

ALEXANDRE, puis MÉTELLA.

ALEXANDRE.

On a peur de Métella.. je me le disais bien, qu'il
s'agissait d'une galante aventure...

Entre Métella.

MÉTELLA.

Ah! te voilà, toi?...

ALEXANDRE.

Oui, me voilà, moi.

MÉTELLA.

Et monsieur de Gardefeu?

ALEXANDRE.

Monsieur de Gardefeu?

MÉTELLA.

Oui...

ALEXANDRE.

Vous ne savez pas où il est?... Je croyais bien que
tout le monde savait ça, par exemple!... Il est... il est...
à Beauvais, mon maître...

MÉTELLA.

A Beauvais!

ALEXANDRE.

Oui, madame!...

MÉTELLA.

Et pourquoi est-il allé à Beauvais ?

ALEXANDRE.

Écoutez-moi, madame. je vous en prie, écoutez-moi avec attention... Hier soir, monsieur était là... bien tranquille... près de moi... il s'habillait pour aller prendre une tasse de thé chez madame, quand tout à coup... paf!...

MÉTELLA.

Qu'est-ce qui arrive ?

ALEXANDRE.

Une dépêche télégraphique, que lui envoyait son oncle de Beauvais... Il est enrhumé, cet oncle de Beauvais, il est enrhumé... et, dès qu'il est enrhumé, il veut qu'on aille le voir... Alors monsieur est parti tout de suite... parce c'est un oncle à héritage... et vous devez comprendre... à cause...

MÉTELLA, regardant autour d'elle.

Qu'est-ce que c'est tout ça ?...

ALEXANDRE.

Tout ça ?...

MÉTELLA.

Oui...

ALEXANDRE.

Comment ! madame ne voit pas ?...

MÉTELLA.

Je vois que ce sont des appareils de photographie.

ALEXANDRE.

Madame voit très bien : ce sont des appareils...

MÉTELLA.

Eh bien ?...

ALEXANDRE.

Écoutez-moi, madame, je vous supplie de m'écouter avec attention. Hier soir... monsieur allait partir... je recevais ses adieux... quand tout à coup, paf!...

MÉTELLA.

Encore une dépêche ?...

ALEXANDRE.

Non, madame, une idée... « Alexandre, me dit-il, je veux, à mon retour, faire moi-même le portrait de celle que j'adore. Tu achèteras tout ce qu'il faut. »

MÉTELLA.

A quoi bon ? puisque je lui ai donné une photographie...

ALEXANDRE.

C'est vrai, madame, et même une photographie assez vaporeuse .. elle est dans la chambre de monsieur... de temps à autre, je la regarde... et je deviens rêveur...

MÉTELLA.

Eh bien, alors, qu'a-t-il besoin ?...

ALEXANDRE.

Ah ! madame... faire photographier la femme que l'on aime par l'objectif du coin... c'est une chose... la photographier soi-même, c'en est une autre... voyez le Titien...

MÉTELLA, à part.

C'est bien drôle...

ALEXANDRE, à part.

Ah ! tu ne veux pas t'en aller... nous allons voir!... (Haut). Et puis, tenez, je vais tout vous dire...

MÉTELLA.

Je n'en serai pas fâchée !

ALEXANDRE.

Si nous faisons de la photographie, ce n'est pas pour ceci, ce n'est pas pour cela... c'est pour tâcher de gagner un peu d'argent...

MÉTELLA, stupéfaite.

Un peu d'argent!...

ALEXANDRE.

Oui, madame...

MÉTELLA.

Mais... je croyais M. de Gardefeu très riche...

ALEXANDRE.

Oh! la la... très riche!... Est-ce qu'on est riche?... on a une trentaine de billets de banque, un peu de crédit chez un bijoutier... on achète des chevaux et une voiture sans déboursier un sou... si le marchand de chevaux demande une garantie, on lui montre la voiture... si le carrossier a des doutes, on lui fait voir les chevaux... et allez donc, voilà un homme riche!... Tant que ça flambe, ça brûle... au bout du fossé la culbute...

MÉTELLA.

Et vous en êtes à la...?

ALEXANDRE.

A la culbute!... oui, madame!...

MÉTELLA, à part.

On se moque de moi... (Haut.) Comment! mon pauvre Alexandre?...

ALEXANDRE.

Nous nous relèverons par le travail, madame... il nous reste nos bras.

MÉTELLA.

Dites bien à votre maître... au moins... dites-lui que cela n'enlève rien à l'estime toute particulière...

ALEXANDRE.

Avec laquelle vous avez l'honneur d'être, pas vrai, madame?...

MÉTELLA.

Adieu, Alexandre.

ALEXANDRE.

Adieu, madame.

MÉTELLA, à part.

Décidément! on se moque de moi! (Elle sort.)

SCÈNE IV

ALEXANDRE, puis GARDEFEU.

ALEXANDRE.

Allons donc! j'en étais bien sûr... Venez, monsieur, elle est partie et elle ne reviendra pas.

GARDEFEU.

Et qu'est-ce que tu lui as dit pour la faire partir?

ALEXANDRE.

Que monsieur s'était fait photographe parce qu'il n'avait plus le sou.

GARDEFEU.

Par exemple!...

ALEXANDRE.

Monsieur en sera quitte pour lui dire qu'il est encore opulent...

GARDEFEU.

Je connais Métella... les paroles ne suffiront pas, il faudra des preuves... Enfin, je n'ai pas le temps de penser... Accroche ça là-bas.

Alexandre et Gardefeu prennent les cadres apportés par le deuxième commissionnaire.

ALEXANDRE.

Oui, monsieur.

GARDEFEU. accrochant un cadre.

Il y a de tout, là dedans...

ALEXANDRE, même jeu.

C'est bien vrai, ça, il y a de tout....

GARDEFEU.

Des avocats...

ALEXANDRE.

Des pédicures...

GARDEFEU.

Des actrices...

ALEXANDRE.

Et des hommes d'État!...

GARDEFEU, il accroche un autre cadre.

Des demoiselles qui, en réalité, sont des dames, et des dames qui ont diablement l'air d'être de ces demoiselles...

ALEXANDRE, même jeu.

La vie humaine, quoi! la vie humaine!...

GARDEFEU.

A la bonne heure! cela commence à prendre une tournure...

ALEXANDRE.

Maintenant ça vous a un air...

GARDEFEU.

L'enseigne?... où est l'enseigne?...

ALEXANDRE.

La voici, monsieur.

Il lui montre l'enseigne qui, sur un fond rouge très vif porte ces mots :

EDGAR, PHOTOGRAPHIE.

GARDEFEU.

C'est bien... c'est très bien... allez, Alexandre, et

accrochez cette enseigne au-dessus de la porte de notre hôtel.

ALEXANDRE.

Je sors, monsieur, et quand je reviendrai...

GARDEFEU.

Quand tu reviendras?...

ALEXANDRE.

Je ne vous dis que ça... vous serez surpris...

GARDEFEU.

Du mystère?... avec le meilleur des maîtres!...

ALEXANDRE.

Je ne vous dirai pas autre chose... on est artiste ou on ne l'est pas... vous serez surpris quand je reviendrai.

Il sort, emportant l'enseigne.

SCÈNE V

GARDEFEU, seul.

Cet imbécile d'Alexandre qui s'en va dire que si je me suis fait photographe, c'est parce que je n'avais plus... Ce n'est pas du tout pour ça!... (Tout en parlant, il regarde des portraits-cartes déposés sur la table.) C'est parce que j'ai un ami qui s'appelle Robert, et qui est farceur... Hier soir, ne sachant que devenir pendant les deux heures que j'avais à passer avant d'aller prendre le thé chez... Tiens, tiens... voilà un de ses portraits, à Métella... et encore un autre... Je me suis laissé mener par ce Robert dans un bal de bienfaisance... à l'Opéra... Au milieu de ce bal, nous avons rencontré mademoiselle Mirza Frimousse, une petite des Variétés, fort gentille, mais qui, à ce qu'il paraît, n'a pas de très bons yeux, car, en m'apercevant, elle m'a fait l'hon-

neur de me prendre pour son photographe ordinaire... « J'espère, m'a-t-elle dit, j'espère, monsieur Edgar, que je vous en fais gagner, de cet argent, avec mon portrait!... Je me vends bien, n'est-ce pas?... » Jusque-là le quiproquo n'avait rien de très intéressant, mais à minuit, au moment où j'allais partir, nous apercevons une femme... oh! mais une femme, avec des épaules... de ces épaules qui font dire : « Voilà une personne chez qui il me serait fort agréable d'aller prendre une tasse de thé... » Et quel sourire!... « Est-ce que tu la connais? dis je à Robert. — Parfaitement! C'est une Viennoise... la baronne de Gourdakirsch... femme d'un colonel honoraire au service de l'électeur de Birkenfeld... Veux-tu que je te présente?... — Volontiers... » Alors Robert... voilà où le farceur se révèle!... alors Robert... me pousse en avant et dit : « Madame la baronne, permettez moi de vous présenter monsieur Edgar, photographe. » Là-dessus, il se campe, attendant son effet : moi, je ne bronche pas et je m'incline. Une idée assez folâtre venait de germer dans mon esprit... Je soupçonne violemment le baron de Gourdakirsch, le colonel honoraire... (Il va prendre un cadre pour l'accrocher et commence à monter sur le marchepied.) je le soupçonne violemment d'aller, lui aussi, prendre de temps en temps une tasse de thé chez Métella... On fait une grande consommation de thé, chez Métella... (Revenant sur le devant de la scène.) Il y est excellent, d'ailleurs!... (Il retourne à son marchepied, monte un échelon de temps à autre et, à la fin du monologue, se trouve en haut.) J'entrevis je ne sais quelle lointaine espérance d'une revanche : je résolu de pousser jusqu'au bout la plaisanterie de ce farceur de Robert, et, puisqu'il lui avait plu de m'improviser photographe, de rester photographe... Je savais à quoi cela m'obligeait : il fallait être brillant, spirituel, original... Je le fus... Je parlai de mes voyages, de

mes travaux, de mes découvertes, de mes rêves d'artiste et de mes souffrances... La baronne fut émue!... Je conclus en lui déclarant que bien heureux étaient ceux de mes confrères qui avaient eu l'occasion de mettre le soleil au service de sa beauté!... « Je vous arrête là, me dit-elle : jamais ils n'ont pu faire de moi un portrait passable... je ne viens pas en photographie... — Ah! madame, répliquai-je, permettez-moi de vous dire que si vous vouliez bien venir chez moi... vous viendriez tout de suite! — Croyez-vous?... — J'en suis sûr... J'ai, moi, des appareils particuliers et je fais une certaine photographie qui n'est pas celle de tout le monde... — Vous me donneriez envie d'essayer... — Essayez donc, madame! Demain, à deux heures, si vous le voulez, je serai à vos ordres. — Votre atelier? — 64, rue Saint-Georges... — Eh bien, dit-elle, c'est convenu, demain, à deux heures, je serai chez vous... » Chez moi!... Je l'attends! Elle va venir! Et voilà pour quoi je suis photographe!

Rentre Alexandre en costume extrêmement fantaisiste de rapin.

Gardefeu est debout sur le marchepied.

SCÈNE VI

GARDEFEU, ALEXANDRE.

GARDEFEU.

Qu'est-ce que c'est que ça? une mascarade!...

ALEXANDRE.

Un peu de fantaisie... le genre artiste... Et si j'avais un conseil à donner à monsieur...

GARDEFEU.

Ce serait?...

ALEXANDRE.

De suivre mon exemple...

GARDEFEU.

J'y pensais!...

ALEXANDRE.

Descendez alors et hâtez-vous...

GARDEFEU, descendant.

Un mot encore... Si la baronne vient...

ALEXANDRE.

C'est une baronne?

GARDEFEU, faisant signe que oui.

Ai-je besoin d'ajouter que je compte sur une discrétion?...

ALEXANDRE.

Absolue!... Cependant vous me permettez d'en parler dans le quartier?...

GARDEFEU.

A la condition que ça n'ira pas plus loin. Si la baronne vient ici, tu la recevras...

ALEXANDRE.

Avec transport!... vous verrez ça...

GARDEFEU.

S'il vient d'autres personnes, tu te dépêcheras de les envoyer...

ALEXANDRE.

Chez Nadar?...

GARDEFEU.

Si tu veux...

ALEXANDRE.

On se doit ça, entre confrères...

GARDEFEU.

A tout à l'heure, Alexandre... Toi aussi, tout à l'heure, tu seras surpris.

ALEXANDRE.

Chacun son tour!

Sort Gardefeu.

SCÈNE VII

ALEXANDRE, seul.

Nous n'avons pas mal arrangé tout ça avec le patron.
 (Il prend un cadre, il va l'accrocher dans un des coins de la pièce, un peu haut, et reste sur le marchepied, le dos tourné. — Lisant.)
 « Vue prise dans la Basse-Égypte... » As-tu fini?...
 c'est les Batignolles!... fiez-vous donc aux voyageurs!...

Entre rapidement Gourdakirsch.

SCÈNE VIII

ALEXANDRE, GOURDAKIRSCH.

GOURDAKIRSCH.

Il faudrait être tout à fait bête pour ne pas avoir de soupçons!... Hier au soir, je vais chez Métella... mon intention était de lui demander une tasse de thé... il est excellent, le thé, chez Métella!... Virginie, la femme de chambre, me reçoit et me dit : « Madame a sa migraine, la théière est renversée. » Je suis jaloux, je ne réponds rien, je m'en vais... et, ce matin, j'étais sous les fenêtres de la cruelle!... Je la vois monter dans son coupé... je me cache, et je me mets à courir... derrière la voiture... Elle vient dans cette maison... 64, rue Saint-Georges... dix minutes après, elle en sort, je me recache et je me remets à courir... Métella rentre chez elle; moi, je reviens rue Saint-Georges, au pas, et, arrivé devant ce même numéro, devant le numéro 64, je me trouve en face d'une enseigne : *EDGAR. PHOTOGRAPHE.*

Sur ces derniers mots, il a élevé la voix : Alexandre se retourne.

ALEXANDRE.

Bon ! voilà un client !

GOURDAKIRSCH.

Et, il y a une heure, cette enseigne n'était pas là, qu'est-ce que cela signifie ? Il faudrait être tout à fait bête pour ne pas avoir de soupçons !...

ALEXANDRE, descendant.

Écoutez-moi, monsieur...

GOURDAKIRSCH.

Je vous écoute.

ALEXANDRE.

Vous allez aller chez Nadar.

GOURDAKIRSCH.

Pour quoi faire ?

ALEXANDRE.

Pour vous faire photographier... si vous y tenez...

GOURDAKIRSCH.

Je n'y tiens pas... Je viens pour acheter des photographies...

ALEXANDRE, à part.

Tiens, mais, au fait... Monsieur achète et paie : moi, je revends et on me paie : c'est une affaire !... (Haut.) Très bien, monsieur. Si monsieur veut une vue des Batignolles ?

GOURDAKIRSCH.

Comment ?...

ALEXANDRE.

Je veux dire... de la Basse-Égypte... Prenant sur la table un paquet de photographies. Monsieur préfère des avocats ?... des hommes politiques ?...

GOURDAKIRSCH.

Je vous remercie.

ALEXANDRE.

J'y suis!... monsieur demande à voir des femmes...

GOURDAKIRSCH, avec un cri rauque.

Oh!

ALEXANDRE.

J'ai deviné... Il y a eu un éclair dans le regard de monsieur quand j'ai parlé des femmes...

GOURDAKIRSCH, baissant les yeux.

Un homme de mon pays ne dit pas : « les femmes... » (Avec une violence contenue.) il dit : « une femme!... » et il meurt...

ALEXANDRE.

Chaque peuple a ses usages... Monsieur est étranger.

GOURDAKIRSCH.

Oui... Népomuc, baron de Gourdakirsch... (Saisissant une des photographies que lui présente Alexandre.) Ah! la voici...

ALEXANDRE.

Métella!

GOURDAKIRSCH.

Elle avait ce costume-là, le jour où je la vis pour la première fois.

ALEXANDRE.

Alors vous achetez?...

GOURDAKIRSCH.

Je crois bien!...

ALEXANDRE.

Voici un autre portrait...

GOURDAKIRSCH.

Ah!... elle avait ce costume, le jour où je lui écrivis cette lettre...

ALEXANDRE.

Une troisième toilette...

GOURDAKIRSCH.

Celle que portait Métella, le jour où, voyant qu'elle ne répondait pas à ma lettre... je pris le parti de me faire annoncer chez elle.

ALEXANDRE.

Vous êtes un gaillard, avec votre air...

GOURDAKIRSCH.

Oui ! je suis un gaillard... Elle me mit à la porte.

ALEXANDRE.

Vous m'étonnez, monsieur le baron.

GOURDAKIRSCH.

Je ne perdis pas courage. je me présentai une seconde fois... et, ce jour-là...

ALEXANDRE

Et, ce jour-là?...

GOURDAKIRSCH.

Ce jour-là, je ne fus pas mis à la porte... (Bousculant toutes les photographies.) Ah ! j'aurai beau chercher, je ne la trouverai pas avec cette robe de chambre mauve sur mauve, gaze sur gaze, qu'elle avait chez elle, le jour où je ne fus pas mis à la porte et où elle m'offrit cette tasse de thé!...

ALEXANDRE, à part.

Une idée!... (Haut.) Écoutez-moi, monsieur le baron... (Mystérieusement.) Il y a encore un portrait de mademoiselle Métella... il y en a encore un... mauve sur mauve, gaze sur gaze...

GOURDAKIRSCH, avec emportement.

Où ça ? où ça ?

ALEXANDRE.

Je vais aller le chercher... (S'arrêtant.) Mais il faudra faire un petit sacrifice... c'est une épreuve de choix...

GOURDAKIRSCH.

Cinq louis...

ALEXANDRE.

Mettons en dix... et vous aurez cette photographie...

GOURDAKIRSCH.

Oui... vite! vite!...

ALEXANDRE, à part.

Je vais lui coller celle qui est dans la chambre de monsieur... (A part, en sortant.) celle qui me rend rêveur!

GOURDAKIRSCH, seul.

Il faudrait être tout à fait bête pour ne pas avoir de soupçons!

ALEXANDRE, revenant avec une photographie dans un cadre.

Voilà, monsieur.

GOURDAKIRSCH, ébloui.

Oh!

ALEXANDRE.

C'est bien cela, n'est-ce pas?...

GOURDAKIRSCH, regardant le portrait.

Le jour où le docteur Faust demanda à Satan le mot suprême, le dernier mot de toutes les choses humaines, le diable lui montra une enfant de seize ans, belle comme celle-ci, étendue sur un canapé rouge... Le canapé de Métella n'est pas rouge, il est bleu de ciel... mais, en photographie, cette différence est un détail... Voici vos dix louis.

Il sort en couvrant le portrait de baisers.

SCÈNE IX

ALEXANDRE, seul.

Monsieur! monsieur!... vous emportez le cadre...
(Avec force.) Que pensera-t-il, mon maître, quand, en

entrant dans sa chambre il ne verra ni son cadre ni sa photographie?...

Entre Gardefeu, en costume de photographie; trop élégant, d'une élégance un peu extravagante.

SCÈNE X

ALEXANDRE, GARDEFEU.

GARDEFEU, montrant son costume, avec orgueil.

Qu'en dis-tu?...

ALEXANDRE, cherchant à se remettre.

Tout à fait bien, monsieur, vous êtes tout à fait bien.

GARDEFEU.

Qu'est-ce que cela signifie? tu as un air...

ALEXANDRE.

Écoutez-moi, monsieur. Il est venu un baron...

GARDEFEU.

Quel baron?

ALEXANDRE.

Népomuc, baron de Gourdakirsch.

GARDEFEU.

Ciel! est-ce qu'il se douterait que sa femme?...

ALEXANDRE.

Sa femme!...

GARDEFEU.

C'est elle que j'attends.

ALEXANDRE.

Comme ça se trouve!... Froidement. Il ne m'a pas parlé de sa femme.

GARDEFEU.

Je respire.

ALEXANDRE.

Il désirait acheter des photographies, voilà tout... des portraits de mademoiselle Métella...

GARDEFEU.

Il y en avait trois, justement !

ALEXANDRE.

Il y en avait trois, oui, monsieur. (A part.) Gardons-nous bien de lui avouer...

GARDEFEU.

Tu les lui as vendus ?

ALEXANDRE.

Parbleu !...

Coup de sonnette.

GARDEFEU.

On vient de sonner, Alexandre !...

ALEXANDRE.

On ne fait que ça... depuis ce matin...

GARDEFEU.

, Deux heures... ce doit être elle... (Allant à la fenêtre.) En effet, c'est elle !

ALEXANDRE.

Parole d'honneur !... ça me fait quelque chose, à moi aussi...

GARDEFEU.

Vite ! vite !... ayons l'air de vrais photographes... Qu'est-ce que nous pourrions bien faire pour avoir l'air de vrais photographes ?...

ALEXANDRE, prenant une plaque.

V'là une plaque... je vas froter...

GARDEFEU.

Et moi, mon Dieu... et moi... qu'est-ce que je pourrais donc ?... Ah ! j'ai trouvé... Attention, Alexandre !

ALEXANDRE.

Solide au poste... ne craignez rien!...

Gardefeu se blottit sous le voile qui recouvre l'appareil : Alexandre frotte sa plaque avec fureur. — Entrent la baronne et Gertrude : la femme de chambre porte sur le bras une robe de sa maîtresse.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LA BARONNE, GERTRUDE.

dans le fond.

LA BARONNE.

Monsieur...

ALEXANDRE, frottant sa plaque.

Mande pardon, madame, mande pardon...

LA BARONNE.

Je viens pour...

ALEXANDRE.

Mande pardon, madame... mais comment a-t-on laissé monter madame?

LA BARONNE.

Je viens pour faire faire ma photographie.

ALEXANDRE.

Alors madame a retenu son tour, madame a un rendez-vous pris d'avance?... sans cela, mande pardon... nous sommes écrasés, madame, nous sommes écrasés...

LA BARONNE.

Mais... j'ai eu le plaisir de rencontrer monsieur Edgar hier soir, et nous avons pris rendez-vous...

ALEXANDRE.

C'est différent, madame. (Appelant.) Hé, m'sieu Edgar!...

LA BARONNE.

Où donc est-il?

ALEXANDRE.

M'sieu Edgar! (A part.) où s'est-il fourré? (Haut.)
M'sieu Edgar!...

GARDEFEU, sous le voile.

Hum! hum!

LA BARONNE.

Ah! il est là...

ALEXANDRE, à part.

Qu'est-ce qu'il fabrique là-dessous?... (Haut.) C'est
une dame...

GARDEFEU, parlant sous le voile.

Quelle dame?...

ALEXANDRE, criant par la petite lunette de cuivre qui est devant
l'appareil.

Une dame qui dit qu'elle a pris rendez-vous!

LA BARONNE.

Oui, monsieur Edgar, c'est moi.

GARDEFEU.

Le nom de cette dame?... le nom?...

ALEXANDRE.

Mande pardon, madame... vous entendez...

LA BARONNE.

Baronne Charlotte de Gourdakirsch.

ALEXANDRE, criant toujours, par la petite lunette.

Baronne Charlotte de Gourdakirsch...

GARDEFEU, avec éclat.

Baronne Charlotte de Gourdakirsch! (Il jette le voile en
l'air et salue.) Je m'occupais de vous, madame la baronne,
je faisais jouer mes appareils.

LA BARONNE.

Je suis exacte, comme vous voyez.

ALEXANDRE, entraînant Gardefeu.

Monsieur! monsieur!...

GARDEFEU, bas.

Qu'est-ce qu'il y a?...

ALEXANDRE, bas.

La femme de chambre...

GARDEFEU, bas.

Eh bien?...

ALEXANDRE, bas.

Elle est jolie...

GARDEFEU, bas.

Très jolie... mais qu'est-ce qu'elle tient donc à la main?...

LA BARONNE.

Monsieur Edgar...

GARDEFEU.

Madame?...

LA BARONNE.

Voulez-vous avoir la bonté de me dire dans quel salon je pourrai changer de toilette?

GARDEFEU, très ému.

Changer de toilette, madame?...

LA BARONNE.

Mais oui! plusieurs personnes m'ont dit hier, et vous-même m'avez affirmé que la robe que j'avais à ce bal...

GARDEFEU.

Elle vous allait divinement.

LA BARONNE.

L'idée m'est venue de me faire photographier avec cette même robe, et alors...

GARDEFEU.

Excellente idée, madame! (A part.) Je vais donc les revoir!...

ALEXANDRE, bas.

Quoi, monsieur?

GARDEFEU, bas.

Les épaules qui m'ont enchanté...

ALEXANDRE, à part.

Pas fâché de ça, moi... je les verrai aussi!

LA BARONNE.

Voulez-vous avoir la bonté de m'indiquer?...

GARDEFEU.

Tout de suite, madame!... Alexandre...

ALEXANDRE.

Patron?...

GARDEFEU.

Quel salon indiquerai-je à madame la baronne?

ALEXANDRE.

Le boudoir olive...

GARDEFEU, bas.

Fichtre! il y a des tableaux... mes Fragonard...

LA BARONNE.

Mais il me semble que chez tous les photographes il y a un salon?...

GARDEFEU.

Un salon, madame?... il y en a dix, chez moi!... il y en a vingt!... mais je cherche celui qui est le plus digne...

LA BARONNE.

Oh! monsieur...

GARDEFEU.

Alexandre...

ALEXANDRE.

Patron?...

GARDEFEU.

Introduisez madame dans le boudoir olive... (A part.)
Bah! si ça l'amuse de regarder mes Fragonard, elle les
regardera...

ALEXANDRE, bas.

Je les regarde bien, moi!...

GARDEFEU.

Si madame veut se donner la peine...

LA BARONNE.

Monsieur...

Elle entre à gauche.

ALEXANDRE, à Gertrude qui suit sa maîtresse.

Si l'on vous le disait, pourtant, que l'on vous aime!...

GERTRUDE, souriant.

Ist Ihre liebe Familie wohl?...

Elle entre par la gauche.

SCÈNE XII

ALEXANDRE. GARDEFEU.

ALEXANDRE.

Je n'ai rien compris... mais elle est délicieuse!

GARDEFEU.

Elle est là! elle est là! et tout à l'heure... Tu auras
soin de l'emmener, la femme de chambre...

ALEXANDRE.

Soyez tranquille, monsieur...

GARDEFEU, avec enthousiasme.

Et il y a des gens qui disent du mal de la photogra-
phie!...

ALEXANDRE.

Des infirmes!...

GARDEFEU.

Vive la photographie!

ALEXANDRE.

Vive la photographie!

GARDEFEU.

Frottons des plaques, Alexandre.

ALEXANDRE.

Frottons des plaques, monsieur!

Ils frottent chacun une plaque, et frottent avec les signes de la joie la plus vive. — Entre Gourdakirsch, avec son cadre.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GOURDAKIRSCH.

GOURDAKIRSCH, arrivant sur eux sans être vu.

Vous êtes gais?...

GARDEFEU.

Le travail rend l'homme joyeux... Que désire monsieur?

ALEXANDRE, bas

C'est le baron...

GARDEFEU, à part.

Patatras! (Bas, à Alexandre.) Appuie-toi vite sur cette porte, et, si la baronne veut entrer, empêche-la...

ALEXANDRE, bas.

Compris!

Il s'adosse à la porte de gauche et s'y appuie.

GOURDAKIRSCH.

C'est vous qui êtes le photographe en chef?...

GARDEFEU.

Oui, monsieur... mais...

GOURDAKIRSCH.

Je suis venu chez vous tout à l'heure. j'ai acheté des portraits...

GARDEFEU.

De Métella ..

GOURDAKIRSCH, avec dignité.

De mademoiselle Métella...

GARDEFEU.

Je sais... Vous en avez acheté trois...

GOURDAKIRSCH.

Pardonnez-moi, j'en ai acheté quatre...

ALEXANDRE, à part.

Ça va se gâter...

GOURDAKIRSCH.

Voici le quatrième!

GARDEFEU, se retournant, furieux, vers Alexandre et lui allongeant un coup de pied.

Comment?...

ALEXANDRE, criant comme un garçon de café.

Collodion... bismuth... versez!... Protosulfite de protosulfate... Voilà! voilà!...

Il se sauve en bousculant Gourdakirsch.

GARDEFEU, à part.

Le misérable! Et il lâche la porte!...

Il se précipite et s'adosse à la porte de gauche, en appuyant de toutes ses forces.

GOURDAKIRSCH, l'observant.

Il faudrait être tout à fait bête pour ne pas avoir de soupçons...

GARDEFEU.

Monsieur, je suis vraiment désolé, mais il m'est impossible maintenant...

GOURDAKIRSCH.

Le temps seulement de vous demander une explication... (Lui montrant la photographie.) Voyez-vous ce qu'il y a d'écrit, là, au bas de cette photographie... au bas de cette photographie qui ne se trouvait pas avec les autres?

GARDEFEU.

Je déclare que je ne vois rien!... (A part.) Si je le tenais, cet Alexandre!...

GOURDAKIRSCH, lisant.

« O mon Fernand, tous les biens de la terre! 15 février 1864, minuit et quart; signé Métella... »

GARDEFEU.

O mon Fernand!

GOURDAKIRSCH.

Tous les biens de la terre...

GARDEFEU.

15 février 1864.

GOURDAKIRSCH.

Vous êtes Fernand?

GARDEFEU.

Je suis Edgar... Fernand, c'est dans la *Favorite*... Edgar, c'est dans *Lucie*... vous confondez!...

GOURDAKIRSCH.

C'est du même auteur.

GARDEFEU.

Ça n'est pas une raison!

GOURDAKIRSCH.

Cette explication est insuffisante... pouvez-vous m'en donner une meilleure?

GARDEFEU.

Impossible pour le moment!

GOURDAKIRSCH.

Un mot encore... Voulez-vous vous ôter de devant cette porte?...

GARDEFEU.

Par exemple!...

GOURDAKIRSCH.

Et me permettre d'entrer dans cette chambre?...

GARDEFEU.

Jamais!

GOURDAKIRSCH.

Il suffit... J'aurai l'honneur de vous revoir d'ici à peu de temps!!!!... A bientôt, monsieur... (Il sort : Gardefeu quitte la porte sur laquelle il s'appuyait. — Gourdakirsch reparait brusquement.) Monsieur! monsieur!...

GARDEFEU, se rejetant sur la porte.

Monsieur!...

GOURDAKIRSCH, l'observant.

Il faudrait l'être tout à fait... pour ne pas en avoir...

Il sort.

SCÈNE XIV

GARDEFEU, puis ALEXANDRE.

GARDEFEU.

Grâce au ciel, la baronne n'a pas bougé!... (Appelant. Alexandre!... Alexandre!... (Allant à la porte du fond.) Faudra-t-il que j'aille vous chercher, monsieur Alexandre?

Entre Alexandre.

ALEXANDRE, entrant inquiet.

Vous me pardonnez, monsieur?...

GARDEFEU.

Je te pardonne parce que j'ai besoin de toi!... Tu te

tiendras en bas, devant la porte, et si le baron de Gourdakirsch revient, de gré ou de force, tu l'empêcheras d'entrer.

Entre Gertrude.

GERTRUDE.

Die Gnädige Frau ist fertig, mein Herr...

Gardefeu et Alexandre l'écoutent sans la comprendre. — Paraît la baronne.

GARDEFEU.

Ah!... Donnez-vous la peine d'entrer, madame la baronne.

Entre la baronne.

SCÈNE XV

LES MÊMES, LA BARONNE, en toilette de bal,
décolletée, une écharpe de dentelle sur les épaules;

GERTRUDE, au fond.

LA BARONNE.

Suis-je bien ainsi?

GARDEFEU.

Oh! madame la baronne!... Alexandre...

ALEXANDRE.

Patron?...

GARDEFEU, montrant Gertrude.

Conduisez mademoiselle dans le salon d'attente!...

ALEXANDRE.

Certainement, patron, je vais l'y conduire. (A part.)
Et si les dieux sont justes...

LA BARONNE.

Ne puis-je garder ma femme de chambre près de moi?

GARDEFEU, avec éclat.

Garder votre femme de chambre!

LA BARONNE.

Mais... sans doute...

GARDEFEU, avec violence.

Oh! non, madame, vous ne le pouvez pas...

ALEXANDRE, avec plus de violence encore.

Oh! non, madame, vous ne le pouvez pas!...

GARDEFEU.

Les autres photographes permettraient peut-être, mais moi... vous comprenez?...

LA BARONNE, souriant.

Non, je ne comprends pas... mais ça ne fait rien... allez, Gertrude...

ALEXANDRE, à Gertrude.

Ne permettrez-vous pas, ma belle demoiselle, qu'on vous offre le bras pour faire le chemin.

GERTRUDE, tendrement.

Sie sind sehr gütig, mein Herr.

ALEXANDRE.

C'est exactement ce que j'allais vous dire...

Ils sortent.

SCÈNE XVI

GARDEFEU, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Et alors, monsieur Edgar?...

GARDEFEU.

Madame la baronne?...

LA BARONNE.

Vous opérez vous-même?...

GARDEFEU, avec la plus grande énergie.

Ah! je crois bien, madame, que j'opère moi-même!

LA BARONNE, à part.

Ce photographe est exalté!

GARDEFEU.

Si vous le permettez, nous nous occuperons de la pose.

LA BARONNE.

Très volontiers... Quelle pose choisirons-nous?

GARDEFEU.

La pose la plus naturelle à madame la baronne.

LA BARONNE.

La plus naturelle?...

GARDEFEU.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Il me semble que debout, tenant à la main un livre... que je ne lirais pas...

GARDEFEU.

Debout?... et avec un livre?...

LA BARONNE.

Vous n'aimez pas?...

GARDEFEU.

Oh! non... oh! non...

LA BARONNE.

Cherchons autre chose...

GARDEFEU.

Voyons... voyons... la pose la plus naturelle... pas debout, d'abord... madame la baronne ne doit pas être debout...

LA BARONNE.

Assise, alors?...

GARDEFEU.

Les Arabes ont un joli mot : ils disent qu'il vaut mieux être assis que debout... ils ajoutent même qu'il y a quelque chose qui vaut mieux...

LA BARONNE, l'interrompant.

Monsieur...

GARDEFEU.

Mais il n'y a qu'un fauteuil, madame... asseyez-vous donc sur ce fauteuil, je vous en prie... La baronne s'assied.) Abandonnez-vous, madame la baronne, ne craignez pas de vous abandonner un peu...

LA BARONNE.

Est-ce bien ainsi?

GARDEFEU, la contemplant, avec admiration.

Ah!

LA BARONNE.

Qu'avez-vous, monsieur?...

GARDEFEU.

Rien...

LA BARONNE, à part.

De plus en plus exalté, il me semble!...

GARDEFEU.

Le bras, maintenant... Voulez-vous pas que nous nous occupions du bras et de la main?

Il prend la main.

LA BARONNE.

Mais, monsieur...

GARDEFEU, froidement.

Je suis photographe, madame.

LA BARONNE, à part.

C'est vrai... je suis absurde!

GARDEFEU.

Le coude un peu en dehors... Là, ne bougeons plus.

Ah ! quelle main !... une personne qui a une aussi jolie main doit avoir un bien joli pied...

LA BARONNE.

Monsieur Edgar !...

GARDEFEU.

Il serait fâcheux qu'on ne vît pas ce pied...

LA BARONNE.

Mais... quel moyen ?...

GARDEFEU.

En risquant un pied... un seul, sur ce petit tabouret... Voulez-vous pas, madame, risquer, au moins, le bout de ce joli pied sur ce petit tabouret ?

LA BARONNE.

Si vous le croyez bon...

GARDEFEU.

Je le crois très bon...

LA BARONNE.

C'est que... il m'a été dit que la photographie grossissait les objets que l'on mettait en avant...

GARDEFEU.

Très vrai... très vrai... avec les appareils de mes confrères... mais pas avec les miens... Mes appareils, à moi rapetissent les objets...

LA BARONNE.

Oh ! alors...

Elle avance un pied.

GARDEFEU, de plus en plus exalté.

Merci, madame !

LA BARONNE.

Vous avez quelque chose, décidément... Seriez-vous malade ?

GARDEFEU.

Non, madame.

LA BARONNE, à part.

Singulier photographe!...

GARDEFEU.

Maintenant, nous arrivons au point délicat...

LA BARONNE.

Comment?...

GARDEFEU.

La position de la tête.

LA BARONNE.

Ah!

GARDEFEU.

Regardez-moi, madame. regardez-moi... en mettant un peu la tête de trois quarts...

LA BARONNE.

Comme ceci?...

GARDEFEU.

Oui... de façon à ce que, pour me regarder, la prune de madame la baronne soit obligée de glisser doucement... Là!... ne bougeons plus... regardez-moi, regardez-moi ainsi!... le plus tendrement... je veux dire le plus naturellement que vous pourrez!

LA BARONNE.

Voyons, monsieur!... commençons-nous?

GARDEFEU.

Nous commençons, madame: seulement...

Il ferme le rideau d'une des deux fenêtres. — Le jour diminue sur la scène.

LA BARONNE.

Mais, monsieur...

GARDEFEU.

Je ferme un rideau: nous avons un peu trop de jour, madame, nous avons un peu trop de jour...

LA BARONNE, stupéfaite.

Vous faites de la photographie sans lumière!...

GARDEFEU.

Vous allez comprendre, madame... Mes confrères font la chambre noire dans l'appareil; moi, je fais la chambre noire autour de l'appareil... toute la différence est là!

Il ferme le second rideau de la même fenêtre.

LA BARONNE, se levant.

Que faites-vous, monsieur?...

GARDEFEU.

Je fais la chambre noire. (La baronne, en se levant, a laissé glisser l'écharpe de dentelle qui lui enveloppait les épaules, et Gardefeu aperçoit les épaules). Ah! madame! madame!...

LA BARONNE.

Oh! cette fois, monsieur...

GARDEFEU.

Pardonnez-moi... j'avoue que je n'ai pas été maître... que voulez-vous? je ne suis pas un ange...

LA BARONNE, avec une dignité hautaine.

Non, cela est vrai, vous n'êtes pas un ange; mais vous êtes un photographe, et il me semble que vous l'oubliez.

GARDEFEU, amèrement.

Vous avez raison, madame... A c't'appareil, photographe!... tout de suite!... Qui es-tu, pour oser dire à une grande dame qu'elle est belle?... un artiste, c'est-à-dire un de ces hommes qui ont une flamme bleue sur le front... Qu'est-ce que c'est que ça?... On s'en fiche pas mal, de la flamme bleue que tu as sur le front... et de celle que tu as dans le cœur peut-être...

LA BARONNE.

Monsieur Edgar!...

GARDEFEU.

Ne faites pas attention, madame!...

LA BARONNE.

Dès le commencement de cette séance, j'ai remarqué que vous étiez exalté.

GARDEFEU.

Ah!

LA BARONNE.

S'il vous plaît, nous remettrons à un autre jour...

GARDEFEU, allant à son appareil.

Non, madame, vous êtes venue ici pour faire faire votre photographie : car je suis photographe, moi, vous me l'avez rappelé...

LA BARONNE.

Je n'ai pas voulu vous offenser...

GARDEFEU.

Est-ce qu'on peut nous offenser, nous autres?... (Amèrement) Un photographe, un photographe obscur... (Avec éclat.) Et à propos d'obscurité...

LA BARONNE.

Vous dites?...

GARDEFEU.

Il y a encore trop de jour... Décidément, il y a encore trop de jour!

Il ferme, d'un seul coup, les deux rideaux de la seconde fenêtre :
complète obscurité sur la scène.

LA BARONNE, essayant de se sauver, marchant à tâtons.

Monsieur, monsieur! Mais il est fou!

GARDEFEU, marchant, lui aussi, à tâtons et cherchant à retrouver la baronne.

Ne bougeons plus! ne bougeons plus!

SCÈNE XVII

LES MÊMES, ALEXANDRE, entrant précipitamment.

ALEXANDRE.

Monsieur, monsieur... c'est le baron!

GARDEFEU.

Toujours le même?...

ALEXANDRE.

Oui, monsieur, celui de Gourdakirsch.

Alexandre rouvre les rideaux d'une fenêtre.

LA BARONNE.

Mon mari!...

GARDEFEU.

Vous êtes perdue, madame la baronne.

LA BARONNE.

Perdue... parce que je suis chez un photographe!

ALEXANDRE.

Lui, un photographe, jamais de la vie!

GARDEFEU.

Je suis le vicomte Raoul de Gardefeu!

LA BARONNE.

Monsieur de Gardefeu!

ALEXANDRE.

Le séducteur à la mode!

LA BARONNE.

Mais vous avez raison... je suis perdue... mon mari est si violent!

La baronne se cache derrière les rideaux d'une fenêtre et Gardefeu roule le fond de paysage devant cette fenêtre.

GARDEFEU.

Cachez-vous, madame, cachez-vous. (A Alexandre).
Pourquoi ne l'as-tu pas empêché d'entrer?

ALEXANDRE.

Vous allez voir pourquoi!

SCÈNE XVIII

LES MÊMES. GOURDAKIRSCH.

Il entre rapidement, une énorme canne à la main.

GOURDAKIRSCH, brandissant sa canne.

Me voilà, moi!

GARDEFEU.

Baron...

GOURDAKIRSCH.

Allons... passage!...

GARDEFEU.

Où voulez-vous aller?

GOURDAKIRSCH.

Derrière ce paysage, afin de voir la femme qui s'y cache.

GARDEFEU.

Il n'y a pas de femme...

GOURDAKIRSCH.

Il n'y a pas... Écoutez?... Entendez-vous le frou frou de la soie... Ah! ce bruit est bien doux dans de certaines circonstances... mais il y en a d'autres, n'est-ce pas, Fernand?...

GARDEFEU.

Edgar.

GOURDAKIRSCH.

Edgar ou Fernand... vous me laisserez passer!

GARDEFEU.

Eh bien, oui... c'est vrai... il y a là une femme...

GOURDAKIRSCH.

Vous avouez?...

GARDEFEU.

Mais cette femme est chez un photographe... et, chez les photographes, les paravents, c'est sacré... Tout le monde vous dira ça!...

GOURDAKIRSCH.

Je vous l'accorde.

GARDEFEU.

Eh bien?...

GOURDAKIRSCH.

Mais si ce photographe... en est un autre?...

GARDEFEU.

Quoi?...

GOURDAKIRSCH.

Si vous êtes photographe, rien de plus facile pour vous que de faire mon portrait...

GARDEFEU.

Sans doute!...

GOURDAKIRSCH.

Eh bien!... vous allez voir à quel point je suis sûr de mon affaire... Si vous parvenez à faire mon portrait... je jure... entendez-vous bien... je jure, après le portrait fait, de m'en aller sans chercher à voir la femme qui est là.

GARDEFEU.

Vous le jurez?...

GOURDAKIRSCH.

Je le jure.

GARDEFEU.

Alexandre!

ALEXANDRE.

Patron?...

GARDEFEU.

Nous allons faire le portrait de monsieur le baron.

ALEXANDRE, bas.

Mais nous ne savons pas, monsieur!

GARDEFEU, bas.

L'honneur d'une femme, Alexandre!...

ALEXANDRE, bas.

Je ne dis pas... mais...

GOURDAKIRSCH.

Eh bien, ce portrait?...

GARDEFEU.

Nous allons le faire, Alexandre, nous allons le faire!

ALEXANDRE.

Oui, nous allons le faire...

GARDEFEU.

Permettez-moi de vous poser.

Il l'oblige à tourner le dos.

GOURDAKIRSCH.

Le dos tourné?...

GARDEFEU.

C'est plus original.

GOURDAKIRSCH, se débattant.

Jamais!...

ALEXANDRE, cherchant à le maintenir le dos tourné.

Ne bougeons plus, monsieur...

GOURDAKIRSCH, se dégageant.

Un homme de mon pays pose toujours de face.

Il brandit sa canne.

GARDEFEU.

Eh bien, soit!... de face... mais ne bougeons plus, au moins!...

GOURDAKIRSCH.

Soit!... (Le poussant, à part.) Si je pouvais voir!...

GARDEFEU.

Ne bougeons plus.

GOURDAKIRSCH.

Je ne bougerai plus, mais dépêchons-nous!

GARDEFEU.

La plaque a été frottée, n'est-ce pas, Alexandre?

ALEXANDRE.

Pour ça, oui!... nous n'avons fait que ça...

GARDEFEU.

Alors préparons le bain.

ALEXANDRE.

Quel bain?

GARDEFEU.

Apporte la table, Alexandre... nous allons faire un petit mélange...

ALEXANDRE.

Avec quoi, monsieur?

GARDEFEU.

Avec ce qu'il y a dans ces fioles.

ALEXANDRE, à part

V'là ce que je craignais!

GOURDAKIRSCH.

J'attends, moi.

GARDEFEU.

Nous y sommes!... Voyons, Alexandre...

ALEXANDRE.

Voilà, monsieur... Qu'est-ce que nous mettrons?

GARDEFEU.

Mettons un peu de tout.

ALEXANDRE.

Une fois qu'on y est!...

GARDEFEU.

Mettons de ça...

ALEXANDRE.

Et puis de ça...

GARDEFEU.

Et puis de ça...

ALEXANDRE.

Et puis de ça...

GARDEFEU.

Et puis de ça...

ALEXANDRE.

Oh! le flacon de rhum... j'allais verser!...

GARDEFEU.

Bah! verse tout de même.

ALEXANDRE.

Alors, ça fera un petit punch!

GARDEFEU.

Qu'est-ce que nous pourrions mettre encore?

GOURDAKIRSCH, qui les regarde ironiquement.

Voulez-vous de l'eau de Cologne?

GARDEFEU.

J'en cherchais.

GOURDAKIRSCH.

C'est le portrait de madame Gibou que vous allez faire là!...

GARDEFEU.

Maintenant il faut glisser la plaque là dedans, et fourrer le tout dans l'appareil... (Il se prépare à rentrer sous le voile. — A Alexandre.) Dis donc, Alexandre? ..

ALEXANDRE, bas.

Patron?...

GARDEFEU, bas.

Ce qu'il y aurait de drôle... mais, là, de vraiment drôle, c'est que nous arrivions à le faire, le portrait!...

ALEXANDRE, bas.

On ne sait pas!... il y a tout ce qu'il faut...

GARDEFEU, à Gourdakirsch.

Ne bougeons plus.

Il disparaît sous le voile.— Moment de silence.

Gardefeu s'agite sous le voile.

GOURDAKIRSCH.

Eh bien, ce portrait?...

GARDEFEU.

Comment voulez-vous que je le fasse, votre portrait? je n'y vois rien du tout!... Alexandre, donne-moi une bougie...

ALEXANDRE, donnant la bougie.

Voilà monsieur!...

Gardefeu rentre sous le voile avec la bougie : explosion de l'appareil. — Gourdakirsch est à moitié renversé, le paravent tombe, découvrant la baronne dont le visage est caché par l'écharpe de dentelle ; Gourdakirsch saute sur elle.

GOURDAKIRSCH.

Bon!... cachez le visage... la main me suffira!... Ah!

ah ! madame, vous n'aviez pas deviné celle-là, que la main me suffirait!...

LA BARONNE, à part.

Je suis perdue!...

GOURDAKIRSCH, après avoir regardé la main, avec étonnement.

Monsieur, je ne sais comment vous dire... je vous demande mille fois pardon... cette main est bien jolie... mais je ne la connais pas, ce n'est pas celle de Métella... La main de Métella est plus petite.

GARDEFEU, à part.

Ah bah!... il ne reconnaît pas...

GOURDAKIRSCH.

Monsieur de Gardefeu, et vous surtout, madame, je vous prie encore une fois de recevoir mes excuses.

GARDEFEU.

Vous saviez qui j'étais, monsieur?...

GOURDAKIRSCH.

Oui, monsieur, je le savais... et j'espère que j'aurai le plaisir de vous revoir... Madame la baronne de Gourdakirsch est chez elle, le soir, tous les mercredis... vous vous en souviendrez.

GARDEFEU.

Oui, monsieur. (Appelant.) Alexandre !

ALEXANDRE.

Patron?...

GARDEFEU.

Accompagnez monsieur le baron de Gourdakirsch.

ALEXANDRE.

On y va...

GOURDAKIRSCH, souriant.

Je vous laisse... (A part.) Courons chez Métella... Il faudrait être tout à fait bête pour avoir encore des soupçons.

Il sort.

SCÈNE XIX

GARDEFEU, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Cela est donc vrai que vous n'êtes pas photographe?

GARDEFEU.

Je ne le suis pas.

LA BARONNE, se dirigeant vers la porte.

J'espère que vous n'oublierez pas ce que vous a dit mon mari... madame la baronne de Gourdakirsch est chez elle...

GARDEFEU, avec un grand salut.

Le soir...

LA BARONNE, avec une grande révérence.

Tous les mercredis.

Elle se dirige vers la porte.

FIN DU HUITIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

TRICOCHE ET CACOLET.....	1
LA BOULANGÈRE A DES ÉCUS.....	149
TOUT POUR LES DAMES!.....	245
BRIGITTE.....	287
LE PHOTOGRAPHE.....	415

TABLE GÉNÉRALE

TOME PREMIER

	Pages.
FROUFROU.	1
LA BELLE HÉLÈNE.	167
L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN.	279
LE ROI CANDAULE.	329

TOME II

LA PETITE MARQUISE.	1
LA VEUVE.	91
LA GRANDE DUCHESSE DE GÉROLSTEIN.	179
L'INGÈNE.	507
LES SONNETTES.	355

TOME III

LA CIGALE.	1
LOLOTTE.	147
LE PASSAGE DE VÉNUS.	187
BARBE-BLEUE.	219
LA MI-CARÈME.	331

TOME IV

LA BOULE	1
LE PETIT HOTEL.	157
LE BOUQUET.	211
LA VIE PARISIENNE.	263
MADAME ATTEND MONSIEUR	387

TOME V

LE RÉVEILLON	1
LES BREBIS DE PANURGE.	115
TOTO CHEZ TATA	171
LA PÉRICHOLE.	191
LA CLÉ DE MÉTELLA	303
LE BRÉSHIEN	355

TOME VI

LE MARI DE LA DÉBUTANTE	1
FANNY LEAR.	167
LE PETIT DUC.	321
LOULOU	445

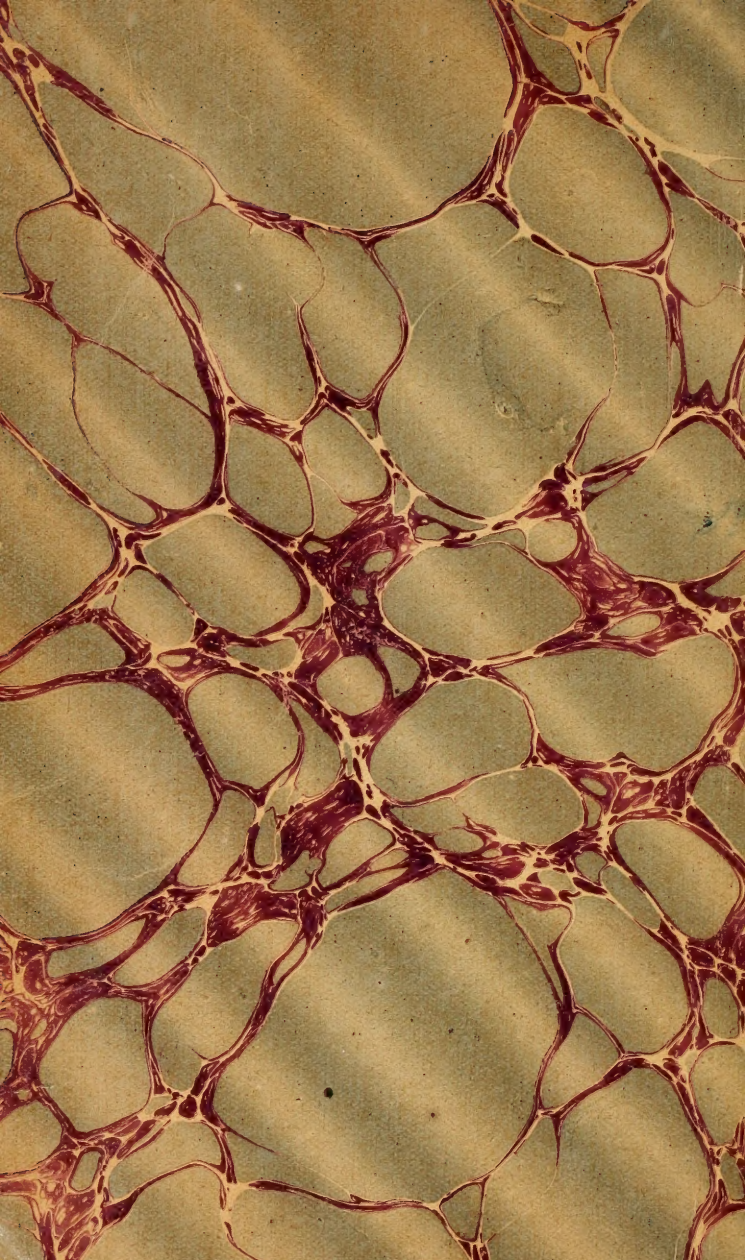
TOME VII

LE PRINCE.	1
LES BRIGANDS.	135
LA ROUSSOTTE.	269
CARMEN	389

TOME VIII

TRICOCHÉ ET CACOLET.	1
LA BOULANGÈRE A DES ÉCUS.	149
TOUT POUR LES DAMES!	245
BRIGITTE	287
LE PHOTOGRAPHE.	415

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE



PQ
2359
M3
t.8
cop.2

Meilhac, Henri
Théâtre de Meilhac et
Halévy

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

